


La Harpe, Jean François de (1739-1803). Abrégé de l'histoire générale des voyages . Tome vingtième. 1995.

BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES;

PAR J.-F. LAHARPE.

TOME VINGTIÈME.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGES AU POLE BORÉAL.

LIVRE TROISIÈME.

ISLANDE.

L'ISLANDE est située sous le cercle polaire arctique, entre l'Europe et le Groënland. Cette île, depuis qu'elle est connue, a toujours dépendu d'une puissance européenne, dont elle a reçu les lois et la religion.

En 1750, Nicolas Horrebow, magistrat et savant danois, fut envoyé par le roi de Danemarck en Islande, pour prendre connaissance de l'état de cette île.

« Quoique l'Islande, dit cet historien, soit après la Grande-Bretagne l'île la plus considérable de l'Europe, et qu'elle forme un pays

très-étendu qui mériterait bien d'être connu, il n'en est cependant aucun sur lequel on ait des renseignemens si vagues ou si peu exacts. Ce n'est pas que les Islandais aient ignoré l'art d'écrire; aucun peuple au monde n'a peut-être pris plus de soin qu'eux de consacrer dans des écrits la mémoire de tout ce qui s'est passé dans leur pays; mais autant ils ont écrit sur l'histoire civile et politique, autant ils ont négligé l'histoire physique, et c'est de là que procède le défaut de connaissances à cet égard. »

« Je dois prévenir, ajoute-t-il, que ma relation diffère d'autant plus de toutes les autres qu'elle ne contient rien que je n'aie vu par moi-même, ou dont je ne doive la connaissance à l'expérience et au séjour que j'ai fait pendant deux ans dans cette île. Pour ce que j'ai rapporté d'antérieur à mon arrivée, je l'ai appris d'Islandais très-éclairés qui en ont été témoins. »

Horrebow dit ensuite que les observations astronomiques et météorologiques qu'il a faites pendant son séjour lui ont procuré des connaissances certaines sur la hauteur de cette île, et sur la température de son climat; que l'éclipse de lune arrivée au mois de décembre 1750 lui a fait connaître exactement la longitude de l'Islande.

On juge donc bien que Horrebow a été notre principal guide dans la description qui va suivre; mais on a eu soin d'y joindre tout ce qu'il n'a pas censuré dans l'histoire d'Anderson, la meilleure que l'on connût avant la sienne. Ainsi

ces deux ouvrages fondus ensemble donnent de l'Islande les connaissances les plus exactes, les plus étendues et les plus récentes qu'on ait eues jusqu'à ce jour, sans qu'on ait négligé de recueillir tout ce qu'on a pu trouver de sûr et d'intéressant dans les différens écrivains qui ont précédé.

L'Islande est située dans l'Océan atlantique; sa côte la plus méridionale est sous le 63° 6′ de latitude; son cap le plus occidental est à 27° 20′ à l'ouest du méridien de Paris, à deux cent quarante lieues des côtes de Norwége, et à cent de celles du Groënland; elle est par conséquent de 4° plus à l'est qu'on ne la croyait.

Quant aux dimensions exactes de l'île, dit Horrebow, il est très-difficile de les donner: cette opération exigerait bien des voyages; et ce n'est qu'après de longs travaux qu'on pourrait se flatter de quelque succès. Cependant, en réunissant les différentes remarques qu'il a faites aux témoignages des Islandais les plus instruits, on peut juger que leur pays a, de l'orient à l'occident, près de quatre-vingts lieues danoises. A l'égard de sa largeur du sud au nord, si l'on considère les endroits les plus étroits, ils n'ont guère que quarante lieues; mais il s'en trouve d'autres dont la largeur va jusqu'à soixante. Ainsi on peut porter la largeur de l'île, en général, à cent lieues de vingt-cinq au degré.

« L'Islande entière, selon Mallet, ne doit être regardée que comme une vaste montagne par-

semée de cavités profondes, cachant dans son sein des amas de minéraux, des matières vitrifiées et bitumineuses, et s'élevant de tous côtés du milieu de la mer qui la baigne en forme d'un cône court et écrasé; sa surface ne présente à l'œil que des sommets de montagnes blanchis par des neiges et des glaces éternelles; et plus bas, l'image de la confusion et du bouleversement. C'est un énorme monceau de pierres et de rochers brisés et aigus, quelquefois poreux et à demi calcinés, souvent effrayans par la noirceur et les traces du feu qui y sont encore empreintes. Les fentes et les creux de ces rochers ne sont remplis que d'un sable rouge, noir et blanc; mais dans les vallées qui séparent les montagnes on trouve des plaines vastes et agréables, où la nature, qui mêle toujours quelques adoucissemens à ses fléaux, laisse un asile supportable à des hommes qui n'en connaissent point d'autre, et au bétail une nourriture abondante et très-délicate. »

On croit, avec assez de fondement, que c'est la vue de ces glaces dont le sommet des montagnes et la plus grande partie des côtes de l'île sont presque perpétuellement couverts, qui lui a fait donner le nom d'*Is-Land*, mot norwégien qui signifie pays de glace.

Le climat de cette île est en général le même qu'en Suède et en Danemarck. Les observations météorologiques de Horrebow le démontrent clairement; il résulte de leur examen que les quatre saisons y sont très-distinctes, contre

l'opinion générale, qui n'admettait en Islande que l'été et l'hiver.

Le printemps y est doux et agréable; l'été n'incommode point par des chaleurs excessives; l'automne est mêlé de temps pluvieux et de beaux jours; l'hiver commence au mois de décembre, et amène quelquefois beaucoup de neige; mais les plus grands froids se font sentir communément au mois de février ou de mars.

Aux rigueurs de l'hiver se joint encore le désagrément de la courte durée des jours; mais il n'est pas vrai que les ténèbres y règnent plusieurs mois de suite, comme toutes les géographies le débitent. On doit faire attention d'abord que les jours ne peuvent être égaux dans toute l'île; mais qu'ils sont plus courts en hiver et plus longs en été, suivant que les lieux sont plus septentrionaux, et plus longs en hiver et plus courts en été, suivant que les lieux sont plus méridionaux.

Horrebow nous assure, d'après le témoignage des gens habiles et lettrés qui ont habité la partie septentrionale de l'île, que dans le jour le plus court de l'hiver le soleil paraît environ une heure sur l'horizon, et que la clarté y règne près de quatre heures. Il peut se faire aussi que dans les extrémités les plus septentrionales, comme, par exemple, à la pointe du Norden-Strand et de Kisefiords-Syssel, le soleil ne se montre pas pendant quelques jours; mais cependant on n'y reste point dans l'obscurité. Au moyen de la réfraction, on y a des crépus-

cules qui éclairent pendant plusieurs heures.

En été, la longueur des jours dédommage l'Islande de la brièveté de ceux d'hiver : le soleil ne reste que deux ou trois heures sous l'horizon, et depuis la mi-mai jusqu'au mois de septembre, il n'y a plus de nuit; ou du moins elles sont toujours accompagnées d'une clarté assez grande pour qu'on puisse lire très-aisément. Les aurores boréales et les parélies sont des phénomènes qu'on observe assez souvent en Islande, surtout les premières : elles éclairent presque toutes les nuits de l'hiver, mais leur clarté est rarement assez forte pour qu'on puisse en tirer de grands avantages. Les voyageurs seulement peuvent profiter de cette lueur pour se guider ; mais elle ne suffirait pas pour que l'on pût faire quelque ouvrage.

Les parélies sont des anneaux colorés comme l'arc-en-ciel qu'on observe autour du soleil. Il se passe peu d'années qu'il n'en paraisse en Islande, et on les regarde, ainsi qu'ailleurs, comme l'annonce des mauvais temps et des orages ; ce qui n'empêche pas que le contraire n'arrive souvent.

La situation de l'Islande l'exposant beaucoup à la violence des vents, on y ressent quelquefois des ouragans qui font de grands ravages; mais cependant ils n'y sont pas aussi communs que l'a prétendu Anderson ; car Horrebow assure qu'il n'en a vu que deux en deux ans. En été, les vents sont d'un grand secours contre la chaleur. Toutes les fois qu'il fait beau temps,

il s'élève communément pendant la nuit un vent de terre qui règne dans toute l'île. Entre neuf et onze heures du matin, succède un petit vent de mer qui dure jusqu'à cinq heures du soir, et même quelquefois jusqu'au coucher du soleil. L'un et l'autre de ces vents rafraîchissent l'air fort doucement, et ne donnent ni pluie ni mauvais temps.

L'Islande est fort inégale dans toute sa surface, et hérissée, d'une extrémité à l'autre, de rochers et de montagnes immenses qui sont contiguës, soit du sud au nord, soit de l'est à l'ouest; cependant il se trouve entre ces montagnes des vallées fertiles et d'une grandeur considérable. Cette disposition du pays l'a fait diviser en dix-huit districts appelés *harden* et *syssel*, tous situés le long des côtes, et dont chacun peut avoir quinze à vingt lieues. Ces harden sont aussi séparés, dans quelques cantons, par de grands golfes ou par des rivières; et il y en a plusieurs de si étendus, qu'il a fallu y établir deux sous-baillis.

De toutes les montagnes situées dans le centre de l'île, la plupart sont stériles et inhabitées. Il en est peu qui donnent des pâturages; mais celles qui sont près des districts, celles qui les séparent ou qui sont situées dans leur arrondissement, sont en général très-fertiles, et fournissent d'excellente nourriture pour les bestiaux.

On divise les montagnes stériles en deux espèces : les unes ne sont composées que de

roches et de sable; les autres sont pendant toute l'année couvertes entièrement, ou seulement à leur sommet, de glace et de neige, et on les appelle *jokuls, jockelen.* Il en sort en été de grands ruisseaux dont les eaux sont troubles, noirâtres, et la plupart de fort mauvaise odeur.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces jokuls, qui ne sont pas bien hauts, sont dominés par d'autres montagnes beaucoup plus élevées, et sur lesquelles cependant on ne voit en été ni glace ni neige. Il faut sans doute en chercher la cause dans la substance intérieure de ces rochers, et dans l'abondance du nitre et du salpêtre dont ils sont remplis.

« La nature de ces jokuls, dit Horrebow, n'étonne pas moins que les phénomènes qui s'y font remarquer. Une suite d'observations physiques sur ces montagnes instruirait sans doute bien plus qu'une description historique; mais comme je n'ai pu me procurer que des connaissances du dernier genre, je vais rapporter ce qui m'a frappé davantage.

» Ces jokuls croissent, décroissent, s'élèvent et s'abaissent, grossissent et diminuent perpétuellement. Chaque jour ajoute à leur forme, ou en change quelque chose. Par exemple, si l'on aperçoit des traces de quelqu'un qui a passé la veille, et qu'on suive ces traces, elles se perdent tout à coup et se trouvent aboutir à des monceaux de glace qu'on ne peut absolument traverser; d'où l'on conclut que ces

glaces n'existaient pas le jour précédent. Ce fait se vérifie avec beaucoup de facilité, puisque, si l'on abandonne le premier sentier, et que l'on veuille remonter les jokuls en faisant un circuit à leur pied, on retrouve les traces qu'on avait abandonnées à la même hauteur et sur la même ligne que les premières.

» Il arrive aussi qu'on trouve un passage et un chemin dans des endroits où quelques jours auparavant on n'avait vu que des monceaux de glaces inaccessibles.

» Souvent des voyageurs imprudens ou téméraires, voulant tenter de passer à travers ces glaces, ont perdu leur cheval dans les crevasses qui s'y trouvent; et une chose fort surprenante, c'est que peu de jours après on a retrouvé le cheval étendu sur la surface de la glace : ainsi ce qui était un gouffre, un précipice de plusieurs toises de profondeur, redevient au niveau, et ne présente plus aucun vide. »

Il s'ensuit de ces faits, qu'il n'y a réellement point de chemin sûr à travers ces jokuls, et que les voyageurs y sont exposés à de fâcheux accidens. On ne trouve de ces jokuls que dans le canton de Skatefiell, à la partie méridionale de l'île.

Les autres montagnes couvertes de glace, telles que l'Hécla, le Wester, le Jockel, le Dranga et quelques autres, sont d'une nature différente des jokuls, et n'éprouvent pas, comme eux, les changemens dont on vient de parler.

La plupart de ces jokuls sont des volcans

qui de temps à autre jettent du feu et des flammes, et causent des tremblemens de terre : on en compte environ une vingtaine dans toute l'île. Les habitans des environs de ces jokuls ont appris par leurs observations que, lorsque ces montagnes de glace s'élèvent jusqu'à une hauteur considérable, c'est-à-dire, lorsque la glace et la neige ont bouché les cavités par lesquelles il est anciennement sorti des flammes, on doit s'attendre à des tremblemens de terre, qui sont suivis immanquablement d'éruptions de feu. C'est par cette raison, dit Horrebow, qu'à présent les Islandais craignent que les jokuls qui jetèrent des flammes, en 1728, dans le canton de Skatefiell, ne s'enflamment bientôt, la glace et la neige s'étant accumulées sur leur sommet, et paraissant fermer les soupiraux qui favorisent les exhalaisons de ces volcans.

On pourra se faire une idée des effets terribles de ces jokuls par le récit que nous allons donner du plus affreux ravage qu'on ait jamais vu en Islande, et qui arriva en 1721.

Le jokul appelé *Katlegiaa*, à cinq ou six lieues au nord de la mer, et près du Solheimavatn, dans le Skatefiell, s'enflamma après plusieurs secousses de tremblement de terre, et vomit beaucoup de fumée et de feu. Cet incendie fondit des morceaux de glace d'une grosseur énorme, d'où se formèrent des torrens impétueux, qui portèrent fort loin l'inondation avec la terreur, et entraînèrent jusqu'à

la mer des quantités prodigieuses de terre, de sable et de pierre. Tout le terrain que ces eaux parcoururent fut entièrement ruiné et dépouillé de cette couche supérieure qui forme le sol, et il ne resta qu'un lit profond de sable. Les masses solides de glaces, et l'immense quantité de terre, de pierre et de sable qu'emporta cette inondation, comblèrent tellement la mer, qu'à un demi-mille des côtes il s'en forma une petite montagne qui a diminué un peu avec le temps, mais qui paraissait encore au-dessus de l'eau en 1750, temps où Horrebow était en Islande.

Deux voyageurs, se trouvant près du jokul embrasé, se réfugièrent à la hâte sur une petite montagne voisine, située entre la mer et le volcan. La violence de l'inondation détacha une quantité si considérable de terre, de sable et de pierre de cette montagne, que ces voyageurs, saisis d'effroi, croyaient à chaque instant voir écrouler la montagne entière; cependant il ne leur arriva aucun accident. Après avoir demeuré sur le sommet un jour et demi, ils traversèrent tout le terrain qui venait d'être inondé. C'est de ces hommes, témoins oculaires, et les plus fidèles qu'on puisse consulter sur cet affreux événement, que l'auteur danois paraît tenir ce récit.

Il ajoute qu'on peut juger combien cette inondation amena de matières à la mer, puisqu'elle la fit remonter douze milles au delà de ses bords.

La fumée et les cendres que lançait chaque éruption du jokul obscurcirent tellement l'air, que pendant une journée entière on ne vit pas le soleil dans tout le canton. Les cendres, qui suivaient le cours du vent, furent jetées à un éloignement incroyable. Le foin qui était dans la campagne, ainsi que l'herbe et une partie du poisson qu'on avait étalé pour sécher, en furent couverts. Heureusement, peu de temps après, il survint une pluie abondante qui dura un jour entier, qui rétablit une partie de ce qui avait été gâté. Le feu du volcan ne donnait pas toujours une flamme bien claire. Il ne paraissait d'abord que des bouffées qui s'élançaient avec violence; bientôt après on apercevait une colonne de fumée extraordinairement épaisse, qui répandait une odeur sulfureuse et très-forte. Le feu, vraisemblablement, était étouffé de temps en temps par des monceaux de neige et de glace qui se précipitaient dans le gouffre; c'est ce qui occasionait une interruption dans la flamme et un redoublement de fumée et d'exhalaisons.

La durée entière de cette inondation fut de trois jours, et ce ne fut qu'après ce temps qu'on put passer sur les montagnes comme auparavant.

A l'égard des autres volcans, le mont Hécla, que l'on a toujours compté parmi les plus fameux de l'univers, à cause de ses éruptions terribles, est aujourd'hui un des moins dangereux de l'Islande. Les monts *Katlegiaa*, dont

on vient de parler, et le mont Krafle, ont fait récemment autant de ravages que l'Hécla en faisait auparavant.

On remarque que ce dernier volcan n'a jeté des flammes que dix fois dans l'espace de six cents ans, savoir, dans les années 1104, 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636, et pour la dernière fois en 1693. Cette éruption commença le 13 février, et continua jusqu'au mois d'août suivant. Tous les autres incendies n'ont de même duré que quelques mois. Il faut donc observer que l'Hécla, ayant fait les plus terribles ravages au quatorzième siècle, à quatre reprises différentes, a été tout-à-fait tranquille pendant le quinzième, et a cessé de jeter du feu pendant cent soixante ans. Depuis cette époque, il n'a fait qu'une seule éruption au seizième siècle, et deux au dix-septième.

Actuellement on n'aperçoit sur ce volcan ni feu, ni fumée, ni exhalaisons. On y trouve seulement, dans quelques petits creux, ainsi que dans beaucoup d'autres de l'île, de l'eau bouillante.

En 1750, deux Islandais, qui avaient fait leurs études à Copenhague, et qui voyageaient dans l'intention de chercher des plantes, parcoururent l'Hécla, et n'y trouvèrent que des pierres, du sable et des cendres, et de petites cavités remplies d'eau chaude. Après s'être beaucoup fatigués à marcher dans les cendres et le sable jusqu'aux genoux, ils revinrent sans avoir vu aucune marque de feu, et sans avoir

pu aller jusqu'au sommet du mont, parce que l'Hécla, quoiqu'il ne soit pas une des plus hautes montagnes de l'Islande, a son sommet perpétuellement couvert de glace et de neige.

En 1726, après quelques secousses de tremblement de terre, qui ne furent sensibles que dans les cantons du nord, le mont Krafle commença à vomir, avec un fracas épouvantable, de la fumée, du feu, des cendres et des pierres; cette éruption continua pendant deux ou trois ans, sans causer aucun dommage, parce que tout retombait sur ce volcan, ou autour de sa base.

En 1728, le feu s'étant communiqué à des amas de soufre, situés près du Krafle, ils brûlèrent pendant plusieurs semaines. Lorsque les matières minérales qu'il renferme furent fondues, il s'en forma un ruisseau de feu, qui coula fort doucement vers le sud, dans les terrains qui sont au-dessous de cette montagne. Ce ruisseau brûlant s'alla jeter dans un lac appelé *My-Vatn*, à trois lieues du mont Krafle, avec un grand bruit, et en formant un bouillonnement et un tourbillon d'écume horrible. La lave ne cessa de couler qu'en 1729, parce qu'alors, vraisemblablement, la matière qui la formait était épuisée. Peu de temps après cette lave s'endurcit, et laissa sur son passage des pierres calcinées, dont la couleur et la friabilité indiquaient assez les effets terribles de ces matières ardentes. Il y eut une église et plusieurs métairies ruinées, avec les prairies qui les avoi-

sinaient; mais il n'y périt personne. Le My-Vatn, dans lequel s'était jetée cette lave enflammée, fut rempli d'une grande quantité de pierres calcinées, qui firent considérablement élever ses eaux, et il y périt un grand nombre de poissons. Ce lac a environ vingt lieues de circuit, et il est éloigné de la mer de vingt lieues. La lave était comme un métal en fusion, et offrait un mélange de soufre, de minéraux et de pierres; elle coula pendant près de deux années entières, mais avec tant de lenteur et de tranquillité, qu'on pouvait en approcher sans courir le moindre risque.

L'écrivain danois dit que dans plusieurs entretiens qu'il eut sur cet événement avec un Islandais, homme d'esprit et de considération, cet habitant lui affirma qu'il avait été souvent examiner ce courant du feu, et que même il y avait allumé plusieurs fois sa pipe.

Nous ne parlerons pas des autres volcans de l'Islande; il suffit d'avoir fait remarquer les plus considérables.

Entre les montagnes et sur les côtes, on trouve des vallées et des plaines qui donnent d'excellens pâturages. Les vallées du milieu du pays ne sont point habitées, mais on y conduit les moutons, qui restent toute l'année dans la campagne. Ces vallées sont entrecoupées de beaucoup de petites rivières, de ruisseaux, même de lacs, et d'excellentes eaux douces, qui nourrissent quantité de truites et de saumons,

et qui répandent la fertilité et l'agrément dans les prairies qu'elles arrosent.

Les autres grandes vallées qui sont habitées sont toutes plus basses que celles du milieu du pays. Elles s'étendent vers les côtes et le long de la mer; il y en a qui ont quatre à cinq milles de largeur; d'autres qui, après avoir serpenté pendant plusieurs milles entre les montagnes, se prolongent jusqu'aux bords de la mer. Ces grandes vallées composent les districts, et renferment encore de petits vallons, qui servent à entretenir des herbages. Plusieurs particuliers y ont des maisons qu'ils habitent pendant l'été, et où demeurent, pendant toute l'année, des gens qui ont soin du bétail, et qui recueillent le beurre, le lait et la laine.

Toutes les rivières et tous les torrens qui descendent des montagnes dans le pays plat sont fort poissonneux. La mer forme aussi de grands golfes, très-favorables et très-propres à la pêche. Il y a encore plusieurs lacs d'eau douce, qui ont jusqu'à douze lieues de circonférence; et d'autres plus petits, qui nourrissent aussi de très-bons poissons, tels que des saumons, des truites de plusieurs espèces, des anguilles, etc.

Les mêmes poissons, dit Horrebow, se trouvent aussi dans quelques eaux chaudes, qui coulent directement dans les rivières; ce qui prouve que ces eaux n'ont aucune qualité sulfureuse ou minérale.

On distingue en Islande trois sortes d'eaux

chaudes, appelées généralement *huerer*. Quelques-unes, d'une chaleur médiocre, ne la doivent qu'à leur passage sur un terrain échauffé; d'autres forment des fontaines, dont le bassin est plus ou moins grand, et dans lequel l'eau bout comme si elle était sur un grand feu. Enfin il y en a qui, bouillant avec violence, lancent leurs eaux en l'air, les unes continuellement et sans régularité, les autres périodiquement et dans un ordre continuel.

De cette dernière espèce est une source chaude, qui se trouve dans le canton du nord. Elle a des singularités dignes de l'attention des physiciens, et que Horrebow fait connaître.

Près d'une métairie appelée *Reykum*, sont situées trois sources d'eau chaude, éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises; l'eau, dans chacune, bouillonne et s'élance alternativement; c'est-à-dire, lorsque la fontaine qui est à une extrémité a jeté de l'eau, celle du milieu en jette à son tour, puis celle qui se trouve de l'autre côté : la première ensuite recommence à bouillonner, et à jeter de l'eau de la même manière, ce qui continue toujours successivement, dans le même ordre, et si régulièrement, que chaque source jette de l'eau environ trois fois dans un quart d'heure.

Ces trois fontaines ne sont point sur une montagne, mais dans une plaine d'assez grande étendue, à quinze ou dix-huit lieues du mont Krafle. Le terrain où elles sont situées est de pure roche. L'eau de deux de ces sources, dont

l'ouverture est apparente, perce à travers des pierres et des crevasses. Elles ne lancent leurs eaux qu'environ à la hauteur de deux pieds au-dessus de terre. La troisième a une ouverture pratiquée dans une roche fort dure, et si exactement arrondie, qu'on la croirait un ouvrage de l'art; ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec une chaudière de brasseur. Lorsque cette fontaine a bouillonné, elle lance l'eau à dix ou douze pieds de hauteur, et, retombant ensuite dans l'ouverture, elle s'enfonce de quatre pieds. On peut alors s'en approcher pour la considérer à son aise; mais il faut se retirer avant que l'eau remonte, et l'on en est averti par trois bouillonnemens. Le premier élève l'eau à la moitié de la distance qui est entre la surface et l'ouverture; par le second, elle monte jusqu'à l'ouverture même; le troisième forme un jet de la hauteur marquée ci-dessus, et retombe aussitôt, comme on a dit, à quatre pieds au-dessous du niveau de l'ouverture. Pendant que l'eau de cette source reprend son état naturel, la fontaine, de l'autre côté, jette de l'eau, puis celle du milieu, et ainsi de suite, dans un ordre constant et alternatif.

Le mouvement perpétuel et régulier de ces trois sources n'est pas la seule chose qu'on y remarque; leurs eaux produisent encore des effets singuliers qui ne sont pas moins surprenans. Si l'on met de l'eau de la grande fontaine dans une bouteille, on la voit sortir de la bouteille deux ou trois fois au même instant que la

source lance son eau, et ce jeu continue aussi long-temps que dure l'effervescence de l'eau qui est dans la bouteille. Après le second ou le troisième bouillonnement, elle devient tranquille et froide. Lorsqu'on bouche la bouteille après l'en avoir remplie, elle éclate en morceaux au premier jet de la source. Horrebow dit s'être assuré de ce phénomène par plusieurs expériences. Lorsque l'on peut approcher de la grande source, et que l'on y jette quelque chose de quelque nature que ce soit, et même du bois, elle l'entraîne au fond; mais aussi, lorsqu'elle rejette l'eau, elle lance le bois et les pierres pardessus ses bords, et même à quelques pas de son ouverture. On a quelquefois éprouvé sa force en y jetant des pierres aussi grosses et aussi pesantes qu'un homme vigoureux pouvait en porter : elles occasionaient un grand bruit dans la fontaine; mais bientôt elles cédaient à la violence du bouillonnement; et, malgré leur pesanteur, elles étaient rejetées hors de l'ouverture.

De l'eau que cette source lance en l'air il se forme un petit ruisseau qui se refroidit dans son cours, et va se jeter dans une rivière à peu de distance de là. Cette eau n'a que très-peu de goût minéral, et elle est fort bonne à boire lorsqu'elle est froide. Le terrain des environs donne toujours de bons pâturages, excepté à huit ou dix pieds autour des trois sources, où le sol est très-pierreux.

La ferme près de laquelle coulent les eaux

encore tièdes de ces trois fontaines y fait abreuver son bétail, et il est prouvé que ses vaches donnent plus de lait que les autres; c'est un nouvel effet particulier à ces eaux. Au reste, cette dernière propriété, quoique extraordinaire, n'est pas affectée seulement aux trois *huerer* qu'on vient de décrire : il y en a plusieurs autres qui l'ont aussi, quoiqu'elles n'aient aucun mouvement réglé.

On trouve en plus de cent endroits de l'Islande d'autres eaux chaudes; mais, n'offrant rien de curieux, elles ne méritent d'être considérées que par les avantages qu'elles procurent aux habitans. Le premier est d'être un excellent baromètre. On a appris par l'expérience que, lorsque ces eaux donnent une fumée épaisse, la pluie n'est pas éloignée; au contraire, quand elles fument peu, c'est le présage d'un temps sec et serein. La raison de ce phénomène se conçoit très-facilement. Lorsque l'air est humide, les exhalaisons étant plus considérables, il s'ensuit nécessairement que les vapeurs de ces eaux s'augmentent; au contraire, si l'air est sec il ne fournit que très-peu de vapeurs, et les exhalaisons sont en petite quantité.

Les habitans qui ont leur demeure près de ces eaux chaudes, et particulièrement auprès de celles qui sont bouillantes, s'en servent fort utilement à différens usages. Ils mettent leur viande, ou ce qu'ils veulent faire cuire, dans une marmite remplie d'eau froide qu'ils sus-

pendent au-dessus de la fontaine; tout s'y cuit de la même façon que sur un grand feu, sans qu'aucune mauvaise odeur se communique aux alimens ni à l'eau de la marmite. Les voyageurs tirent de même un bon parti de ces sources, en y suspendant la théière qu'on porte ordinairement en voyage, et elle bout en moins d'un demi-quart d'heure.

Près de Krusevik est une de ces fontaines bouillantes où le voyageur danois dit avoir vu un homme qui était occupé à courber des cerceaux, sans employer d'autre moyen que celui de tremper ses perches dans l'eau chaude. Quoiqu'elles eussent plus d'un pouce d'épaisseur, elles acquéraient un tel degré de flexibilité, que l'ouvrier paraissait faire ses cerceaux sans aucune peine. « Cependant, observe Horrebow, il était obligé de s'éloigner de la source d'heure en heure, quelquefois même plus tôt, pour respirer un autre air : ce qui rendait cette précaution nécessaire, c'est que la fontaine, qui est environnée de soufre, d'alun, de salpêtre, et de toutes sortes de terres colorées, exhale une odeur aussi infecte que dangereuse. J'ai moi-même, ajoute-t-il, ramassé dans cet endroit différens échantillons de cette terre; mais l'odeur qu'exhalait cette source était si forte, que je ne pus la supporter que très-peu de temps. »

Les Islandais tirent encore un bon service de ces eaux chaudes; ils en forment des bains, dont on tempère la chaleur comme on veut.

Ils sont en général si persuadés que ces bains sont salutaires, et qu'ils prolongent la vie, que ceux qui en ont à portée de leur habitation en font un usage fréquent dans toutes les saisons de l'année.

Comme dans tous les pays du monde, le terroir de cette île a beaucoup de variété. En plusieurs endroits il se trouve une bonne terre grasse; en d'autres, c'est la terre argileuse ou sablonneuse; ailleurs on voit des terres fangeuses, appelées *myren*, qui deviennent d'un bon rapport lorsqu'on est parvenu à les dessécher. La tourbe est assez commune partout, et d'une bonne nature.

Quelle que soit la différence des terres d'Islande, et l'utilité qui pourrait en résulter pour l'agriculture, les habitans ne connaissent généralement aucune autre occupation champêtre que celle de cultiver des prairies, de les fumer, de les garantir des bestiaux, et d'y recueillir le fourrage qu'elles produisent. C'est là ce qui fait la richesse des métairies, et chacune a ses prairies autour ou à peu de distance de ses murs. L'herbe y pousse avec une telle vitesse, que, quoique la neige soit à peine fondue à la fin de juin en quelques endroits, quinze jours après on y voit de beau foin d'un pied de hauteur.

Les plantes les plus utiles parmi celles que l'Islande produit naturellement sont l'oseille, le cochléaria, l'angélique, et une certaine espèce de mousse qui croît sur les rochers nus et sté-

riles, appelée *lichen islandicus*. Cette dernière plante est un aliment fort commun, et beaucoup d'habitans s'en servent au lieu de pain. Ceux qui sont voisins du lieu où elle croît en ramassent non-seulement pour leur provision, mais encore pour vendre à ceux qui ne sont pas à portée d'en recueillir. « J'ai souvent mangé de cette plante par goût, dit l'écrivain danois : je l'ai trouvée fort bonne et bienfaisante. »

Quant à celles qu'on appelle *potagères*, il paraît par son récit qu'avec des soins et de l'expérience dans le jardinage, on peut parvenir à en faire croître dans toute l'île, puisqu'en plusieurs jardins on trouve des choux, du céleri, du persil, des navets, des petits pois, plusieurs autres légumes de cette espèce, et en général diverses plantes qui sont en usage dans nos cuisines.

Il n'en est pas de même des arbres ou arbrisseaux fruitiers : on n'en voit pas d'autres ici que des groseilliers, dont les fruits mûrissent assez bien et sont de bon goût. « Je ne doute pas, observe notre auteur, que plusieurs autres sortes d'arbres et d'arbustes ne pussent très-bien y réussir, en leur donnant les soins convenables. Le plus grand inconvénient me paraît être dans la difficulté de transporter les arbres sans leur faire tort; pour l'éviter, il faudrait choisir un temps contraire à celui où l'on fait le trajet de cette île. Les vaisseaux ne partent de Copenhague que dans le mois de mai, temps

où les arbres ont déjà poussé, et où quelques-uns même sont en fleurs; c'est ce qui les rend très-difficiles à transporter. Cependant, avec certaines précautions, on pourrait peut-être encore les apporter bien sains, et dans un état où l'on pourrait les transplanter avec succès. »

Puisque l'Islande renferme des jardins qui produisent des racines et des légumes, il est probable qu'elle produirait également des grains, si son terrain était cultivé; mais les Islandais ignorent absolument toute espèce de labourage et l'art de semer. On ne sait d'où peut procéder cette ignorance; car la tradition nous apprend que le pays était autrefois cultivé, et qu'il y avait des champs ensemencés. La vérité de cette tradition se reconnaît en divers endroits par les sillons de ces champs, et par les divisions qui en avaient été faites. Beaucoup de métairies, des plaines entières, et même quelques promontoires, ont des noms dérivés d'*aker*, qui veut dire champ; tels sont Akerkot, Akergierde, situés tous deux près de la ferme royale de Bessestadr, et Akernef, qui en est éloigné de trois milles. « D'ailleurs, dit Horrebow, j'ai sous les yeux le code d'Islande; j'y trouve différens chapitres où il est traité des terres labourées, des champs ensemencés, des contestations qu'ils pouvaient faire naître, et des décisions qui devaient intervenir sur ces objets. » Quoiqu'il soit démontré par ces faits que l'agriculture a été en vigueur dans l'île, il est assez difficile d'expliquer comment

un art si utile a été abandonné généralement; comment tous les habitans ont pu perdre à la fois l'habitude et le goût de labourer et de semer. On peut cependant présumer avec assez de fondement que l'affreuse mortalité qui, vers le milieu du quatorzième siècle, fit périr une si grande quantité de monde en Europe, et surtout dans les pays septentrionaux, ayant réduit les Islandais à un très-petit nombre d'hommes, les bras manquèrent à la culture, et qu'insensiblement la facilité de recueillir les pâturages fit abandonner les occupations plus pénibles et plus multipliées du labour, des semailles et de la récolte.

Depuis cette époque, si funeste à l'humanité, on ne trouve rien dans les annales islandaises qui concerne l'agriculture. L'auteur danois nous apprend que son souverain a fait passer dans l'Islande plusieurs paysans de Danemarck et de Norwége pour rétablir la culture des terres. Le climat de cette île ne peut contrarier les succès qu'on est en droit de se promettre, puisqu'en Laponie, où l'été est beaucoup plus court, on recueille de très-bonne orge; six ou sept semaines suffisent pour la semer, la faire mûrir et faire la moisson. Nous avons de plus un fait qui démontre que ce blé viendra très-bien en Islande : il croît en certains endroits de cette île, surtout dans le canton de Skaptefield, une sorte de blé sauvage dont on fait une farine excellente, que les naturels du pays estiment autant que celle qu'on leur ap-

porte de Danemarck. Ce blé sauvage croît dans un terroir profond, où il ne vient aucune autre plante. En quelques endroits, il est petit et clair-semé; en d'autres, il est abondant et très-épais. Il se sème de lui-même chaque année. Sa tige, qui s'élève à la hauteur de trois pieds, fournit une belle paille garnie d'un épi long, dont la forme est semblable à celle de notre froment. Peut-être que ce blé est un reste de celui qu'on avait anciennement semé, et que le temps ou le défaut de culture a fait dégénérer au point où on le voit aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, le roi de Danemarck a donné des ordres précis d'examiner cette plante, et d'essayer de la faire venir partout où l'on pourra pour le bien général des habitans.

Les plantes maritimes sont en très-grand nombre. Aucunes de ces productions marines ne sont inutiles aux habitans: les unes servent à nourrir les bestiaux pendant l'hiver, lorsqu'on manque de fourrage; l'algue sucrée se mange par goût plutôt que par nécessité; elle fait même une branche de commerce entre les habitans des côtes et ceux qui sont plus éloignés dans les terres. Le prix de cette plante est de la moitié du prix que vaut le poisson séché.

A l'égard des arbres, ils sont en assez petit nombre en Islande. On n'y voit que des bouleaux et des saules dont la grosseur n'excède pas celle du bras, et dont la hauteur va au plus à dix ou douze pieds. En plusieurs endroits, les arbres sont rassemblés de manière qu'ils for-

ment çà et là de petits bouquets ; mais, généralement parlant, on peut dire qu'ils sont assez rares relativement à l'étendue de l'Islande. Outre ces bois, il y a des broussailles et des arbrisseaux qui donnent assez d'ombrage pour garantir du soleil une personne ou deux. Le genévrier et d'autres arbustes de cette espèce sont fort communs. Nous ne faisons ici mention de ces productions peu considérables que parce qu'elles offrent aux habitans des ressources pour faire du charbon à l'usage des forges. Les habitans riverains en ont de bien plus sûres dans les arbres que la mer amène tous les ans en grande quantité sur les côtes de leur île.

En creusant la terre de côté et d'autre, on trouve des souches pouries et de vieilles racines qui indiquent qu'il y a eu anciennement des bois en bien des lieux où il n'en existe plus actuellement. Quelquefois on en rencontre une espèce fort singulière, que l'on nomme *sutur brand*, noir tison. Ce bois est toujours à une grande profondeur, en morceaux larges et minces comme de grandes tablettes, et communément entre de grosses pierres qui le couvrent par-dessus et par-dessous. Il est d'une pesanteur singulière, fort dur, noir comme l'ébène, et ondé. « Je fus extrêmement surpris, dit Horrebow, lorsque j'en vis pour la première fois, et plus encore lorsqu'on m'assura de quelle manière il se trouvait dans les pierres. Je doutai que ce fût du bois, et je crus devoir le mettre au rang des pétrifications; mais comme je fis

l'expérience qu'il cédait au rabot, qu'il donnait des copeaux très-fins, et qu'on pouvait le travailler comme on jugeait à propos, je pense qu'il doit être regardé comme un bois d'une espèce singulière, et en conserver le nom. »

Il n'y a point de bêtes fauves en Islande ; il ne s'y trouve d'autres animaux sauvages que des renards. On y voit arriver quelques ours qui viennent du Groënland sur de gros glaçons; mais les habitans ont grand soin de les empêcher de pénétrer dans le pays, ou de s'y multiplier lorsqu'ils parviennent à y entrer. Dès qu'ils en aperçoivent un, ou seulement ses traces, ils ne cessent pas de le chercher et de le poursuivre jusqu'à ce qu'il soit tué. Deux motifs très-pressans les portent à cette chasse : le premier est de prévenir les ravages que ces animaux, très-voraces dans les pays septentrionaux, pourraient faire parmi leurs troupeaux ; le second, c'est de gagner le prix assigné pour la peau, qui doit en toute occasion être remise au bailli, parce qu'elle est dévolue de droit au fisc royal. Ces peaux d'ours de Groënland passent pour les plus belles; on en a de blanches, de grises, de brunes et de tigrées.

Les renards d'Islande sont à peu près de la même couleur que les nôtres; les habitans les appellent *morroth*. Les noirs y sont très-rares, et on les regarde comme des étrangers qui sont venus dans l'île sur les glaces du Groënland.

Il n'en est pas de même des renards blancs.

Ils sont très-communs ; mais on en voit très-peu de gris-bleus. Les blancs le sont l'été comme l'hiver, et ne changent pas de couleur. Ceux des autres couleurs la conservent également pendant toute l'année, à l'exception du temps de leur mue, où, comme l'on sait, tous les animaux paraissent d'une couleur mélangée.

Les animaux domestiques de l'Islande sont les chevaux, les bœufs, les vaches, les moutons et les chèvres. Les premiers sont généralement petits, courts et ramassés, mais vigoureux et forts. Les habitans les aiment beaucoup : ils sont si communs, que les bergers gardent leurs troupeaux à cheval, et que chacun se pique d'en avoir le plus qu'il peut; ce qui leur est d'autant plus facile qu'ils ne coûtent rien à nourrir : quant à ceux dont on n'a pas besoin, on les mène, après les avoir marqués, dans les montagnes, où on les laisse plus ou moins de temps. Lorsqu'on veut les prendre, on envoie des gens qui les chassent, les rassemblent en une troupe et les prennent avec des cordes parce qu'alors ils sont devenus très-sauvages. Si quelques jumens donnent des poulains dans ces montagnes, les propriétaires les marquent comme les autres, et les laissent là trois ans. Ces chevaux deviennent communément plus beaux, plus fiers et plus gras que tous ceux qui sont élevés dans les écuries.

En général, les bœufs et les vaches n'ont rien en Islande qui les distingue des nôtres;

mais dans les parties méridionales de l'île on voit plusieurs de ces animaux qui n'ont point de cornes. Les Islandais tirent leur principal revenu de leurs vaches, par le commerce du beurre qu'ils font et par l'usage où ils sont de composer leurs boissons ordinaires avec le petit-lait qui reste lorsque le beurre est fait. Ils donnent à cette liqueur le nom de *syre*. A mesure qu'elle vieillit, elle devient claire et aigre jusqu'à égaler en force le vinaigre de vin; après quoi, n'étant plus potable seule, on y mêle beaucoup d'eau pour en tempérer l'acidité.

Dans les contrées méridionales où les pâturages ne sont pas assez communs relativement à leur population, les Islandais ont un usage qu'on pourrait éprouver peut-être avec quelque avantage dans tous les pays maritimes où les fourrages sont rares. On nourrit les vaches avec l'eau dans laquelle on a fait cuire du poisson, et on y mêle même des poissons pouris et des arêtes, qu'on réduit en bouillie à force de feu. Les vaches y sont si bien accoutumées, qu'elles sont très-friandes de cette nourriture. C'est même pour elles une espèce de rafraîchissement, après lequel elles donnent de bon lait, sans qu'il contracte ni mauvais goût ni odeur désagréable.

Les chèvres, les moutons sont de même grandeur que les nôtres. Ces derniers ne diffèrent de nos moutons qu'en ce qu'ils ont presque tous, moutons, brebis et beliers, des cor-

nes plus grandes et plus grosses que ces animaux n'en ont chez nous. Il s'en trouve plusieurs qui ont trois cornes, et quelques-uns même qui en ont quatre, cinq, et même davantage. Cependant il ne faut pas croire que cette particularité soit commune à toute la race des moutons d'Islande, et que tous les beliers y aient plus de deux cornes. Dans une troupe de cinq à six cents moutons on en trouve à peine trois ou quatre qui aient quatre ou cinq cornes; et lorsque le cas arrive, on les envoie à Copenhague comme une rareté. Tout mouton qui a plus de deux cornes vaut en Islande, comme ailleurs, beaucoup plus qu'un autre, à cause de sa singularité; et c'est une preuve qu'ils n'y sont pas bien communs.

Il se fait tous les ans un grand trafic de moutons et de la laine qu'on a recueillie, qu'on enlève pour le Danemarck; cependant cette laine en général ne paraît pas supérieure à celle des moutons de ce royaume. Le choix de la matière, la préparation qu'on sait lui donner, ce sont là les moyens les plus sûrs qu'on doive employer dans la fabrication des étoffes pour les conduire à la perfection, et c'est aussi par-là qu'on parvient à tirer un parti très-avantagenx de la laine d'Islande, qui a, comme partout, différens degrés de qualité et de bonté.

Cette île n'ayant pas d'autres grains que ceux qu'on y apporte de Danemarck, ce qui les rend toujours chers, on y élève peu de volaille, telle que des poules, des canards et des pigeons. Il

ne s'en trouve même que chez quelques gens aisés qui se piquent de vivre avec un peu de délicatesse, ou chez des marchands qui nourrissent des poules pour faire commerce de leurs œufs.

La disette de volaille domestique est à la vérité bien réparée par l'abondance du gibier, et surtout des oiseaux aquatiques. Le gibier consiste en bécasses, en cailles, et en perdrix d'une espèce particulière, qui est blanche en hiver, grise pendant l'été, et qui a toujours les pates couvertes d'un petit duvet : c'est ce qui a fait donner à ces oiseaux, par les ornithologistes, le nom de *lagopodes :* en Allemagne et en Suisse, on les appelle *poules-de-neige*.

Parmi les oiseaux qui vivent sur les eaux, et qu'on y voit en grand nombre, il faut distinguer ceux d'eau douce et ceux de mer. Ces derniers sont en troupes immenses sur de petites îles voisines de l'Islande, et se répandent jusqu'à douze ou quinze lieues de distance. C'est même à la vue de ces oiseaux qu'on commence à s'apercevoir qu'on approche de cette île. On trouve parmi ces oiseaux de mer différentes espèces de mouettes.

Parmi les oiseaux de rivière et d'eau douce qui sont mangeables, il y en a quelques-uns d'un goût exquis. On met dans cette classe les cygnes, les oies, les canards, les plongeons, les sarcelles, et d'autres de cette espèce.

Les cygnes et les canards sont de tous ces oiseaux ceux qui font le plus de profit aux Islan-

dais par leur multitude, par leurs œufs, qui sont une bonne nourriture, et par le duvet et les plumes, dont on fait un commerce très-lucratif.

Les Islandais distinguent dix sortes de canards, qu'ils désignent tous par des noms particuliers. Dans ce nombre il n'y en a que six sortes qui se mangent. Les meilleurs sont de la grosseur d'un pigeon. Mais l'espèce la plus estimée, la plus utile, est le canard à duvet, appelé en islandais *aeder-fugl;* en allemand, *eider-ente*, et en latin *anas mollissima*, que nous avons décrit parmi les oiseaux du Spitzberg. Il y en a une grande quantité dans toutes les parties de l'île ; mais le plus grand nombre se tient du côté de l'occident, parce qu'il s'y trouve de petites îles où ces oiseaux font leur retraite. Les habitans, ayant reconnu le bénéfice qu'ils tiraient de ces eider, ont arrangé plusieurs petites îles à quelque distance des côtes pour y attirer ces oiseaux; aussi s'y en trouve-t-il une multitude infinie, parce qu'ils multiplient beaucoup. Quoique ce canard ait soin de choisir ainsi de petites îles désertes pour y établir son ménage, cependant, avec un peu de précautions, on parvient à l'accoutumer à vivre près des habitations; mais il ne faut alors garder ni chien ni bétail. J'ai moi-même été témoin, dit Horrebow, que les canards vont quelquefois habiter la terre ferme. Alors, si ceux qui les y ont attirés ne leur donnent point d'inquiétude, ils peuvent

aller et venir parmi ces oiseaux, même quand ils sont sur leurs œufs, sans qu'ils en soient effarouchés. On peut aussi leur ôter ces œufs sans qu'ils quittent leurs nids, et sans que cette perte les empêche de renouveler leur ponte jusqu'à trois fois. Les petits qui naissent dans ces endroits y couvent l'année suivante, et se multiplient au profit du propriétaire.

L'estomac de cet oiseau est garni de ce duvet mou et élastique, connu sous le nom d'*eiderdun*, d'où vient notre mot corrompu d'*édredon*. Le meilleur est celui qu'on appelle *duvet-vif*, parce qu'il a le plus de ressort, et qu'il est encore le plus durable. L'oiseau se l'arrache de l'estomac pour faire son nid; c'est là qu'on le ramasse, et qu'on l'enlève avec les œufs. La première ponte enlevée, le canard refait un autre nid, se déplume de nouveau, et pond d'autres œufs qu'on lui dérobe encore. Cependant il ne se décourage point; un autre nid est bientôt refait et remplumé une troisième fois; mais comme la femelle est alors toute dépouillée de plumes sous l'estomac, le mâle vient à son défaut, et se déplume à son tour. C'est ce qui fait que ce nouveau duvet est le plus précieux et le plus blanc; car le mâle a l'estomac blanc, au lieu que la femelle l'a brun. Elle fait donc une troisième ponte; mais si on enlève encore ses œufs, elle abandonne pour jamais cet endroit. Aussi les bons économes ont grand soin de lui laisser couver cette ponte; ils sont assurés que,

l'année suivante, revenant au même endroit avec son mâle et ses enfans, au lieu d'un nid ils en auront trois ou quatre.

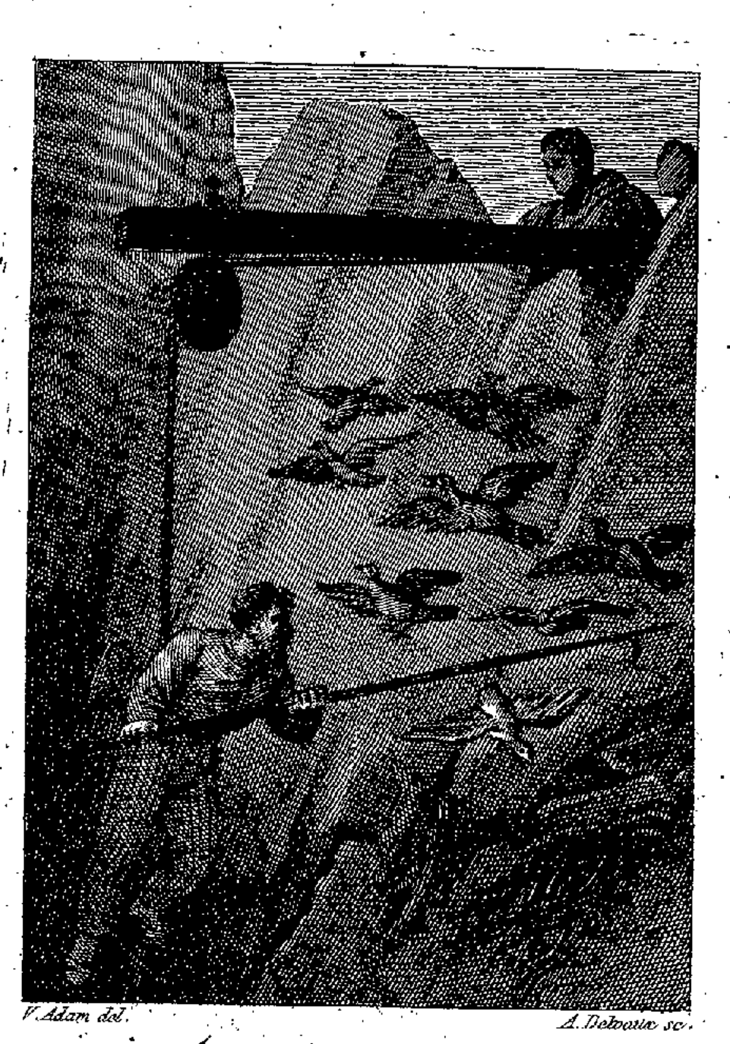
Quand les petits canards ont quitté le nid, on ôte le duvet pour la troisième fois. De cette façon les habitans ont de chaque nid deux pontes d'œufs, et trois récoltes de duvet. On peut juger de là quel profit ces oiseaux rapportent à ceux qui ont plusieurs centaines de nids sur leur terrain. Les œufs ont un très-bon goût, et ne le cèdent point à ceux de poule. Tout ce que les Islandais amassent de duvet est transporté hors du pays, parce qu'ils en font peu d'usage, et qu'ils aiment mieux en tirer de l'argent : cette marchandise est toujours d'un prix assez élevé.

Avant de terminer la description de ce qui concerne les oiseaux aquatiques qu'on voit en Islande, il est bon de remarquer l'industrie avec laquelle les habitans vont dénicher les œufs et leurs petits, malgré le danger affreux dont ils sont menacés dans cette expédition. « J'ai moi-même été témoin, dit un historien, de la manière dont on s'y prend; et je dois avouer que je n'ai pu voir sans frémir avec quelle intrépidité des hommes osent risquer leur vie pour servir leur intérêt. Plusieurs fois il est arrivé que, faute de prendre assez de précautions, des personnes ont péri malheureusement à cette chasse. »

On a déjà dit que les oiseaux cherchent pour placer leurs nids les endroits les plus

inaccessibles aux hommes, et les rochers les plus escarpés. Voici les dispositions que l'on fait pour réussir à attaquer ces petites habitations. On attache très-solidement au haut du rocher une solive qui reste saillante le plus qu'il est possible : elle porte une poulie et une corde au moyen desquelles un homme lié par le milieu du corps descend tout le long des rochers. Il tient une longue perche armée d'un crochet de fer pour s'approcher des rochers et se diriger à son gré. A certain signal convenu, les hommes qui sont sur le rocher retirent celui-ci, qui fait chaque fois une récolte de cent à deux cents œufs. La promenade se continue tant qu'on trouve des œufs, ou tant qu'il est possible de supporter cette suspension qui devient très-fatigante. Pendant cette chasse, on voit les oiseaux s'envoler par milliers en poussant des cris affreux. Les habitans des endroits où cette chasse est praticable en retirent un grand bénéfice; car, outre les œufs, ils enlèvent aussi quantité de jeunes oiseaux, dont les uns servent de nourriture, et les autres donnent beaucoup de plumes qui se vendent aux négocians danois ainsi que l'édredon.

On remarque que tous ces œufs sont d'un jaune verdâtre tacheté de brun, comme le sont ordinairement ceux des oiseaux qui habitent les eaux douces. La coquille des premiers est infiniment plus épaisse que celle des œufs des oiseaux terrestres; et c'est vraisemblablement afin que dans ce climat froid ils conservent



V. Adam del. A. Delvaux sc.

Pendant cette chasse on voit les Oiseaux s'envoler par milliers en poussant des cris affreux.

mieux la chaleur qu'ils reçoivent de l'incubation de la femelle pendant le temps qu'elle les laisse découverts pour aller chercher sa nourriture. La plupart de ces œufs sont d'un bon goût et font un aliment très-sain.

Les oiseaux de proie qu'on trouve en Islande sont l'aigle, le faucon, l'épervier et le corbeau; on n'y en voit aucun autre. Comme trois de ces oiseaux n'ont rien qui les distingue de ceux de la même espèce qu'on connaît partout, nous ne nous arrêterons qu'à faire connaître le faucon d'Islande, qui a la réputation d'être le plus hardi et le plus adroit à la chasse de tous les autres faucons de l'Europe.

On ne connaît ici qu'une seule espèce de faucons, parmi lesquels il en est de blancs, de gris-blancs, et d'entièrement gris. On trouve quelquefois dans le même nid des petits de toutes ces couleurs. Ce qui a pu donner lieu de dire qu'il y en avait de plusieurs espèces, c'est cette variété de couleurs, et la différence de grosseur qui est entre le mâle et la femelle, le premier étant bien plus petit et moins haut que l'autre.

Outre les faucons qui font leur nid en Islande, il y en vient encore quelquefois en hiver du Groënland, qui sont presque tous blancs. On appelle ceux-ci *faucons volans*, parce qu'ils ne pondent pas dans le pays.

Dans chaque canton il y a un ou plusieurs fauconniers qui s'attachent si bien à observer les faucons qui l'habitent, et à épier leurs mou-

vemens, qu'il n'y a pas un seul nid qu'ils ne connaissent. Ces chasseurs ont des brevets du bailli, et ils sont les seuls auxquels il soit permis de prendre des faucons. Tous doivent être Islandais, et cette occupation est très-lucrative, quand on joint l'intelligence au bonheur.

La manière dont on attrape les faucons mérite d'être rapportée à cause de sa simplicité. On plante à terre deux pieux sur une même ligne, à la distance de deux toises l'un de l'autre. On attache au premier par une pate un pigeon ou une perdrix, avec une ficelle de trois ou quatre aunes de long, afin que l'oiseau ait du jeu pour voltiger. A l'autre pate de l'oiseau tient une autre ficelle de cinquante ou soixante toises de long, qui passe dans le second pieu, et dont le fauconnier tient le bout pour tirer la perdrix du premier au second pieu. Près de ce dernier est planté un bâton qui porte un filet tendu perpendiculairement sur un demi-cercle de trois ou quatre aunes de diamètre, de manière qu'en tombant il couvre ce pieu et tout le terrain qui l'environne à une certaine distance. A l'extrémité du filet en demi-cercle est attachée une ficelle de même longueur que la précédente, et qui passe par le pieu planté du côté du fauconnier. C'est avec cette ficelle qu'il peut tirer à terre le filet pour envelopper le faucon, de la même manière qu'il a tiré la perdrix du premier piquet au second. Les fauconniers choisissent pour cette chasse les endroits voisins des nids de faucons,

et les lieux où ils ont vu nouvellement reposer des faucons.

Dès que le faucon aperçoit voltiger la perdrix qui sert d'appât, on le voit tourner en planant directement sur l'oiseau, et examiner s'il n'y a point de danger. Enfin il se précipite à terre avec une rapidité sans égale; d'un coup de bec il coupe d'abord la tête à l'oiseau aussi nettement que si elle eût été tranchée avec un couteau, puis il remonte en l'air assez haut pour s'assurer qu'il peut tranquillement se repaître. Pendant qu'il s'envole, le fauconnier tire la perdrix vers le filet, mais assez promptement pour que le faucon ne puisse pas s'en apercevoir. Bientôt après, cet oiseau vient se saisir de sa proie; alors le fauconnier tire le filet, et le faucon se trouve pris comme dans une cage. Le fauconnier s'approche, il prend le faucon avec beaucoup de précaution pour ne lui arracher aucune plume; et, aidé d'un de ses gens, il lui met un chaperon sur les yeux. Pendant la chasse, il faut que le fauconnier se tienne bien caché ou couché par terre, à cinquante ou soixante toises de son filet; car le faucon, qui est naturellement soupçonneux et qui a la vue très-sûre, n'approcherait jamais de la perdrix qui sert d'appât, s'il découvrait la moindre chose qui lui fit ombrage, et surtout des hommes.

Tous les ans, le jour de la Saint-Jean, chaque fauconnier se rend à Bessestadr, maison appartenant au roi de Danemarck, où loge le

grand bailli de l'île, et il y dépose ses faucons. Le fauconnier du roi, qui vient aussi chaque année dans l'île, choisit les faucons capables de servir, réforme ceux qui ne le sont pas, et fait porter les premiers dans son vaisseau pour les conduire à Copenhague.

Sur la vérification du fauconnier du roi, les fauconniers islandais reçoivent du bailli de Bessestadr quinze rixdales pour un faucon blanc, dix pour un gris-blanc, et sept pour chacun de ceux qui sont entièrement gris. On leur accorde même une gratification de deux ou de quatre rixdales, quand ils livrent un ou plusieurs faucons des deux premières couleurs, parce qu'ils sont les plus rares.

Quand le vaisseau destiné à transporter les faucons est prêt à mettre à la voile, le fauconnier royal fait tuer autant de bœufs qu'il en faut pour nourrir ces oiseaux pendant quinze jours; mais on en conserve de vivans, ainsi que d'autre bétail, afin de ne pas manquer de provisions, si le trajet durait plus de trois semaines ou un mois, qui est le temps qu'on y emploie communément, étant défendu à ce vaisseau de prendre terre, à moins d'une nécessité très-pressante. Il faut beaucoup de soins pour que ces faucons arrivent sains et saufs en Danemarck; ils sont rangés entre les deux ponts sur des perches auxquelles on les attache, et qui sont garnies de coussins de gros drap d'Islande remplis de foin. La quantité de faucons que le Danemarck tire annuellement de l'Islande

n'est pas toujours la même; mais communément le nombre de ces oiseaux de proie est de cent ou cent vingt, et quelquefois il a été à plus de deux cents. C'est de ces jeunes faucons que le roi de Danemarck envoie tous les ans à différens princes de l'Europe.

Après tous les oiseaux dont nous avons parlé, les Islandais en ont de petits, que Horrebow croît inconnus en Danemarck, et auxquels les insulaires donnent des noms particuliers. Il y en a de la grosseur des alouettes, d'autres approchant des moineaux, et tous sont très-bons à manger.

De toutes les classes que comprend le genre animal en Islande, celle des poissons est la plus nombreuse, la plus variée et la plus intéressante. Cette île, par sa situation, jouit, préférablement à tous les endroits du monde, d'une abondance inépuisable de grands et petits poissons de mer, qui ont encore l'avantage d'être du plus excellent goût. Car l'expérience a fait reconnaître que le poisson est plus gras et meilleur dans les plages les plus voisines du nord, et que partout il est plus parfait en hiver et par les grands froids qu'en tout autre temps. Il est d'ailleurs vraisemblable, comme le pense Anderson, que les abîmes profonds situés sous le pole sont la véritable source des poissons de la mer; qu'ils y trouvent la nourriture qui leur convient le plus; qu'ils y acquièrent toute leur consistance, et que plus ils s'en éloignent, plus ils perdent de leur vigueur et de leur

graisse. Cependant la multiplication excessive de ces poissons les force à sortir de leur lieu natal, à se répandre sur les côtes qui environnent la mer du Nord, et à venir s'offrir eux-mêmes aux peuples qui les habitent, et dont l'industrie supplée, par le commerce de ces poissons, au défaut des autres productions que la nature a refusées à leurs climats.

Les Islandais doivent donc à leur situation l'avantage de recevoir en abondance avec tous les vents, dans les golfes et dans les baies de leur île, toutes sortes de bons poissons qui viennent immédiatement du nord.

Les principaux et les plus utiles sont le hareng, la morue, le merlan, le turbot, le fletan et les soles.

Le hareng ou le poisson couronné, comme l'appellent les pêcheurs danois, est si généralement connu, qu'il n'est pas besoin de le décrire. On croit communément que les harengs ne vivent que du limon de l'eau, et c'est une erreur fort accréditée parmi les pêcheurs. Mais l'examen de leur bouche, dans laquelle on voit de petites dents, prouve d'une manière incontestable que ces dents ne leur ont pas été données pour avaler de l'eau. En effet, des curieux ont trouvé dans l'estomac de ces poissons des alimens solides. Neukrants, qui a donné un traité sur les harengs, rapporte qu'il a souvent trouvé dans l'estomac d'un de ces poissons plus de soixante petits crabes à moitié déchirés. Leuwenhoeck ayant fait la dissection de quel-

ques harengs dans le temps du frai de ces poissons, a vu quantité d'œufs dans leurs intestins.

Ces poissons arrivent tous les ans par troupes innombrables sur les côtes de l'Islande, ainsi que dans les mers septentrionales de l'Europe, et c'est là que vont les attendre différentes nations auxquelles ils fournissent une branche de commerce considérable. Ce n'est pas un spectacle indifférent que de considérer les migrations de harengs, et la guerre que leur font les autres poissons. Anderson, d'après Neukrants, en fait une description curieuse. C'est donc de cet écrivain que nous empruntons les détails qui suivent.

Anderson, après avoir établi par différentes preuves tirées des relations des voyageurs que les harengs, ainsi que beaucoup d'autres petites espèces, telles que les maquereaux, les plies, les sardines, etc., font leur séjour habituel dans les abîmes les plus reculés du nord, s'explique en ces termes : « Il est certain que les glaces immenses qui ne se fondent jamais dans ces mers, et qui augmentent tous les ans en épaisseur et en étendue, sont pour ces poissons une retraite sûre, qui conserve leur frai, et qui favorise l'accroissement de leurs petits; car il est évident que dans ces gouffres profonds et glacés, ils n'ont rien à craindre des marsouins, des morues, et autres poissons voraces que la difficulté de respirer dans ces endroits empêche d'y pénétrer, et moins encore des cachalots et autres cétacés, qui, ayant des pou-

mons conformés presque comme les animaux terrestres, ont toujours besoin d'air pour respirer; en sorte que ces petits poissons jouissent, dans leur retraite, d'un repos qui ne peut être troublé ni par les gros poissons, ni par les pêcheurs, qui ne peuvent en approcher. » Il arrive de là que, se multipliant prodigieusement, leur nombre s'accroît au point, qu'enfin la nourriture leur manque, et les oblige à détacher des colonies pour aller vivre ailleurs. Peut-être aussi qu'un petit reste de ces colonies, ou du moins leur progéniture, après bien des détours dont nous parlerons incessamment, s'en retourne ensuite vers le pôle pour contribuer à la conservation de l'espèce.

Sortant des glaces du nord, les troupes de harengs sont aussitôt attaquées par toutes les grosses et les petites espèces de poissons destructeurs, qui, pressés par la faim et conduits par un instinct particulier, vont à leur rencontre, et les chassent continuellement devant eux de la mer glaciale dans l'Océan atlantique. Les harengs, effrayés, cherchent bientôt les côtes, et se jettent dans les golfes, les bas-fonds, et même aux embouchures des fleuves, tant pour y trouver un asile contre leurs ennemis que pour mettre leurs petits en sûreté. Aussitôt qu'ils ont jeté leur frai, ils continuent leur route; et le même instinct qui fait voyager les pères porte leurs enfans à les suivre dès qu'ils en ont la force. Tous ceux qui échappent aux filets des pêcheurs se rendent vraisemblablement dans

d'autres mers, car ils disparaissent entièrement.

C'est au commencement de l'année que débouche des mers du pôle la troupe innombrable des harengs. Elle se montre d'abord à l'endroit de la mer où elle paraît le plus large, et son étendue occupe, suivant un auteur anglais, pour le moins autant d'espace en largeur que toute la longueur de la Grande-Bretagne et de l'Islande. Son aile droite se détourne vers l'occident; elle tombe au mois de mars sur l'Islande, et c'est là principalement que les colonnes de harengs sont d'une épaisseur prodigieuse. La quantité de gros poissons qui les attendent, les oiseaux de mer qui fondent sur eux par milliers les font tenir tellement serrés de tous côtés, qu'on les aperçoit de loin par la couleur noirâtre de la mer, et par l'agitation qu'ils y excitent en s'élevant souvent jusqu'à la surface, et s'élançant même en l'air pour éviter un danger pressant. Si alors on va au-devant d'eux, et qu'avec une espèce de pelle dont on se sert pour arroser les voiles des vaisseaux, ou un autre instrument large et creux, on puise de l'eau, on est certain de tirer chaque fois un grand nombre de harengs. Au reste, on ne sait pas si cette colonne, avant d'aborder l'Islande, n'envoie pas un fort détachement au banc de Terre-Neuve, et on ignore de même ce que devient le reste de la colonne qui file le long de la côte occidentale de l'île. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses golfes, ses détroits, ses baies sont tous remplis de harengs, et en même temps de quan-

tité d'autres gros poissons qui les attendent. Parmi ces ennemis des harengs on distingue entre autres le nordcaper (*balæna glacialis*), qui est un des plus dangereux, et remarquable par la ruse dont il se sert pour en faire sa proie. Il se tient le plus souvent aux environs de l'extrémité septentrionale de la Norwége, qu'on appelle *cap Nord*, d'où il a tiré son nom. Ce poste ne peut être plus favorable à ses vues; car il est d'abord averti du passage des harengs qui côtoient la Norwége en descendant du nord. Lorsque toutes les troupes de harengs ont dépassé sa demeure habituelle, son intérêt l'amène aux environs de l'Islande. Là, quand il est pressé par la faim, il a l'adresse de rassembler les harengs dispersés dans les golfes de l'île, et de les chasser devant lui vers la côte. Lorsqu'il les voit en assez grande quantité, il les resserre le plus qu'il peut dans quelque baie, et, par un coup de queue, il y excite un tourbillon très-rapide, et capable même d'entraîner de légers canots. Cette petite tempête étourdit et comprime tellement les malheureux harengs, qu'ils se précipitent par milliers dans sa gueule qu'il tient ouverte. Il les y attire encore en aspirant avec force l'air et l'eau, ce qui les entraîne directement dans son estomac comme dans un gouffre.

L'aile gauche des harengs, par sa marche, est plus à portée de notre connaissance; elle se porte à l'orient, et, après avoir détaché une colonne qui rase les côtes orientales et occi-

dentales de l'Islande, elle descend la mer du Nord, sans cesse chassée par les marsouins et les morues. A une certaine hauteur elle forme deux divisions; l'aile orientale dirige sa course vers la Norwége, dont elle rase la côte; et, se divisant de nouveau, une partie suit la Norwége en ligne droite, et pénètre par le Cattegat le long de la côte de Suède, dans la mer Baltique; l'autre partie, étant arrivée à la pointe nord du Jutland, se sépare encore en deux colonnes : la première défile le long de la côte orientale du Jutland, et se réunit promptement par les Belts avec celle de la mer Baltique, pendant que la seconde, descendant à l'occident des mêmes plages, et côtoyant ensuite l'Allemagne et la Frise, se jette par le Texel et le Vlie dans le Zuyderzée; puis, après l'avoir parcouru, s'en retourne dans la mer du Nord.

La seconde des deux grandes divisions qui tourne à l'occident est aujourd'hui la plus nombreuse; elle s'en va toujours accompagnée de marsouins, de morues et de requins, droit aux îles de Shetland et aux Orcades, où les pêcheurs de Hollande les attendent au temps marqué; de là, s'avançant vers l'Écosse, elle s'y divise en deux colonnes, dont l'une, après avoir descendu le long de la côte orientale de l'Écosse, fait le tour de l'Angleterre, en laissant toutefois dans sa route des détachemens considérables qui se portent sur les côtes de Frise, de Hollande, de Zélande, de Brabant, de Flandre et de France; l'autre colonne tombe en par-

tage aux habitans de la partie occidentale de l'Écosse et aux Irlandais, qui de tous côtés sont alors environnés de harengs. Toutes ces divisions s'étant à la fin réunies dans la Manche, ce qui est échappé aux filets des pêcheurs, à la voracité des poissons et aux oiseaux de proie, forme encore un nombre prodigieux, et se jette dans l'Océan atlantique, où il se perd; du moins on n'en voit plus sur toutes les côtes de l'Europe.

Le hareng fréquente aussi les côtes de l'Amérique septentrionale; mais il s'en faut beaucoup qu'il y soit aussi abondant qu'en Europe; et, en tirant du côté du midi, on n'en voit plus au delà des fleuves de la Caroline. On ne sait pas si la colonne qui pénètre en Amérique est un détachement de la grande troupe descendant du nord, ou si c'est un reste de ceux qui s'en sont retournés par la Manche.

« Quoi qu'il en soit, dit un écrivain anglais, le hareng ne se trouve jamais, du moins en grande quantité, dans les pays méridionaux, comme l'Espagne, le Portugal, les côtes méridionales de la France, ni sur les côtes de l'Océan, ni dans la Méditerranée, ni dans les parages d'Afrique, *comme s'il était défendu à ce poisson de se livrer à ces peuples, ainsi qu'il fait aux autres, pour les mettre dans la nécessité de tirer leurs provisions d'Angleterre.* »

Quelque envie que ce même Anglais, par zèle pour son pays, paraisse avoir de nous persuader que sa nation fait un commerce con-

sidérable de harengs, il est sûr que ce sont les Hollandais qui distribuent ce poisson par toute l'Europe, et que le commerce qu'ils en font est non-seulement beaucoup plus étendu que celui des Anglais, mais même supérieur à celui de toutes les autres nations.

Cette seule pêche nourrit en Hollande ordinairement plus de cent mille personnes, et elle en enrichit beaucoup. Huet fait monter à la quantité de trois cent mille tonneaux le produit annuel de cette pêche, qu'il évalue à vingt-cinq millions d'écus de banque, dont dix-sept millions en pur gain, et huit millions pour les frais. Fuincius soutient que les Hollandais pêchent par an quatorze mille huit cent millions de harengs. Doot prétend qu'en 1688 quatre cent cinquante mille Hollandais furent employés à la pêche du hareng.

Chaque année, à la Saint-Jean, les Hollandais se rendent, ainsi qu'on l'a déjà dit, aux îles de Shetland ou Hittland, du côté de Fairhill et de Bockeness, avec douze ou quinze *buyses*, sorte de barques destinées à cette pêche. Lorsqu'elles sont rassemblées, on navigue au nord-nord-ouest, et on jette le premier filet près de Fairhill, à minuit du lendemain de la Saint-Jean. La pêche ne se fait jamais pendant le jour, tant pour mieux reconnaître le fil du banc des harengs qu'on distingue plus aisément par le brillant de leurs écailles, et pour régler là-dessus la direction des filets, que parce que le poisson est attiré par la clarté des lanternes que

portent les buyses, et qu'en étant ébloui il ne peut discerner les piéges qu'on lui tend.

Les filets qui servent à pêcher le hareng ont des dimensions marquées par les ordonnances, dont il n'est pas permis de s'écarter. Aujourd'hui, au lieu de chanvre on y emploie une espèce de grosse soie qu'on tire de Perse, parce qu'on a trouvé que des filets de cette matière durent au moins trois ans, tandis qu'il fallait renouveler tous les ans ceux de chanvre. L'usage est de les teindre en brun à la fumée de copeaux de chêne. Ces filets ont mille ou douze cents pas de long, et on ne les retire qu'une fois dans la nuit; d'un seul coup on prend quelquefois trois, quatre, cinq, dix et jusqu'à quatorze *lats* de harengs; chaque lats comprend douze tonneaux, et le tonneau contient mille poissons.

Il n'est pas permis de jeter les filets avant le 25 juin, parce que le poisson n'est pas encore arrivé à sa perfection, et qu'on ne saurait le transporter loin sans qu'il se gâte. Chaque année, les États-Généraux rendent une ordonnance expresse, et font afficher des placards par lesquels il est enjoint aux maîtres de buyses, pilotes et matelots, de prêter serment avant leur départ de Hollande, de ne pas précipiter la pêche; et à leur retour ils font un nouveau serment pour attester que ni leur vaisseau, ni aucun autre, n'a enfreint la loi, au moins à leur connaissance. En conséquence de ce double serment, on expédie des certificats à chaque

vaisseau destiné au transport des nouveaux harengs, pour empêcher la fraude, et pour conserver le crédit de ce commerce lucratif. Cet article est si important, que, dans la convention faite en 1606, entre la Hollande et la ville de Hambourg, il a été expressément stipulé qu'on veillerait très-exactement de part et d'autre à l'exécution des ordonnances relatives à cette pêche.

Dans les trois premières semaines qu'elle dure, c'est-à-dire, depuis le 25 juin jusqu'au 15 juillet, on met tout le hareng qui a été pris pêle-mêle dans des tonneaux qu'on expédie à mesure sur certains bâtimens bons voiliers, appelés *chasseurs*, qui le transportent en Hollande; le premier hareng qui arrive est nommé par cette raison *hareng de chasseur.*

Quant à celui qu'on prend le 15 juillet, aussitôt qu'il est à bord des buyses, et qu'on lui a ôté les ouïes, on a grand soin d'en faire trois classes, qu'on nomme *hareng vierge*, *hareng plein*, *hareng vide.* Chaque espèce est salée et mise dans des tonneaux particuliers. Le hareng vierge (en hollandais *voll haaring*) est celui qui se prend le premier, et qui est rempli de laites ou d'œufs, ce qui est son état d'intégrité ou de perfection.

Le hareng vide, ou *schooten haaring*, est celui qui a frayé, et le hareng plein, celui qui est sur le point de frayer. La première de ces deux espèces est la moins estimée, et ne se conserve pas si bien que le hareng plein; ce

sont les deux dernières espèces qui forment la charge ordinaire des buyses, et elles partent à mesure qu'elles sont remplies, ou quand la pêche est finie. Cette pêche dure ordinairement jusqu'au mois de novembre, et les ordonnances mêmes permettent de la continuer jusqu'à la fin de décembre.

Les tonnes de harengs de trois espèces étant arrivées en Hollande, avant de les transporter plus loin, on les ouvre, on les sale de nouveau, et on les rehausse si bien, que, de quatorze tonnes de mer on en fait douze tonnes d'Amsterdam, qui forment ce que les marins appellent un tonneau, ou on les met dans de petites caques. Le meilleur hareng qu'on connaisse en Allemagne et en France vient de Hollande par la voie de Hambourg. A son arrivée en cette ville, on fait ouvrir par des jurés-emballeurs qui, après l'avoir encore salé et entonné à la façon hollandaise, en font une estimation juridique, et mettent sur les nouveaux tonneaux des marques réglées par l'ordonnance. Si le hareng de Hollande est si excellent, et son goût infiniment plus délicieux que celui des harengs pris et préparés par toutes les autres nations, c'est que les pêcheurs hollandais lui coupent les ouïes à mesure qu'ils le prennent, et qu'après l'avoir préparé avec soin, ils ne manquent jamais de serrer tout ce qu'ils ont pris dans une nuit avant la chute du jour. Les tonneaux dans lesquels on entasse ces harengs sont tous de bois

de chêne, et on les y arrange avec beaucoup d'ordre sur des couches de gros sel d'Espagne ou de Portugal. Toutes les autres nations de l'Europe prenant beaucoup moins de précautions, leurs harengs sont d'une qualité très-inférieure, ct se conservent bien moins que ceux de Hollande.

Il y a environ trois cent cinquante ans que l'usage d'encaquer le hareng subsiste. Avant qu'on eût trouvé le moyen de le conserver, on ne le mangeait vraisemblablement que frais ou sec. L'époque de cette utile invention est fixée par quelques historiens à l'an 1397, et par d'autres à 1416. Les Hollandais et les Flamands l'attribuent à Guillaume Beuckels, ou Beuckelsen, ou Buckfeld, et il était de Biervliet en Flandre. On reconnut bientôt en Hollande les avantages de la caque pour conserver le goût du hareng, et pour le transporter aisément partout. Depuis ce temps cette invention si simple est devenue comme la base du commerce des Hollandais. Aussi la mémoire de Beuckels a-t-elle été dans la suite en telle recommandation que l'empereur Charles v et la reine de Hongrie allèrent, en 1536, en personnes, voir son tombeau à Biervliet, comme pour le remercier d'une découverte si avantageuse à leurs sujets de Hollande.

Avant d'encaquer les harengs, il y a deux façons de les saler, en blanc et en rouge; c'est ce qu'on appelle *blanc salé* et *rouge salé*. Voici la première façon. Aussitôt que le hareng est pêché, on l'ouvre, on sépare les boyaux d'avec

les œufs ou la laite, et on les ôte. On lave ensuite le poisson dans de l'eau fraîche, on le frotte bien avec du sel, et on le met dans une saumure composée de sel et d'eau fraîche, assez forte pour qu'un œuf puisse y tenir sans s'enfoncer. Les harengs y restent quatorze ou quinze heures; après quoi on les retire, on les sèche bien, et on les met dans un tonneau, bien pressés, avec du sel au fond et par-dessus la dernière couche, lorsqu'il est tout-à-fait rempli. On ferme ensuite exactement le tonneau pour que la saumure n'en découle pas, et qu'il n'y entre pas le moindre air; sans cette précaution le hareng se gâterait bientôt. Quand on change les harengs de tonneaux et qu'on les remet dans les caques, il faut avoir les mêmes attentions.

La préparation des harengs en rouge se fait de la manière suivante. Quand les poissons sont tirés de la saumure où ils ont resté au moins vingt-quatre heures, on leur passe une broche de bois dans la tête, et on les accroche dans un four préparé pour cet effet, et qui en contient ordinairement douze mille. On allume ensuite, au-dessous des poissons, du sarment qui fait beaucoup de fumée et très-peu de flamme. On les laisse dans cet état jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment séchés et fumés, ce qui se fait dans l'espace de vingt-quatre heures. Alors on les retire pour les mettre dans des tonneaux. Leur mérite consiste à être gros, gras, frais, tendres, d'un bon sel, d'une couleur dorée,

et à n'être point déchirés. C'est l'espèce de harengs appelée *picklings*, et en français, *hareng saure* ou sauret. La première sorte s'appelle *hareng blanc*.

Les harengs ne paraissent pas tous les ans sur les côtes d'Islande en aussi grande quantité, mais seulement de temps à autre ; de sorte que ces poissons ne font point une branche de commerce pour les Islandais.

L'espèce de harengs qui chaque année ne manque pas de se montrer dans ces parages, est celle qu'on appelle *sardine*, et qui arrive avec des morues dont elle est poursuivie. Le nordcaper, qui ne les épargne pas non plus, engloutit souvent les sardines et leurs persécuteurs.

L'ardeur et l'avidité d'un nordcaper l'ayant un jour fait échouer sur le sable pour s'être trop approché des côtes, tous les Islandais du canton vinrent bientôt l'assaillir et le tuèrent. Un nordcaper était pour eux une prise très-agréable et très-heureuse ; mais elle le devint bien davantage encore lorsqu'on trouva dans son ventre plus de six cents morues fraîches et vivantes, une multitude infinie de sardines, et même quelques oiseaux.

« Il est amusant et curieux, dit Horrebow, qui avait joui plusieurs fois de ce spectacle, de voir arriver les sardines en grandes troupes. Pendant que les flots sont agités par le mouvement de ces poissons accumulés par millions, le ciel est obscurci par une multitude innom-

brable d'oiseaux de proie qui voltigent au-dessus des malheureuses sardines, et qui remplissent l'air de cris perçans. A chaque instant quelques-uns de ces oiseaux se détachent, s'élancent dans les eaux comme un trait, s'y enfoncent assez profondément, et remontent avec leur proie dans le bec. »

Des poissons bien plus utiles aux Islandais que les harengs et les sardines, ce sont la morue, qu'ils appellent *torsk*, le ling, l'égrefin, le merlus, et tous ceux que nous avons nommés au commencement de ce paragraphe.

La morue est trop connue pour qu'il soit besoin d'en donner la description. Sa chair est d'un goût si excellent, qu'il passe partout pour un mets délicieux. Les Islandais pêchent ce poisson à l'hameçon, en y attachant pour amorce un morceau de moule, de poisson ou de viande crue. On remarque que la morue a reçu de la nature une facilité de digérer singulière. Tout poisson qu'elle mange est digéré en moins de quatre heures. L'écaille des crabes qu'elle avale devient dans son estomac aussi rouge que si elle était bouillie.

C'est avec la morue, le ling et l'égrefin, que les habitans préparent le flackfiskur et le hengefiskur, deux sortes de poissons séchés, auxquels on donne le nom général de *stockfich*, en Allemagne. Le détail de la façon dont on prépare ces poissons apprendra en même temps ce que c'est que le flackfiskur et le hengefiskur, et en quoi ils diffèrent l'un de l'autre.

Pour faire du flackfiskur, on coupe la tête aux morues, égrefins ou lings; on leur ouvre le ventre dans toute sa longueur, on leur arrache l'épine du dos, et on applique ces poissons les uns contre les autres par le côté ouvert, si le temps est sec. Après cette opération on étale ces poissons sur des pierres arrangées exprès, ou sur le sable; on les retourne plusieurs fois dans le jour, exposant alternativement à l'air le côté de la chair et celui de la peau. Lorsque le temps est beau, et qu'il règne un air sec, quatorze jours suffisent pour sécher parfaitement ces poissons; mais communément il faut trois semaines ou davantage, parce qu'il est rare que la sécheresse ne soit pas interrompue par un temps humide dans la saison de la pêche, qui dure pendant les mois de mai et de juin. Le poisson étant bien desséché, on le met en tas sur un mur construit exprès, en observant que le côté de la peau soit toujours en dehors. Quelque temps qu'il fasse alors, rien ne peut lui causer d'altération.

Quant au hengefiskur, il se prépare de la même manière, avec la seule différence qu'on fend le poisson par le dos, et qu'on lui fait un trou au ventre, afin de pouvoir y passer une broche de bois pour le suspendre à l'air dans de petites cases construites aussi pour cet usage. Les parois de ces cases, qu'on appelle *hiales* dans le pays, ne sont formées que de lattes attachées à une certaine distance l'une de l'autre, de façon que le vent et l'air puissent

passer au travers, et un toit garantit le poisson de la pluie. Le nom de *hengefiskur*, que porte ce poisson ainsi préparé, vient de cette préparation même, *henge* signifiant suspendre, d'où le mot composé de hengefiskur veut dire poisson suspendu. Il se vend plus cher que le flackfiskur, et il est aussi plus estimé; cependant on en fait beaucoup moins que de ce dernier, qui est, à proprement parler, la monnaie du pays; aussi prépare-t-on communément cent livres de flackfiskur contre une de hengefiskur.

Ces deux sortes de poissons séchés se conservent très-long-temps, même pendant dix ans. Cependant on a vu qu'il n'entre point de sel dans cette préparation, et qu'elle consiste simplement à l'exposer à l'air. C'est dans les qualités de cet élément qu'il faut chercher les causes de cette conservation; la pureté et la sécheresse de l'air, suivant Horrebow, sont les agens principaux de la dessiccation, à quoi il faut ajouter une chaleur modérée et constante pendant dix-huit ou vingt heures.

Avoir nommé les autres poissons, tels que le merlan, le turbot, le flétan, les plies et les soles, c'est les avoir assez fait connaître. Les Islandais en tirent les mêmes avantages que les autres peuples, c'est-à-dire qu'ils les mangent frais lorsqu'ils en prennent, et qu'ils font sécher pour leur provision tout ce qu'ils en ont de superflu.

Ces insulaires en usent de même à l'égard

du stenbittr, ou loup marin (*anarhicas lupus*) des rougets, et de quelques autres poissons de la petite espèce qui n'ont rien de particulier.

La baleine tient le premier rang parmi les grands animaux qui fréquentent les mers d'Islande. Comme nous avons déjà traité de ces cétacés monstrueux et de la façon de les prendre, nous n'ajouterons rien à ce sujet. Nous remarquerons seulement que les Islandais se contentaient autrefois de darder la baleine avec un harpon, où était la marque de celui qui l'avait lancé; qu'ils attendaient l'effet de la blessure que le fer avait faite, ou que la baleine vînt échouer en expirant sur la côte. Alors celui à qui appartenait le harpon allait le reconnaître, et la loi d'Islande lui adjugeait une certaine portion de la baleine; le reste était dévolu au propriétaire du fonds sur lequel elle avait échoué. Mais le roi de Danemarck ayant fait passer en Islande, en 1748, tous les ustensiles du harponnage, et un homme très-entendu dans le métier de harponneur, on pratique aujourd'hui dans cette île à peu près la même méthode que nous avons indiquée ailleurs.

Les morses, les scies de mer, les requins, les phoques sont assez communs sur les côtes d'Islande; la description qu'on en trouve au même endroit que celle de la baleine nous dispense de rien dire ici de ces animaux, si ce n'est des phoques, dont les Islandais tirent de très-grands avantages.

Ils en distinguent de trois sortes : les *land*

sele, phoques de terre; *oe-sele*, phoques d'île; *Grouland sele*, phoques de Groënland. La première espèce est la plus petite, mais la plus commune. On les appelle *phoques de terre*, parce qu'ils se tiennent presque toujours près de la terre. Ils vont aussi dans les golfes et les petits bras de mer pour donner la chasse aux truites et aux saumons. Les phoques d'îles sont les plus grands. Ils ont reçu ce nom parce qu'ils se tiennent volontiers dans les îles semées autour de la terre ferme, et surtout dans celles qui sont désertes, où rien ne trouble leur repos. Le phoque de Groënland, quoique grand comme celui des îles, auquel il ressemble, n'a été distingué sans doute que parce qu'il est étranger, et qu'il arrive tous les ans au mois de décembre. Il se tient principalement sur les côtes septentrionales du pays, où il reste de ces animaux jusqu'au mois de mai qu'ils s'en retournent. Comme ils viennent en troupes très-nombreuses, on peut regarder ceux-ci comme une richesse de l'Islande.

Dans les golfes où ils arrivent, on arrange vingt ou trente filets longs d'environ vingt brasses, de manière que par les détours et les contours qu'on leur fait faire, ils forment une espèce de labyrinthe, d'où peu de ces animaux qui s'y prennent peuvent se dégager. Au bout d'un ou de deux jours, les pêcheurs lèvent leurs filets, et ils y trouvent depuis soixante jusqu'à deux cents phoques. Chacun de ces animaux est estimé la valeur de deux écus d'em-

pire, par rapport à sa graisse et à sa peau. Il y a des cantons en Islande, où, au lieu de tendre des filets aux phoques, les habitans les harponnent comme les baleines. Ils sont si adroits, qu'ils lancent à dix ou vingt brasses un harpon auquel est attachée une longue corde, et rarement ils manquent leur coup.

Ces phoques de Groënland ont deux, quatre et même six aunes d'Allemagne de long. A l'égard de ceux des îles, quelquefois on en prend aussi de grandes quantités, surtout dans les îles désertes. Comme ces animaux s'y croient en sûreté, les habitans s'y rendent en troupes pour les épier; et dès que les phoques sont sortis de la mer pour venir se coucher au soleil, ils les attaquent et les assomment avec une massue dont ils sont armés. Il arrive souvent qu'ils en tuent une centaine en une seule fois. On prend aussi les phoques de terre de la même façon que ceux de Groënland, c'est-à-dire avec des filets arrangés en labyrinthe, où on les tue à coups de fusil.

Les poissons d'eau douce ne sont pas en aussi grand nombre en Islande que les poissons de mer. On n'y connaît que ceux dont nous avons déjà parlé; savoir, les saumons, les truites et les anguilles, poissons trop connus pour que nous nous y arrêtions.

On ne voit en Islande ni serpent, ni aucun reptile venimeux; Anderson en attribue la raison à la rigueur du climat; mais, comme dit Horrebow, les observations météorologiques

démontrent que le froid n'y est pas plus excessif qu'en Danemarck, et les serpens pourraient y vivre de la même façon. D'ailleurs on sait que l'île de Madère et celle de Malte, toutes deux situées sous un climat où la gelée est inconnue, ont, comme l'Islande, l'avantage de ne nourrir aucun reptile venimeux; propriété heureuse dont vraisemblablement il faut assigner la cause à quelques qualités particulières de l'air ou du sol, et peut-être à quelque accident, tel qu'un tremblement de terre, ou une inondation qui a pu anciennement bouleverser ces îles, et faire périr tous les reptiles, sans que personne ait été tenté d'en rapporter pour rétablir l'espèce.

Il y a peu de pays qui soient moins tourmentés des insectes que l'Islande. Les plus communs sont des araignées fort petites; on n'y connaît ni cousins, ni guêpes, ni taons. Après les araignées, le seul insecte dont on soit incommodé en quelques endroits, ce sont de grandes mouches dont il y a une quantité infinie, surtout dans le Norden-syssel, canton le plus froid du pays. Elles se tiennent particulièrement près des eaux et autour du Myvatn, nom qui a été donné à ce lac à cause des mouches dont ses bords sont infestés presque toute l'année. Les hommes en sont aussi incommodés que les bestiaux; de manière que les voyageurs qui sont obligés de passer dans le voisinage de ce lac mettent communément un crêpe sur leur visage pour se défendre de ces insectes,

dont la piqûre est très-vive et très-sensible.

Aux endroits où les pêcheurs étalent leur poisson pour en faire du flackfiskur, il se trouve aussi des essaims nombreux de ces grosses mouches; mais on ne voit en Islande aucune autre espèce d'insectes volans; ou du moins, dit Horrebow, on ne les connaît pas.

Lorsque, après une grande sécheresse, il survient une pluie abondante, on voit en plaine, comme partout ailleurs, sortir de terre une grande quantité de vers rougeâtres, appelés *vers de pluie*, et quelques autres qui sont entièrement verts, que les insulaires croient être tombés du ciel avec la pluie. Ces derniers ont presque la grandeur et la figure des vers à soie, qui n'ont que la moitié de leur accroissement ordinaire; ils gâtent et consomment l'herbe d'une façon étonnante aux endroits où ils paraissent.

Les productions naturelles d'Islande, dans le genre minéral, paraissent être en assez grand nombre. On sait que plusieurs habitans ont trouvé dans les montagnes du métal qu'ils ont fondu, et qui s'est trouvé être de bon argent; mais on ignore où existent les mines. D'autres particuliers, lorsqu'ils veulent souder des clefs, vont chercher sur les montagnes une certaine matière qu'ils appliquent à la clef; ils enveloppent ensuite le tout de glaise, et le jettent au feu, où ils le laissent jusqu'à ce qu'ils croient la matière fondue : ils retirent alors la clef, brisent l'enveloppe de terre, et trouvent

la clef aussi bien soudée que s'ils eussent employé du cuivre dont on se sert communément. Peut-être se trouve-t-il des parties cuivreuses dans la matière qu'ils ramassent, et qui, selon les apparences, ne peuvent être que du minerai d'un métal quelconque.

Tous les Islandais sont instruits par la tradition que leur île renferme de riches mines de cuivre; mais on n'en a jamais cherché ni ouvert aucune. Quelques-uns font, de leur propres mains, des ustensiles de ménage, avec du fer dont ils recueillent sans peine la mine en différens endroits. Ainsi l'induction naturelle qu'on doit tirer de tous ces faits, c'est que l'Islande ne renferme pas seulement des mines de cuivre et de fer, mais peut encore recéler des métaux bien plus précieux.

Les autres productions minérales, après les métaux, sont le cristal, le bitume, la tourbe, la pierre-ponce, le gagate ou ambre noir, le soufre et le sel.

Parmi les cristaux qu'on trouve en Islande, il en est un d'une espèce curieuse, connu sous le nom de *cristal d'Islande*. Il a la propriété de représenter doubles tous les objets qu'on regarde au travers; c'est ce que les minéralogistes appellent du *spath calcaire rhomboïdal*; il n'est pas particulier à l'Islande, mais on l'y trouve en masses limpides d'un volume considérable, notamment dans le Westfiord, près du rivage de Bredefiord, et dans le Tindastol, au nord de l'île.

Le bitume, la tourbe, les pierres-ponces sont des matières assez connues pour nous dispenser d'en parler; il suffit d'observer qu'elles sont fort abondantes en Islande, et qu'en cela rien n'est plus naturel, puisqu'il s'y trouve tant de volcans.

C'est vraisemblablement avec le bitume que se forme la pierre appelée *gagate* ou *ambre noir*, que l'on trouve en différens endroits. On en distingue deux sortes : l'une, qui brûle comme une bougie lorsqu'on l'allume, est, suivant Horrebow, une espèce de poix terrestre assez dure et d'un noir brillant; l'autre, que les Islandais appellent *krafn tinna*, c'est-à-dire, pierre à fusil noire, ne brûle pas, et est beaucoup plus dure que la première : elle est très-noire et très-luisante. Les Danois l'appellent *agate noire*, parce qu'elle fait du feu comme la véritable agate : c'est à celle-ci que convient véritablement le nom de *gagate* et de *pierre obsidienne*. Il paraît que cette pierre noire n'est autre chose qu'une scorie ou lave vitreuse très-pure : lorsqu'on en casse un morceau, il s'éclate comme le verre. Le mont Krafle fournit une grande quantité de ces pierres, parmi lesquelles on a trouvé des feuilles de la grandeur d'une petite table qui pesaient six lispuns, et plus, ou trente-six livres. La pierre que les anciens appelaient *obsidienne* servait, au rapport de Pline, à faire des cartes et des cachets. La gagate d'Islande se grave et se travaille de même, mais il faut beaucoup de précautions. Un roi de Danemarck

ayant eu un gros morceau de cette pierre noire d'Islande, en fit faire une jatte avec son couvercle; et l'on prétend, dit Anderson, qu'il fallut quatre ans pour l'achever. Communément on en fait des manches de couteaux, des colliers, des boucles d'oreilles, et toutes sortes de bijoux qui entrent dans la parure des femmes en temps de deuil.

Le soufre se trouve abondamment en deux endroits de l'Islande : savoir, dans le district de Husevig, au canton du nord, et près de Krysevig dans la partie méridionale, au quartier de Guedbringe. Ces lieux sont secs et ardens; on voit des vapeurs s'en élever sans cesse, et presque toujours il se trouve aux environs quelque source chaude. Lorsqu'on a découvert un terrain de cette nature, on trouve le soufre non-seulement sur les rochers et sur les montagnes, mais même dans la plaine et assez loin du pied de la montagne. Il y a toujours sur le soufre une couche de terre stérile, ou, pour mieux dire, de limon ou de sable. Cette terre est de différentes couleurs : blanche, jaune, verte, rouge et bleue. Sous la croûte de terre on trouve le soufre, qu'on lève avec des bêches et des pelles. Souvent il faut que les ouvriers creusent la terre jusqu'à trois pieds pour trouver de bon soufre; mais ils ne peuvent creuser à une plus grande profondeur, ils y auraient trop chaud, et l'ouvrage serait trop pénible : ce qui serait d'autant plus désavantageux, qu'ailleurs ils peuvent en prendre des provisions suffisantes

avec beaucoup moins de peine. Dans les endroits abondans en soufre, on peut en charger, dans l'espace d'une heure, quatre-vingts chevaux, dont chacun porte près de douze lispuns (soixante-douze livres). Les meilleures mines de soufre se reconnaissent à une petite éminence que forme la terre dans ces endroits. Cette éminence est percée dans le milieu, et il s'en exhale une vapeur beaucoup plus forte et plus chaude que dans les environs. Ce sont là les endroits que l'on choisit par préférence pour l'exploitation du soufre.

Lorsqu'on a enlevé la croûte de terre sur cette éminence, on y trouve le soufre le plus compacte, le meilleur et en plus grande quantité; il ressemble presqu'à du sucre candi. A peu de distance du tertre on trouve du soufre en petits morceaux détachés, et on le ramasse avec des pelles. Au contraire, celui qui se trouve sous l'élévation qu'on a fouillée est en masse très-dure; il faut beaucoup de travail pour le détacher et le ramasser. Le soufre qu'on ramasse par globules dans la terre est bon, mais cependant beaucoup moins que celui qui est ferme et inhérent au tuf. On continue ainsi d'exploiter la mine jusqu'à ce qu'elle soit épuisée. Alors on tâche d'en découvrir une autre, et l'on y parvient d'autant plus vite, qu'elles sont en grande quantité dans les deux endroits qu'on a indiqués.

Quand il fait chaud, les ouvriers ne peuvent travailler pendant le jour. Ils choisissent les

nuits, qui, en été, sont assez claires pour ces sortes de travaux. Ils ont soin aussi d'attacher autour de leurs souliers un morceau de *vadmal*, gros drap du pays, ou de quelque autre étoffe de laine; autrement ils seraient exposés à se brûler les pieds. En effet, lorsqu'on tire le soufre, il est si chaud, qu'on peut à peine le tenir dans les mains; il se refroidit peu à peu dès qu'il est à l'air. Dans l'endroit où l'on a tiré du soufre une année, on peut en tirer encore l'année suivante, et même la troisième, les mines de soufre étant inépuisables.

Quelque bénéfice que le commerce de ce minéral paraisse offrir aux Islandais, ils s'y adonnent peu aujourd'hui, et différentes causes ont concouru à détruire cette branche de trafic. La première, c'est qu'un vaisseau qui était chargé de cette marchandise ayant échoué malheureusement au sortir du port, le soufre qui était tombé à la mer écarta tellement le poisson de cette côte, qu'il se passa plusieurs années avant qu'on pût en prendre. Cet événement dégoûta les habitans du commerce du soufre. Ce minéral était de plus devenu si commun dans les villes de commerce de l'île, qu'on n'en avait plus de débit; ainsi ceux qui l'apprêtaient perdant leurs frais et leurs peines, le soin d'en recueillir fut avec raison négligé.

Quoique Anderson prétende qu'il n'y a dans cette île ni sel ni source d'eau salée, il paraît, par le récit de l'auteur danois, que cette assertion est hasardée. « Je n'ai vu, dit-il, aucune

source salée, ni aucune mine de sel; mais j'ai tenu un morceau de sel minéral, et l'on m'a assuré qu'il s'en trouvait une grande quantité en plusieurs endroits. Il est certain aussi qu'il doit y avoir des sources salées sur les côtes, et même dans le pays. J'ai vu en beaucoup d'endroits des rochers que la mer venait battre pendant la marée, couverts d'une croûte de sel desséché par le soleil. Les habitans à portée de ces endroits ont l'attention de ramasser ce sel pour leur usage : ces faits suffisent pour pouvoir conclure que l'Islande n'est pas dépourvue de sel. Au surplus, on voit par les anciennes fondations, et par les lettres de donations des temps où l'île était catholique, qu'en différens endroits de l'île, et surtout dans la partie septentrionale, on donnait à de certaines églises et aux prêtres des morceaux de sel, *sals koten*, et le droit seigneurial de faire du sel. D'où il suit évidemment que dans ces temps reculés il y avait du sel en mine dans le pays, et que l'on savait en faire avec de l'eau de la mer; car enfin ces ecclésiastiques se seraient-ils contentés d'un droit chimérique? C'est ce qu'il n'est pas possible de présumer.

» Tout récemment deux sous-baillis ont essayé de faire du sel avec de l'eau de la mer, et l'un d'eux m'a assuré qu'après avoir fait fondre une tonne de sel de France dans l'eau de la mer, et avoir fait bouillir le tout pendant quelques heures, il en avait retiré une tonne et un quart de beau sel blanc et fin. Cette expérience

faite, *rudi Minervâ*, par des gens qui n'étaient pas instruits de la meilleure manière de procéder à cette opération, et qui manquaient des ustensiles nécessaires, porte à croire qu'il est possible et même très-aisé de se procurer du sel en Islande. »

Les Islandais sont en général d'une stature médiocre, mais bien faits, assez semblables aux Norwégiens par la figure et par les traits. Ils ont les dents blanches et bien saines, d'où l'on doit conclure que leur constitution est excellente, le climat sain et leur nourriture assez bonne : aussi leur tempérament est-il vigoureux.

Les femmes sont d'une figure passable, et, quoique d'une constitution moins robuste que les hommes, elles jouissent d'une santé qui n'est jamais altérée que par les accidens fâcheux dont leurs accouchemens sont ordinairement suivis.

L'habillement des Islandais, ou du commun de la nation, est assez semblable à celui de nos matelots. Il consiste, pendant l'été, en une veste et une culotte de toile ; et pendant l'hiver, l'une et l'autre sont de vadmal. Chaque homme a encore un habit fort long, fait comme un surtout, qui s'appelle *hempe*. On s'en sert lorsqu'on sort de la maison, lorsqu'on voyage, ou qu'on va à l'église.

Les femmes ont des robes, des camisoles et des tabliers de vadmal ou d'autre drap. Pardessus leur camisole, elles mettent ordinairement une robe très-ample, qui monte jusqu'au

cou, enveloppe bien la poitrine, et dont les manches étroites leur couvrent les bras jusqu'au poignet: c'est à peu près la forme de celles qu'on appelle en France *robes en amadis*.

Cette robe, chez les Islandaises, ne traîne pas à terre, mais elle laisse dépasser les vêtemens de dessous d'environ six pouces. Elle est toujours noire, et porte le nom de *hempe*, ainsi que le surtout des hommes. Elle est bordée par en bas d'un ruban de velours ou d'une garniture qu'elles font elles-mêmes, et qui ressemble à de la dentelle. Le tout est cousu très-proprement, et cet habillement est d'assez bon air.

Les personnes aisées portent, le long du devant de la hempe, plusieurs paires de boucles d'argent agréablement travaillées, et presque toujours dorées. Elles ne servent uniquement que pour la parure, et composent la garniture de la robe. Le bas du tablier est aussi garni de rubans de velours ou de soie de différentes couleurs. Au haut de ce tablier sont trois grands boutons de filigrane d'argent, qui sont ordinairement dorés, et quelquefois de cuivre; ils servent à attacher le tablier à une ceinture garnie de petites plaques et bossettes d'argent ou de cuivre, dans lesquelles sont pratiquées de petites ouvertures pour recevoir les boutons. Cette ceinture se ferme par-devant avec un crochet de même travail.

Les camisoles, qui sont toujours de la même couleur que la hempe, et justes à la taille, avec

des manches étroites qui vont presque au poignet, sont aussi garnies par-derrière et aux côtés, sur toutes les coutures, de rubans de soie ou de velours de diverses couleurs, et tout le devant est couvert d'une étoffe de soie pareille aux rubans. Il y a au bout de chaque manche quatre ou six boutons d'argent qui servent à la tenir ouverte ou fermée. Ces camisoles ont un collet fermé, large de trois doigts, et un peu saillant. La robe de dessus se joint très-exactement à ce collet, qui est d'une belle étoffe de soie ou de velours noir, bordée d'un cordon d'or ou d'argent.

La coiffure des Islandaises est un grand mouchoir de toile blanche fort raide. Une autre bande de toile plus fine couvre la première. Elle est arrangée sur la tête en forme pyramidale, en sorte que ces femmes semblent porter sur la tête un pain de sucre de la hauteur de trois pieds. Autour du front, elles mettent un autre mouchoir de soie qui leur enveloppe la tête et le front de la largeur de trois doigts.

Outre ces habillemens ordinaires, la coquetterie et le luxe en ont fait inventer d'autres pour les femmes qui veulent se distinguer; elles font usage de différens petits ornemens d'argent proprement travaillés, et surtout de filigrane doré, tels que de gros boutons montés de pierres diversement coloriées, ou de petits anneaux et de plaques à jour. On met trois ou quatre de ces gros boutons au-dessus du front

en forme d'aigrette, et c'est là le plus riche ornement de la coiffure.

L'habillement des jeunes mariées est singulier. Le jour de la noce, elles ne portent point de hempe, mais seulement leur camisole telle qu'on l'a décrite. Elles ont sur la tête une couronne d'argent doré, qui s'étend jusque sur le front. Deux chaînes aussi d'argent doré sont disposées en sautoir sur la camisole, y forment des festons, et se croisent par-devant et par-derrière. Leur cou est entouré d'une pareille chaîne, à laquelle est attachée une petite cassolette d'odeur, ou *à baume*, comme ils l'appellent, qui leur tombe sur la poitrine. Cette boîte s'ouvre des deux côtés, et a communément la forme d'un cœur ou d'une croix. « Je puis assurer, dit Horrebow, que la parure et les ornemens des femmes d'Islande sont d'assez bon goût, et ne manquent pas de grâces, par la disposition et l'arrangement qu'on leur donne. » Les femmes les plus aisées en ont pour trois ou quatre cents écus d'Empire.

A l'égard des riches Islandais, des officiers de justice, et autres personnes employées à l'administration publique, ils s'habillent de la même façon qu'en Danemarck; on leur voit des habits de beau drap et fort propres.

Les femmes font elles-mêmes leur chaussure, et celle des hommes. Cette chaussure est sans beaucoup de façon : elle est faite de cuir de bœuf ou de peau de mouton, dont on a gratté le poil ou la laine. On les ramollit dans l'eau,

on les fait sécher ensuite, puis on les coud de manière que les souliers emboîtent exactement le pied et n'ont point de talons. On les assujettit encore au moyen de quatre courroies fort minces de peau de mouton; deux de ces courroies, attachées au derrière du soulier, se lient par-devant au-dessus du coude-pied; les deux autres partent des deux côtés, nommés communément oreilles, et après avoir fait un tour par-dessous la chaussure, se lient de même au bout du pied.

L'usage des chemises n'est point inconnu à ces insulaires, mais il n'est pas général. On en porte de flanelle légère ou de grosse toile. Lorsque les hommes vont à la pêche, ils ont des habits de peau de mouton ou de veau, qu'ils mettent par-dessus leurs habits ordinaires, et qu'ils ont soin de frotter avec du foie ou de la graisse de poisson, ce qui exhale une odeur très-désagréable.

Les habitations des Islandais, sans être ni magnifiques ni élégantes, sont commodes, et ils y trouvent toutes leurs aisances à proportion de leurs facultés. On trouve dans notre auteur danois la description d'une maison ordinaire de paysan, dont quelques détails suffiront pour montrer combien ces insulaires sont éloignés de l'état de barbarie dans lequel on les a toujours représentés; car rien ne prouve mieux qu'une nation est civilisée que son industrie à se vêtir, à se loger et à se nourrir le plus avantageusement qu'il lui est possible.

La première pièce est un corridor long et étroit, de la largeur d'une toise, lequel est couvert par un toit porté sur des soliveaux de traverse. On pratique de distance en distance au toit, pour donner passage à la lumière, des ouvertures en forme d'œils-de-bœuf, fermées par de petits carreaux de verre, ou plus communément par de petits cerceaux sur lesquels est un parchemin fortement tendu. Ce parchemin est de la fabrique de nos insulaires; ils le font avec les membanes de bœufs et de vaches; ils l'appellent *hinne*, et il est fort transparent. Lorsqu'il neige ou qu'on est menacé d'orage, les petites fenêtres se couvrent avec des espèces de contrevents. A l'un des bouts du corridor est l'entrée commune : l'autre enfile une pièce de vingt-quatre ou trente pieds de long sur douze ou quinze de large, laquelle fait face à l'entrée. Les Islandais appellent cette salle *badstube* ou *étuve ;* c'est ordinairement la salle de travail où les femmes causent et font les ouvrages de ménage, où l'on prépare la laine, etc. Derrière cette badstube est une chambre à coucher pour le maître de la maison et sa femme, et au-dessus couchent la plupart des enfans et des servantes.

Aux deux côtés de cette salle de travail sont quatre autres pièces ou petites chambres, deux de chaque côté de l'entrée commune; elles n'ont d'issue que dans le corridor. Une de ces pièces sert de cuisine, l'autre de garde-manger, la troisième de laiterie, la quatrième est

la chambre à coucher des domestiques. On y fait coucher aussi les étrangers et les voyageurs de cette classe : elle porte le nom de *skaule.*

Ce bâtiment, qui renferme dans son entier six chambres, dont chacune paraît détachée, n'a d'autre entrée que celle du corridor ; de façon que, cette porte étant fermée, les chambres n'ont plus de communication au-dehors. On pratique dans le toit de chaque chambre, comme dans celui du corridor, des ouvertures pour y introduire la clarté, au moyen de quelques vitraux ou châssis de hinne; mais la salle de travail est ordinairement éclairée par une couple de fenêtres en vitrage, afin d'y recevoir plus de jour.

Dans quelques bâtimens, outre les six chambres, il y a une pièce du côté de la skaule, c'est-à-dire, à l'entrée du corridor, destinée à recevoir les étrangers et les voyageurs de distinction. C'est, à proprement parler, la chambre des hôtes, en même temps la chambre de parade ou d'honneur des Islandais; c'est aussi la seule de la maison qui ait une porte particulière en dehors, indépendamment de celle du corridor.

Vis-à-vis, ou du côté de la skaule, il y a d'autres réduits appelés *skiuner.* Les habitans y serrent leur poisson sec et toute espèce de provisions pour l'hiver, ainsi que les harnais des chevaux et toutes sortes d'ustensiles.

Près de là ils ont une cabane ou maisonnette qu'ils appellent la forge. C'est là qu'ils

fabriquent leurs ouvrages en fer et en bois. Près de ces bâtimens sont les étables ou les bergeries, suivant l'espèce de bétail que nourrit le paysan. Il y a toujours une étable à vaches, une écurie pour les chevaux, et une ou plusieurs bergeries où l'on tient les agneaux séparés des moutons. On ne serre pas le foin dans des bâtimens, mais on l'entasse dans un endroit que l'on entoure d'un fossé, et dans lequel on le met par petites meules séparées l'une de l'autre, et de la hauteur d'une toise. Ces tas de foin sont recouverts de gazon, qui sert à les assujettir et à les garantir de la pluie.

L'étuve, la chambre à coucher du maître et l'appartement des étrangers sont entièrement boisés pour la plupart; et au-dessus de ces pièces il y a de petits cabinets où l'on serre les coffres, les habits et les effets. Ordinairement ces mêmes chambres ont de petits châssis composés de cinq ou six carreaux de verre; mais les autres n'ont point d'autre plafond que le toit, et point d'autres fenêtres que les ouvertures couvertes de parchemin dont on a parlé.

Les meubles de ces maisons ne sont pas en général d'une grande valeur. Des lits faits de vadmal et de plumes, que la quantité d'oiseaux aquatiques ne rend ni rares ni chers; des tables, des chaises; des bancs, des armoires, c'est à peu près tout ce qui compose l'ameublement des Islandais. Mais si ces meubles ne sont pas fort délicatement travaillés, ils n'en

sont pas moins commodes; et le soin que prennent les femmes de les tenir propres compense ce qui leur manque du côté de l'élégance.

Au reste, tout ce qu'on vient de dire ne regarde que les maisons des paysans et des autres habitans de la campagne. A l'égard des personnes distinguées, des habitans riches, ils sont très-bien meublés : les glaces, les commodes, tous les autres meubles utiles, ou simplement de luxe, ne leur manquent pas plus qu'ailleurs.

Quant à l'architecture et à l'apparence extérieure des maisons, on conçoit qu'il n'y a rien de bien recherché. Comme tous les matériaux se tirent de Copenhague, et coûtent par conséquent fort cher en Islande, on y bâtit avec la plus grande économie. Par cette raison, les maisons n'ont ni fondemens ni poutres. Les pièces d'appui, les corniers, les angles des édifices reposent sur de grosses pierres. Les murs sont construits de pierres mêlées avec de la terre et du gazon. Ils peuvent avoir à leur base environ quatre pieds d'épaisseur, et sont terminés en talus larges de deux pieds. Les toits sont formés de planches, arrangées les unes sur les autres comme des ardoises; et chez les pauvres c'est de la bruyère recouverte simplement de gazon. Ces maisons, telles qu'on les voit par ce détail, sont très-fraîches en été, et assez chaudes en hiver pour que quelques habitans n'aient pas besoin de faire du feu dans la badstube ou salle de travail. D'autres

ont des poêles de terre cuite ou de brique. Telle est l'idée qu'on doit se faire de toutes les habitations des métayers ou fermiers d'Islande.

Il n'y a proprement en Islande ni villes ni bourgs : on n'y trouve que des villages, ou plutôt ce que nous appelons des hameaux. Cependant on y donne le nom de ville ou de lieu d'étape à l'assemblage de trois ou quatre maisons, et dont dépendent autant de bâtimens qui servent de cuisines et de magasins. Aux environs de ces prétendues villes, qui sont communément bâties près d'un port, on voit çà et là quelques habitations de pêcheurs qui trafiquent de leur poisson sec avec les négocians danois : aussi les côtes et le voisinage des lieux d'étape sont-ils beaucoup plus peuplés que l'intérieur du pays.

Dans toute l'île, chaque ferme ou métairie est bâtie isolément au milieu des prairies qui en dépendent. Il réside dans ces prairies autant de locataires ou fermiers que le propriétaire peut s'en procurer, en leur louant des pâturages, ou simplement une maison. Quelquefois un seul propriétaire a autour de lui cinq ou six fermiers qui font valoir son fonds. On les appelle *hialege maenner*, c'est-à-dire, homme locataire de prairie, et la maison qu'ils occupent porte le nom d'*hialege*. Les *hialege maenner* sont distingués des autres locataires, en ce qu'ils ont un pâturage pour nourrir une ou plusieurs vaches; au lieu que les autres

ne louent que la maison; c'est ce qui fait que toute l'île est divisée par paroisses.

Ces métairies ainsi bâties séparément, et quelquefois à une grande distance les unes des autres, forment un hameau ou un village; car il y a de ces métairies qui, en y comprenant les locataires, ont depuis douze jusqu'à cinquante bâtimens. Au reste il ne faut pas regarder comme un inconvénient cette méthode de bâtir au milieu de ses fonds une maison isolée. On en a plus de facilité à veiller aux travaux de la campagne, moins d'embarras pour la récolte, et plus de sûreté contre les incendies ou les autres accidens qui peuvent provenir de la négligence des voisins.

Après le poisson frais ou sec cuit à l'eau de la mer, et accommodé à force de beurre, la principale nourriture des Islandais est le lait de vache ou de brebis. Ils font usage aussi de gruau ou de farine de froment cuite dans du lait. La soupe, faite avec de la viande fraîche et du gruau, est encore un de leurs mets favoris. Comme ils ont peu d'épicerie, c'est le gruau qui en tient lieu, et ils le mêlent dans toutes leurs sauces. Le rôti ne leur est pas inconnu; mais ils ont l'habitude de faire cuire à l'eau toutes les viandes qu'ils mangent, même celles qui sont destinées à être rôties; ce qui se fait dans une poêle de fer; au surplus, chacun règle la manière de se nourrir sur ses facultés, et les gens aisés se nourrissent en Islande aussi bien qu'ailleurs.

Leur boisson ordinaire est, comme on l'a dit, cette liqueur piquante qui reste après que le beurre est fait, et qu'ils appellent *syre*, lorsqu'ils l'ont préparée à leur manière.

C'est à tort qu'on a débité dans les géographies, et dans l'histoire même d'Islande, que ses habitans ne connaissaient presque point l'usage du pain. Il est vrai que, l'agriculture n'y étant point pratiquée, le blé et tous les autres grains y sont rares; mais le commerce supplée à cette disette. Tous les ans on apporte dans ses ports de la farine et du pain cuit, qui se répandent par tout le pays. Il n'est point de port en Islande où il n'entre annuellement depuis quatre cents jusqu'à mille tonneaux de farine, outre deux ou trois cents tonnes de pain. Quoique cette provision ne soit pas suffisante pour que tous les insulaires mangent du pain tous les jours, au moins en est-ce assez pour qu'on ne puisse pas dire qu'ils en ignorent l'usage. Il est certain que les Islandais les plus pauvres font cuire communément du pain dans les jours de fêtes solennelles, pour des noces et autres assemblées de cette espèce, et que les autres en mangent toute l'année.

Le blé sauvage dont il a été parlé ci-devant, sert aussi à faire d'excellent pain. Malheureusement il se trouve en petite quantité; mais il donne une farine si belle et si propre à faire du pain, qu'un habitant n'en donnerait pas une tonne pour une pareille quantité de farine de Danemark. La farine de ce blé sauvage a ce-

pendant le défaut d'être noire; ce qui provient de ce que les Islandais, manquant de bons moulins à bras pour broyer ce blé, le font tellement sécher au feu, qu'il en est un peu brûlé. Ainsi la farine qu'il produit fait un pain noir comme le pain de seigle : en revanche, une tonne de farine fait un quart de profit de plus qu'une tonne de farine de Danemark.

On ne peut certainement pas dire qu'un pays soit bien peuplé lorsqu'il contient à peine la vingtième partie des habitans qu'il peut nourrir; tel est l'état de l'Islande. La première cause de ce petit nombre d'habitans est attribuée d'abord à cette épidémie si terrible appelée la peste noire, qui désola tout le Nord pendant les années 1347, 1348 et 1349. Il périt tant de monde en Islande, qu'il n'y resta plus personne en état de rédiger une relation des effets de ce fléau meurtrier. Les annales islandaises, où tout ce qui est arrivé depuis que le pays est habité est exactement rapporté, n'en font aucune mention. On sait seulement, par une tradition orale, qu'il n'échappa de cette funeste contagion qu'un petit nombre d'habitans qui s'étaient sauvés dans les rochers. Tout le reste de cette nation périt sans secours et dans la plus affreuse misère. Cette même tradition apprend que tout le plat pays, où la peste exerçait le plus ses fureurs, était couvert d'un brouillard très-épais. Le Danemark, ayant été aussi dépeuplé dans le même temps, ne put y envoyer des colonies.

Cependant les habitans échappés à la destruction générale repeuplèrent l'île peu à peu. Mais leurs malheureuses générations ont encore été détruites en partie par des fléaux non moins cruels que la peste.

En 1627, des corsaires algériens firent une irruption dans cette île, y commirent d'horribles cruautés, et enlevèrent deux cent quarante-deux hommes.

En 1687, un corsaire turc prit aussi terre en Islande, et ne l'abandonna qu'après y avoir volé des marchandises et une douzaine d'hommes.

Les années 1697, 1698 et 1699, furent encore plus funestes à la nation islandaise : il périt beaucoup de monde par la faim, et l'on prétend qu'il mourut de cette manière plus de cent vingt personnes dans une seule paroisse.

En 1707, la petite-vérole, jointe à une autre maladie épidémique et pestilentielle, emporta plus de vingt mille habitans; et peu de temps après la petite-vérole seule fit encore périr beaucoup de personnes.

La population de l'Islande s'élève aujourd'hui à 47,000 âmes, ce qui est bien peu considérable pour la grandeur de cette île.

« J'ai souvent été témoin, dit Horrebow, que les Islandais ne sont ni poltrons, ni timides, ainsi que les en accuse Anderson. On en a vu dans les troupes du roi de Danemark servir avec distinction, et parvenir au grade de capitaine. S'il ne se trouve que peu d'Islandais

dans les armées danoises, c'est que ce pays étant peu peuplé, ses habitans voyagent rarement au-dehors; c'est en outre qu'étant, pour son bonheur, fort éloigné du royaume, aucun enrôleur n'est tenté d'entreprendre un voyage long et pénible pour aller faire des recrues. »

Les annales islandaises prouvent encore qu'ils n'ont pas plus de timidité et de lâcheté que les autres peuples de l'Europe. Ils ont eu entre eux des guerres civiles dans lesquelles on a vu, comme dans toutes les guerres de cette espèce, autant d'exemples de valeur que de férocité.

A l'égard du service maritime, il est aisé de présumer qu'ils y sont aussi propres qu'à celui de terre, étant continuellement sur la mer et très-familiarisés avec cet élément.

Quant aux sciences, nombre d'Islandais s'y sont appliqués avec succès. Cette île a produit un Snorro Sturleson, un Sœmond, Thormodus Thorlacius, un Arngrim Jonas, et plusieurs écrivains assez célèbres. On voit encore actuellement dans l'université de Copenhague des étudians Islandais qui ne le cèdent point aux autres : à parler même en général, ils les surpassent ordinairement, et dans le nombre de ces étudians il s'en trouve peu de médiocres.

On apprend encore par leurs annales, et quelques auteurs Islandais le confirment, que plusieurs de ces insulaires voyageaient beaucoup anciennement, dans le dessein de s'instruire. Un

écrivain de cette nation a publié, dans le dix-huitième siècle, une dissertation latine sur les voyages des anciens peuples septentrionaux, et il s'étend particulièrement sur ceux de ses compatriotes. Il s'attache surtout à démontrer que ces derniers ne méritent pas les reproches de barbarie et de grossièreté qu'on leur fait gratuitement sans les connaître. De tous les temps, dit cet écrivain, les Islandais ont aimé à voyager; ceux qui n'étaient pas sortis de l'île étaient méprisés de leurs concitoyens, tandis qu'au contraire ceux qui revenaient après de longs voyages étaient fêtés, chéris et en grande vénération. L'auteur tire des preuves de ce qu'il avance de plusieurs maximes islandaises, recueillies dans les plus anciens écrivains de la nation. On voit en effet par là combien les Islandais étaient persuadés que les voyages servent beaucoup à l'instruction de la jeunesse et à perfectionner son éducation.

Ces insulaires sont sujets à ce qu'on appelle *la maladie du pays*, quoiqu'il soit assez apparent qu'ils sont beaucoup mieux et plus agréablement ailleurs que chez eux ; mais on ne doit pas en être surpris : cette faiblesse leur est commune avec toutes les nations. Si elle se trouve principalement chez celles du nord, qui paraîtraient devoir y être le moins sujettes, puisqu'elles ne peuvent guère que gagner à changer de climat, c'est que, leur pays étant moins fréquenté par les étrangers, et qu'eux-mêmes voyageant peu, l'habitude

de ne voir que des compatriotes, jointe au peu de connaissance qu'on y a des autres peuples, attache chaque habitant à sa patrie; ce qui lui inspire naturellement des regrets dès qu'il l'a quittée, et des désirs de la revoir, qui lui causent une langueur mortelle, s'il n'y retourne promptement; d'où l'on peut conclure que moins un pays sera fréquenté, moins ses habitans communiqueront avec d'autres peuples, plus ils seront passionnés pour leur sol et leur climat, et sujets à la maladie du pays.

A l'égard des dispositions des Islandais pour les arts, on ne peut leur contester qu'ils n'en aient de très-grandes; on en voit la preuve en Islande, où il se trouve plusieurs bons ouvriers en différentes professions, sans qu'ils aient jamais eu d'autres maîtres que leur goût et leur génie. Plusieurs habitans travaillent également en orfévrerie, en cuivre, en menuiserie; et tout ce qui est du ressort du maréchal et du forgeron, du constructeur de barques, et des autres métiers de première nécessité. Or, rien ne marque plus d'adresse que de savoir faire tout ce qui est à l'usage ordinaire, sans avoir ni les meilleurs matériaux, ni les instrumens propres à toutes les professions.

On remarque aussi à l'avantage des Islandais qu'il en est très-peu qui ne sachent lire et écrire. C'est une étude pour laquelle toute la nation montre le même empressement. Je

mets en fait, dit l'écrivain danois, qu'on trouve en Islande, parmi le peuple, plus de gens qui écrivent bien que partout ailleurs.

Les autres occupations de nos insulaires sont de prendre soin de leurs bestiaux, et de tirer parti de tout ce qui en est le produit. Les peaux de ces animaux sont tannées assez grossièrement, parce qu'ils n'ont pas les instrumens nécessaires à la profession de tanneur; mais par leur méthode ils gagnent en célérité ce qu'ils perdent du côté du fini. Avec un couteau bien affilé ils raclent le poil sur leurs genoux, d'une manière si prompte, qu'on en est étonné. Ils étendent ensuite ces peaux et les font sécher au vent; après cette première opération, on les laisse tremper dans l'eau salée ou dans du petit-lait, et on les foule plusieurs jours de suite avec les pieds. Ils savent aussi noircir les cuirs de bœuf, et en faire des selles et des harnais qui durent plus que ceux des autres pays, quoiqu'ils soient apprêtés avec beaucoup moins d'art et de propreté.

Mais l'occupation la plus générale, celle de toute la nation pendant l'hiver, c'est de préparer la laine de leurs moutons. Ils la filent, la tordent, et en font des étoffes sur des métiers aussi peu commodes que grossièrement fabriqués. Ces métiers ne sont point horizontaux comme les nôtres, mais perpendiculaires; de façon que la posture gênante à laquelle sont assujettis les ouvriers, jointe au défaut d'outils convenables, leur permet à peine de faire

par jour une demi-aune de France de ce gros drap qu'on appelle *vadmal*. C'est ce qui a engagé le roi de Danemarck à faire passer dans cette île plusieurs tisserands habiles, avec des métiers ordinaires; et on espère de grands succès pour le perfectionnement des fabriques.

Le pays n'ayant point de moulins à foulon, on conçoit bien quelle peine les habitans ont à fouler leurs étoffes de laine, et les autres objets de fabrique qui ont besoin de cette opération, tels que les gants, les bas et les camisoles. Ils y emploient plus de travail que d'art; et voici en quoi il consiste : après avoir fait tremper dans de l'urine, pendant plusieurs jours, leur vadmal ou autre étoffe, ils la mettent dans un tonneau dont les deux fonds sont ôtés, et qui est sur le côté; deux hommes assis vis-à-vis l'un de l'autre devant chaque fond du tonneau, y poussent les pieds de toute leur force pour fouler l'étoffe qu'on arrose de temps à autre, toujours avec de l'urine. Si les pièces sont petites, ils les foulent sur une table, en les pressant avec la poitrine; mais l'une et l'autre de ces méthodes sont également pénibles et très-longues. Pour les gants, ceux qui vont en mer les mettent à leurs mains, les trempent de temps en temps dans l'eau, et les foulent en ramant; ainsi la peine de ramer fait toute la difficulté.

Dans les endroits où il y a des bains chauds, ils foulent dans l'eau chaude; l'étoffe est bien plus tôt préparée et s'amollit mieux que par

l'urine. Pour fouler les bas et les gants, ils ont aussi l'usage de s'asseoir dessus, et de les fouler en se remuant alternativement d'un côté et de l'autre. Il arrive de là qu'ils contractent si bien l'habitude de ce mouvement, qu'ils le conservent perpétuellement dès qu'ils sont assis, alors même qu'ils n'ont rien à fouler. Le tisserand que le roi de Danemark a fait passer en Islande, y ayant fait transporter un moulin à foulon, il y a lieu de croire que les habitans abandonneront leur ancienne méthode.

On ne se sert point de savon pour blanchir le linge, parce qu'il est très-rare et fort cher; il n'y a guère que ceux qui ont été en Danemark qui connaissent la propriété de cette composition, et en fassent venir pour leur usage particulier. Tout le peuple ne se sert que d'urine, et quelquefois de lessive faite avec de la cendre; cependant le linge blanchi de cette manière ne l'est pas si mal qu'on pourrait le croire.

On connaît en Islande l'usage de tirer le vert-de-gris du cuivre qu'on arrose d'urine : cette drogue entre pour beaucoup dans les teintures des laines dont on veut faire des étoffes rayées et de différentes couleurs.

Les Islandais n'ayant pas la moindre connaissance de l'horlogerie, ni d'aucune façon artificielle de mesurer le temps, ils se règlent uniquement sur le soleil ou sur les marées, et sur les étoiles, quand cet astre n'est point visible. Ils n'ont point l'usage de compter les heures

comme nous, par une, deux, trois, quatre, etc.; ils ont même assez de peine à comprendre cette méthode; mais ils divisent les vingt-quatre heures en certains espaces qui ont des noms particuliers. Ils connaissent midi et minuit, puis ils subdivisent le temps écoulé avant le premier de ces points en intervalles d'une durée égale, à qui ils donnent en leur langue des noms qui reviennent à peu près à mi-jour, jour plein.... jour de midi; et après-midi, c'est mi-soir.... soir-nuit, minuit.

Le principal commerce des Islandais consiste en bestiaux qu'ils conduisent dans les ports. Là, ils les tuent et les livrent aux négocians danois, après en avoir ôté la tête et les entrailles; les Danois salent ces viandes et les emportent dans des tonneaux. Il y a un tarif qui règle le prix du bétail ainsi que celui du poisson sec, qui est une autre branche de commerce la plus considérable après la vente des bestiaux.

Les autres marchandises qu'on exporte d'Islande sont du beurre, de l'huile de poisson, des marchandises de laine, telles que du vadmal, des camisoles grossières et médiocres, des gants et des bas de la laine brute des peaux de moutons, d'agneaux et de renards de différentes couleurs, de l'édredon, et diverses plumes. On tirait aussi autrefois du soufre de cette île; mais on a déjà dit que ce commerce a cessé.

Les marchandises qu'on apporte en retour aux Islandais sont du bois de charpente et de

menuiserie, du fer ouvré et non ouvré, beaucoup de hameçons et de fers à cheval, du vin, de l'eau-de-vie, du blé, du tabac, du pain, de la farine, du sel, de la grosse toile et quelques soieries. Au reste, on leur rapporte tout ce qu'ils demandent.

Tout ce que les Islandais reçoivent, ils le paient avec leurs denrées, et le reste en argent comptant, dont cependant on fait peu d'usage. Celui qui a cours en Islande est argent de banque, et il consiste en couronnes de Danemark. Toutes les acquisitions, les ventes, etc., se font en une certaine quantité de poissons secs. Les livres de compte se tiennent sur ce pied. Un bon poisson de deux livres vaut deux schellings de Lubeck. Ainsi quarante-huit poissons de cette sorte font un écu d'Empire, argent de banque. Une couronne de Danemark vaut, suivant la taxe du pays, trente poissons; une demi-couronne, quinze; un demi-écu d'Empire, ving-quatre poissons; et enfin un quart d'écu, douze poissons. Les douze poissons sont la moindre monnaie reçue en Islande. Les comptes se règlent sur le nombre des poissons. Comme en Danemark, on y calcule par marc et par schelling, jusqu'à la concurrence de l'écu de banque. En Islande, ce qui vaut moins de douze poissons ne peut se payer en argent. En pareil cas, on se sert de poissons en nature, ou de tabac, dont une aune se compte pour un poisson. De cette sorte on peut regarder les poissons

et le tabac comme la véritable monnaie d'Islande.

Le calcul des poids ne s'y fait pas comme en Danemark, où on les réduit en lifspund. Le plus grand poids des Islandais s'appelle *vetten;* c'est le poids ordinaire de quarante poissons, qui valent quatre-vingts livres ou cinq lifspunds. Le poids qui suit immédiatement le vetten est appelé *fuhrung* ou *foringen;* il est de dix livres. Ils ont aussi des poids d'une livre, dont deux font un poisson. Cependant, quoique tous ces poids soient conformes à ceux de Danemark, ils ne calculent pas par lifspund, mais par foringen et vetten; en sorte qu'un foringen est composé de dix livres; et que huit foringens font un vetten qui vaut cinq lifspunds.

Arngrim Jonas, auteur islandais, est le seul qui ait jeté sur la découverte de l'Islande quelques lumières, qu'il dit avoir puisées dans les annales de sa patrie. Son récit est assez curieux pour trouver place ici. Il nous apprend qu'un certain Maddoc, allant aux îles de Feroë, fut jeté par une tempête sur la côte orientale de l'Islande, à laquelle il donna le nom de *Snœland*, à cause des hautes neiges qu'il y trouva. Ce fut là le premier navigateur du continent qui prit terre en Islande; mais il ne s'y arrêta pas. Gardar, suédois, entendit parler de cette découverte : il partit pour aller chercher l'Islande. Il y passa l'hiver en 864, et lui donna le nom *Gardars-Holm*, c'est-à-dire, *île de Gardar*.

Un troisième, nommé Flocco, pirate renommé de Norvége, voulut aussi reconnaître cette île dont il avait entendu parler. On lui attribue une invention très-heureuse qu'il employa pour diriger sa route, au défaut de boussole et de compas qui étaient alors inconnus. Comme il parcourait les îles des mers septentrionales, sans decouvrir celle qu'il cherchait, il prit trois corbeaux en partant de l'île de Hetland, l'une des Orcades, et en lâcha un lorsqu'il se crut bien avant en mer. Il reconnut qu'il n'était pas si éloigné de terre qu'il l'avait cru, puisque le corbeau reprit la route de Hetland. Il avança toujours, et lâcha un second corbeau qui revint dans le vaisseau après avoir beaucoup tourné de côté et d'autre sans voir de terre. Un troisième corbeau, lâché encore plus en avant en mer, découvrit l'Islande et s'y envola. Flocco remarqua la direction de son vol, le suivit des yeux et de ses voiles, et arriva heureusement à la partie orientale de Gadars-Holm, où il passa l'hiver. Au printemps, se voyant assiégé des glaces qui venaient de Groënland, il donna le nom d'*Island* à cette île, et elle l'a toujours conservé. Flocco passa un second hiver dans la partie méridionale de l'Islande; mais apparemment il ne s'y trouva pas bien, car il revint en Norvége où il fut appelé *Rafnaflocco*, c'est-à-dire, *Flocco-le-Corbeau*, en mémoire des corbeaux dont il s'était servi pour faire sa découverte.

Les annales islandaises ne marquent point

si ces trois navigateurs trouvèrent des habitans en Islande. Elles citent, comme la source des peuples de cette île, un certain Ingulfe, Norvégien, qui se retira dans cette île avec son beau-frère Hior-Leifs, pour avoir tué deux grands seigneurs de leur pays. Comme c'était une coutume que les bannis de Norvége arrachassent les portes de leurs maisons et les emportassent avec eux, Ingulfe, qui n'avait pas oublié les siennes, les jeta dans la mer dès qu'il fut à la vue de l'Islande, en se proposant d'aborder au hasard où les flots les pousseraient. Cependant il prit terre à un autre endroit, et ne trouva ses portes que trois ans après; ce qui l'engagea à fixer son séjour où elles s'étaient arrêtées. C'est à l'an 874 qu'est fixée l'époque du séjour d'Ingulfe en Islande. Les annales assurent qu'il trouva cette île inculte et déserte lorsqu'il y arriva, et qu'il reconnut néanmoins que des marins anglais ou irlandais avaient autrefois pris terre dans cette île, par quelques cloches, par certaines croix, et quelques ouvrages faits à la mode d'Irlande et d'Angleterre, qu'on voyait sur le rivage. Cependant on ne peut pas conclure de ce récit que l'Islande ne fut point habitée avant l'arrivée d'Ingulfe, mais seulement que le canton où il se fixa ne l'était point. Les mêmes annales rapportent que les anciens Islandais appelaient ces Irlandais *Papas*, et la partie occidentale de leur île *Papey*, parce que les étrangers avaient coutume d'y aborder comme

la plus proche et la plus commode. Or, les anciens Islandais, parmi lesquels vraisemblablement Flocco passa les deux années qu'il demeura en Islande, doivent être regardés comme les habitans primitifs de l'île; mais leur origine se perd dans la nuit des temps, et leur source se confond avec celle des Celtes, dont il y a beaucoup d'apparence qu'ils faisaient partie.

Il paraît encore par leurs annales que, dans ces temps reculés, ils adoraient, entre autres dieux, *Thor* et *Odin*. Thor était comme le Jupiter, et Odin comme le Mercure des anciens Grecs et Latins. C'est de là que le jeudi porte encore parmi les Islandais modernes, comme chez les peuples scandinaves, le nom de *torsdag*, et le mercredi celui d'*odensdag*: ce qui répond au *dies Jovis* et *dies Mercurii* des Latins. Les autels consacrés à ces divinités étaient revêtus de fer; un feu perpétuel y brûlait, et on y plaçait un vase d'airain pour recevoir le sang des victimes qui servait à arroser les assistans. A côté de ce vase était un agneau d'argent du poids de vingt onces, qu'on frottait de ce même sang et qu'on empoignait quand on voulait faire un serment solennel. Ces idolâtres sacrifiaient des hommes à leurs idoles. Ils les écrasaient sur un grand rocher, ou les jetaient dans des puits profonds, creusés exprès à l'entrée des temples. Le rocher était au milieu d'un cirque, suivant les fastes d'Islande. Cette coutume barbare ayant été abolie, le rocher retint

plusieurs siècles après la couleur du sang humain qui y avait été répandu.

On représente ces anciens Islandais comme des hommes spirituels et curieux qui conservaient avec soin la mémoire non-seulement de tout ce qui se passait dans leur patrie, mais même de tous les événemens remarquables qui arrivaient dans les royaumes de l'Europe. Aussi leur compatriote Arngrim Jonas leur applique-t-il ce qu'Hérodote et Platon ont dit des Egyptiens, *ad totius Europæ res historicas Lyncei.* En effet, Saxon le grammairien, dans la préface de son *Histoire danoise*, avoue qu'il s'est servi très-utilement des annales islandaises. La Pereyre dit que le docteur Wormius, qui en avait une copie, lui en avait expliqué différens endroits, et qu'il y avait remarqué plusieurs traits d'histoire relatifs à la Norvége, au Danemarck, à l'Angleterre et aux îles Orcades; et entre autres, le récit de l'irruption des Normands en France, lequel était sans date. Il parle aussi de la descente d'Ingulfe. Or cette première irruption des Saxons étant de l'an 845, sous Charles-le Chauve, c'est une nouvelle preuve que l'Islande était habitée depuis long-temps, puisqu'elle avait déjà des historiens et des poëtes; car une partie de ces annales est écrite en vers; et les Islandais ont toujours joui parmi leurs voisins d'une grande réputation pour leurs poésies.

Les Islandais ont une mythologie très-ancienne, dont la collection se nomme *Edda*. Voici

l'idée qu'en donne La Pereyre dans sa lettre déjà citée. « Les auteurs de l'Edda, dit-il, posent pour principe éternel un géant qu'ils appellent *Iuner*. Il sortit du chaos, selon eux, de petits hommes qui se jetèrent sur le géant et le mirent en pièces. De son crâne ils firent le ciel; de son œil droit, le soleil; de son œil gauche, la lune; avec ses épaules, les montagnes; avec ses os, les rochers; avec sa vessie, la mer; les rivières avec son urine; et ainsi de toutes les autres parties de son corps: de sorte que ces poëtes appellent le ciel *le crâne d'Iuner*; le soleil, *son œil droit*; la lune, *son œil gauche*. Les rochers, les montagnes, la mer, les rivières n'ont de même point d'autre nom que ceux d'*os*, d'*épaules*, de *vessie* et d'*urine d'Iuner*. »

Quoi qu'il en soit de ce récit de La Pereyre ou des explications de Wormius, personne n'a répandu plus de lumière sur la mythologie Islandaise, et en particulier sur l'Edda, que Mallet, auteur de la meilleure histoire de Danemarck que nous ayons. A la suite de son introduction à cette histoire on trouve la traduction de l'Edda ou de la mythologie celtique, et nous y renvoyons les lecteurs curieux de connaître cet ouvrage.

Le même auteur nous apprend qu'il y a eu deux Edda: la première et la plus ancienne rédigée par Sœmund Sigfusson, surnommé le Savant, et né en Islande environ l'an 1057; l'autre, recueillie, environ cent vingt-six ans après, par Snorro Sturleson, célèbre Islandais,

né l'an 1179, d'une des plus illustres familles de l'île.

On sait que les prêtres des Celtes, nation dont les Islandais faisaient partie, avaient, comme les anciens prêtres d'Égypte, ou comme les brames modernes de l'Inde, deux espèces de doctrine; l'une qu'ils se réservaient comme un secret inviolable, et qui a péri avec eux; l'autre, qui n'était qu'un mélange informe de fables et de dogmes politiques transmis de génération en génération par tradition orale. Ces vers se perdirent chez les Gaulois et les Bretons lorsque la forme de leur gouvernement changea; mais probablement les Islandais les conservèrent avec soin jusqu'au milieu du onzième siècle, époque de la première collection faite par Sœmund, sous le nom d'*Edda*. Ce nom d'*Edda*, appliqué au corps de la mythologie islandaise, a donné la torture aux étymologistes; mais comme, selon Mallet, il vient d'un terme de l'ancien gothique qui signifie *aïeule*, « il est, dit-il, dans le génie des anciens philosophes celtes d'avoir voulu désigner ainsi l'antiquité de leur doctrine. »

Il ne reste aujourd'hui de l'Edda que trois poëmes entiers, et l'abrégé qu'en fit en prose, au commencement du douzième siècle, Snorro Sturleson. Ces trois poëmes sont les plus anciens qui existent en langue gothique. L'un est intitulé *Voluspa* ou *Prophétie de la sibylle;* le second, *Havamaal*, et il contient la morale d'Odin, qui passe pour en être l'auteur; le

troisième a pour titre, *chapitre runique*. Il renferme le détail des prodiges que l'auteur se croyait ou voulait se faire croire capable d'opérer par le moyen de la magie, et surtout des runes ou caractères runiques dont le même Odin est cru l'inventeur.

Cet Odin, suivant les annales islandaises, était un prince asiatique dont les états étaient situés entre la mer caspienne et le pont Euxin. Vaincu et soumis par les armées romaines que Pompée commandait dans la Phrygie mineure, Odin prit la route du nord, s'établit d'abord en Saxe, et passa successivement dans la Suède, la Scandinavie et l'Islande, avec les Phrygiens qui l'avaient suivi.

On place cette migration environ soixante-dix ans avant Jésus-Christ; et à cette époque la scène de ces régions septentrionales change tout à coup. Odin y apporte l'usage des lettres; il enseigne l'art de la poésie ; il persuade à ces peuples qu'il a mille secrets divins, qu'il peut par des paroles et de certains caractères apaiser les querelles, chasser la tristesse et guérir toutes les maladies, enchaîner les vents enfin exciter ou apaiser les flots. Cet Odin, qui parlait ainsi aux Scandinaves, nation pauvre et sauvage, était accompagné d'une cour dont l'éclat les éblouissait. Il ne leur parut pas moins qu'un dieu. Le prince asiatique sut bien profiter de leur étonnement pour répandre une histoire merveilleuse accommodée à leurs idées et qu'il fit composer par ses poëtes. La crédu-

lité des hommes est toujours en raison de leur ignorance. Les Scandinaves, aisément trompés, déifièrent l'homme qu'ils avaient reçu pour maître. Ce souverain établit pour juges de la nation douze seigneurs de sa suite; bientôt on en fit autant de dieux; leurs femmes et leurs filles participèrent aux mêmes honneurs. Après avoir vu mourir toutes ces divinités humaines, on continua de les invoquer comme si elles présidaient encore aux emplois qu'elles avaient exercés pendant leur vie.

La langue et les caractères runiques, apportés par Odin en Scandinavie, sont la source de celle qui se parle encore à présent en Islande. Le docteur Wormius assurait à La Pereyre que l'islandais était le plus pur runique qui se fût conservé. Cet idiome est, suivant Busching, l'ancienne langue norvégienne qui a reçu quelque altération, mais cependant très-utile pour expliquer les langues des anciens peuples du nord. Les caractères de la langue islandaise ont retenu de même leur origine runique. Il y en a d'hiéroglyphiques qui signifient des mots entiers.

On ne peut révoquer en doute que l'Islande n'ait reçu les lumières de l'Évangile dès le neuvième siècle, puisqu'il existe des monumens qui l'attestent. Telles sont, entre autres, les lettres-patentes de Louis le Débonnaire, du 15 mai 834, où il est dit que Jésus-Christ a été annoncé en Islande et dans le Groënland. Ces lettres-patentes sont adressées à

Ansgarius, Français, prélat très-célèbre que le monde arctique reconnaît pour son premier apôtre. L'empereur le fit archevêque de Hambourg, en érigeant pour lui ce district en archevêché, dont il étendit la juridiction dans tous les pays septentrionaux, depuis l'Elbe jusqu'à la mer Glaciale et dans les îles qu'elle renferme. Ces lettres-patentes furent confirmées par une bulle de Grégoire IV, de l'an 835. Quoique l'Évangile eût été annoncé en Islande, toute l'île ne l'embrassa pas d'abord. Arngrim Jonas rapporte que le paganisme n'y fut absolument extirpé que vers l'an 1000 de l'ère chrétienne.

Au milieu du seizième siècle, Frédéric, roi de Danemark, ayant introduit le luthéranisme dans ses états, voulut l'établir aussi dans l'Islande, qui lui appartenait comme une dépendance de la Norvége unie dès-lors au Danemark; mais la réformation ne put s'effectuer dans cette île sans trouble et sans effusion de sang. Un évêque de haute qualité, fort attaché à la cour de Rome et soutenu par un parti puissant, s'opposa vigoureusement pendant plusieurs années à l'établissement de la nouvelle religion; mais il paya sa fermeté de sa tête, et sa mort fut suivie de l'anéantissement total de la religion catholique. Depuis cet événement, dont nous ne trouvons point l'époque, le luthérianisme est la seule religion que l'on professe en Islande; toutes les autres en sont bannies. Busching dit, dans

sa géographie, que les troubles occasionés par l'établissement de la réforme durèrent depuis 1539 jusqu'en 1551.

Deux évêchés partageaient le domaine spirituel de l'Islande, Skalholt et Holum. Le premier comprenait les trois quarts du pays, savoir les cantons de l'orient, du midi et de l'occident. Le quartier du nord seul formait le diocèse de Holum. Depuis 1801 les deux évêchés ont été réunis. Reikiavik, lieu situé dans l'occident de l'île, en est la capitale actuelle. On y comptait cent maisons au commencement du dix-neuvième siècle. Bessestadê est le siège d'un bon gymnase avec une bibliothéque de quinze cents volumes. Les étudians y prennent le degré de licencié. Ensuite lorsqu'ils ont donné des preuves de leur capacité, ils sont nommés aux cures du pays, sans qu'ils soient obligés de subir aucun examen à l'université de Copenhagüe. Cependant il se trouve toujours plusieurs Islandais qui passent dans cette capitale pour y étudier la théologie et le droit civil; aussi ceux-là sont-ils assurés, à leur retour dans leur patrie, d'avoir la préférence sur les autres et d'obtenir les meilleures cures. Ce sont eux qui remplissent encore les offices de baillis, de sous-baillis, et les autres charges de judicature.

On peut bien dire des évêques en Islande, ce qu'on disait de ceux de la primitive Église, *crosses de bois, évêques d'or;* il y a sûrement

peu de pays où ils se rapprochent autant des apôtres dont ils sont les successeurs. Lorsque la réformation fut introduite dans cette île, une petite partie des biens du clergé catholique demeura unie aux siéges épiscopaux et aux cures ; le reste fut confisqué au profit du roi, qui en jouit encore.

L'évêque d'Islande régit lui-même ses biens temporels. Il en tire environ deux mille écus par an; mais sur cette somme il est obligé de loger et d'entretenir un certain nombre d'étudians. L'entretien de l'église et de tous les bâtimens qui composent le palais épiscopal est encore à sa charge. Tout cela payé, Horrebow estime qu'il ne lui reste pas mille écus par an. La modicité de ce revenu a engagé le roi de Danemarck à lui concéder le droit de percevoir la taxe annuelle que paie chaque habitant, qui consiste en dix poissons par tête; mais il n'use de ce droit que dans quelques paroisses, et même sur un petit nombre de têtes : ainsi c'est une faible augmentation de ses revenus.

Les curés ou prédicateurs ne sont pas à proportion plus opulens que leur évêque. Leurs revenus ne consistent qu'en fonds de terre joints à la cure, en impositions sur chaque métairie, et dans les émolumens qu'ils reçoivent de la communauté pour l'exercice de leur ministère. L'étendue d'une paroisse et le nombre de ses habitans en font la valeur. Les meilleures cures ne vont guère qu'à douze

cents livres. Il y en a de très-pauvres, et dont les pasteurs ont si peu de revenu, qu'ils sont obligés de travailler pour faire subsister leurs femmes et leurs enfans. On les voit aller à la pêche avec leurs paroissiens, et suivre en cela, comme dit l'écrivain danois, l'exemple de saint Paul, qui, pour vivre du travail de ses mains, n'en était pas moins un grand apôtre, justement respecté pendant sa vie, et révéré après sa mort.

On peut juger par ce détail des richesses du clergé que les églises d'Islande sont peu somptueuses. Il n'y a même, à proprement parler, que la cathédrale qui mérite le nom d'église; tous les autres bâtimens de ce genre ne sont que de petites chapelles bâties comme les maisons des paysans. Un autel, une chaire, un confessionnal, un chœur, des fonts baptismaux et des bancs en font toute la décoration: quelques-unes cependant sont boisées en dedans, et entretenues suivant les facultés de la communauté; les ornemens de l'autel et ceux des prêtres répondent de même à l'opulence ou à la pauvreté des paroissiens.

L'église de Holum, dit Horrebow, passe pour la merveille du pays. Elle est construite de bois de charpente porté sur de gros murs. Elle a environ quatre-vingts pieds de longueur, trente de largeur, et est élevée de quarante ou cinquante. Elle est bâtie sur une petite éminence, et elle a un petit clocher de bois. Autour du chœur subsiste encore un

gros mur de belles pierres de taille, construit il y a plus de quatre cents ans, par un évêque qui avait dessein de faire bâtir toute la cathédrale de la même façon ; mais sa mort interrompit l'entreprise, et l'on n'a pas songé depuis à la continuer.

Le palais de l'évêque consiste en différentes maisons bâties à la manière d'Islande, à la réserve de celle qui forme la résidence habituelle du prélat. Celle-ci est de bois de chêne, avec un mur de pierre et un toit de bois sans revêtement de terre non plus qu'aux murs extérieurs. Les principales pièces de cette construction ont été travaillées à Copenhague, puis rassemblées et posées en 1576 par les soins de l'évêque Gudbrander : c'est ce qu'indique une inscription gravée sur le lambris de la salle. Depuis deux cents ans cet édifice s'est très-bien conservé, à l'exception de quelques parties des fondemens qui auraient besoin d'être renouvelées.

L'auteur danois reproche assez vivement à Anderson d'avoir injustement calomnié les pasteurs islandais, en disant qu'ils sont généralement d'une ignorance crasse, et qu'ils font de si mauvaises études, qu'à peine ils savent lire le latin. Quant aux mœurs, Anderson écrit que les ecclésiastiques d'Islande sont fort libertins, qu'ils s'enivrent perpétuellement d'eau-de-vie, que même on a vu quelquefois le pasteur et les ouailles tellement hors d'état de remplir les devoirs communs de la religion,

qu'on était obligé de remettre le service à un autre jour.

L'auteur danois réfute expressément ces accusations par son propre témoignage. Il assure que l'ignorance n'est rien moins qu'un vice commun à tout le clergé ; qu'il peut y avoir, à la vérité, comme il s'en trouve partout, quelques ecclésiastiques peu instruits, mais qu'il a vu plus communément parmi eux des prédicateurs dignes du nom de savans et d'habiles littérateurs. Ils n'étaient pas même, dit-il, seulement bons théologiens et versés dans la connaissance des livres ascétiques, ils possédaient encore fort bien les poëtes et les auteurs grecs et latins. D'ailleurs, comme il l'observe, la plupart des prêtres islandais font leurs études à Copenhague, et y subissent des examens sur la théologie avant de posséder des bénéfices en Islande; il faut, par conséquent, en conclure que le clergé ne peut y être aussi ignorant qu'Anderson a voulu le persuader.

Il y a plus : on veille en Islande avec tant d'attention sur les prédicateurs, sur les ministres de l'Évangile, et sur tout l'état ecclésiastique, que le vice le plus léger ne peut manquer d'y être aperçu, et que les fautes y sont punies très-sévèrement. Qu'un prédicateur entreprenne seulement un petit voyage un jour de dimanche ou de fête, il est aussitôt cité au consistoire, et il n'en sort qu'après avoir été amendé, ou du moins après avoir essuyé une réprimande sévère. On peut juger de la justice

que l'on ferait des ecclésiastiques qui mèneraient une vie scandaleuse.

Les mariages des Islandais se font communément sans beaucoup de cérémonies; et, comme partout ailleurs, l'intérêt y a toujours plus de part que l'inclination. Il n'est pas rare non plus qu'il se fasse des mariages forcés et arrangés par les parens sans la participation des époux; mais, dans tous ces cas, la célébration est toujours la même. L'usage est que le ministre de la paroisse du jeune homme fasse les propositions du mariage aux père et mère de la fille ou à ceux qui les représentent. Lorsqu'on est d'accord, les plus proches parens de part et d'autre conduisent les futurs à l'église, où ils reçoivent la bénédiction nuptiale. Elle se donne ordinairement le dimanche devant l'autel, après que le service divin est commencé, et avant que le prêtre monte en chaire. L'office fini, les nouveaux mariés se rendent avec les conviés dans leur maison, où l'on boit et l'on mange, où l'on se divertit, suivant leur état et leurs facultés. Quelquefois en revenant de l'église on donne un verre d'eau-de-vie à chaque assistant; mais jamais il n'y a ni musique ni danse. Après le premier repas, qui est toujours assez frugal, chacun se retire chez soi. Tout ce détail, tiré de Horrebow, prouve contre Anderson que les Islandais ne portent pas le goût de l'ivrognerie jusque dans l'église, où cet écrivain « fait boire de l'eau-de-vie, à l'instant même de la cérémonie du mariage, au prêtre, aux fu-

turs et aux assistans, aussi long-temps qu'ils peuvent tenir la bouteille et se soutenir sur leurs jambes. »

Cet historien, suivant Horrebow, n'est pas mieux instruit sur l'éducation des enfans: tout ce qu'il en dit est faux et inventé à plaisir. On élève les enfans en Islande comme ailleurs; on a pour eux les mêmes soins, les mêmes attentions, et la source en est, ainsi que partout, dans la tendresse des parens, et surtout des mères. La seule chose qu'on trouvera peut-être singulière, c'est qu'on met d'ordinaire les enfans en culotte et en veste à neuf ou dix semaines. Cependant l'auteur danois assure qu'il n'a vu parmi les Islandais aucun homme qui eût quelque défaut corporel, ou qui fût contrefait.

Les soins nécessaires pour former le cœur et l'esprit des enfans suivent ceux qu'on a pris pour le corps: les facultés et la condition des parens règlent le genre d'éducation qu'ils reçoivent; mais on commence d'abord par leur apprendre à lire et les élémens de leur religion. Le catéchisme du célèbre Pontoppidam, évéque de Bergen en Norvége, a été traduit en langue islandaise; il est enseigné aux enfans, non-seulement dans la maison paternelle, mais encore dans les églises, et par les ministres eux-mêmes. Il y a à Holum une imprimerie qui est particulièrement occupée à imprimer des livres de dévotion. On imprime aussi quelquefois des livres de droit et des ordonnances du roi de Danemarck, le tout en langue islandaise.

Les divertissemens des Islandais sont aussi simples que la vie qu'ils mènent. Toutes leurs récréations, dans les momens de loisir qu'ils ont en hiver, pendant les temps orageux, et les dimanches et les fêtes, consistent à se rassembler en famille, à converser ensemble, à chanter d'anciennes chansons guerrières de leurs ancêtres, et à jouer aux échecs. Ils ont une grande quantité de ces chansons, et ils les chantent sur des airs assez grossiers, parce qu'ils ne connaissent ni mesure, ni musique, ni aucune sorte d'instrumens. La danse étant également ignorée chez eux, ils n'en font aucun usage; ils n'ont même aucun exercice qui en approche; c'est en quoi ils diffèrent particulièrement de tous les habitans des pays septentrionaux, et peut-être de tous les peuples du monde.

Les Islandais ont un goût marqué pour le jeu d'échecs, et il paraît que de tout temps ils ont passé pour d'habiles joueurs, comme ils en ont encore la réputation. Le jeu des échecs est donc fort en usage chez eux, et il n'est pas rare de trouver, même parmi le petit peuple, des gens qui le jouent très-bien. La Pereyre dit qu'il n'y a point de si misérable paysan qui n'ait chez lui son jeu d'échecs fait de sa main, et d'os de poisson. La différence qu'il y a de leurs pions aux nôtres, c'est que leurs fous sont des évêques, parce qu'ils pensent que les ecclésiastiques doivent être près de la personne des rois; leurs rocs, au-

jourd'hui les tours, sont de petits capitaines représentés l'épée au côté, les joues enflées, et sonnant d'un cor qu'ils tiennent des deux mains. Le jeu d'échecs n'est pas ancien et commun seulement chez les Islandais, mais encore dans toutes les contrées du nord. La Chronique de Norwége rapporte que le géant Drofont, qui avait élevé Harald le Chevelu, ayant appris les grands exploits de son élève, lui envoya, parmi des présens d'un grand prix, un très-beau jeu d'échecs. Ce Harald régnait vers l'an 870.

Malgré la vie frugale que mènent les Islandais, ils parviennent rarement à une grande vieillesse. Dès qu'ils ont passé cinquante ans, ils sont communément attaqués de phthisie ou d'autres maladies de poitrine qui les conduisent au tombeau après quelques années de langueur. « Il n'est pas douteux, dit Horrebow, que cette prompte destruction ne provienne des travaux excessifs qu'ils supportent en mer, et de l'imprudence avec laquelle ils se conduisent. Ces insulaires revenant de la pêche, où souvent ils sont entièrement trempés d'eau, n'ont pas la précaution de changer d'habits. »

Ils donnent à la plus grande partie des maladies auxquelles ils sont sujets le nom général de *landfarfock*, fièvre du pays. Il règne en Islande une autre maladie appelée *lèpre*, qui est presque toujours héréditaire, sans qu'elle soit pourtant contagieuse. Le scorbut, les coliques de toute espèce, les maladies hypocon-

driaques sont encore très-communes dans l'île; et comme il n'y a ni médecins ni chirurgiens, les Islandais sont très-souvent victimes de la première maladie qui les attaque. Rien surtout n'est plus digne de compassion que de voir quelqu'un qui a eu une jambe ou un bras cassé, ou d'autres fractures de cette espèce. Abandonné à la nature, faute de chirurgien et de secours, il demeure estropié toute sa vie, ou meurt misérablement après avoir langui dans les souffrances.

C'est à tort que quelques voyageurs ont attribué aux femmes islandaises l'heureux avantage d'accoucher facilement, de s'aller baigner même, et de se remettre à l'ouvrage aussitôt après leur délivrance. « Il s'en faut beaucoup qu'elles soient douées de tant de force, dit l'écrivain danois; les couches sont la maladie la plus funeste aux Islandaises. Il en meurt beaucoup en cet état, parce qu'elles n'ont ni sages-femmes ni hommes expérimentés dans l'art des accouchemens. »

Le chef de l'administration est ordinairement un seigneur du premier rang, qui a le titre de gouverneur général, et qui fait sa résidence à la cour. Après le gouverneur est le grand-bailli; il est obligé de demeurer en Islande.

Le grand-bailli n'est pas le seul officier considérable d'Islande; le roi y entretient encore un receveur-général, appelé *sénéchal*, et deux juges principaux, appelés *lovmen* (hommes de

la loi). L'emploi du sénéchal est de percevoir tous les droits et les revenus royaux, et d'en rendre compte à la chambre des finances de Copenhague.

Les revenus consistent en une sorte de capitation, appelée *gieftold*, que chaque habitant doit dès qu'il a atteint l'âge de vingt ans, et qui est de dix poissons par tête; dans la location de certains bâtimens publics, et dans les droits qui se paient sur les ports.

La capitation se perçoit dans toute l'île par le moyen des *syslovmen* ou sous-baillis, auxquels le sénéchal passe un bail particulier de cette taxe, chacun pour le district qui est de sa juridiction; ces juges y trouvent en même temps les appointemens de leurs charges.

Quoique le grand-bailli ait la juridiction générale de l'île, elle est encore partagée entre les deux *lovmen*, ou juges principaux, dont l'un a le département des cantons de l'orient et du sud, l'autre celui du nord et de l'occident.

Outre les districts généraux des lovmen, il y en a dix-huit particuliers, appelés *syssel*, nom qu'on peut rendre par le mot de *bailliage*. Ces syssels ont chacun un *syslovman* ou sous-bailli, qui, dans chaque ressort juge les causes en première instance : ce sont eux qui, comme on l'a observé, font les fonctions de fermiers et de receveurs particuliers des revenus qui appartiennent au roi de Danemarck. Quelques syssels, tels que ceux de Mule et de Skaptefield, plus étendus que les autres,

ont deux syslovmen; ainsi, en y comprenant celui qui réside aux îles de Vestman, qui touchent à l'Islande, et qui en dépendent, on compte vingt-un de ces juges.

Il y a différentes lois par lesquelles tous les cas litigieux se décident. La première est un ancien code de droit islandais, auquel on a recours dans ceux où il s'agit de successions, de biens-fonds, et en général dans toutes les contestations qui s'élèvent au sujet du *tien* et du *mien*. Les causes qui regardent les terres seigneuriales et les affaires ecclésiastiques se décident par les lois de Norwége et par différens édits particuliers du roi de Danemarck.

A l'égard des formalités prescrites dans les procès criminels, on se conforme encore aux lois de Norwége. Il y a de plus différentes coutumes et quelques édits particuliers, qui, avec ceux qu'on vient de citer, forment le corps de la jurisprudence. Frédéric, roi de Danemarck, avait chargé plusieurs jurisconsultes de composer un nouveau corps de droit pour l'Islande; il a été exécuté sous le feu roi Frédéric V.

Toutes les causes sont portées d'abord pardevant le syslovman et à l'audience du district où elles ressortissent; car chacun de ces juges a des audiences déterminées, auxquelles appartiennent les causes de certains districts à l'exclusion de toutes autres. Du tribunal du syslovman on peut appeler au lovman, qui tient des espèces d'assises ou de plaids tous les

ans. Sa séance commence le 8 juillet, et continue aussi long-temps qu'il se présente des affaires à juger. Chaque lovman a huit assesseurs qui prononcent les jugemens avec lui; cependant ils ne sont pas encore définitifs : on peut en faire appel à la grande juridiction, qui se tient dans le même temps et au même endroit, et dont le grand-bailli est le président. Ce magistrat est assisté par le lovman, qui n'a pas rendu le jugement sur lequel on plaide, par plusieurs syslovmen, et, en cas de besoin, par les assesseurs de la juridiction du lovman. Il y a donc toujours douze juges, sans compter le grand-bailli qui préside; et, en son absence, il est remplacé par le sénéchal. Cette cour de justice a du rapport avec le conseil souverain de Norwége, quant aux formalités, et en ce qu'un juge peut y être cité directement pour déni de justice, ou pour d'autres cas qui concernent ses fonctions. De ce tribunal supérieur d'Islande on appelle à la cour de Copenhague, lorsque l'affaire est importante et d'une nature prescrite par les lois.

Les affaires ecclésiastiques se jugent en première instance par la juridiction du chapitre de l'église cathédrale, qui est composée d'un prevôt et de deux assesseurs. Elles passent de ce tribunal à celui d'une chambre consistoriale, tenue par l'évêque, le prevôt, les prébendaires et autres ecclésiastiques, et encore présidée par le grand-bailli, ou par un autre magistrat que nomme le gouverneur-général

de l'île. Cette chambre de justice ressortit directement à la cour souveraine de Copenhague. Dans ces assemblées ecclésiastiques on ne s'occupe pas seulement d'affaires contentieuses, on y examine aussi tout ce qui a rapport à la police du clergé. On y distribue des pensions aux anciens ministres, et aux veuves de ceux qui sont morts dans l'année.

Il n'y a en Islande aucun avocat reconnu et immatriculé. Les juges en constituent chaque fois qu'on en a besoin.

LIVRE QUATRIÈME.

GROENLAND.

CHAPITRE PREMIER.

Glaces. Climat. Minéraux. Végétaux.

Le Groënland, qui fut découvert au printemps, vers la fin du dixième siècle, par des Norwégiens et des Islandais, tire le nom de *Terre verte*, que lui donnèrent ces voyageurs, de la verdure qu'ils avaient trouvée sur ses bords ranimés par la belle saison. Cependant l'hiver y est comme éternel par les rochers de glace que le froid entasse sur ses montagnes. Si ce pays n'est pas une île entre l'Europe et l'Amérique, c'est du moins là que finit l'une et que l'autre commence. Quoi qu'il en soit, le Groënland tient à notre hémisphère; mais la nature y ferme, ce semble, par les rigueurs du climat, la communication qu'elle y avait ouverte entre les deux mondes. N'y sont-ils séparés que par un léger détroit? On l'ignore jusqu'à présent. Mais ne fût-ce que pour décider cette question importante à résoudre, on devrait voyager dans le pays dont on publie ici l'histoire; peut-être ouvrira-t-il la nouvelle

route qu'on cherche pour mieux s'emparer de la terre entière.

Entre la mer Glaciale à l'orient, et le détroit de Davis au couchant, dans un espace d'environ 35° de longitude, le Groënland s'avance et s'étend depuis le 59° de latitude nord jusqu'au 78°. C'est du moins à ce voisinage du pôle que s'est arrêtée l'audace des voyageurs. Sans doute elle ira plus loin encore, et l'homme pourra mesurer un jour par ses pas tout le globe qu'il habite. Alors on saura si le Groënland confine et se joint à l'Amérique.

La côte occidentale du Groënland, seule portion de ce pays qui soit aujourd'hui connue, ou du moins fréquentée, prend du sud au nord une étendue d'environ 20°. Elle est coupée et comme dentelée par une infinité de baies qui sont parsemées d'une multitude innombrable de petites îles.

Toute cette côte est hérissée de rochers inaccessibles, mais qui se laissent voir à plus de quarante lieues en pleine mer. La terre y est stérile, ou plutôt le roc aride et nu s'y dérobe constamment sous la glace et la neige, qui, s'accumulant d'année en année, ont comblé des vallons et mis des plaines au niveau des montagnes. Les rochers, d'où la neige disparaît quelquefois, n'offrent au loin qu'un front noir et ténébreux, sans trace de verdure, ni même de terre; mais de près on y découvre des veines d'une pierre marbrée, des lambeaux de gazon, de mousse ou de bruyère, comme

jetés par hasard sur le roc et dans les vallées, quelques buissons épars autour des étangs et le long des ruisseaux. Quiconque a vu la Norwége croit la retrouver dans le Groënland, si ce n'est que les montagnes, là couvertes d'arbres et coupées à pic dans le sein de la mer qui les baigne, sont ici toutes nues et comme environnées des étangs et des marais glacés que l'Océan y forme pour les rendre, ce semble, doublement formidables.

A l'entrée du Groënland, par le midi, s'offre le cap Farewell. C'est une île séparée du Statenhoek ou cap des États, par un courant si étroit, que la mer, en se brisant contre les rochers, les brise à son tour et les roule en pièces dans ses tourbillons. Ce détroit est tourmenté de vents impétueux, à peu près comme celui de Magellan, avec lequel il a d'autres rapports de situation, car l'un est aussi voisin du pôle arctique que l'autre peut l'être du pôle austral.

En montant au nord, les anciennes cartes indiquaient le détroit de Frobisher, qui fut long-temps une matière de contestation entre les navigateurs ou les voyageurs. On doute avec raison que Frobisher ait jamais découvert ou tenté ce passage. Celui auquel on donna son nom est le même qui fut plus tard reconnu par Hudson.

Egede dit qu'après avoir essayé de passer à la côte orientale du Groënland par le prétendu détroit de Frobisher, il n'a pu s'assurer si c'en était un réellement. David Crantz, dont

les relations plus récentes et plus étendues ont beaucoup enrichi cette partie de la connaissance du globe, prétend que le détroit de Frobisher existe, mais que les glaces en ont fermé le passage. Il nous donne à ce sujet la relation d'un facteur des colonies danoises. Voici l'extrait de son récit, qui ne vient nullement à l'appui de l'opinion de Crantz, car le narrateur n'a vu aucune ouverture entre les terres, et se livre à des suppositions hasardées pour prouver qu'il en existe une qui s'étend au delà d'une large baie où les glaces se sont amoncelées, et où un esprit prévenu veut apercevoir un détroit.

« J'ai eu toutes les facilités, dans mes voyages, de bien examiner le détroit de Frobisher. Je ne pouvais d'abord concevoir comment il apportait tant de glaces dans la mer sans qu'il en parût aucune diminution sensible dans un passage qui devait être fermé par les terres, s'il n'eût été qu'une baie. Ce débordement des glaces dure depuis juillet jusqu'en novembre; et lorsque le courant est fort et le temps calme, elles forment sur la mer une étendue de vingt à trente lieues de longueur, sur cinq ou six de largeur, à moins que le vent ne les pousse plns avant et ne les disperse. Quand je demandais aux Groënlandais d'où venait cette prodigieuse quantité de glace : « C'est que le canal est long » et n'a point de fin, me répondaient-ils ; on » dit que nos pères le traversaient autrefois. »

« Impatient de ne pas en savoir davantage,

je me hasardai, en 1747, d'avancer dans cette baie avec quelques Groënlandais qui chassaient aux rennes. Quand j'eus fait quatorze lieues à travers les glaces, je grimpai sur une montagne d'où je crus pouvoir découvrir toute la longueur du détroit; mais ma vue, qui s'étendait à quarante lieues, ne m'offrit que des montagnes et des glaces entassées les unes sur les autres; de sorte qu'elles devaient me cacher l'embouchure orientale que je cherchais, soit qu'elle fût entre ces amas de glaces flottantes, ou derrière cette longue suite de montagnes. Je fus cependant arrêté sur ce sommet par un bruit extraordinaire, comme de plusieurs canons qui tireraient à la fois. C'était le froissement des glaces qui se heurtaient dans le passage étroit où le courant les entraînait; d'un autre côté, c'était comme le mugissement d'une cascade. Je restai quelque temps absorbé dans ce sentiment mêlé de terreur et d'admiration que la nature inspire quand elle se montre ou se fait entendre au loin. Je compris que c'était l'eau qui coulait avec fracas sous les pièces de glace, et que par conséquent il y avait un courant qui les poussait dans ce détroit; mais je n'en étais que plus embarrassé de comprendre comment le détroit pouvait être bouché, tandis qu'il y passait chaque année, en très-peu de jours, une quantité de glaces d'une étendue si considérable. En 1751, j'eus la solution de ce problème dans un voyage que je fis à Isblink, où j'avançai dans les terres aussi loin qu'aucun

Groënlandais eût jamais été. Je découvris que, quoiqu'il ne paraisse aucune différence entre la terre ferme et la mer, quand elles sont couvertes d'une croûte de glace immobile, il peut fort bien y avoir de l'eau où l'on n'imagine que de la terre. Je compris de plus que des glaces pouvaient être entraînées par le courant dans la haute mer, sous un détroit dont la surface est glacée; car on ignore quand et comment se ferme l'embouchure de la baie qu'on appelle le pont de Glace. Il est probable qu'au fort de l'hiver, durant le calme des grands froids, les glaces flottantes qui viennent de la mer s'arrêtent et s'engorgent dans l'embouchure; qu'elles se couvrent ensuite d'un amas de neige dont la gelée fait une nouvelle croûte de glace; que, dans les dégels du printemps, il n'y a que la superficie de cette masse qui fonde pendant le jour pour geler encore la nuit, et que les glaces ainsi cimentées par la neige et la gelée, forment un amas si dur et si solide, que le soleil, ni les courans, ni les vents ne peuvent les dissoudre et les disperser durant l'été. Après bien des années, la quantité de neiges qui s'amassent et se durcissent sur la glace augmente et s'élève de façon que la force du courant y peut creuser en dessous des arches de vingt brasses de hauteur. Les pièces de glace qui tombent chaque année des montagnes dans la baie d'Isblink sont entraînées par le courant sous ce pont. Les plus petites y glissent facilement, et les plus grandes s'y heurtent et s'y

brisent jusqu'à ce qu'elles y puissent passer en morceaux détachés; c'est ainsi que se forme ce fameux pont de glace. Il en doit être à peu près de même dans le détroit de Frobisher, par lequel la mer fait passer des courans de glace, d'orient en occident, sous des ponts cimentés d'une neige durcie par les hivers. Peut-être ce détroit a-t-il une issue cachée sous terre du côté de l'orient, et d'autant moins large qu'on remarque, dans les pièces de glace qui se dégorgent à l'embouchure occidentale de ce canal, qu'elles ne sont pas lisses et polies, mais raboteuses et sillonnées; ce qui prouve qu'elles ont été froissées et morcelées par le courant dans le passage. »

Le même voyageur, que la curiosité semble attacher à cette extrémité du nord autant et plus que l'intérêt de son commerce, a tenté non-seulement de découvrir, mais de parcourir toute la longueur de ce détroit, pour voir s'il n'y aurait pas de communication entre la côte orientale et la côte occidentale du Groënland. Il croit que, du côté de l'orient, où l'on imagine que perce le détroit de Frobisher, il ne doit y avoir que deux ou trois montagnes qui ne soient pas toutes de glace, au lieu qu'au nord-est et au nord-ouest du Groënland on distingue très-bien le sommet des rochers, et la pierre ou la terre nue au-dessus des glaces et des neiges; d'où il conclut qu'il y a un chemin, ou plutôt un courant de mer à travers le Groënland; mais il ne con-

seille à personne de suivre cette route. « Ce n'est pas, dit-il, qu'on n'en puisse traverser les glaces à pied avec un canot sur la tête, soit en descendant de petits vallons de quatre ou cinq brasses, soit en sautant d'un sommet de glace à l'autre, comme je l'ai fait avec quelques Groënlandais, nous appuyant sur des perches ou sur le canon de nos fusils, que nous avions apportés pour vivre de notre chasse. A la vérité l'on trouve quelquefois dans ces glaces des trous qui n'ont pas de fond, mais ils ne sont pas larges, ou l'on peut en faire le tour. Les plus grands inconvéniens sont l'impossibilité qu'un homme apporte les provisions de vivres nécessaires pour un si long voyage, et la difficulté de respirer au milieu de ces glaces, où l'on est obligé de passer les nuits sans tente ni toit d'aucune espèce; car, quoique nous eussions la précaution de ne point dormir sur la glace ou la neige, cependant, malgré les peaux d'ours et de rennes, malgré les fourrures et les habits chauds dont nous étions garnis, à peine avais-je pris une heure de repos que je me sentais tout le corps gelé; de sorte que je n'ai jamais éprouvé tant de froid en plein air, dans le cœur de l'hiver le plus rigoureux du Groënland, que j'en avais sur le détroit de Frobisher aux premiers jours de septembre. »

Au-dessus de ce détroit s'élève ce sommet qu'on appelle *Isblink*, et dont le voyageur que nous venons de citer a déjà parlé. C'est une grande montagne de glace, dont la cime

brille de loin aux yeux des navigateurs, et jette une lumière qui ressemble à l'aurore boréale. Cette espèce de phare est placée sur une baie dont l'embouchure est fermée par un rempart de glaces que la marée y pousse, et que le froid y gèle et consolide ensemble. Elles forment, comme nous l'avons dit, un pont de glace avec ses arches : le pont s'étend d'un bord de terre à l'autre l'espace de huit lieues en longueur sur deux lieues de largeur. Les arches s'élèvent de quarante-deux à cent vingt pieds de hauteur. On peut passer sous ce pont en bateau, si l'on ne craint pas les pièces de glace qui se détachent quelquefois des arches, ou qui roulent des montagnes dans le canal, d'où le reflux les entraîne dans la mer. Lorsque les Groënlandais veulent aller au havre d'Isblink, ils prennent leurs petits canots sur leur tête, et vont par terre gagner une baie ouverte et commode de vingt lieues de longueur et large de deux lieues. Autrefois même ils y avaient bâti des maisons, ce qui prouve que l'embouchure de la baie n'a pas toujours été fermée. Les langues de terre ou bancs, qui s'étendent aux deux côtés du pont de glace, sont d'un sable si fin et si léger, que les grands vents en obscurcissent l'air comme d'un nuage, et le portent à plus de douze lieues au loin; de façon qu'on a malgré soi la bouche et les yeux remplis de cette poussière.

Vers le 64° de latitude nord, on trouve une montagne, la plus haute peut-être qui soit

dans le Groënland. Elle a trois branches ou pointes, dont la plus élevée se voit à soixante lieues en pleine mer. Cette montagne tient lieu de phare aux navigateurs, et de baromètre aux habitans du pays; car, dès qu'on est menacé de la tempête, le sommet de ce pic est enveloppé d'un petit nuage ou brouillard de pluie; du reste, sa cime est constamment découverte, parce que la raideur de la montagne ne permet à la neige et aux glaces de se loger que dans ses fentes ou ses crevasses.

Un peu plus haut, toujours au nord, est le golfe de Bals, ou Bals-Fiord, qui s'avance au nord-est dans les terres, jusqu'à la longueur de vingt-huit lieues sur quatre lieues d'un bord à l'autre dans sa plus grande largeur. C'est à l'entrée de ce golfe qu'on trouve quelques centaines d'îles enfermées dans une enceinte de six lieues au plus.

Non loin de là sont les îles de Naparsok, remarquables par des traces de vie et de fécondité. On y voit de la verdure, on y entend des oiseaux. La mer y pousse des poissons et des phoques; elle y jette une quantité de bois dont elle a dépouillé d'autres bords. C'est enfin là que s'arrêtent les glaces flottantes que la mer roule de la côte orientale autour du cap des États, et qui, poussées ensuite par les vents du sud, ne peuvent aller plus loin, parce que les courans trouvent à ce point du nord une sorte de réaction qui les tient en équilibre, ou de barrière invincible que la nature leur oppose.

Depuis le 65° jusqu'au 67°, il n'y a rien qui fixe l'attention des voyageurs. Vers le milieu du 66e. degré commence le détroit de Davis, où l'Amérique fait face à la côte occidentale du Groënland.

L'objet le plus considérable pour les géographes et les navigateurs qui côtoient le Groënland dans le détroit de Davis, c'est la baie de Disko. Elle est d'environ cent soixante lieues de tour entre le 68e. et le 71e. degré de latitude. Il faut y entrer à travers une multitude de petites îles dont une partie s'élève et s'avance vers l'orient, et l'autre à l'ouest vers la grande île de Disko. Celle-ci donne son nom à la baie dont elle pourrait ouvrir et fermer l'entrée, comme l'île de Cuba pourrait dominer sur le golfe du Mexique; au nord de la baie, c'est une plaine élevée et couverte de neige; au midi, le terrain est plus bas et plus uni. L'eau de la baie s'appelle le *Weigats*, qui a six lieues de largeur. La pêche y est abondante et la meilleure de la contrée. Les Groënlandais y prennent en hiver une prodigieuse quantité de phoques sur la glace, et de petites baleines au printemps. Les bords de la baie de Disko sont les plus peuplés de toute la côte de Groënland, et c'est la meilleure place de commerce pour ce canton du nord.

Au-dessus de l'île et de la baie de Disko, on trouve pour dernier havre Nogsoak, ou le grand cap. C'est là que finissent le Weigats, les colonies danoises et les lumières du naviga-

teur sur le nord du Groënland. C'est de là qu'on entre dans la baie de Baffin, qui s'étend depuis le 72e. jusqu'au 78e. degré du pôle arctique. Guillaume Baffin, qui la découvrit en 1716 par le détroit de Davis, n'y trouva pas d'habitans au 74e. degré, mais seulement la place et les traces de quelques tentes, d'où il conjectura qu'il y venait des pêcheurs à certains temps de l'année. Malgré les prétentions des Groënlandais de Disko, qui veulent que le Groënland soit habité jusqu'au-dela du 78e. degré, on ne saurait vivre dans ces climats du nord si reculés. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve des oiseaux de mer, des ours blancs, des phoques, et même des baleines; mais les nuits d'hiver y sont de toute la journée; le pays n'est que de glace et de rocher; les hommes y manqueraient de bois et de fer; ils n'y trouveraient pas même du foin pour mettre dans leurs souliers, et ne pourraient trafiquer que pour de l'herbe ou de la paille, ni bâtir leurs maisons que d'argile au lieu de pierre, que de cornes ou d'arêtes de poissons au lieu de bois.

Ce n'est jusqu'ici que le tableau géographique du Groënland; mais, avant d'entrer dans ses terres et de parcourir les mers qui l'environnent, on doit aux voyageurs un détail précis et circonstancié de ses ports, et comme un itinéraire qui les guide dans une contrée trop peu fréquentée pour être assez connue.

Depuis le cap *Farewell* jusqu'à *Fredrics-Haab*, il y a cent lieues, qu'on peut faire en cinq jours.

1°. Ce cap est comme flanqué de deux îles : l'une est *Sermesok*, ou l'île de glace, et l'autre *Nennortalik*, ou l'île aux Ours, environnées elles-mêmes de grandes et de petites îles ; elles sont séparées de la terre ferme par un détroit ou courant rapide, au travers duquel on passe, dit-on, de l'ouest à l'est du Groënland.

2°. *Onartok*, île charmante, d'une belle verdure et d'un havre commode pour la pêche des harengs. Elle tire son nom d'une fontaine bouillante, et si chaude, même en hiver, qu'une pièce de glace qu'on y jette est aussitôt fondue.

3°. *Ikkersoak*, ou grande baie. Aux environs, on trouve, dans la baie d'*Igalik*, ou des eaux chaudes, ou des pierres transparentes, angulaires et si dures, qu'elles coupent le verre comme fait le diamant. Ensuite vient *Tunnunliarbik*, ou la baie aux Angles, assez bon havre ; puis *Kanghek* et *Aglutok*. Ce sont les plus beaux lieux qu'il y ait dans tout le Groënland, les plus anciennement habités, et les plus fréquentés de nos jours.

4°. *Kikkertarsoak*, ou la grande île. Elle offre un port où les Allemands faisaient jadis un grand commerce. Cependant en 1742, un de leurs vaisseaux à l'ancre y fut brisé par les glaces qu'une tempête y poussa du midi ; mais l'équipage se sauva.

5°. *Kudnarme*, bonne habitation sur la terre

ferme, près de quelques îles. Un peu plus haut s'avance un isthme assez long, mais étroit. Les Groënlandais l'appellent *Ittiblik ;* ils s'y retirent quand la mer est grosse.

6°. *Sermeliarsok*, ou la baie de glace, bonne pêcherie de harengs et de phoques. Cette baie, que les géographes placent au 61e. degré 20', entrait probablement dans le détroit de Frobisher ; mais les glaces lui en ferment aujourd'hui la communication.

Tous ces lieux sont peuplés ou habités par les Groënlandais, et peu connus ou peu fréquentés des Européens. Nous allons parler maintenant des colonies danoises qui se sont établies sur le reste de la côte depuis le 62° jusqu'au 72°.

La première colonie qu'on rencontre en arrivant de l'Europe au Groënland est celle de *Fredrics-Haab*, fondée en 1742. C'était une très-bonne place de commerce, à un mille et demi de la mer. On y trafique en huile de baleine, en peaux de renards et de phoques. Cette colonie a perdu et souffert beaucoup par les glaces dans les commencemens, au point que les vaisseaux qui venaient lui apporter des provisions étaient obligés d'aller les décharger au port de *Godhaab* ou Bonne Espérance, d'où on les transportait sur des bateaux l'espace de soixante lieues.

A douze lieues de la colonie est *Isblink*, dont on a donné une description suffisante.

A trente-deux lieues de là s'ouvre dans les

terres un chemin couvert de glace, qu'on appelle le *Beer-Sund*, détroit de l'Ours, et par où la mer passait autrefois, dit-on, d'une côte à l'autre du Groënland; en ce cas, ce serait un détroit parallèle à celui de Frobisher.

A trente-six lieues de Fredrics-Haab est une étroite baie de dix lieues de long. On l'appelle *Fisk-Fiord*, ou la baie aux Poissons, tant il y en a de différentes espèces. A l'embouchure de cette baie sont deux îles de neuf lieues de tour; à l'extrémité de l'une de ces îles, au midi, est un assez beau lieu, vert et fécond, qu'on appelle *Fisker'loge*, ou la Pêcherie. C'est un comptoir fondé, en 1754, par la compagnie danoise du Groënland, pour le service et l'utilité des colonies. Dans la même île, à trois milles du comptoir, est une mission de frères Moraves, fondée en 1785, sous le nom de *Lichtenfels*.

A quatre lieues de Fiskerloge est *Innuksuk*, habitation des Groënlandais. C'est à peu près jusqu'où s'étend le commerce de la colonie de Fredrics-Haab, commerce fait par un seul vaisseau.

La seconde colonie des Danois est *Klingarne*, ou les îles de Kellingeit, à cinquante lieues environ de la première colonie. C'est un endroit excellent pour la chasse ou la pêche des phoques, qu'on prend très-facilement entre les îles, où ils se trouvent comme enfermés.

Environ à huit lieues plus loin est *Buxe-Fiord*, où les Allemands ont un port ouvert aux ba-

teaux des Groënlandais errans, qui viennent s'y cantonner durant l'hiver.

A six lieues plus haut se trouve *Kariak*, remarquable par une rivière dans le continent.

A deux lieues plus loin, la grande baie d'*Amaralik* ou Bals-Fiord. La mer y donne du poisson, et la terre des rennes; le sol y est parsemé de gazon, de buissons; on y trouve de la pierre de taille, qu'on prend même pour de la pierre ollaire, avec des veines de grenat.

Au-dessous de la triple montagne de Hiorte-Tak, on trouve à six lieues de la baie d'Amaralik, celle de *Kobe*, où se prend du saumon nain, qui s'enfonce çà et là dans de petits étangs.

La troisième colonie est celle de *God-Haab*, située à 64° 14', à l'extrémité de Bals-Fiord. Parmi les cent îles que renferme cette baie, les plus considérables, que les nationaux appellent *Kittiksut*, ont au nord l'île de *Kanghek*, ou de l'Espérance, qui confine au *Westerland*, séparée du continent par un petit détroit, où les Groënlandais font une très-bonne pêche en automne. Au midi passe un autre courant, qu'on appelle *le Passage du sud*, et qui sépare les îles de *Kittiksut* d'une multitude de grandes îles, entre lesquelles est le détroit de Hambourg. Au nord-est elles ont un troisième passage, qui conduit dans les terres à une péninsule, où se trouve un havre commode pour les vaisseaux qui font la pêche de la baleine. A une demi-lieue sur la côte, à l'ouest, est la maison ou communauté des frères Moraves du Groënland,

qu'on appelle *Neu-Hernhutt*, et à une pareille distance au nord, la colonie de *Bonne-Espérance*. Elle consiste en une maison, où logent le facteur et le missionnaire avec leurs gens ; puis une église, un magasin, une forge et une brasserie.

A deux lieues au-dessus s'élève l'île de *Saal berg*, ou la montagne de la Selle, tirant son nom de sa cime, qui ressemble à une selle de cheval. On la voit de quarante lieues de loin. Les oiseaux s'y retirent dans les nuits de l'hiver. Tout auprès, on trouve l'île aux Ours et l'île *Aupillartok*, qui ont environ huit lieues de long, et sont entre deux baies.

L'une de ces baies tire au sud-est, vers *Pissiksarbik*, où la pêche est bonne; elle est terminée par une autre plus petite qui s'avance dans les terres.

L'autre baie est au nord. Elle a à l'ouest *Kanneisut*, pays plat et désert, coupé de rochers. On y trouve pourtant une pêcherie de saumon, avec un lac d'eau douce, long de huit lieues, mais très-peu poissonneux. Cette baie du nord se divise en deux branches : l'une s'appelle *Uiaraksoak;* ses bords fournissent une pierre blanche et douce comme de la craie; l'autre branche est converte de glaces.

Telle est à peu près la colonie de Bonne-Espérance, qui fut d'abord placée à l'île de Kanghek, en 1721, puis transportée dans le continent en 1728. Tout ce quartier était sans comparaison le meilleur de la côte occidentale,

et contenait quelques milliers de Groënlandais; mais depuis que la petite vérole l'eut dépeuplé en 1733, il ne s'est pas rétabli pour le nombre des habitans. Un facteur, qui s'est attaché à faire un dénombrement exact de la population de ces côtes, n'a trouvé, dans l'espace de quarante lieues, que neuf cent cinquante-sept Groënlandais domiciliés; encore est-ce un canton des plus peuplés; car, si vous en exceptez la côte du sud et la baie de Disko, vous pourrez voyager l'espace de vingt lieues sur ces côtes sans trouver un seul individu. En supposant donc qu'il y ait quatre cents lieues de pays habité, et 1000 âmes par quarante lieues, eu égard au sud et au nord de la côte, qui sont assez peuplés, le total de la population devrait monter à 10,000 âmes. Cependant le facteur dont nous avons parlé n'en compte que 7,000. Il assure qu'en 1730 le Groënland pouvait avoir 30,000 habitans indigènes, et qu'en 1746 il n'en trouva que 20,000. Depuis cette époque, ce nombre a diminué encore des deux tiers.

La quatrième colonie est à *Zukkertop*, située à 65° 48', et fondée en 1755, à soixante-six lieues de celle de Bonne-Espérance. Son nom dérive de trois montagnes qui ont la forme conique d'un pain de sucre, et qui servent de signal aux navigateurs pour entrer dans son havre. C'est un des meilleurs et des plus sûrs qu'il y ait dans tout le pays, à une demi-lieue de la haute mer, entre deux petites îles qui

le couvrent. Outre le poisson et les oiseaux que cette côte fournit en abondance, on y voit de temps en temps des baleines; mais les Groënlandais en prennent rarement, et les Européens jamais, faute de bateaux propres à cette pêche.

Au-dessus de Zukkertop, on passe deux baies, dont l'une, longue de trente-cinq lieues, est bordée de verdure; puis à vingt lieues plus loin on trouve une grande île au milieu d'une foule de petites. Elle est remarquable par de grosses baleines et la quantité de saumons qu'on y pêche. La terre y contient une sorte d'argile blanche, qui brille comme l'argent, et ne brûle point dans le feu. Parmi les rochers qu'on y voit, il en est un fort grand, avec une vallée profonde, où la marée amène, dans les beaux jours d'été, quantité de phoques, qui se trouvant à sec dans le reflux, sont pris comme dans un filet par des Groënlandais qui les tuent. A quarante lieues de Zukkertop, est la baie d'*Amarlok*, auprès de laquelle on prend tous les ans quelques baleines.

La cinquième colonie est celle d'*Holtinburg*, fondée en 1759, l'une des plus commodes pour le commerce et le séjour.

La sixième est celle de *Sud-Bay*, à 67° 30'. Elle avait été formée en 1756; mais depuis l'établissement de celle d'Holsteinburg, on n'y tient plus qu'un homme pour tirer l'huile de baleine des Groënlandais qui sont au voisinage.

La septième colonie fut appelée *Égèdes-Minde* par le capitaine Égède, qui l'établit en

1759, et voulut perpétuer ainsi la mémoire de son père, ce sage et zélé missionnaire à qui le Danemarck est redevable de ses établissemens dans le Groënland, et l'Europe des plus justes notions que nous ayons de ce pays éloigné. La pêche de la baleine avait très-bien réussi d'abord dans les trois dernières colonies; mais les Groënlandais les fréquentent peu depuis quelque temps, quoique le pays soit excellent pour la pêche et la chasse : leur raison est qu'à Égèdes-Minde les glaces ferment le port durant tout l'hiver jusqu'au mois de mai, et qu'alors la saison de pêcher la baleine est passée; aussi délibère-t-on si l'on ne transportera pas cette colonie aux îles de Dunk.

La huitième est à *Christians Haab*, établie en 1734, à 69° 30', ou, selon d'autres, à 68° 34'.

La neuvième colonie est à *Claus-Haven*, qui est plutôt un comptoir. A quatre lieues plus avant dans le nord est *Isfiord*, ou la baie de glace, où fut jadis un port ouvert, qui maintenant est fermé par les glaces; car il en sort chaque année des montagnes entières.

La dixième est celle de *Jacob's Haven*, ou le port de Jacob, pratiqué en 1741. Le commerce des trois précédentes n'occupe qu'un seul vaisseau, dont la charge est de quatre cents muids d'huile de baleine, chacun de trois cent vingt pintes.

La onzième colonie est entre le 69e. et le 70e. degré, à *Rittenbenk*, fondée en 1755.

Enfin la douzième est à *Noogsoak*, à l'extrémité du Weigats. Elle fut érigée en 1758.

La nature a semé par tout l'univers des objets dignes de notre contemplation; et lorsqu'elle cesse de nous prodiguer ses bienfaits, elle attire encore nos hommages, même par l'effroi qu'elle nous inspire. Mais parmi les horreurs dont elle s'environne quelquefois, et qui doivent entrer dans le dépôt de ses trésors pour composer le système d'où résulte le bien universel, rien ne mérite plus l'attention d'un être intelligent et curieux que ces masses énormes de glace dont elle a revêtu les pôles du globe, et fortifié pour ainsi dire les pivots de la terre.

Il faut que le Groënland soit comme pétrifié de glaces, à voir la prodigieuse quantité qu'il en flotte au loin sur toute la face des mers dont ce pays est entouré. C'est un spectacle qui n'est pas sans quelque plaisir que ces montagnes de glaces, qui représentent à l'imagination tout ce que l'œil a vu sur la terre, et où la nature semble se divertir à reproduire les ouvrages de l'art. Tantôt c'est une église avec un clocher qu'on se figure voir dans le lointain; tantôt un château avec ses tours et ses créneaux; quelquefois c'est un vaisseau qu'on croit fendre la mer à pleines voiles; et souvent il arrive qu'un pilote, trompé par l'éloignement et la ressemblance, s'écarte de sa route et redouble la manœuvre pour aborder ce navire imaginaire; d'autres fois ce sont de grandes îles couvertes de plaines, de

vallons, et surtout de montagnes dont la tête s'élève à six cents pieds au-dessus des eaux. Un missionnaire, homme d'ailleurs peu crédule et digne de foi, rapporte qu'à la baie de Disko, dans un fond de trois cents brasses d'eau, l'on a vu de grandes montagnes de glaces subsister des années entières, au point qu'il y en avait une qu'on appelait *la ville d'Amsterdam*, et une autre *la ville de Harlem*, et que les voyageurs, allaient radouber leurs vaisseaux et décharger leurs marchandises sur ces villes flottantes.

Cette glace est pour l'ordinaire très-dure, claire et transparente comme du verre, d'un vert pâle ou d'un bleu céleste; mais quand on l'a fait fondre et regeler, elle devient blanche. On en voit qui tire sur le gris, et même sur le noir, mêlée et incrustée de terre, de pierres et de broussailles que la pluie y a fait entrer, et qui sont incorporées avec la glace comme le ciment dans une muraille.

Ces blocs et ces masses, grandes ou petites, se rencontrent sans nombre dans les baies du détroit de Davis, surtout au printemps, après une violente tempête qui les a détachées des terres voisines et jetées par pièces dans le détroit où elles se pressent vingt et trente à la fois, se heurtent, se brisent, s'écartent, se rejoignent et s'entassent l'une sur l'autre, par l'embarras de passer dans un chemin qu'elles se ferment à l'envi.

Quelques-unes s'attachent et séjournent su

les côtes plates, jusqu'à ce que le soleil les ait insensiblement fondues, ou que le flux, les tempêtes et les courans les aient enlevées des bords de la côte pour les entraîner à la mer.

Il y a des glaces qui s'épaississent entre les rochers jusqu'à les surpasser de leur propre cime : elles sont bleues, percées de fentes et de cavités, sillonnées par les torrens de pluie, et couvertes de neiges qui, dans une continuelle alternative de fontes et de gelées, s'élèvent d'année en année à une hauteur prodigieuse. Elles sont d'une nature plus solide que les glaces flottantes, et ne sont pas moins curieuses par leurs décorations. On y voit comme des arbres avec leurs branches et des flocons de neige à la place des feuilles : ici ce sont des colonnades et des arcs de triomphe ; là des portiques et des façades avec des fenêtres ; et les rayons de lumière azurée qui sortent du fond de ces miroirs naturels réfléchissent au-dehors comme des images de gloire céleste.

Il est difficile d'expliquer comment se forment et d'où viennent ces énormes montagnes de glace qu'on voit flotter sur une immense étendue de mer. Les uns disent qu'elles naissent de la mer elle-même qui se gèle jusqu'au fond dans les baies, d'où elles sont détachées par les fontes de neige qui débordent au printemps, puis grossies par les brouillards et les pluies qui se congèlent, enfin emportées par les vents dans le grand Océan. Mais, outre

que la mer se glace rarement à plus de six pieds de profondeur, et qu'on ne la trouve jamais prise jusqu'au fond dans les baies les plus petites et les plus calmes, on observe que ces pièces de glace ne sont point salées, mais douces comme l'eau des rivières ; il est donc à présumer qu'elles sortent, pour la plupart, des fleuves et des ruisseaux, ou des montagnes et des rochers qui les forment dans leurs profondes cavernes.

Ces montagnes sont si hautes, que la neige, surtout quand elle vient du nord, ne saurait y fondre le jour et doit se glacer la nuit. Elles ont des cavités où le soleil ne darde jamais un de ses rayons; il y a sur la pente de ces montagnes de petits tertres où la neige et la pluie se tournent en glace. Lorsque les monceaux de neige viennent à s'affaisser sous leur propre poids, et qu'entraînés par la pluie ils roulent sur le sommet de ces écueils qui sortent et s'avancent des flancs d'une montagne, alors ils rencontrent une espèce de plaine ou de plate-forme élevée, où les glaces s'étant comme enracinées, la neige se gèle et grossit de toute sa masse durcie l'ouvrage des hivers. Il s'y forme à la longue une épaisseur de glace où les nuits ajoutent beaucoup plus de volume et de poids que les beaux jours n'en peuvent diminuer. Ces masses énormes, qui sont comme accrochées ou suspendues aux rochers, fondent bien moins à leur sommet qu'au pied ou dans les voûtes et les creux que le dégel y

forme insensiblement. Quand les fondemens et la base en sont ainsi minés par la chaleur même de la terre qui respire au printemps, la glace alors, croulant sous son fardeau, se brise, se détache et roule de roc en roc avec un fracas épouvantable ; et lorsqu'elle pend sur des précipices et qu'elle tombe dans une baie où elle se rompt en grosses pièces, on entend comme un bruit de tonnerre, et l'on éprouve sur la mer une agitation si forte, que les petits bateaux qui se trouvent par hasard au voisinage des côtes en sont quelquefois submergés avec les Groënlandais qui venaient y pêcher.

Les crevasses qu'on découvre dans ces montagnes de glace viennent de ce que l'eau de neige dégelée au-dessous, se gelant de nouveau pendant la nuit, enferme dans son sein une grande quantité d'air. Cet air emprisonné cherche à se délivrer par sa propre élasticité, et à briser, ou du moins à étendre les limites de son enceinte ; et comme l'air et l'eau qui sont glacés par la gelée dans une bouteille, en se raréfiant, font éclater en pièces le vase où ils étaient contenus, de même on voit se fendre et se briser avec fracas ces montagnes de glace où l'air avait été surpris et comme investi par le froid. Cette éruption de l'air est même accompagnée d'un bruit très-effrayant et d'une secousse si violente, que les personnes qui se trouvent auprès sont obligées de s'asseoir par terre de

peur d'être renversées : en même temps la terre, les bois, les pierres, les hommes ou les bêtes que les vents ou quelque accident avaient enveloppés dans ces masses de neige glacée en sont comme vomis par ces volcans de glace, s'il est permis de donner le même nom à des effets semblables de causes aussi différentes que le sont le froid et le feu.

Ce sont, au reste, des phénomènes que la nature a rendus très-fréquens dans les montagnes de la Suisse. Puisque les Alpes, et même les Cordillières, placées sous la ligne équinoxiale, sont toujours couvertes de neige et de glace, faut-il s'étonner d'en voir des montagnes éternelles sur les mers et les terres du Groënland à 10 ou 15 degrés du pôle? Cependant il ne faut pas croire que le froid augmente toujours en raison directe de la distance de l'équateur ; car non-seulement les Groënlandais vivent au 76e. degré de latitude, et les Européens au 71e., mais il y a bien des jours d'été où il ne tombe que de la pluie sur les plus hautes montagnes du Groënland, et où la neige s'y fond en tombant. A la vérité, ces montagnes n'ont pas trois mille deux cents toises de hauteur comme celles du Pérou, ni deux mille cinq cent cinquante comme le Mont-Blanc, mais tout au plus mille : or l'on sait qu'à l'égard des montagnes, le triple d'élévation équivaut, pour le froid, à plus de deux mille lieues d'éloignement de l'équateur.

Il est certain que les montagnes de glace

qui nagent sur les mers du nord y rendent la navigation difficile et périlleuse, mais beaucoup moins qu'on ne se l'imagine. Comme on les voit de loin, et qu'elles flottent à de grandes distances les unes des autres, on les évite sans peine, à moins qu'un brouillard épais ne les dérobe à la vue, et qu'une tempête violente, ou même la force des courans dans un temps calme, ne pousse et ne brise les vaisseaux contre ces écueils mouvans. Cependant, il est rare qu'il périsse quelque navire par ces accidens, même dans la baie d'Hudson, d'autant plus qu'on a toujours soin, sur les vaisseaux, de commettre un ou deux hommes pour veiller jour et nuit à ce danger. Les plaines de glace sont beaucoup plus à craindre que les montagnes; les côtes du détroit de Davis sont presque toujours couvertes de plaines glacées et flottantes; de sorte que les navigateurs sont obligés de les esquiver ou de tourner tout autour jusqu'à ce qu'ils trouvent un passage ouvert par les vents ou les courans : encore est-il bien hasardeux de s'y engager, parce qu'un vent ou un courant tout contraire, ou la marée ou la tempête venant à rapprocher ces glaces, elles peuvent croiser un vaisseau dans sa route, l'investir et le mettre en pièces.

Ces glaces, flottantes comme des radeaux, occupent quelquefois un espace de deux cents lieues de longueur sur soixante ou quatre-vingts de largeur; et quand les vents ou les courans

ne les séparent pas, elles se suivent de si près, qu'un homme pourrait sauter d'une pièce à l'autre, et même voir distinctement les jointures où elles se sont réunies. L'épaisseur n'en est pas toujours égale ; mais elles ont communément neuf à douze pieds. Elles sont salée parce qu'elles ont été formées de la congéla tion de la mer : ce n'est pas qu'il ne s'en mêl aussi que l'eau douce a fournies ; mais on le distingue aisément à leur transparence. Il y e a de cette espèce qui s'épaississent depuis quatr brasses jusqu'à dix, en se formant de plusieur plans de glace attachés et collés l'un sur l'autr par la gelée. Ces masses s'élèvent au-dessus d la mer, et contiennent quelquefois une grande quantité d'eau douce, comme le bassin d'un étang. On en voit aussi qui sont surmontées de grandes ou petites montagnes de glace ; mais celles-ci se séparent de la plaine flottante, parce qu'elles donnent plus de prise au vent et au courant. Ces campagnes, vitrifiées par le froid, représentent de loin une perspective très-riche et fort variée. A mesure qu'on approche de ces glaces, l'air devient plus froid ; elles s'annoncent aussi par un brouillard épais et bas, qui les accompagne et les dérobe aux yeux. Cependant quelques navigateurs ont observé dans le détroit de Davis que cette sorte de brouillard se dissipe à proportion qu'on est plus voisin des glaces ; de même qu'en avançant plus au nord, on rencontre moins de glace et un air plus chaud.

C'est surtout par les relations de ceux qui vont faire la pêche de la baleine au Spitzberg que nous pouvons connaître ces glaces flottantes, leurs causes, leurs effets, et ce qu'il y a de plus curieux et de plus important à savoir sur ce prodige effrayant des climats et des saisons.

La mer commence à charrier des glaces au Spitzberg dans les mois d'avril et de mai. Elles viennent au détroit de Davis en très-grande quantité, partie de la Nouvelle-Zemble, et la plupart le long de la côte orientale du Groënland, portées de l'est à l'ouest, suivant le mouvement le plus général de la mer. Elles sortent en grandes pièces, et semblent des campagnes ou des îles couvertes d'une neige épaisse. Quand la glace se détache dans tous les autres endroits, elle tient encore fortement au Spitzberg; d'où l'on a conclu qu'il doit y avoir de la terre ferme à l'extrémité du pôle, puisque la glace y est prise. Avant d'apercevoir ces glaces fixes, on les reconnaît à la blancheur de l'atmosphère qui les couvre. Elles ne sont pas d'un clair transparent et poli comme celles d'eau douce, mais elles ressemblent à du sucre; d'ailleurs spongieuses, parce qu'elles fondent par-dessous, et par-là plus approchantes de la couleur verte du vitriol. Quand les pêcheurs de la baleine ne veulent pas se hasarder au milieu de ces glaces dispersées, ils ancrent leurs vaisseaux à la glace fixe, ou même à quelque champ de glace flottante; mais c'est toujours

une situation dangereuse : car si la furie des vagues enflées par la tempête vient à briser ces glaces en morceaux, outre la commotion subite et violente qui en résulte sur la mer, il s'y forme un mouvement de tourbillon qui roule tous ces débris au centre ; et si le vaisseau se trouve au milieu de ce tourbillon, il est perdu : aussi se garde-t-on plus soigneusement de ces glaces brisées que des autres, parce qu'emportées plus rapidement par le courant, elles assaillent un navire de tous les côtés et le mettent en mille pièces, quoique la construction de cette espèce de vaisseaux soit d'une plus forte résistance. Quand il leur arrive d'être ainsi brisés, l'équipage se sauve sur la glace ou dans la chaloupe, jusqu'à ce qu'un autre vaisseau vienne le recueillir sur son bord. Cependant il faut que les vaisseaux suivent les baleines à travers les glaces, où elles se retirent quand elles se sentent saisies par un harpon : mais les pêcheurs ont alors la précaution d'attacher une pièce de glace à la poupe du vaisseau pour retarder la rapidité de sa course, et ne pas risquer qu'il soit emporté par la force des vents ou des flots contre ces îles de glace ; ou bien ils en écartent les plus grosses pièces avec de longues perches armées de fer ; ou même ils défendent les flancs de leur navire en y suspendant des baleines mortes, du moins la queue ou les nageoires de cet énorme animal.

Crantz, cherchant l'origine et la source de

ces glaces, qui semblent boucher le passage du détroit de Davis, dit qu'elles ne peuvent se former dans ce canal, tant à cause de l'agitation du flux et du reflux que de la rapidité du courant, augmentée par la force des vents. Le peu de glaces qu'il peut y avoir entre les îles et dans les golfes qui sont à l'abri du vent, ou même dans la baie de Disko, disparaît bientôt, emportée par les courans à la côte de l'Amérique. C'est de la côte orientale du Groënland que viennent les glaces qui couvrent ses bords à l'occident. Il paraît donc qu'elles ne peuvent sortir que de la mer Glaciale, qui, s'étendant de la Tartarie jusqu'au pôle, a bien assez de longueur et de largeur pour fournir tant de glaces. Mais, dit Crantz d'après Buffon, si sous le pôle ce n'était qu'une mer, elle ne s'y gèlerait pas, soit à cause du mouvement continuel des vagues agitées par l'oscillation de la marée et par l'inconstance des vents; soit parce que le froid n'y est pas aussi excessif que le fait présumer la latitude du climat. S'il y a des terres sous le pôle, la glace n'y prendrait pas pour cela de façon à couvrir toute l'étendue de la mer Glaciale. Il faut donc supposer que celle-ci reçoit tout ce qu'elle en donne des fleuves de la Grande-Tartarie, des côtes de la Nouvelle-Zemble et du Spitzberg, et de la côte orientale du Groënland, d'où toutes ces glaces sont portées, par un grand courant uniforme et régulier, le long de l'Islande, autour du cap des États, vers le détroit de Davis, au

65e. degré de latitude, où le même courant de l'est à l'ouest les rejette des côtes du Groënland vers celles de l'Amérique.

Les petits golfes, que les montagnes mettent à l'abri des vents, se gèlent tous les hivers, et se couvrent de pièces de glace, qui sont les unes d'eau salée, et les autres d'eau douce. Mais les vents impétueux du printemps les brisent et les poussent à la mer. On voit de ces glaces s'étendre l'espace de plusieurs lieues sur le bras gauche de Bals-Fiord, au nord de cette baie. « C'est une chose que j'ai examinée avec attention, dit Crantz, dans un voyage que je fis à Pissiksarbik. J'allai six lieues plus avant dans la baie, et je la trouvai encore couverte de glace le premier juin, mais pourtant libre et navigable près de la terre. Je descendis et fis une lieue à pied dans un vallon pour voir quelques ruines des anciens Norwégiens, sur les bords d'un grand lac d'eau douce; mais ce n'est plus qu'un grand amas de pierres couchées sous les herbes. La vallée me parut large d'une lieue, et longue de deux : elle est traversée d'un petit ruisseau qui s'égare, s'arrête, et forme dans sa route divers petits étangs. Les montagnes voisines ne sont pas aussi raides que celles qui s'élèvent en pleine mer; elles offrent à l'œil une assez riante perspective de verdure. Le soleil, qui me brûlait entre ces coteaux, m'obligea bientôt d'en descendre. Tandis que mes matelots groënlandais étaient occupés à la pêche du saumon, je gagnai seul

une petite montagne, d'où j'aperçus au nord la baie couverte de glace vers son embouchure. J'eus la curiosité de traverser un marais d'une demi-lieue de largeur, tapissé d'un gazon, où passent les Groënlandais quand ils vont, avec leurs canots sur la tête ou sous le bras, prendre des phoques aux bords de la baie. Mais, comme je ne pouvais pas bien voir les glaces dans toute leur étendue, j'avançai plus loin, par ce même chemin, sur une langue de terre élevée. Là, je découvris un champ de glace qui s'étendait à la longueur de douze lieues sur une de largeur. Un peu plus loin, on la voit occuper jusqu'à vingt lieues dans ces deux dimensions; mais je ne pus discerner la mer d'aucun côté, quoiqu'un certain brouillard dont elle se couvre me fît juger à peu près où devait être l'embouchure de la baie. Il ne me fut pas permis d'aller plus loin; il était dix heures du soir, et le soleil se couchait. Du côté de l'est, ou des terres, je vis une plaine de glaces brisées flotter l'espace d'une lieue en long sur une demi-lieue de large. Elles s'élevaient ensuite, autant que je pus les distinguer, jusqu'à la hauteur d'une tour assez grande, et présentaient, d'une montagne à l'autre, comme une rue de maisons, avec des toits en talus terminés en pointe. Je m'imaginai que c'était là la fin de la baie; car au delà je vis la glace s'élever en amphithéâtre entre les montagnes l'espace de six lieues, semblable aux cascades d'un torrent écumeux qui se précipite de roche

en roche. Une montagne assez peu élevée, et qui n'avait pas beaucoup de neige, terminait à l'orient cette longue perspective de glace, qui s'étendait fort loin à droite et à gauche. »

En général, les glaces suivent la direction des courans ou des vents. Si le vent est à l'ouest, il pousse les glaces dans les baies, de concert avec le flux des marées. S'il tourne à l'est ou au nord, il les chasse et les reporte à la mer avec le reflux. De là elles suivent les courans au nord, d'où elles se détournent au sud des terres septentrionales de l'Amérique, jusqu'à ce qu'elles y soient fondues par le soleil. Ainsi la côte occidentale du Groënland est alternativement couverte ou délivrée des glaces selon l'influence et la direction des marées, des vents ou des courans. Quand elles sont à une certaine hauteur, si c'est alors le vent d'ouest qui domine, les Groënlandais ne peuvent se mettre en mer sans courir de grands risques. Mais ce concours de difficultés arrive rarement, et ne dure guère plus de quinze jours.

La Providence a d'ailleurs dédommagé les habitans du Groënland des peines de la mer par des avantages que cet élément leur rapporte. Si la nature leur refuse des forêts et des arbres, elle ordonne à l'Océan de jeter sur leurs côtes une grande quantité de bois que les glaces des montagnes ont enfermé dans leur sein, ou du moins entraîné dans leur chute : sans cela, les Européens ne sauraient comment se chauffer en ce pays-là, et les Groënlandais

manqueraient de matériaux pour construire leurs maisons, leurs tentes et leurs bateaux, et surtout pour emmancher ces flèches ou ces harpons qui leur procurent la subsistance, les vêtemens, le chauffage et la lumière, par la pêche et la chasse. Parmi ces provisions de bois que leur apportent les courans, on voit de grands arbres déracinés, qui, roulant des années entières sur les flots et les glaces, ont perdu leurs branches et leur écorce, et se trouvent rongés par le temps et les vers. Ce sont ordinairement des saules, des aunes, du bouleau, qui viennent des baies du sud, ou des trembles que la mer charrie de plus loin; mais la plus grande partie consiste en pins et en sapins: cette dernière espèce est un arbre dur et rougeâtre, traversé de veines très-sensibles; il est d'une odeur plus agréable que le sapin ordinaire.

Ce bois vient de quelque pays fertile sans doute, mais froid et montagneux. Quel est-il? on l'ignore: ce ne peut être la terre de Labrador, contrée de l'Amérique assez voisine du Groënland, parce que ces arbres viennent avec les glaces que les courans poussent en Amérique, loin de les en amener. On pourrait plutôt croire qu'ils seraient apportés du Canada par un courant qui les pousserait au Spitzberg, et de là sur le Groënland; mais ce devrait donc être des bois du nord de l'Amérique, et surtout des chênes, qui sont très-communs dans le Canada: cependant on ne

recueille, en fait de chênes, que quelques planches de vaisseau. Ellis, qui a trouvé de ce bois flottant dans la baie d'Hudson, dit qu'il y a des gens qui le croient venu de la Norwége : mais, ajoute-t-il, les vents du nord-est, qui sont très-violens dans ces contrées, repousseraient ces débris, comme les courans qui portent du sud au détroit de Davis et à la baie d'Hudson arrêteraient tout ce qui peut venir de l'Amérique aux côtes du Groënland. Ellis conclut donc que les terres méridionales de ce pays même fournissent la grande quantité de bois dont sa rive occidentale est toujours couverte par les glaces ; mais il établit son sentiment sur le rapport d'Égède, qu'il a mal entendu ; car celui-ci dit qu'au midi le Groënland produit des saules et des aunes aussi gros que la cuisse ; mais les bois flottans sont des pins de la grosseur d'un mât de navire ; or, l'on n'en trouve point dans le pays d'où les fait venir le voyageur Ellis.

Ce bois, encore un coup, est apporté par les courans, et ceux-ci viennent de l'est. S'il y a quelque pays qui produise abondamment de cette sorte de bois flottans, c'est de là sans doute que la mer les tire en quantité ; et plus loin on en trouvera, plus il faut reculer la terre qui les donne. Il faut donc l'aller chercher plus loin que l'Islande, où il ne croît pas de gros arbres. C'est donc au pôle ou plus vers l'orient. Mais quand il y aurait des terres sous le pôle, il est à présumer qu'elles ne produi-

raient guère que des arbrisseaux ou des buissons, comme le Groënland; ainsi ces grands arbres flottans ne pourront venir que de la Sibérie, où les bois sont arrachés des montagnes par les grosses pluies et les débordemens, qui enlèvent des pièces de terre toutes couvertes d'arbres, les roulent dans les grandes rivières, et de là dans la mer. Ensuite les glaces flottantes les entraînent avec le courant vers le pôle, jusqu'au voisinage du Spitzberg, où les courans du nord les repoussent entre l'Islande et le Groënland au sud-est, et, par le cap des États, les jettent dans le détroit de Davis. Mais comme c'est vers le 65e. degré que le courant commence à changer, les bois flottans cessent d'aller au nord, et se détournent à l'ouest de l'Amérique; aussi n'en trouve-t-on point à la baie de Disko ni au-dessus. Cependant il vient des sapins au Kamtchatka, qui n'en produit point; et les habitans disent que ce sont les vents d'est qui les leur amènent, sans doute de la contrée de l'Amérique opposée au Kamtchatka. Dans ce cas, on pourrait supposer que ces sapins, poussés de l'Amérique par les grands courans, qui vont de l'est à l'ouest, suivant la direction naturelle de l'Océan, font le tour du Kamtchatka, et passent devant la Léna, grand fleuve de la Sibérie, qui les pousse au nord vers le Spitzberg et la côte orientale du Groënland.

Après les glaces et les bois flottans sur la mer de Groënland, il n'y a rien de plus digne de l'attention des observateurs que le cours des

marées. Le flux qui détermine la force et la direction des courans change régulièrement au Groënland comme sur les autres côtes de l'Océan, et suit le cours périodique des phases de la lune. Du sud au nord, il va toujours en diminuant, depuis la hauteur de trois brasses, et ne monte pas plus d'un pied au-dessus de la baie de Disko. Cependant, en ce lieu-là même, il s'élève de trois brasses aux grandes marées, c'est-à-dire, aux nouvelles et pleines lunes. Le vent augmente avec le flux, de façon qu'on prévoit l'un par l'autre; ainsi, trois jours avant et après les grandes marées, surtout de l'équinoxe, on doit s'attendre à des tempêtes, quoiqu'elles n'arrivent pas toujours.

L'aiguille aimantée varie dans la boussole de deux points et demi, c'est-à-dire environ de 28°, tournant vers l'ouest. A l'extrémité de la baie de Baffin, elle varie de cinq points ou 56°; et c'est la variation la plus considérable qu'on ait encore observée.

Les puits et les sources qui sont avancés dans les terres montent et baissent avec les changemens des phases de la lune et des périodes des marées. En hiver, dans le temps même où tout est couvert de glace et de neige, on voit sourdre et disparaître avec le flux et le reflux des fontaines toutes nouvelles, dans des lieux où communément il n'y avait point d'eau, et fort élevés au-dessus du niveau de la mer; car, en général, le Groënland n'est pas aussi bien fourni d'eaux que les pays élevés des climats

plus chauds, et la plupart des sources, qui d'ailleurs offrent une eau claire et même très-saine, sortent d'un terrain imbibé d'une neige fondue qui se filtre dans ses veines. On trouve çà et là, dans les vallons, de beaux étangs formés et entretenus par les glaces et les neiges qui distillent des montagnes. Il ne peut y avoir de grandes rivières en ce pays de frimas; car il est traversé de petits vallons serrés entre des montagnes escarpées, dont le sommet très-élevé se couvre de glaces qui, ne fondant point, fournissent peu de torrens. Les sources qui donnent de l'eau dans l'été sont bientôt arrêtées par le froid des hivers : ainsi les hommes et les animaux de Groënland mourraient de soif, si la Providence n'y envoyait pas en hiver des pluies fréquentes et des fontes de neige qui remplissent les étangs.

Quoiqu'un pays où la neige et la glace ont des retraites éternelles ne puisse qu'éprouver un froid excessif, cependant il y est supportable, même au cœur de l'hiver, dans les endroits où les habitans jouissent des rayons du soleil pendant une heure ou deux, malgré la rigueur de la gelée qui glace les liqueurs les plus fortes jusque dans les chambres chaudes. Mais dans le climat où cet astre bienfaisant ne s'élève point sur l'horizon, les gens qui prennent du thé voient geler leur tasse sur la table où ils la posent. « La glace et la gelée, dit Paul Égède, dans son journal du 7 janvier 1738, tapissent l'intérieur de la cheminée jus-

qu'à l'embouchure des poêles, sans qu'elles puissent fondre au feu qu'on y fait tout le jour. Le tuyau de la cheminée est couvert d'une voûte de glace, percée de petits trous que la fumée a creusés en s'évaporant. Les portes et les murailles sont plâtrées de neige ou incrustées de glace; et ce qu'on aura peine à croire, tout gèle dans l'intérieur des maisons, le linge dans les tiroirs, le bois du lit, le duvet même des oreillers et des lits se gèle d'un pouce d'épaisseur. Il faut casser la viande quand on la tire des barils pour la manger, et même, après qu'on l'a mise sur le feu dans de l'eau de neige, la surface doit bouillir assez long-temps avant que la pointe du couteau puisse pénétrer au-dedans de la pièce de viande.» Tels sont les effets du froid à la baie de Disko: mais en général cette extrême rigueur fait bientôt place au dégel, et le temps passe de l'un à l'autre en quatre ou cinq jours.

Le plus grand froid commence, dans le Groënland comme partout ailleurs, à la nouvelle année, et devient si perçant aux mois de février et de mars, que les pierres se fendent en deux, et que la mer fume comme un four, surtout dans les baies. Cependant le froid n'est pas aussi sensible au milieu de ce brouillard épais que sous un ciel sans nuage; car, dès qu'on passe des terres à cette atmosphère de fumée qui couvre la surface et les bords des eaux, on sent un air plus doux et le froid moins vif, quoique les habits et les cheveux y soient bien-

tôt hérissés de bruine et de glaçons ; mais aussi cette fumée cause plutôt des engelures qu'un froid sec ; et dès qu'elle passe de la mer dans une atmosphère plus froide, elle se change en une espèce de verglas que le vent disperse dans l'horizon, et qui cause un froid si piquant, qu'on ne peut sortir au grand air sans risquer d'avoir les mains ou les pieds entièrement gelés. C'est dans cette saison qu'on voit l'eau glacer sur le feu avant de bouillir ; c'est alors que l'hiver pave un chemin de glace sur la mer, entre les îles voisines, et dans les baies et les détroits ; c'est alors que les Groënlandais meurent souvent de faim, ne pouvant aller dehors pour la chasse ou pour la pêche, ni pour se procurer la moindre nourriture; et quand ils sortiraient, où en trouveraient-ils ?

Un hiver si rigoureux est toujours bien long ; cependant ce peuple compte son été depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre ; car, durant les cinq mois de cet intervalle, il campe dans des tentes. Mais la terre n'est bien amollie et détrempée par le dégel qu'au mois de juin, encore n'est-ce qu'à la surface ; il ne laisse pas de neiger jusqu'au solstice d'été. La neige reprend au mois d'août, mais ne s'empare des campagnes qu'en octobre. On dit pourtant qu'il tombe moins de pluie et de neige dans le Groënland qu'en Norwége. Rarement voit-on la neige sur les bords de la mer au-dessus d'un pied de profondeur, si ce n'est dans les endroits où le vent en fait des

monceaux, et jamais elle n'y séjourne long-temps; quand elle ne fond pas au soleil, le même vent qui l'a entassée la disperse en tourbillons d'une poudre si subtile, que les habitans n'osent se montrer hors de leurs portes. Il y a des années de suite où la neige séjourne depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au solstice d'été, accumulée en certains endroits creux ou bas, à la profondeur de plusieurs brasses, où elle gèle bientôt de façon qu'on y peut marcher en sûreté avec des raquettes ou souliers de neige; et alors on voit quelquefois pleuvoir bien des jours avant qu'elle dégèle et se fonde.

L'été du Groënland, moins long qu'ailleurs, y est pourtant assez chaud pour qu'on soit obligé de se dégarnir quand on marche; surtout dans les baies et les vallons, où les rayons du soleil se concentrent sans que les vents de mer y pénètrent. L'eau qui reste dans les bassins et les creux des rochers après le flux s'y coagule au soleil, et s'y cristallise en un très-beau sel de la plus éclatante blancheur. Enfin la chaleur devient si vive sur cette même mer où la glace a duré six mois, que, dans certains jours sereins de l'été, le brai et le goudron se fondent tout autour des vaisseaux; mais ces effets sont rares, soit parce qu'ordinairement les étés sont rafraîchis par des vents qui soufflent du côté des îles de glace, au point que le soir on est obligé de reprendre ses doubles fourrures; soit à cause des brouillards frais qui règnent sur la côte depuis avril jusqu'au mois d'août, et qui quelque-

fois sont si épais, qu'à peine peut-on voir les vaisseaux devant soi. Souvent le brouillard est si bas, qu'on le confond avec l'eau même d'où sa vapeur s'élève; mais alors la cime des montagnes en est plus claire, et le voyageur, respirant aux rayons du soleil, porte sa tête au-dessus des nuages, tandis que ses pieds marchent dans les ténèbres.

En général, la plus belle saison du Groënland est l'automne; mais sa durée est courte, et souvent interrompue par des nuits de gelée très-froides. C'est à peu près dans ce temps-là que, sous une atmosphère noircie de vapeurs et teinte de rayons, on voit les brouillards, qui se gèlent quelquefois jusqu'au verglas, former sur la mer comme un tissu glacé de toile d'araignées, et dans les campagnes, charger l'air d'atomes luisans, ou le hérisser de glaçons pointus semblables à de fines aiguilles.

On a remarqué plus d'une fois que le temps et la saison prennent dans le Groënland une température opposée à celle qui règne dans toute l'Europe; en sorte que, si l'hiver est très-rigoureux dans les climats tempérés, il est doux dans le Groënland, et très-vif en cette partie du nord quand il est le plus modéré dans nos contrées. A la fin de 1739 l'hiver fut si doux à la baie de Disko, que les oies passèrent, au mois de janvier suivant, de la zone tempérée dans la glaciale pour y chercher un air plus chaud; et qu'en 1740 on ne vit point de glace à Disko jusqu'au mois de

mars, tandis qu'en Europe elle régna constamment depuis octobre jusqu'au mois de mai. Celui qui fait cette observation ajoute que le soleil, qui a coutume de reparaître au Groënland peu de jours après le nouvel an, ne s'y laissa voir qu'en février, quoique le ciel y fût clair et serein. L'observateur attribue ces deux effets, très-singuliers en eux-mêmes et par leur contraste, aux exhalaisons douces et imperceptibles qui furent repoussées aux bords du Groënland par les froids rigoureux des climats plus tempérés.

De même, l'hiver de 1763, qui fut extrêmement froid dans toute l'Europe, se fit si peu sentir au Groënland, qu'on y a vu quelquefois des étés moins doux.

En général, l'air du Groënland est pur, léger et très-sain. On y peut vivre long-temps en bonne santé, pourvu qu'on ait attention de s'y tenir habillé chaudement et d'y prendre une nourriture frugale et un exercice modéré; aussi n'y voit-on guère aucune des maladies communes en Europe, ni d'autre incommodité que le scorbut, et quelques maux d'yeux, ou douleurs de poitrine, qui procèdent des diètes longues et forcées, des froids excessifs, et de la blancheur éblouissante des neiges; mais ces maux sont rares. Les premiers missionnaires allemands que le zèle a transportés dans ces climats éloignés y ont joui trente ans d'une santé vigoureuse, sans aucune maladie considérable, malgré la vie étroite et dure qu'ils y

menaient, surtout dans les commencemens, où ils n'avaient qu'une mauvaise nourriture, qui même leur manquait souvent. Ces missionnaires parvenaient à la plus grande vieillesse parmi les glaces de l'ourse, tandis que leurs confrères mouraient jeunes dans des pays chauds. Les Groënlandais eux-mêmes se défendent très-bien des rigueurs de leur climat, et se trouvent plus incommodés des chaleurs de l'été et de l'humidité des hivers dans les ports d'Allemagne, quand ils y viennent, que des froids plus vifs et plus longs de leur pays natal.

Le temps y est variable; la pluie n'y dure guère, surtout à Disko, où le ciel, dit-on, est constamment beau durant l'été. On y voit peu de pluies d'orages ou de grêles subites : les vents y changent aussi souvent qu'ailleurs; quoiqu'ils viennent des terres ou des montagnes, ils ne sont pas si forts ni si froids qu'on se l'imagine, et même ils contribuent à rendre le temps plus beau. Buffon, qui veut que les vents suivent la température des zones, et qui, faisant régner le vent d'est ou le vent du soleil dans la zone torride, prétend que les vents des pôles soufflent aux zones glaciales, ne sait peut-être pas, dit Crantz, que plus on avance vers le nord, plus on éprouve de ces vents du midi qui causent des dégels au plus fort des hivers.

Cependant il y a des vents si impétueux en Groënland, principalement dans l'automne,

que les maisons s'en ébranlent et se fendent; les tentes et les bateaux en sont emportés dans les airs, et les flots de la mer balayés et dispersés en pluies sur les terres. Les Groënlandais assurent même que les ouragans ont souvent roulé dans l'air et mis en pièces des pierres qui pesaient deux livres. Quand ils veulent sortir pour mettre leurs canots à l'abri, ils sont obligés de ramper sur le ventre, de peur d'être le jouet des vents. En été, on voit s'élever de semblables tourbillons, qui bouleversent les flots de la mer, et font pirouetter les bateaux. Les plus furieuses tempêtes viennent du sud, tournent au nord, s'y calment, et finissent par épurer les eaux. C'est alors que la glace des baies est enlevée de son lit et se disperse sur la mer en monceaux. Ces tempêtes sont annoncées d'avance par un cercle qui se forme autour de la lune, et par des rayons de diverses couleurs qui brillent dans les airs.

Quelquefois il s'élève des nuages orageux d'où sortent des éclairs; rarement sont-ils accompagnés de tonnerre : et lorsqu'on l'entend par hasard, on ne peut discerner au bruit si c'est réellement la foudre qui gronde ou la glace qui se brise, ou des pierres qui roulent d'un rocher. On ne voit guère non plus dans le Groënland de tremblemens de terre ni de volcans, quoiqu'il soit voisin de l'Islande, où ils sont si communs. On n'y trouve pas même de pierres de soufre. Ainsi la nature économise ses fléaux comme ses bienfaits, épar-

gnant les orages et les pestes de la zone torride aux pays qu'elle a soumis à l'inclémence des hivers.

L'été n'a point de nuit pour les Groënlandais; car au-dessus du 66e. degré, le soleil ne se couche point quand il a atteint le signe du cancer. Sous le 64e. degré il ne disparaît qu'à dix heures dix minutes du soir, pour reparaître cinquante minutes après. Ce n'est pas qu'il ne reste environ trois heures quarante minutes sous l'horizon; mais comme on voit dans le mois de juin ses rayons toujours dardés ou réfléchis sur la cime des montagnes, on peut dire qu'il n'est pas tout-à-fait absent, d'autant plus que durant ce mois et le suivant il éclaire l'horizon par un crépuscule à la lueur duquel on lit et l'on écrit sans chandelle en très-petits caractères. Les habitans de cet horizon profitent de ces longs jours pour chasser et pêcher toute la nuit; et les navigateurs pour passer sans danger à travers les glaces des mers voisines. Quoique le soleil ne se couche point au fort de l'été, cependant sa lumière n'est pas aussi vive le soir qu'à midi; mais son éclat baisse insensiblement avec son disque et devient faible comme un clair de lune, au point qu'on peut fixer ses rayons sans en être ébloui.

Par la même raison que le Groënland a des jours sans nuit, il doit avoir des nuits totales et sans mélange de jour. La baie de Disko ne voit point la face du soleil depuis le 30 novembre jusqu'au 12 janvier. On n'a, pour sup-

pléer à cette absence, qu'un faible crépuscule qui naît de la réflexion des rayons que cet astre laisse tomber sur les hautes montagnes et sur les brouillards épais dont le froid compose l'atmosphère de la zone glaciale. Malgré cette absence du soleil, les nuits ne sont jamais aussi noires sous le pôle que dans les autres pays ; car la lune et les étoiles semblent y redoubler de lumière et de scintillation, et leurs rayons, répercutés par la neige et la glace dont la terre est couverte, jettent une lueur assez vive au milieu de ces nuits froides pour qu'on puisse marcher sans lanternes, et même lire facilement les caractères moyens d'imprimerie. Durant la disparition du soleil, la lune brille presque toujours sur ces climats ténébreux ; aussi ne l'y voit-on guère durant l'été, non plus que les étoiles, depuis mai jusqu'au mois d'août. Mais indépendamment de l'astre des nuits, on a pour s'éclairer une lumière continuelle qui brille dans le nord, et dont les nuances et les jeux variés font un des phénomènes les plus curieux de la nature.

« Sans entrer dans des recherches profondes sur la cause de cette lumière boréale, j'observerai, dit Crantz, que ni moi, ni personne de ceux qui ont vécu long-temps dans les pays les plus septentrionaux, nous n'avons jamais vu de véritable aurore boréale dans le nord ou le nord-est ; car ce n'en est point une que cette lumière bleue que l'atmosphère éclairée du soleil réfléchit sur l'horizon ; mais l'aurore bo-

réale part constamment de l'est ou du sud-est, d'où elle s'étend presque toujours jusqu'au nord-ouest, et quelquefois éclaire tout l'horizon. Ainsi les aurores boréales n'ont pas la même situation au Groënland que dans la Norwége, la Laponie, la Russie et les autres contrées de l'Europe. Au reste, comme les glaces de la mer et les volcans de l'Islande sont à l'est et au sud-est du Groënland, et que ces phénomènes augmentent de temps en temps comme les lumières boréales, il peut y avoir entre ces effets singuliers de la nature des rapports et des liaisons qui, bien constatés par une suite d'observations, nous aideraient à découvrir la cause de l'aurore boréale.

» Tout ce que j'ai remarqué de particulier sur ce phénomène, continue Crantz, c'est que le temps s'adoucit à mesure que la lumière de ces aurores est plus tranquille, et qu'à proportion qu'elle s'agite et devient plus rouge, il s'élève des tempêtes vers le sud. » Cette observation est directement contraire à celles que nous faisons dans la zone tempérée sur ces mêmes apparitions.

On voit aussi depuis quelques années des feux-follets qui tombent du ciel dans l'eau. Sans parler de l'arc-en-ciel, des étoiles errantes, et d'autres météores ou phénomènes communs dans tous les pays, il y a dans le Groënland, plus souvent qu'ailleurs, des parhélies et des cercles lumineux autour de la lune qui sont autant d'effets de la brume,

même dans le temps où le ciel paraît le plus serein. « J'ai vu, dit notre voyageur, un arc-en-ciel qui, au lieu de ses couleurs dominantes, n'offrait aux yeux qu'une raie d'un gris pâle sur un fond blanc. Le temps était alors obscurci et troublé par un nuage de grêle. Mais parmi tous les phénomènes, ce qui m'a le plus frappé et le plus occupé l'imagination, c'est d'avoir vu, dans un beau jour d'été fort chaud et très-clair, les îles de Kokernen présenter un aspect tout différent de celui qu'elles ont naturellement. D'abord elles paraissaient plus grandes comme à travers un verre de loupe, et si voisines, que de Godhaab ou j'étais j'en comptais à quatre lieues de distance toutes les pierres et les creux remplis de glace. Quelque temps après la scène changea de face, et ne laissa voir qu'une campagne couverte d'un bois taillis. A cette décoration succéda bientôt un tableau mouvant de toutes sortes de figures où se représentèrent tour à tour des vaisseaux avec leurs voiles et leurs pavillons, des châteaux antiques et ruinés avec des tours renversées, des nids de cigognes et mille fantômes semblables que les nuages peignent souvent à l'imagination, mais qui, s'éloignant peu à peu, s'évanouirent enfin sans retour. Dans ces sortes d'apparitions, l'air est ordinairement clair, mais cependant chargé de vapeurs subtiles comme dans un temps chaud et pesant. Lorsque ces vapeurs s'arrêtent à une certaine distance entre l'œil de l'observateur et les îles

de Kokernen, celles-ci s'agrandissent comme au travers d'un verre convexe; et communément deux heures après il s'élève un léger vent d'ouest qui ramasse les vapeurs et les condense en un petit brouillard avec lequel se perdent et disparaissent ces jeux de la nature.

Crantz termine cet article intéressant par des observations éphémériques, où il rend compte des variations du temps, qu'il a suivies durant une année entière.

L'hiver de 1761 fut extrêmement doux et d'un temps variable, avec très-peu de neige.

Au mois d'août, il y eut un beau soleil, fort chaud, entremêlé de grêle qui venait du midi. Vers la fin, on eut du brouillard, de la glace, mais point sur la mer. Ce temps fut accompagné d'un soleil chaud, suivi de neige et d'une pluie froide.

En septembre, le vent fut d'abord nord-est, le temps clair et chaud, la glace d'un pouce d'épaisseur où le soleil ne donnait point. Ensuite le vent tourna vers le sud, et le temps fut d'une chaleur calme et très-pesante, puis le vent au sud-ouest avec de la pluie; enfin une rude tempête du sud et puis du nord. Alors la terre fut gelée sans pouvoir dégeler au soleil. Il y eut deux ou trois pouces de glace, mais sur l'eau douce.

En octobre, vent du nord-est avec la neige, qui dura quelques jours; ensuite même vent orageux et froid, puis la neige épaisse de

quatre doigts, qui séjourna avec un temps très-mauvais venant du sud.

Au commencement de novembre, le vent du nord-est devint si froid, que l'eau gela dans les maisons, et les liqueurs au-dehors. Le fond des baies charria des glaces, et l'eau de la mer se gela. Cependant le soleil était si chaud durant le jour, que la neige disparaissait devant ses rayons. Ensuite le vent fut au sud, accompagné de grésil, puis le dégel, la grêle, la neige, enfin le vent au sud.

En décembre, tout fut couvert de neige. Après un temps d'orage et d'éclairs, vint un froid aussi vif qu'il en eût jamais été; mais il fut bientôt suivi d'un temps doux et de vents de sud-est; et l'année finit ainsi.

Le mois de janvier commença par des vents de nord-est, qui annoncèrent les grands froids de bonne heure, et charrièrent des glaces du fond des baies dans la mer. Ensuite le temps s'adoucit, la neige vint entremêlée de froids secs qui ne duraient que cinq ou six jours.

En février, même temps à peu près, mais bientôt suivi de grêle et de verglas; puis un temps doux, avec un peu de neige, puis le dégel et la grêle, avec les vents d'est et du midi; enfin le froid et la grêle tout ensemble.

Tout le mois de mars fut un printemps précoce; et la saison, plus douce qu'on ne l'a communément en Allemagne, fut accompagnée des vents du sud, d'est et de nord-est, mais qui se calmaient durant le jour. On s'attendit à un

mois d'avril froid, et à voir flotter les glaces par les vents du sud et d'orient.

En avril, le vent de nord-est amena d'abord des froids très-vifs qui devinrent supportables, puis un temps de grêle avec un vent de sud-est. On commençait à se passer de feu ; mais, vers la fin, le froid reprit très-vivement et se soutint, quoique le vent d'est amenât le dégel.

Au mois de mai le dégel fut interrompu par la gelée et de grandes neiges : ensuite des jours chauds et des nuits froides, puis la grêle à la fin.

Juin annonça l'été par des chaleurs. La terre dégela profondément. On sema les jardins. Vint ensuite un temps de neige froide, avec des vents de sud-ouest très-violens. L'été parut, mais rafraîchi par un vent de nord-est, et le mois finit par les brouillards et la grêle qui vinrent du sud-ouest.

Juillet produisit d'abord de la grêle, puis des jours chauds, mais agréables, suivis d'un vent du midi, dont la forte chaleur fut tempérée par le zéphyr de l'été.

L'auteur observe à la fin de ce journal que dans le Groënland il règne la plupart du temps un grand calme, dont la durée augmente à mesure qu'on avance dans le nord.

Il résulte en second lieu de ces observations que les vents sont aussi variables dans cette région que partout ailleurs. Souvent même il souffle un vent très-fort sur les côtes entre les îles, tandis qu'un calme profond domine sur la

mer, ou tout au contraire la mer est agitée et la terre tranquille. On voit aussi les vents de terre qni règnent dans le beau temps changer le lendemain avec les vents de mer.

On remarque enfin que, dans les plus rudes hivers, il y a des vents du midi qui amènent un temps doux et de la grêle. C'est ce qu'on voit surtout à Disko, et plus loin dans le nord. Ces vents du sud sont d'autant plus agréables, qu'ils soulagent les hommes et les animaux, en leur fournissant par le dégel des eaux à boire; mais ils occasionent aussi plus de glace, parce que la grêle et la neige, fondues au dégel, se regèlent d'autant plus vite dans les nuits froides, de même que l'eau, quand elle a été chauffée, est plus susceptible de congélation. Ainsi, comme le vent du midi souffle constamment au pôle arctique, il devrait y tempérer le froid par le dégel; mais aussi la glace y reprend plus fortement.

Les terres méritent d'autant plus d'être observées dans le Groënland, qu'il y en a très-peu; la mer qui l'environne ayant englouti presque toute la substance de ce pays dans ses golfes, où les glaces et les neiges brisées et fondues tombent et se précipitent avec ce qu'elles peuvent enlever et déraciner sur les rochers, qui ne sont, pour ainsi dire, que les ossemens nus et décharnés de la terre végétale et vivante. Ce qui lui reste de moelle et de séve n'est qu'une légère couche d'argile, de sable ou de tourbe. Cette argile, qui couvre

les environs de Godhaab, est d'un bleu pâle, mêlée de sable sans suc et sans consistance. Ailleurs on en trouve d'une espèce plus grasse, d'un gris clair, avec le brillant d'un minéral semblable à l'argent, et la vertu de résister au feu. Ici l'argile est mêlée d'un sable fin et léger très-luisant; et cette terre est propre à l'engrais des campagnes. Là, c'est une autre sorte de sable qui se mêle à l'argile; ce sable d'un beau blanc comme des perles, est extrêmement pesant. La plupart des terres sablonneuses du Groënland tirent sur le gris ou le brun, et sont mêlées de quantité de pierres; mais elles produiraient beaucoup de choses, si elles étaient engraissées.

La tourbe se trouve dans les endroits marécageux, avec un mélange de coquilles de moules, de sable et de gravier; mais elle n'est pas bonne à brûler. La meilleure est entrelacée de racines, de mousse et d'herbes séchées, et quelquefois de débris de pierres et de bois. On la trouve dans les terrains bas, partie sur un fond sablonneux, et partie sur le rocher. Cette tourbe contient aussi des pétoncles, qu'on ne retrouve point ailleurs dans le pays; ce qui, joint aux coquillages des moules, ferait supposer que la mer a couvert autrefois ce terrain. Mais il est encore plus probable qu'il s'est engraissé de la dépouille des montagnes voisines que la pluie a rongées jusqu'au roc. Une raison d'analogie vient à l'appui de cette conjecture; c'est que la meilleure espèce

de tourbe se trouve sur les sommets les plus élevés des petites îles désertes et de rochers presque nus, où des nuées d'oiseaux vont se jucher la nuit, et déposer leurs œufs durant le jour. Le peu de terre qu'il y avait sur ces hauteurs, étant mêlé avec le fumier de ces oiseaux, a dû produire de la mousse et du gazon dans son temps; ces végétaux, nourris de nouvelles couches de fumier, de plumes, de coquilles d'œufs, d'ossemens, et d'autres débris qu'on déterre jusqu'à une certaine profondeur, ont formé à la longue un bon lit de tourbe de deux pieds d'épaisseur, qui couvre la cime des rochers. Cette tourbe est dure à couper, à cause des racines de végétaux dont elle est hérissée; mais elle fait un très-bon feu et une belle flamme.

Après la terre viennent les rochers. On ne peut guère dire ce qu'ils contiennent, parce que les montagnes du Groënland ne sont pas assez accessibles pour qu'on y fouille. Mais, au défaut d'autres recherches, il est permis de juger des matières que renferment ces rochers par celles de leur surface, et par les fragmens ou les débris qui s'en détachent. Si les montagnes voisines du pôle sont moins hautes que celles des environs de l'équateur, elles ont aussi moins de neige et de glace, surtout les plus méridionales du Groënland. Celles-ci ne présentent qu'une roche dure d'un gris clair, sans lits ni veines bien distinctement tracés; on n'y trouve habituellement de la neige que dans des

fentes ou des crevasses profondes. Mais les glaces et les neiges ont établi leur séjour éternel dans les montagnes qui forment un large dos au milieu du Groënland. De tous ces sommets élevés il se détache de grands quartiers de roche, qui, se brisant dans leur chute, paraissent être au pied de la montagne les ruines d'une ville démolie. C'est là qu'on pourrait découvrir les matières qui ont servi à la formation de ces montagnes : mais il est extrêmement dangereux d'aller étudier la nature au milieu de ces débris, soit parce que l'on n'y arrive qu'à la sueur de son front, malgré le froid excessif, en sautant et roulant de pierre en pierre, au risque de se rompre le cou ; soit parce qu'un naturaliste peut y être à tout moment écrasé par la chute continuelle des quartiers que leur poids et leur pente entraînent des sommets dans les précipices ; aussi ces rochers, rongés par les siècles et les saisons, sont-ils les moins élevés. On voit à leurs fragmens, que la plupart contiennent des mines de toute espèce dans leur sein. Les rochers qui sont sur les côtes ou dans les îles de la mer ont bien plus de solidité : durs comme le marbre, et polis par l'agitation et l'écume des vagues qui les baignent, ils sont percés dans l'intérieur de cavernes profondes. Ces cavités ou fentes, plus communes que dans les montagnes des autres pays, n'ont guère plus d'un pied et demi de largeur, et sont creusées dans une direction perpendiculaire.

On y trouve du spath, du quartz, du grenat, du talc, et d'autres pierres composées de substances hétérogènes. Il y a très-peu de ces rochers qui soient formés en couches comme l'est le grès: les veines ou lits qu'on y remarque ne sont guère parallèles à l'horizon, mais constamment obliques.

La plupart de ces rochers sont d'une pierre dure gris-blanc, composée en partie de gravier, et en partie d'argile, ou même de sable, comme la pierre de taille ordinaire, ou celle dont on fait les meules de moulin. On y trouve aussi des pierres à aiguiser très-fines, de couleur rouge ou jaune. Il y a une pierre de cette espèce qui contient des grains brillans, et qui se coupe en tranches comme l'ardoise. Les Groënlandais tirent du midi de leur pays une sorte de pierre à aiguiser d'un sable ou gravier rouge et fin, avec des taches blanches. Elle se polit comme le marbre, et peut s'employer dans les édifices.

On trouve sur le bord de la mer beaucoup de marbres de toutes sortes de couleurs, mais la plus grande partie noirs et blancs, parsemés de veines. Le rivage est couvert de quartiers informes de marbre rouge avec des veines blanches, vertes, et d'autres couleurs. Ce marbre s'est tellement poli par le frottement des flots, qu'il n'est pas de beaucoup inférieur aux plus beaux marbres d'Italie.

On voit peu de véritable ardoise dans le Groënland, quoiqu'il renferme çà et là des carrières d'une pierre brune assez fine, que

les eaux minent et fendent en gros quartiers. On trouve dans le creux des rochers des spaths de toutes couleurs, et quelquefois de très-brillans. Les Groënlandais vont chercher sur les côtes méridionales, comme une rareté, des blocs d'une pierre blanche à demi transparente; elle est aussi fragile que du spath, mais si tendre, qu'on pourrait la tailler avec un canif, ou la couper sans peine avec les dents : ils trouvent encore au midi de l'albâtre assez blanc, mais qui n'a ni l'éclat ni le poli du nôtre, et qui ressemble à la poudre de cheveux, quand on le coupe.

Le Groënland a plusieurs sortes de pierres à l'épreuve du feu, comme le glimmer ou mica blanc, noir ou gris; mais on ne peut le tailler en carreaux assez grands pour tenir lieu de vitres au fenêtres, comme on fait en Russie.

On y trouve en plusieurs endroits, et surtout à Bals-Fiord, une pierre tendre dont on fait la vaisselle. Elle est contenue dans des lits étroits et profonds entre les rochers. Il y en a une espèce (c'est la meilleure) d'un beau vert de mer, rayée de rouge, de jaune, et d'autres couleurs; mais ces raies ont rarement quelque transparence. Cette pierre se pulvérise quand on la met en œuvre. Mais quoique fort tendre, elle est compacte et très-pesante. Comme on ne la trouve point disposée en couches, et qu'elle ne peut s'enlever ni par écailles ni par feuilles, il est difficile de la tailler

en quartiers sans qu'elle se réduise en grumeaux. D'ailleurs cette pierre est plus souple au ciseau, ou même au tour, que le bois. Elle est douce et grasse au toucher comme le suif ou le savon : lorsqu'elle est frottée d'huile, elle a le luisant et le poli du marbre. Elle ne devient point poreuse à l'air, et prend de la consistance au feu. Sans parler des meilleurs creusets qui se font de cette pierre, les Groënlandais en font des ustensiles et des lampes. Comme la cuisine faite dans cette espèce d'ustensiles est plus saine et de meilleur goût que dans nos batteries de fer ou de cuivre, on envoie de cette vaisselle en Danemarck, où elle est très-recherchée, même dans les meilleures maisons. Crantz ne doute pas qu'elle ne soit préférable à la vaisselle ou poterie de Chiavenna, sur le lac de Côme, dont on fait tant d'usage dans toute l'Italie.

Rien de plus commun dans les montagnes du Groënland que l'amiante : son grain est un tissu de filamens longs d'un travers de doigt, séparés à distances égales par une sorte de jointure. Quand on la rompt, elle présente à l'endroit de la jointure une surface dure et polie comme une pierre à aiguiser; mais, si l'on vient à la broyer, elle se déploie en fils d'une grande blancheur. Lorsque l'amiante est battue, amollie et trempée dans l'eau chaude, on la fait sécher sur un crible, puis on la peigne comme de la laine ou du lin, et l'on en file une étoupe dont on peut faire du linge. Sa qualité singulière est,

comme l'on sait, que le feu lui tenant lieu de lessive et de savon, blanchit le linge, loin de le consumer. Les anciens brûlaient leurs morts enveloppés dans des draps de ce lin incombustible. Les Tartares et les habitans des Pyrénées en tricotent des bourses. On peut en faire du papier. Il servirait très-bien de mèche pour les lampes, si l'on avait soin de le nettoyer et de le peigner. Mais les Groënlandais n'ont pas tant d'industrie, et se contentent de prendre des éclats de cette pierre d'amiante, qu'ils trempent dans l'huile de baleine pour servir d'allumettes à leurs lampes: tant que ces allumettes sont imbibées d'huile, elles brûlent sans se consumer.

Ces peuples, malgré la pauvreté où la nature a voulu qu'ils vécussent, ont pourtant des pierres fines qu'ils ignorent ou méprisent sans doute, tandis que notre luxe les leur envie. « J'ai vu dans leurs montagnes stériles, dit Crantz, du jaspe, soit jaune, soit rouge, avec des veines d'une blancheur transparente, et des grenats de couleur foncée. »

On y trouve aussi du quartz et du cristal en grandes pièces. Il y en a de jaune et noir, tirant sur la topaze. Il y en a qui change comme l'opale, et réfléchit tantôt du jaune et tantôt du bleu.

Quant aux minéraux et aux métaux, il en sort quelques traces des entrailles du Groënland; mais quand bien même on pourrait pénétrer dans les cavernes qui renferment ces

trésors, quels qu'ils soient, il serait impossible d'exploiter ces mines faute de bois, et d'ailleurs la dépense excéderait le profit.

Ce pays de montagnes incultes ne manque ni de fer ni de cuivre. A la couleur de certains rochers, dont la surface tire sur le vert et le bleu, on juge qu'ils doivent contenir du cuivre. On en trouve quelquefois dans la pierre calcaire sous forme de vert-de-gris, solide en partie, en partie écaillé en lames très-minces. Les Groënlandais ont trouvé çà et là des morceaux de métal, grands ou petits, qu'au poids et au brillant ils prenaient pour de l'or; mais à l'essai ces pièces se sont trouvées de cuivre.

On rencontre aussi des marcassites au Groënland : elles ressemblent au cuivre, et jettent des étincelles quand on les bat avec le fer; communément elles sont plates et carrées, quelquefois plusieurs unies ensemble.

On ne croit pas que les Groënlandais aient du nitre, de l'alun, ni du vitriol, quoiqu'ils prétendent qu'il y a de ces matières dans une source minérale du midi, dont l'eau leur sert à se guérir de certaines maladies, et à préserver leurs fourrures de la corruption. La pierre ponce est rare aussi dans le Groënland; cependant on en trouve quelques morceaux de blanche, de grise, et beaucoup plus de noire, que la mer y aura sans doute entraînés des volcans de l'Islande.

Quels végétaux peut-on attendre d'un pays

où la nature se refuse à tous les vœux et les efforts des hommes, où la terre et la mer semblent défendre d'aborder et d'habiter, où le froid enfin ne laisse ni sol, ni suc, ni rien de tout ce qui peut offrir, je ne dis pas un séjour, mais un passage aux voyageurs? Car le Groënland n'est pas même un chemin sûr pour aller au pole, fût-il d'ailleurs ouvert pour l'Amérique.

Comment s'arrêter ou passer dans des terres où les montagnes ne sont que pierre et glace, et où la plupart des vallons sont à peine couverts d'un peu de mousse et d'herbe, productions de quelques marécages? Les coteaux les moins escarpés qui retiennent une légère portion du sable et de la terre que les torrens de pluie et de glace entraînent des montagnes, les îles qui n'ont pour habitans que des oiseaux sauvages, dont le fumier rend à ces terres ingrates plus de séve et d'aliment qu'elles n'en fournissent; ces collines et ces îles ne produisent que quelques herbes éparses parmi des bruyères et des buissons. Encore cette verdure est-elle courte et maigre en raison de l'aridité du sol proportionnée à la rigueur du climat glacial. Cependant, autour des cabanes et des tentes des Groënlandais, les sables que la mer a jetés ou laissés sur le roc, nourris du sang et de la graisse des baleines qu'on pêche sur les côtes, reproduisent en retour une assez grande quatité d'herbe épaisse et fine, mais qui n'est ni si haute ni si large qu'en Europe, parce qu'elle pointe, mûrit et sèche en très-

peu de jours, sous un ciel où l'hiver laisse à peine deux mois de trêve à la terre.

En vain les Européens ont tenté d'y semer de l'avoine et de l'orge. La paille ou le tuyau croissent assez vite, mais rarement vont-ils jusqu'à l'épi, et jamais à la maturité, même dans le temps et les lieux les plus chauds du Groënland, parce que les nuits froides y reviennent trop tôt. C'est par la même raison que le pays ne peut avoir aucune production des jardins; car à la mi-juin, où l'on plante, la terre est encore gelée par-dessous; et dès le mois de septembre le froid y reprend et gèle la surface. Il faut donc tout arracher ou le laisser périr, excepté les porreaux, qui passent l'hiver sous la neige. La salade et les choux ne peuvent se transplanter, et restent toujours petits. Il n'y a que les raves qui croissent au Groënland aussi bien qu'ailleurs, et quelques navets qui ne sont pas plus gros que des œufs de pigeon, mais qui sont bons à manger, même verts. Du reste, rien ne vient et tout périt sur pied; encore ce peu de légumes ou de plantes a-t-il besoin, pour réussir, d'être à l'abri des vents du nord et des branchages ou bois flottans que la mer charrie et jette sur ses bords.

Il croît dans les rochers une espèce de jonc dont les Groënlandais font des paniers ou des corbeilles, et une graminée parmi les graviers, autour des habitations. C'est de cette herbe que les Groënlandais mettent dans leurs souliers ou

leurs bottes pour se garantir les pieds des incommodités de la glace et de l'humidité.

La verdure la plus commune dans le Groënland est la mousse. « Un jour que j'étais assis sur un rocher, dit Crantz, j'en comptai plus de vingt espèces autour de moi sans sortir de ma place. Il y en a d'épaisse, qui est douce comme une fourrure. On s'en sert pour boucher les fentes des cabanes. »

Une espèce de mousse dont les fibres ont une palme de longueur, et sont serrées entre elles comme celles des champignons, tient lieu d'amadou et de mèches pour les lampes. Une autre sorte ressemble au *lycopodium*.

La mousse des rennes est abondante, et nourrit quelquefois les hommes dans les extrémités de la faim. Un autre lichen est encore d'une plus grande ressource; car on le mange, dit-on, comme du pain, de même qu'en Islande. Ces deux sortes de végétaux sont d'abord désagréables à la bouche; mais, quand on en a mâché et avalé, ils laissent un goût de seigle qui plaît. Le Groënland produit des champignons et des mousserons. On y voit des genévriers qui restent toujours fort bas, quoique la graine soit plus grosse et plus forte qu'en Europe.

Le Groënland produit trois espèces de saules; mais toutes sont arrêtées par le froid à la surface de la terre, et ne s'élèvent guère audessus. Des myrtilles, des ronces, la camarigne, offrent leurs baies aux Groënlandais,

qui en mangent et en conservent pour l'hiver. Le bois de ces arbustes sert à allumer du feu.

Les bouleaux nains, qu'on distingue à leurs feuilles dentelées, ne prennent point non plus d'essor, et ne montent jamais à une certaine hauteur. Cependant, sur les côtes méridionales du Groënland, où le soleil est plus chaud et séjourne davantage, les arbrisseaux, et surtout les aunes qui croissent au bord des ruisseaux, poussent jusqu'à la hauteur d'un homme, sur trois ou quatre pouces d'épaisseur. Mais ils viennent si courbés, qu'on en fait peu de commerce; de sorte que ce bois, très-commun au Groënland, y est en même temps fort inutile, car les habitans ne s'en servent pas même pour le chauffage.

Le sorbier vient très-aisément dans ce pays froid, et y produit en abondance des fruits âpres et durs. On y trouve encore une espèce de pois que les Groënlandais ont appris des Européens à faire cuire et à manger. Les habitans parlent aussi d'un fruit qu'on voit, disent-ils, sur la côte méridionale, et qui doit ressembler tout au plus à nos grosses prunes jaunes, quoiqu'ils les comparent aux oranges. Mais, quelle que soit la richesse de la nature en ce genre de productions au midi du Groënland, la stérilité de la terre se fait sentir partout en allant au nord, et semble y augmenter à chaque pas, jusqu'à la pierre aride et nue.

Les autres productions végétales sont : l'oseille, qui est très-commune; les Groënlan-

dais, très-peu frugivores en général, recherchent et mangent cette plante; le capillaire, le pied de lion, le mouron, l'anserine. L'angélique, très-haute et très-forte, vient en abondance dans les vallées étroites où il fait le plus chaud. Les Groënlandais en mangent la tige et la racine avec délices; aussi est-elle meilleure dans les pays froids que dans les climats méridionaux, ainsi que toutes les plantes des montagnes en général. La bistorte, dont on mange la racine parce que c'est un amer astringent. L'œillet de montagne, d'une odeur agréable, mais faible; la consoude, l'érysimum, la prêle ou queue de cheval, la petite fougère. La grande fougère: on en prend comme du tabac; elle fait moucher. La petite gentiane, la scabieuse des bois, le cresson alenois, la pédiculaire, la pyrole, la livèche, qui se mange avec sa racine; son goût approche du céleri. La lysimachie à fleurs blanches, la tormentille, la quinte-feuille, diverses renoncules, le serpolet, le pissenlit, la saxifrage blanche, le petit trèfle, la véronique à fleur bleue, la violette blanche et la bleue, qui n'ont aucune odeur.

La plante la plus commune et la plus utile est le cochléaria. C'est le souverain remède contre le scorbut. La nature l'a mis au Groënland à côté du mal. On l'y trouve abondamment partout où la terre est engraissée de la substance des phoques et de la fiente des oiseaux. Il croît fort vite, et si aisément, qu'on

en verra douze tiges sortir d'une racine, quoiqu'il ne soit sur pied qu'un seul hiver. La semence en tombe sur la terre en automne ; sans doute que les oiseaux l'y portent, ou qu'elle se trouve dans leur fiente. La plante se fait jour au printemps, on la cueille avant les grands froids, et on la garde tout l'hiver cachée exprès sous la neige, pour en faire une soupe dont le goût paraît excellent, du moins dans un pays où tout manque.

C'est un spécifique contre tous les maux : aussi en mange-t-on de toutes les façons, et surtout en salade ; car, loin d'être désagréable au goût, comme en Europe, le cochléaria du Groënland a un certain aigre-doux qui plaît quand il est fraîchement cueilli : cependant, lorsqu'on en mange beaucoup le soir, il trouble le sommeil ; ce qui prouve que, comme il abonde en sucs échauffans et stimulans, il doit faciliter la circulation du sang. « Toutes les fois, dit Crantz, que je me suis senti dans l'hiver quelques symptômes de scorbut par le défaut d'exercice, comme une certaine mélancolie, de la pesanteur dans les membres, des vapeurs, une chaleur ou une oppression de poitrine, et d'autres semblables incommodités qui peuvent être accompagnées de quelque éruption cutanée, une poignée de cochléaria, jetée dans un verre d'eau froide, m'a délivré promptement de tous ces maux. » C'est un antidote universel pour les Groënlandais ; mais ils ont une aversion invincible pour tous les végétaux dont

la production tire quelque substance de l'ordure et des immondices de l'homme.

C'est ici le lieu de parler des plantes de la mer, peut-être plus nombreuses que celles de la terre, surtout au Groënland, où l'un de ces élémens s'enrichit tous les jours aux dépens de l'autre; car les pluies, roulant dans l'Océan tout ce qu'il y a de germes sur les montagnes, le fond des mers, s'il venait tout à coup à se découvrir, offrirait peut-être, en certains endroits, un aspect moins aride et moins effrayant que celui des terres du Groënland. Ces sables, profondément cachés, que le flot et le flux battent et remuent sans cesse, ne sont pas sujets aux frimas, et ressentent sans doute l'influence de l'humide végétal que la mer y dépose elle-même, ou du moins qu'elle y nourrit. Cet élément, si terrible pour tous les êtres vivans qu'il n'a pas conçus dans son sein, crée et produit aussi ses végétaux dont il nourrit la plupart des animaux qui l'habitent, puisqu'ils ne vivent pas tous les uns des autres. Ces grottes et ces campagnes toujours vertes que l'imagination des poëtes nous fait voir dans le palais de Téthys, ne sont donc pas une pure fiction, mais une exagération des richesses que la nature recèle et conserve au fond du lit des mers, comme un dépôt qu'elle doit rendre un jour.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, la mer a ses gazons : on en trouve sur les côtes du Groënland, qui sont hérissés d'une herbe longue et rameuse, mais dont les nombreuses racines

servent moins à la nourrir qu'à l'ancrer à la terre. Ces racines s'attachent aux rochers et s'entortillent autour des pierres et des moules, par tant de nœuds et de replis, que les tempêtes qui brisent les vaisseaux ne peuvent souvent arracher de sa place une poignée de gazon. Il y a des plantes marines qui croissent auprès des côtes. « J'en ai compté, dit Crantz, plus de vingt sortes, depuis la longueur d'un demi-pouce jusqu'à un pied. » Plus on avance dans la mer et plus elle a de profondeur, plus les plantes qu'on y trouve sont longues et larges. Les unes et les autres, celles qui sont loin ou près de la terre sont couvertes d'une multitude d'animalcules ou d'insectes presque invisibles, mais avec la différence qu'on ne reconnaît ces animaux, dans les plantes éloignées des terres, qu'à la trace de leurs dents, par les trous dont les feuilles sont criblées. Les plus petites, qui viennent au bord des côtes, ont une espèce de pellicule qui ressemble à la cosse des pois ou des fèves, et qui est remplie de petits grains noirs : mais comme l'observateur déjà cité n'a jamais vu de grains prendre une consistance qui annonce la maturité, il conclut qu'ils ne contribuent pas à la propagation de la plante, et qu'elle tire son germe reproductif d'une espèce de glaire qui l'enveloppe.

Quelques-unes de ces plantes ressemblent aux feuilles de chêne ; mais les gazons de mer qui croissent loin du bord ont à peu près la forme de l'algue qui couvre les étangs. Ces

*.

plantes s'entrelacent par le mouvement des vagues comme la corde d'un câble, souvent de la grosseur du bras d'un homme, à la longueur de plusieurs brasses. Les plus grosses ont une tige creuse de deux ou trois brasses de long; tout-à-fait minces à la racine, leur tige croît jusqu'à deux ou trois pouces d'épaisseur. La feuille est également longue de deux ou trois brasses, sur un pied et demi de largeur. Une autre espèce de ces longues plantes a une tige plate qui sépare la feuille au milieu. Quand on sèche à l'ombre ces deux sortes de plantes, il se cristallise sur la première un sel très-fin en longs filets, et sur la seconde une espèce de sucre. C'est vraisemblablement le *fucus saccarin* que les Islandais mangent avec du beurre. Les brebis là broutent en hiver, et les Groënlandais, non plus que les Européens, ne dédaignent pas de s'en nourrir quand ils manquent de vivres. La mer fournit encore une espèce de feuille rouge et verte, fort tendre et rafraîchissante, qu'on y mange en salade pour se guérir ou se préserver du scorbut.

Tels sont à peu près les végétaux que l'homme a pu découvrir au fond d'une mer couverte de glaces. C'est surtout dans l'histoire d'un pays aride et désert comme le Groënland qu'il est permis de ne rien laisser échapper de ce que la nature y dérobe aux outrages de l'hiver; et quand on n'a point de choix à faire, il faut tout recueillir.

CHAPITRE II.

Bêtes, oiseaux et poissons.

Le Groënland, cette terre marâtre, a mis, pour ainsi dire, tous ses habitans en guerre, lorsqu'elle n'a donné à l'homme, pour le nourrir et le vêtir, que la chair et la peau des animaux. C'est donc là qu'il naît carnassier et meurtrier par une fatale nécessité ; c'est dans ces sortes de climats les plus inhabitables qu'a dû commencer la société entre des chasseurs ou des pêcheurs que des dangers et des besoins communs, mais surtout des rencontres fréquentes en des lieux resserrés et coupés par les glaces et les eaux, auront sans doute bientôt réunis et fait passer d'un état d'hostilités passagères à la stabilité d'une paix que semble commander et maintenir un genre de vie laborieux, pénible et misérable. Les Groënlandais, quoique toujours armés, ne sont pas cependant inhumains et sanguinaires ; ce caractère odieux n'appartient qu'à nos sociétés policées, où l'on verse le sang des hommes sans aucune de ces extrémités pressantes et de ces hasards imprévus et inévitables où nous jette malgré nous la nature. Le Groënlandais est pêcheur, parce que la terre lui refuse des grains et des fruits ; il est chasseur, parce que la faim le met aux

prises avec l'ours qui l'attaque souvent, ou lui dispute les rennes : car ce sont à peu près les animaux qu'on trouve le plus fréquemment dans les pays glacés.

Cependant on voit aussi une grande quantité de lièvres dans le Groënland ; ils y sont toujours blancs, et non pas seulement en hiver comme dans la Norwége, où l'on observe qu'ils sont gris en été. Cette espèce féconde, qui multiplie beaucoup dans tous les pays, est en général grosse et même assez grasse au Groënland, quoiqu'elle n'y vive que d'herbe et d'un lichen blanc qui peut avoir quelque influence sur la couleur des animaux qui s'en nourrissent ; mais elle ne leur donne pas sans doute un goût bien exquis, car les Groënlandais ne font aucun cas du lièvre.

Le renne habite les contrées boréales de l'un et l'autre hémisphère. Cet animal est sauvage au Groënland : timide et fuyard, il sent le chasseur avant d'en être aperçu, surtout quand le vent souffle et vient de l'homme à lui. Les plus forts rennes sont de la grosseur d'une génisse de deux ans. Tandis qu'ils ont le bois encore tendre, leur poil est comme une laine douce qui tombe bientôt. Ce poil renaît d'abord très-court ; l'animal maigrit alors, sa peau devient mince et ne vaut pas grand' chose. En automne, il rengraisse et sa peau s'épaissit. C'est par cette alternative, dit Anderson dans son *Histoire naturelle du Groënland*, que tous les animaux du nord supportent mieux les

extrémités du froid et du chaud, gras et fourrés en hiver, légers et secs durant l'été. Dans cette saison, ils broutent l'herbe tendre des vallons; et dans l'autre, ils creusent sous la neige et cherchent les lichens sur les rochers.

Il y avait jadis beaucoup de rennes à Bals-Fiord : mais les Groënlandais les ont réduites par une chasse qui était une sorte de battue. Les femmes et les enfans gardaient une certaine enceinte de terrain, et dans les intervalles qu'ils ne pouvaient occuper ils dressaient des troncs d'arbres couverts de tourbe, et assez approchans de la figure humaine pour imposer à des animaux peureux; puis ils poussaient les rennes dans des défilés et des passages étroits, où les hommes les attendaient et les tuaient à coups de flèches : ou bien les femmes les relançaient vers les bords de quelque baie, d'où ces bêtes, voulant se sauver dans l'eau, mouraient sous les dards ou les harpons des chasseurs apostés. Mais depuis que ces peuples ont des balles et de la poudre pour chasser les rennes au fusil, ils en ont beaucoup éclairci l'espèce; car ils préfèrent cette chasse à toute autre, et passeront volontiers les premiers mois de l'été à se procurer deux ou trois peaux de rennes, pour avoir en hiver une fourrure distinguée.

Les renards ne sont pas aussi nombreux, ni tout-à-fait de la même forme au Groënland que dans les pays plus méridionaux. Assez semblables aux chiens par les pieds et la tête, ils jappent comme eux. La plupart sont gris ou

bleus, et quelques-uns blancs ; ils changent rarement de couleur, et quand l'espèce bleue commence à muer, elle devient pâle et n'est plus bonne à rien. Ils vivent d'oiseaux ou de leurs œufs ; et lorsqu'ils n'en peuvent pas attraper, ils se contentent de moules, de crabes, ou de ce qu'ils pêchent. Ce sont les renards qui ont appris aux femmes groënlandaises à barboter dans la mer avec leurs pieds, afin d'exciter la curiosité des poissons. Ceux-ci montent à fleur d'eau pour voir s'il y a quelque chose à prendre, et sont pris eux-mêmes dans l'instant par les femmes ou les renards. Ces animaux ont leurs tanières dans les fentes des rochers ; mais les Groënlandais connaissent plusieurs manières de les y attraper : ils font une petit loge de pierre, dans laquelle ils suspendent un morceau de viande au bout d'une perche : quand le renard prend la viande, le bâton tire une corde qui fait tomber une pierre devant l'entrée de la loge, et la trappe est bouchée. Ils ont aussi des lacets de baleine qu'ils cachent autour d'un trou creusé dans la neige et rempli de mets friands pour le renard ; quand il vient manger, le Groënlandais, caché dans une hutte de neige, serre le lacet, et l'animal est étranglé. Moins rusé peut-être qu'en Europe, ou sans doute plus affamé, le renard donne encore dans d'autres piéges, et tombe souvent dans des fosses profondes qu'on a faites exprès et couvertes de neige, où l'on a mis quelque appât. Les Groënlandais trouvent un double

profit à prendre des renards; car, outre la peau qu'ils vendent fort cher, surtout celle des bleus, ils mangent la chair préférablement à celle des lièvres.

Tous ces animaux ne sont qu'utiles à l'homme : mais il y en a partout qui lui disputent, sinon l'empire de la terre, au moins le droit exclusif d'y faire du ravage, destructeurs et voraces comme lui. Dans le Groënland, ce sont les ours qui sont féroces et méchans. Ils ont la tête étroite et oblongue comme le chien, et l'on dit qu'ils aboient tout aussi bien que lui. Leur poil est blanc, long et doux comme de la laine; ils sont plus gros que les ours noirs; on en voit souvent de six à neuf pieds de long; leur chair est blanche et grasse, d'un goût de mouton, et fort au gré des Groënlandais. La graisse d'ours est très-bonne pour apprêter le poisson; celle des pates est employée dans la médecine. Cet animal court sur la glace après les phoques et les baleines mortes; il attaque les plus grands phoques, mais ces monstres se défendent vigoureusement, et viennent à bout de l'ours. Celui-ci, loin de craindre l'homme, et non content de se tenir en défense, ose affronter entre les glaces qu'il traverse à la nage un bateau de pêcheurs, et souvent plus d'un Groënlandais perd la vie dans ce combat. Quand l'ours est poursuivi sur les eaux, il plonge et nage sous la glace. Lorsqu'il est à terre, il vit d'oiseaux, en mange les œufs; et si la faim le presse, il dévore les hommes et

déterre les cadavres. En hiver, il se claquemure dans les crevasses des rochers, ou s'ensevelit dans la neige jusqu'à ce que le soleil l'attire hors de sa tanière. C'est alors qu'alléché par l'odeur du phoque, il en va piller la chair jusque dans les cabanes des Groënlandais. Mais ceux-ci criant aussitôt après l'ours ravisseur, lui donnent la chasse avec leurs chiens, l'environnent armés de lances, le terrassent et le tuent, non sans risque de leur propre vie.

Ces peuples disent aussi qu'ils ont vu des ours noirs, dont la peur exagère la taille jusqu'à leur donner six brasses de hauteur. Ils parlent encore d'une espèce de tigre blanc tacheté de noir, aussi grand qu'un veau, disent-ils; mais aucun Européen n'en a jamais vu dans leur pays. Peut-être sont-ce quelques-uns de ces ours tigrés qui communiquent du Groënland à l'Islande par les glaces.

Les Groënlandais n'ont d'autres animaux apprivoisés qu'une espèce de chien de moyenne taille, qui ressemble extrêmement au loup. La plupart sont blancs, quoiqu'il y en ait d'un poil noir très-épais. Si l'ours et le renard aboient dans le Groënland, en revanche le chien y hurle et grogne. Cette espèce, stupide en ce pays-là, ne sert de rien à la chasse, pas même pour pousser les ours dans le leurre ou le piége. Mais aussi l'homme l'emploie, au défaut de chevaux, à tirer des traîneaux. Les Groënlandais attellent à ces sortes de voitures depuis quatre chiens jusqu'à dix, et vont dans ce bril-

lant équipage se faire des visites, ou traîner chez eux leur pêche sur la glace. La plupart des maîtres mangent leurs chiens pour peu que la faim les y pousse; mais tous en prennent la peau pour couverture de lit, ou pour en border leurs habits.

Il n'y a point de troupeaux à laine au Groënland. En 1559, un missionnaire y transporta du Danemarck trois brebis avec un belier; ces animaux ont réussi à donner deux ou trois petits chaque année. De Neu-Hernnhut, où cette race avait été transplantée, on en a envoyé quelques agneaux à Lichtenfels pour y provigner. Ce sont deux maisons de la mission des frères Moraves. Ils ont mangé tous les ans de ces animaux, et chaque hiver il leur en reste dix. Il faut que l'herbe soit aussi nourrissante en ces cantons qu'elle y est rare et courte, puisque trois agneaux venus d'une seule portée en hiver, y sont plus gros dans l'automne suivant qu'un mouton d'un an ne l'est en Allemagne, et puisqu'on a tiré d'un seul belier jusqu'à vingt livres de suif et soixante-dix livres de viande. La chair de ces animaux a peu de maigre; mais la graisse en est si bonne et si délicate, qu'on la mange avec plaisir et sans en être incommodé. Les nouveaux missionnaires ont vécu fort bien de leur petit troupeau, surtout depuis que les rennes sont devenus rares. Ils auraient de quoi faire pâturer jusqu'à deux cents moutons sur la petite plaine qui est autour de leur mai-

son de Neu-Hernnhut, mais seulement pour quatre mois d'été. Pendant huit grands mois d'hiver, ils seraient obligés de tirer du fourrage de quelques cantons autrefois habités par les Groënlandais, et maintenant abandonnés : il faudrait le faire venir par eau, et ce serait avec tant de peine, qu'ils se sont réduits à ne garder que dix bêtes à laine pour perpétuer la race.

On tenait autrefois des vaches à la colonie de Godhaab; on s'en est défait, parce qu'elles coûtaient trop de dépenses et de soins. Il serait moins dispendieux d'y élever des chèvres et des cochons; mais ces animaux font tant de dégât aux Groënlandais, soit en pillant leurs provisions quand ils les exposent à l'air, soit en rongeant les peaux dont ils couvrent leurs maisons, qu'on a été obligé de renoncer à la ressource dont ces espèces de comestibles pouvaient être pour la subsistance des hommes.

Peut-il y avoir beaucoup d'oiseaux dans un pays sans végétaux? C'est la terre qui partout doit nourrir ses habitans; elle n'est peuplée qu'à proportion de sa fécondité. Le Groënland n'aura donc que peu de volatiles. L'oiseau qu'on y trouve le plus commun est celui qu'on appelle *la perdrix du nord*, ou *le lagopode*, qui ne fréquente guère en effet que ce climat froid et les glaces des Alpes. Nous l'avons déjà décrit. Il est blanc en hiver, et gris en été; non que la couleur de ses plumes change, comme on l'a débité, mais c'est qu'il

les perd dans le printemps et l'automne pour en prendre de nouvelles : il ne lui reste de gris que le bec et le bout de la queue. En été, cet oiseau vole sur les montagnes, où il trouve des camarignes dont il mange les baies et les feuilles. Le bouleau nain et divers lichens à tige servent aussi à sa nourriture : il ne s'éloigne pas de la neige, car il aime le froid; mais lorsqu'elle est trop abondante en hiver, il se rapproche des bords de la mer, où les grands vents, balayant les rochers, lui découvrent un peu de terre qui peut lui fournir de la nourriture. Les hommes, toujours prêts à tourner à leur profit l'industrie de tous les autres êtres, le prennent et le mangent alors qu'il est le plus gras et d'un goût exquis.

On raconte des merveilles de sa prévoyance; entre autres, qu'il ramasse des provisions pour l'hiver, dans son nid, perché sur les plus hautes cimes des rochers. Quelques-uns disent qu'à l'approche des grands froids il remplit et gonfle son jabot de nourriture, et va s'enfoncer sous un lit de neige, où il vit et végète, peut-être dans un long sommeil, de la substance dont il s'est pourvu. Mais si les perdrix du nord pouvaient se sustenter à si peu de frais, on ne les verrait pas tout l'hiver voler en troupes, et chercher leur subsistance sur les montagnes. Elles ont si peu de cet esprit qui veille sur la conservation des individus de toute espèce, qu'au lieu de se percher sur les branches ou sur les pierres qui couvrent des

piéges qu'on leur tend, elles vont se jeter dans le piége même. On a de plus observé que, lorsqu'elles voient un homme qui les épie, loin de se cacher entre les pierres, elles se trahissent par le bruit qu'elles font en sortant la tête du trou. Dès que le chasseur est à leur piste, la peur les aveugle au point qu'elles l'attendent dans l'endroit même où l'œil de l'oiseleur semble les arrêter, ou n'en sortent qu'en se traînant d'une aile tremblante jusqu'à ses pieds et sous sa main. On les voit pourtant en hiver se tapir sur la neige pour se cacher, comme si cette saison leur donnait plus de jugement qu'elles n'en montrent en été : ce ne serait pas au reste la seule espèce de créatures en qui l'on verrait plus de génie durant le froid que pendant les grandes chaleurs. Combien d'auteurs écrivent des pages brûlantes dans les temps de glace, et des phrases sèches et froides durant les ardeurs de la canicule ! Quant à l'oiseau du nord, dont tout l'instinct se borne à pourvoir à ses besoins, Crantz croit, en pieux missionnaire, que la Providence a pris un soin marqué de conserver cette espèce stupide. La couleur de ses plumes, dit-il, supplée à l'attention qui lui manque pour se dérober aux oiseaux de carnage, dont il serait la proie : durant l'été, le peu de plumage qui lui reste est d'un gris de la couleur des rochers, et dans l'hiver, il est blanc comme la neige; de sorte que l'oiseau ravisseur ne peut distinguer la perdrix de la

place qu'elle occupe. Mais n'est-ce pas abuser pour ainsi dire de la confiance même qu'on doit à la Providence que de pousser si loin le système ou la manie des causes finales? Quand la nature et son auteur ont voulu que les hommes, les monstres et les oiseaux carnassiers vécussent et peuplassent, sans doute plus d'une proie a été assignée ou livrée à leur faim meurtrière. Ce n'est pas à nous qui détruisons tout, et qui sommes les tyrans de la terre, à prêter à la Divinité des desseins de bienfaisance que nous démentons sans cesse par nos cruautés; à moins que nous ne prétendions soustraire la perdrix à l'œil du vautour pour la réserver sans partage à notre voracité.

Cependant Crantz, dont le zèle cherche partout des traces de l'esprit immortel et conservateur qui veille sur les êtres périssables, a peut-être raison de reconnaître cette vigilance universelle dans la conformation de l'oiseau dont il nous donne l'histoire. C'est en effet dans l'organisation de chaque espèce que sont les semences de vie et de mort de tous les individus, et la raison suffisante de leur durée. Ainsi, quand on observe que la perdrix du nord a les ongles des pieds garnis d'une sorte de bourrelet épais et revêtu d'une plume qui ressemble à la laine, on a droit de présumer avec notre sage missionnaire, que ce duvet est une sorte de fourrure créée exprès contre le froid. Quand on voit que les doigts de ce même oiseau ne sont pas entièrement séparés

ni privés de la membrane qui désigne les oiseaux aquatiques, on peut imaginer que c'est pour lui donner la facilité de nager, en cas qu'il ait à traverser des lacs ou des bras de mer trop larges pour la portée de son vol. Cette espèce appartient donc, pour ainsi dire, à trois élémens, puisqu'elle marche, vole et nage tour à tour. C'est le moyen, ce semble, d'en être plus libre, si elle ne trouvait partout des ennemis. Mais cet oiseau porte l'amour de la liberté, qui paraît si vif et si naturel chez les habitans de l'air, jusqu'à mourir de douleur deux heures après qu'il est devenu captif.

Le Groënland a des bécassines qui vivent des coquillages que la mer jette sur ses bords. Elles sont bonnes à manger, mais très-petites. Ce pays est encore visité, dans la belle saison, par quelques chantres des bois, quand il y a de la verdure pour les attirer et les retenir. Parmi ces jolis oiseaux, une espèce ressemble au moineau, plus grande cependant et plus belle, avec un chant très-agréable. Un autre oiseau qui chante encore mieux approche de la linotte, quoiqu'il soit plus petit: on le distingue à la tête, qui est en partie d'un rouge couleur de sang vif et vermeil. On peut l'apprivoiser et le nourrir de gruau durant l'hiver, mais la chaleur des chambres l'étouffe et le suffoque. Il en vient quelquefois des volées entières à bord des vaisseaux, comme un nuage poussé par les vents de tempête, à quatre-

vingts ou cent lieues de la terre. Une troisième sorte de petits oiseaux du Groënland est le hoche-queue, que les Norwégiens appellent *fleensquette*, et les Gascons *batticouette*. Il se nourrit de vers. Les Groënlandais prétendent que la plupart de ces oiseaux habitent pendant l'hiver dans les trous des rochers; mais il est probable qu'au nord, encore plus que dans nos climats tempérés, les oiseaux sont les fidèles messagers du soleil, qu'ils devancent au printemps et suivent en automne, cherchant toujours la verdure qui naît sous ses pas.

Quant aux oiseaux étrangers, les Européens ont tenté de transporter au Groënland des pigeons et de la volaille; mais ils sont d'une trop grande dépense. Il serait plus aisé d'y élever des canards domestiques, s'ils ne se hasardaient trop avant dans la mer, et ne risquaient d'être emportés par les vagues dans les gros temps.

Quoique l'espèce volatile soit rare et peu nombreuse en ces climats stériles et glacés, on y voit pourtant des oiseaux de proie: mais c'est qu'ils vivent de toutes les espèces d'oiseaux, amphibies, terrestres ou marins. Il y a, par exemple, des aigles d'un brun foncé dont les ailes déployées ont jusqu'à huit pieds de longueur. Le roi des airs, l'aigle, veille du haut des rochers sur la terre et sur les eaux, et sitôt qu'il voit quelque proie s'élever de l'un ou l'autre élément, il fond sur elle et

l'emporte en son aire. Quelquefois même il enlève avec ses serres un jeune phoque qui se joue sur la surface d'une mer tranquille. L'aigle partage son empire avec des faucons gris ou tachetés comme certaines poules blanches, et avec le harfang, espèce de grande chouette blanche. Ces oiseaux de rapine ne sont pas en grand nombre, sans doute faute de proie, et vivent retirés dans les montagnes. Mais, d'un autre côté, les Groënlandais sont infestés par des nuées de corbeaux considérablement plus grands que les nôtres, et qui leur volent tout, jusqu'au cuir de leurs canots, qu'ils déchirent et dévorent quand ils ne trouvent pas autre chose à manger. Pour l'ordinaire, ils vivent d'insectes de mer ou de coquillages qu'ils emportent et laissent tomber sur les rochers pour les casser: mais s'ils ont grand faim, ils les avalent tout entiers. Ces corbeaux sont difficiles à tuer à la volée; c'est pourquoi les Groënlandais les prennent dans des piéges; car ils ont besoin de leurs plumes au défaut de baleine pour pêcher à la ligne. Lorsqu'on les voit voler avec une espèce d'inquiétude, et faire grand bruit dans l'air, c'est un présage de vent de sud et de tempête.

Autant la terre manque d'oiseaux au Groënland, autant la mer en abonde. Les oiseaux qui vivent sur cet élément ont généralement les jambes placées et retirées en arrière; ce qui les rend pesans pour marcher, mais très-propres à nager: car les rames doivent être au bout et non

au milieu du bateau. Le plumage épais et serré de ces oiseaux, joint à la graisse qu'ils ont entre cuir et chair, et à l'abondance du sang, sert à les garantir du froid, et les aide en même temps à se soutenir sur l'eau, parce que cette manière d'être leur donne à proportion plus de volume que de poids. Ils nagent et volent toujours contre le vent, de peur de déranger leurs plumes, dont la position est destinée, ce semble, par la nature à leur faire éviter les dangers et franchir les obstacles qu'ils rencontrent devant eux. De même que l'eau coule sur leurs plumes, les balles y glissent. C'est une cotte de mailles qui leur couvre la poitrine et les flancs. Il y a de ces oiseaux qui ont trois doigts au pied, d'autres en ont un quatrième de plus, mais très-court. Il y en a dont les ailes courtes exigent qu'ils habitent plus souvent l'eau que l'air, et les disposent mieux à nager qu'à voler.

Parmi les mouettes, le *nedlernak*, ou l'oie sauvage, qui est grise, est plus connue encore dans les pays les plus chauds que dans le Groënland. Elle y vient cependant à l'entrée de l'été, probablement des côtes de l'Amérique les plus voisines pour faire ses œufs et nourrir ses petits, puis en hiver elle retourne aux lieux de sa naissance.

En second lieu, viennent les nerdleks ou bernaches, qu'on appelle aussi oies d'Écosse, qui sont de couleur gris-cendre, et à gorge noire.

Parmi les canards, il n'en est point de plus beau ni de plus utile à l'homme que le mittek ou l'eider, que nous avons déjà décrit. Sa chair supplée aux meilleures viandes : singularité d'autant plus remarquable, que la plupart des oiseaux de mer ont un goût désagréable d'huile et de poisson : son duvet sert à garnir les habits des Groënlandais, et même des Européens : enfin ses œufs se mangent en très-grande quantité aux mois de juin et de juillet. Le duvet de leurs nids est mêlé d'ordure et de saletés : on le purge dans un crible fait comme une harpe, dont on frappe les cordes avec une baguette, de façon que ce qu'il y a de sale et de pesant touche et passe à travers le crible, et qu'il ne reste au-dessus que la plume fine et légère.

Une autre espèce d'eider est le *kingalik*, canard à tête grise, remarquable par une protubérance à dents de peigne qui lui croît sur le bec entre les narines, et qui est d'un jaune orangé. La femelle est brune et le mâle tout noir, excepté les ailes, qui sont blanches, et le dos marqueté de blanc. Ces deux sortes d'oiseaux sont plus grands que le canard ordinaire. Il en paraît très-peu dans l'été, qui est la saison de leurs amours. Mais en hiver on les voit par troupes, dès le matin, voler des baies vers les îles, où ils vont chercher leur nourriture, c'est-à-dire, des coquillages ; et le soir ils reviennent à leurs paisibles demeures pour y passer la nuit. Leur vol suit ordinairement les détours des eaux qui séparent et baignent les îles, et

rarement volent-ils sur la terre, à moins que la force du vent, surtout quand il souffle du nord, ne les oblige à se tenir sous l'abri des terres. C'est alors que les chasseurs tirent sur ces oiseaux, de quelque pointe de terre avancée dans la mer, et l'on va les pêcher sur des canots. Ceux qui ne sont que blessés plongent au fond, et ne reviennent guère sur l'eau.

Les Groënlandais appellent *tuglek* l'imbrin (*colymbus glacialis*). Il est de la grosseur d'une oie. Ses plumes sont blanches sous le ventre, et d'un noir parsemé de blanc sur le dos : son cou est vert, avec un collier rayé de blanc : son bec est étroit et pointu, épais d'un pouce et long de quatre. Il a deux pieds de longueur de la tête à la queue, et cinq pieds environ les ailes déployées. Ses jambes sont grandes, fort en arrière ; il a les pieds palmés, avec un ongle ou sorte d'ergot très-petit.

L'oiseau le plus approchant de celui-là est celui que les Groënlandais appellent *esarokitsok*, nom qui signifie *la petite aile*. C'est le grand alque ou pingouin (*alca impennis*). En effet, il a les ailes d'un demi-pied de long tout au plus, et si peu fournies de plumes, qu'il ne peut voler : d'un autre côté, ses pieds sont si loin de l'avant-corps et si penchés en arrière, qu'on ne conçoit pas comment il peut se tenir debout ou marcher.

Après la petite aile vient *la courte langue* ou l'*okeitsok*, qui est le cormoran. Les Groënlandais l'appellent *okeitsok*, parce que, n'ayant

presque point de langue, il garde un silence éternel. Mais en revanche il a la jambe et le bec si longs, qu'on pourrait l'appeler *la cigogne de mer*. Cet oiseau glouton dévore un nombre incroyable de poissons qu'il va pêcher à vingt ou trente brasses de profondeur, et les avale tout entiers, quoique d'un pied et demi de long, et même des carrelets larges d'un pied. On ne le tue ordinairement que quand il est occupé à faire sa pêche; car il a pour veiller à sa sûreté de grands yeux saillans et très-vifs, couronnés d'un cercle jaune et rouge.

L'oiseau qu'on peut ranger le plus près de l'okeitsok est le plongeon loum (*colymbus arcticus*). Sa femelle va pondre auprès des étangs d'eau douce et garde ses œufs, même quand la place est inondée. On l'appelle *l'oiseau de l'été*, parce que les Groënlandais ne s'attendent point à l'arrivée de la belle saison qu'ils n'aient vu cet avant-coureur. Sans doute il prend ses quartiers d'hiver en des pays plus chauds, de même que les autres oiseaux de mer dont le Groënland ne jouit qu'en été. Son cri ressemble à celui du canard, et les Groënlandais veulent peindre ce cri par le nom de l'oiseau, quand ils l'appellent *karsaak*. Sa voix présage la pluie ou le beau temps, selon que le ton en est rapide et rauque, ou doux et prolongé.

L'oiseau qu'on appelle au Groënland *akpa* (*alca pica*) a la grosseur d'un canard ordinaire, le dos d'un noir de charbon, et le ven-

tre blanc. Cette espèce se tient en troupes bien avant sur la mer, et n'approche des terres que dans les grands froids. Mais alors il en vient un si grand nombre, que les eaux qui coupent les îles d'alentour semblent couvertes d'un brouillard épais et noir. Les Groënlandais les tuent avec leurs javelots ou les poussent sur la côte, de façon à les prendre avec la main, parce que ces oiseaux ne peuvent ni courir ni voler. On s'en nourrit durant les mois de février et de mars, du moins à l'embouchure de Bals-Fiord; car ils ne se trouvent pas indifféremment partout. Leur chair est la plus tendre et la plus nourrissante qu'il y ait parmi les oiseaux de mer, et leur plume est très-bonne pour garnir des vestes d'hiver.

Les Groënlandais appellent oiseau des courans *l'alca alle*, parce qu'il cherche sa proie où le courant est le plus fort. Il ressemble d'ailleurs à l'akpa, si ce n'est qu'il a moins de volume et le bec coloré d'un beau vermillon, de même que les pieds, qui cependant deviennent gris en hiver comme le reste du corps.

Un oiseau très-approchant de ces deux-là, mais plus petit encore, c'est le perroquet de mer (*alca arctica*). Il a le bec et la serre larges d'un pouce, si crochus et si tranchans, qu'il peut venir à bout du corbeau, son ennemi capital, et l'entraîner avec lui sous l'eau. Les Groënlandais connaissent un autre perroquet de mer qu'ils appellent *kallingak*

(*alca cirrata*), tout-à-fait noir, et gros comme un pigeon.

Le moineau de mer, qui s'appelle ainsi parce qu'il ressemble au moineau par le bec, cet oiseau, que les habitans de Terre-Neuve nomment *l'oiseau de glaces*, parce qu'il y habite toujours, est l'ortolan des neiges; il n'est pas plus grand qu'une grive, et du reste a le plumage de l'akpa. Enfin la bécassine de mer, qui, comme celle de terre, vit de pétoncles.

On trouve dans la mer du Groënland le bourguemestre, le rahtsherr, le mallemukke, le struntiager, le tartaret ou mouette ordinaire, l'imerkoteilak ou l'hirondelle de mer *pierre-garin*, que nous avons déjà décrits en parlant des oiseaux du Spitzberg.

Le mallemukke approche rarement de la terre, mais on le trouve par nuées à quatre-vingts lieues en pleine mer, sur la trace des vaisseaux, pour rattraper les débris de nourriture qu'on en jette; et quand il en a trop mangé, il les dégorge, dit-on, pour les avaler de nouveau.

Comme la plupart de ces oiseaux suivent le hareng, les enfans du Groënland les attrapent avec un hameçon au bout duquel ils accrochent un poisson, tandis que la ligne est attachée à un fagot. Les tartarets font leurs nids par troupes sur la cime des rochers les plus escarpés; et si quelqu'un approche de leur voisinage, ils se mettent à voler avec des cris perçans, comme s'ils voulaient faire peur aux

gens et les éloigner par ce bruit affreux.

Il y a quelques autres sortes d'oiseaux, dans le nord et le sud du Groënland, que nous n'avons pas, comme il y en a dans nos climats des espèces qu'on ne trouve point ailleurs. Les Groënlandais qui vivent dans ces cantons reculés du nord, où les Européens n'ont point de colonies, disent qu'il leur vient tous les étés, du côté de l'Amérique, une sorte d'oiseaux très-approchans du pigeon. Ils arrivent par volées innombrables ; ils sont si familiers, qu'ils entrent dans les tentes; ce qui jette les Groënlandais dans la consternation; car ils s'imaginent, toutes les fois qu'un oiseau vient dans une cabane, qu'il y apporte un présage infaillible de mort pour quelqu'un de ceux qui l'habitent. Ces peuples parlent encore d'une sorte d'oiseaux du nord qui se battent en l'air avec tant d'acharnement, qu'il en tombe une foule de morts dans les bateaux des pêcheurs.

De quelle manière la nature pourvoit-elle à la subsistance de ces différentes classes d'oiseaux aquatiques? Sans doute c'est la mer qui les sustente tous; s'ils n'étaient pas obligés d'y chercher leur nourriture, on ne les verrait point vivre sur un élément où ils ne sont pas nés.

C'est vraisemblablement à la rigueur des frimas que la plupart des oiseaux engendrés dans les terres du nord doivent la nécessité où ils sont de vivre sur la mer. Mais tous ne s'alimentent pas des mêmes substances : les

canards se nourrissent en général d'herbes marines; d'autres oiseaux de mer mangent de petits poissons qu'ils dépècent avec leur bec tranchant, ou qu'ils avalent tout entiers. Ces deux classes ont de courtes ailes qui ne les empêchent pas de plonger et d'aller chercher leur nourriture à plus de vingt brasses sous l'eau. Mais les mouettes, ne pouvant plonger avec leurs grandes ailes et leurs longues queues, se nourrissent de petits poissons qu'elles enlèvent avec un long bec à la surface des eaux. Il y en a cependant qui plongent un moment et reviennent emportant leur proie; mais la plupart se tiennent sur les baleines mortes. Ces espècs voraces ne détruisent pas du moins leurs semblables, comme certains oiseaux de terre, qui dévorent d'autres oiseaux. La mer, qui fournit aux mouettes et aux canards des végétaux et des poissons, les garantit en même temps des incursions des vautours et des monstres qui dépeuplent la terre et les airs.

Quant à leurs œufs et à leurs petits, Anderson a fait de curieuses observations sur la manière dont ces oiseaux se dérobent à la voracité des hommes et des animaux. D'abord ils pondent dans les fentes des rochers les plus escarpés, où l'homme, ni l'ours, ni le renard ne peuvent grimper ni pénétrer. Ils sauvent leurs petits de l'oiseau de proie, soit en les cachant dans des creux étroits et profonds, soit en les transportant sur leur dos en haute mer. Mais, s'ils étaient tous aussi précautionnés, les Groën-

landais ne mangeraient guère de ces oiseaux, ni de leurs œufs; car ils ne sont pas aussi adroits que les Norwégiens pour se glisser par une corde dans les précipices et les cavernes où nichent ces volatiles. Plusieurs oiseaux de mer se contentent de faire leurs nids dans des îles ou sur des rochers à l'abri des renards; d'autres pondent quelquefois leurs œufs sur la terre. Les habitans du pays disent qu'autrefois ils remplissaient en très-peu de temps un bateau d'œufs d'eider, dans les îles qui sont autour de Bals-Fiord, et qu'ils n'y pouvaient faire un pas sans casser des œufs sous leurs pieds; mais cette quantité commence à diminuer, quoiqu'elle soit encore étonnante. La plupart des œufs d'oiseaux marins sont verts, quelques-uns jaunes ou gris, tachetés de points noirs ou bruns. Tous ces œufs sont plus gros, à proportion de l'animal qui les pond, que le sont ceux des oiseaux terrestres. La coque en est très-dure, ainsi que la pellicule ou l'enveloppe de dessous; ils ont le jaune rougeâtre. Celui des œufs de la mouette est tout-à-fait rouge, avec un blanc plus considérable que dans les autres œufs qui ne sont pas non plus aussi gros; le jaune le plus rouge est bien le plus gros, mais c'est aussi le plus désagréable au goût.

L'histoire naturelle du Groënland est plutôt une portion de l'histoire de la mer que de celle de la terre. Les baies, les lacs, les îles et les marécages dont ce pays septentrional est formé, couvert, environné, n'en font, pour ainsi

dire, qu'une dépendance de la souveraineté des mers. Ce ne sont, en quelque sorte, que des terres adjacentes à l'Océan, et c'est bien là que le maître de la mer l'est aussi de la terre. Si la patrie est le lieu où l'on vit, les Groënlandais appartiennent plus à l'élément qui les nourrit qu'à celui qui les voit naître, puisqu'ils ne pourraient subsister sans les ressources de la mer. C'est donc par la pêche qui se fait dans le Groënland que l'habitant de ce pays devient utile à presque toute l'Europe, à laquelle il fournit une branche importante de commerce; ainsi, par une singularité bizarre, un pays qui manque du nécessaire nous donne le superflu. Le nord est en même temps le rendez-vous des habitans des mers les plus nombreux et les plus rares, les plus petits et les plus gros; car y a-t-il de contraste plus frappant entre deux espèces, soit pour le volume ou pour le nombre, que celui qu'on voit entre le hareng et la baleine? Le nordcaper dévore les harengs par milliers, et en détruirait l'espèce, si l'instinct ne les avertissait de se dérober sous les glaces aux poursuites de leur ennemi. A peine l'espèce innombrable s'est-elle engraissée et repeuplée dans sa retraite, qu'à la fonte des glaces, et aux premières ardeurs du soleil, elle disperse ses essaims de toutes parts dans l'Océan, vers les climats les plus doux; mais bientôt ces colonies rencontrent le maquereau, le merlan et d'autres poissons voraces, qui, poursuivis par le nordcaper et d'autres monstres marins, chas-

sent à leur tour les harengs vers les côtes et les baies où les monstres de mer ne peuvent avancer à cause de leur pesante grosseur. C'est là que le hareng, échappé à tant d'ennemis, tombe entre les mains de l'homme. Le sauvage pêcheur du nord, non content de s'en nourrir, en fait une provision dont le prix sert à lui procurer ce qui lui manque.

Par un cours de l'industrie entièrement opposé, ce semble, à celui de la nature, c'est l'habitant des climats tempérés qui va dans une mer glaciale porter les denrées de premier besoin aux Groënlandais, pour en rapporter des provisions utiles sans doute, mais en quelque façon superflues, eu égard à la fertilité des terres qu'il habite ou dont il est environné. Ainsi l'abondance des grains règne souvent dans un pays où l'on ne sème ni ne recueille; tandis que la terre même la plus féconde voit ses habitans périr dans la disette des biens qu'elle leur a donnés. Combien de gens nés dans nos ports, qui pourraient défricher et cultiver des landes et des sables que la mer nous a laissés, vont sur les côtes du Groënland affronter les glaces flottantes, et s'exposer à mille morts pour y pêcher le hareng et la baleine! Il faut pourtant avouer que cette pêche est un présent du ciel pour les peuples du nord, qui non-seulement peuvent en subsister, mais en retirent des sommes considérables. On sait le profit immense que vaut à la Hollande la pêche du hareng et de la morue. La Norwége, pays très-pauvre, et

qui ne fait pas cependant un aussi grand commerce en ce genre que les Hollandais, quoiqu'elle soit voisine des mers où ce poisson abonde, charge tous les ans, dans le seul port de Bergen, six cents tonneaux de morue salée et de morue sèche, sans compter plusieurs vaisseaux de poissons plus petits. Pontoppidan, évêque de Bergen, dit que, dans l'espace de deux lieues de côtes, on voit deux ou trois cents bateaux aller ensemble à la pêche du hareng, et, dans une seule prise, en rapporter dix mille tonnes.

Cependant croirait-on que ce n'est rien en comparaison de la quantité que les nordcapers et les grands poissons en dévorent? Heureusement la nature fournit à cette vaste consommation en réparant au delà les pertes qu'elle fait. Elle a même pourvu, dit-on, si abondamment à la reproduction de ces espèces comestibles, qu'on a trouvé dix mille œufs dans le corps d'un seul hareng. On assure que plusieurs des petits poissons se retirent au milieu des rochers, où les pierres et les herbes préservent leurs germes; c'est là qu'ils restent à l'abri de tous dangers, jusqu'à ce que les doux rayons du soleil et la molle écume des vagues fassent éclore les œufs dans la saison des zéphyrs. Rassemblés ainsi dans les baies dès leur naissance, les poissons semblent s'offrir d'eux-mêmes aux besoins de l'homme, et se méfier si peu de ses filets, qu'à peine a-t-on fait une pêche copieuse, il en vient aussitôt une plus abondante à faire;

tant la nature est prompte à remplir les vides dans cette mer, qui ne peut, ce semble, non plus manquer de poissons que d'eau. En effet, quoique chaque espèce y naisse dans son temps, il n'y a pas un mois dans l'année qui n'en fournisse son tribut à l'Océan. « Mais, dit très-bien Crantz, c'est la prodigalité même de l'auteur de la nature qui nous rend insensibles à ses bienfaits, et l'habitude de voir ses trésors grossir sous la main qui les dissipe fait qu'on en jouit sans s'en apercevoir. »

C'est surtout au nord qu'on peut admirer, dans la sage compensation que la nature a faite de ses richesses, combien les hommes sont dédommagés de la stérilité de la terre par la fécondité de la mer. C'est là qu'un naturaliste doit aller étudier l'ichthyologie. La meilleure école de cette science est dans les mers glaciales. Quel vaste champ pour un esprit curieux de connaître non-seulement les formes et les espèces qui distinguent les poissons en troupeaux innombrables, mais aussi le caractère, les propriétés, l'industrie et l'instinct de ces animaux stupides et muets! Quel sujet de profondes méditations que le progrès insensible d'organisation et de vie qui s'étend et se développe dans les habitans du vaste Océan, depuis l'insecte imperceptible aux yeux jusqu'à l'énorme et prodigieuse baleine! Et si l'on veut descendre l'échelle des êtres, quelle chaîne à parcourir depuis le kraken, ce monstre presque fabuleux par l'immensité de l'espace que

son volume occupe, jusqu'à l'inconcevable zoophyte, cette production animale et végétale de la mer!

Mais, continue Crantz, cette étude demande l'homme tout entier, et le séjour de toute sa vie dans le véritable pays des poissons. On ne doit pas attendre une ichthyologie exacte ni complète d'un missionnaire qui n'a ni l'inclination ni le temps de s'y adonner. D'ailleurs le Groënland n'est pas aussi pourvu de poissons, du moins pour la variété des espèces, que bien d'autres côtes du nord situées sous la même latitude. Comme ses rivières ne sont point grandes, ou que du moins on ne peut les remonter bien avant, à cause des glaces qui couvrent les baies; que d'ailleurs les lacs enfermés dans les terres sont aussi presque toujours glacés, on ne trouve guère dans tout le Groënland que deux sortes de poissons d'eau douce, qui sont le saumon et la truite saumonée. Celle-ci vient en abondance dans les ruisseaux; elle y est très-grosse et fort grasse; le saumon, plus rare, ne se trouve que dans certains endroits. Les Groënlandais prennent ces poissons avec la main sous les pierres, ou les percent avec une fourche. Dans le temps où le saumon remonte de la mer dans les rivières, ils bâtissent à l'embouchure un réservoir de pierre avec une écluse. Le saumon passe par-dessus l'écluse dans les grandes marées; mais pour peu qu'il s'amuse à jouer dans l'eau douce où il est entré, le flot baisse, l'eau se retire à la fin, et laisse le poisson presqu'à sec,

ou comme emprisonné dans le réservoir. Les Européens prennent le saumon avec des filets dans les étangs; mais ils ont toujours besoin des Groënlandais qui vont avec leurs canots soulever et débarrasser les filets d'entre les rochers et les pierres.

Sans doute il doit y avoir une étonnante variété de poissons, puisque, sans parler du nombre prodigieux que le nordcaper et les phoques en consomment, il en est beaucoup plus encore que l'approche de ces ennemis dévorans dérobe à notre vue et tient cachés au fond de la mer dans le creux des rochers. Quoique les côtes du Groënland soient extrêmement poissonneuses, cependant, soit que la mer y ait peu de bancs de sable et de bas-fonds, soit qu'elle y manque de certains végétaux propres à bien des espèces de poissons, il s'en trouve de beaucoup moins de sortes que dans les côtes de la Norwége.

Le poisson le plus abondant et le plus commun que la mer fournisse aux Groënlandais, est l'angmarset ou lodde (*salmo arcticus*), d'un demi-pied de long. Il a le dos d'un vert foncé, et le ventre d'un blanc argenté, beaucoup de petites arêtes, et presque point d'écailles. Il en vient une si grande quantité frayer dans les baies sur les rochers, que la mer en est toute noirâtre et perlée d'une infinité de germes. C'est aux mois de mars et d'avril qu'ils paraissent annoncés et trahis par la mouette, qui s'en nourrit elle-même. Ils fraient les deux

mois suivans; et c'est alors que les Groënlandais en font leur provision; car, dans l'espace de quelques heures, ils en chargent des bateaux entiers par le moyen de cribles ronds, tissus de fils de boyau; ensuite ils les sèchent sur le roc en plein air, puis les emballent dans de grands sacs de cuir ou de vieille toile; et c'est là leur ressource de tous les jours pour l'hiver.

On pêche de gros harengs au midi du Groënland; mais ce sont probablement des coureurs d'une espèce étrangère, qui se sont détachés de la grande armée de harengs qu'enfante la mer glaciale sous le pôle. Comme ces poissons innombrables vont par divisions et par colonnes, les uns à gauche sur toutes les côtes du nord de l'Europe, les autres à droite, entre l'Islande et le Groënland, sur les côtes de l'Amérique, il n'est pas possible qu'il ne se disperse quelques-uns de ces derniers dans les golfes et baies qui sont autour du cap des États, et ce sont là les gros harengs que les Groënlandais prennent quelquefois.

Après l'angmarset, le Groënlandais préfère le kaniok (*cottus scorpius*). C'est un poisson d'un pied de long, rempli d'arêtes; il a la peau lisse et tachetée de gris, de jaune, de rouge et de noir, comme celle du lézard; la tête grosse, ronde et large; la bouche grande, et les nageoires larges et piquantes. Il vit toute l'année dans les baies, mais en pleine eau, quoique près de la terre. On le pêche en hiver, et ce

sont de pauvres femmes et des enfans qui le prennent avec des lignes faites de baleine ou de plumes d'oiseaux; ces lignes ont trente ou quarante brasses, avec une pierre bleue au bout pour les enfoncer. Au lieu d'amorce on met à l'hameçon un os blanc, un grain de verre, ou bien un morceau de drap rouge. C'est sans doute la couleur ou le brillant qui attire le kaniok. Ce poisson, très-vilain d'ailleurs, est d'un goût excellent, surtout dans la soupe, et si sain, que les malades peuvent en manger.

Le Groënlandais n'a pas d'autre poisson à écaille que le saumon et le sullupangak (*perca norvegica*). Celui-ci tire son nom de sa couleur; du reste il ressemble à la carpe, fort gras, très-bon à manger, mais difficile à prendre.

Avril et mai ramènent aux Groënlandais la pêche du nepiset (*cyclopterus lumbus*), qui va frayer sur la côte, et se prend avec des fourches. Long de cinq pieds, épais et gros, la tête large, deux grands yeux de chat ou de hibou; pour toute peau une écorce épaisse, dure et calleuse, hérissée de nœuds pointus; à travers cette enveloppe sombre, une chair rougeâtre, qui change et tire sur le vert, quand l'animal est gros; cinq rangs de bosses racornies sur le dos, le ventre et les flancs; près de la tête et sous le collet, une protubérance charnue, au moyen de laquelle il s'attache aux pierres si fortement, qu'on ne peut qu'avec peine l'en arracher : tel est à peu près ce pois-

son. Sa chair est grasse et molle; elle rassasie bien vite; cependant, quand elle est séchée à l'air, l'estomac s'en accommode mieux.

Un poisson assez singulier, c'est celui que les uns appellent le serpent de mer; d'autres, loup marin; d'autres, ronge-pierre, et les Groënlandais teiarnak (*blennius lumpenus*). Il a non-seulement les mâchoires, mais toute la bouche et le palais haut et bas garnis de dents. Par leur nature et leur forme, elles ressemblent plus aux dents d'un chien qu'à celles d'un poisson. Celui-ci vit de chevrettes, d'oursins et de moules, dont les écailles et les piquans ne l'arrêtent point. Long de deux pieds, il a la tête assez hideuse, et le reste du corps mince et terminé en pointe comme l'anguille; une nageoire lui court toute la longueur du corps, tant dessus que dessous. Sa chair ressemble au lard, et l'on n'en mange guère que séchée au vent.

Cette mer du nord donne aussi des flyndres, mais qu'on pêche rarement. En revanche, les Groënlandais prennent en certaines saisons, avec un hameçon attaché à une ligne de baleine ou courroie de boyau, qui a jusqu'à cent cinquante brasses de longueur, une grande quantité de flétans. Les plus gros ont six pieds de long sur un demi-pied d'épaisseur, et pèsent jusqu'à deux cents livres et plus. Ils ont la peau lisse, blanche par-dessous, et tachetée de brun sur le dos, les yeux placés à fleur de tête, plus gros que ceux d'un bœuf, en-

vironnés d'une peau qui peut leur servir de paupière ; la bouche d'ailleurs peu large, et les mâchoires garnies d'une double rangée de dents pointues, qui rentrent en dedans ; la gorge et le palais meublés de deux membranes ou luettes armées de pointes. Ce poisson vit de crabes, et ne quitte guère le fond de la mer; on croirait peut-être que c'est en partie à cause de sa pesanteur, de sa forme et de ses nageoires étroites, qui l'empêchent de se tenir sur l'eau ; mais les pêcheurs assurent que, quand il se sent pris à l'hameçon, il saute plus vite qu'ils ne peuvent tirer la ligne, et s'élance avec tant de rapidité, qu'ils en ont les mains écorchées par la courroie qu'ils tiennent. Sa chair est de bon goût, sa graisse délicate. Les Groënlandais coupent le flétan en petits morceaux, et le font sécher au soleil; tandis que d'autres peuples du Nord le boucanent à la fumée. Les flétans rôdent sans doute d'un endroit à l'autre, car il y a des pêcheries au Groënland où l'on n'en trouve jamais, comme à Fisker-Fiord : mais à Godhaab, on en prend au mois de mai, plus encore en juillet et août, jamais entre les terres, toujours en pleine mer. Plus loin, à Zukkertop, la pêche s'en fait aux mois d'août et de septembre.

Le requin, que l'on trouve dans tous les climats, infeste aussi les mers du Groënland. On y voit de plus le squale très-grand, et la raie. On trouve au Groënland une grande quantité de crabes, de salicoques, de che-

vrettes, qui naissent sur l'algue marine, mais qui s'éloignent de la terre quand elles sont grosses, et vont servir de pâture aux phoques.

On y voit encore l'oursin, qui se défend avec ses épines ; et l'étoile de mer, armée de cinq ou six pointes, et pourvue d'une multitude de petites cornes qui sont pour elle le principal organe du tact ou du sentiment, comme celles du limaçon.

Entre les rochers, la mer jette une quantité d'algue où pendent et s'attachent de grandes moules bleues très-bonnes à manger. On trouve dans leurs coquilles des perles de la grosseur d'un grain de millet.

Le Groënland n'a point de bonnes huîtres : les deux espèces qu'on en connaît dans ce pays ne sont point mangeables. On y trouve en dédommagement des pétoncles d'un goût excellent ; des moules qui ressemblent à des œufs de canard ; des coquillages de plusieurs espèces, la plupart enrichis et rayés dans tous les sens des plus belles couleurs. Parmi ceux-ci sont des cônes pas plus gros qu'un pois, pendus aux rochers qui s'avancent dans la mer, revêtus d'un couvercle qu'ils ferment quand ils tombent dans l'eau ou qu'on veut les prendre. On trouve quelquefois des balanites et des anatifes. Partout où ils s'attachent, soit aux rochers, à l'algue, aux moules, aux crabes, ou même à la baleine, ils y tiennent si fortement, qu'on les met en pièces plutôt que de les en arracher. Ce coquillage est blanc, lui-

sant et rayé tout du long, de la grosseur d'une noix, ouvert en dessus, mais avec deux couvercles mobiles à charnière, qui s'imbibent par leurs fentes de l'eau de mer, seule nourriture de ce poisson. Lorsqu'il est hors des eaux, échauffé par le soleil, il avance deux cornes couvertes d'une infinité de petites plumes. On en trouve en grand nombre attachés à la quille des vaisseaux; et de là vient que les gens qui n'ont jamais vu de ces coquillages dans leur pays s'imaginent que les vers de bois qui percent et rongent un navire sont sortis de cette coquille.

« J'ai trouvé, dit Crantz, sur une vieille moule bleue grand nombre de coquillages, depuis la grosseur d'un grain de moutarde jusqu'à celle d'une lentille. En les examinant avec un microscope, j'ai reconnu que ce qui ne paraissait à l'œil nu qu'une sorte de teigne adhérente à la moule, était une multitude innombrable de petits limaçons. Ils s'attachent non-seulement à d'autres coquillages, mais aux pierres mêmes, et c'est avec tant de force, qu'on pourrait soulever une pierre par ces limaçons qui y sont incrustés. »

D'autres coquillages, des mollusques, et une infinité de crustacés, abondent dans les mers du Groënland; on y remarque entre autres le tullukauyak (*argonauta arctica*), petit coquillage de trois lignes et demie de diamètre, qui forme une partie de la nourriture de la baleine et du nordcaper.

La baleine, en groënlandais *ardek*, se tient

principalement dans les parages de la baie de Disko. C'est là que les vaisseaux européens vont les prendre au mois d'avril, ou qu'ils les suivent jusque sur les côtes d'Amérique, où elles s'arrêtent dans la baie d'Hudson. Nous avons déjà décrit la manière dont on prend ce monstrueux cétacé; mais les Groënlandais font aussi la pêche de la baleine à leur manière. Quand ils y vont, c'est avec leurs plus beaux habits; car, disent leurs jongleurs, si quelqu'un avait des habits sales, ou qui eussent touché par malheur à quelque corps mort, la baleine s'échapperait, ou, fût-elle morte, ne reviendrait plus sur l'eau. Les femmes sont aussi de la partie, et leur affaire est de tenir prêtes les casaques de mer, ou de raccommoder les bateaux qui sont garnis de cuir et de peau. On va sans crainte au-devant du monstre, hommes et femmes, dans des bateaux: on lui jette des harpons où sont suspendues des vessies faites de grandes peaux de phoques, qui embarrassent ou soutiennent la pesante baleine, de façon qu'elle ne peut plonger jusqu'au fond. Lorsqu'elle est fatiguée de vains efforts, on l'accable, on l'achève à coups de lances. Alors les hommes se jettent à l'eau avec leur casaque de peau de phoque, où les bottes, le corps et le capuchon tiennent ensemble exactement cousus. Enveloppés ainsi jusque par-dessus la tête, ils ont l'air d'autant de phoques qui courent autour du monstre sans crainte de se noyer, cet habillement étant une

espèce de scaphandre avec lequel ils peuvent même se tenir debout et marcher dans l'eau. On coupe les barbes fort adroitement avec d'assez mauvais couteaux; puis ils tranchent et taillent la baleine tous à la fois, hommes, femmes, enfans, pêle-mêle et l'un sur l'autre, pour avoir part au butin; car ne fût-on que spectateur, on a des droits à partager la dépouille. Malgré tout ce désordre, ils ont grande attention à ne pas se blesser ou se couper les uns les autres, et cependant personne ne revient de la pêche sans quelque plaie.

Parmi les autres mammifères que la mer du Groënland nourrit dans son sein, Crantz nomme encore le gibbar, *tunolik;* le nordcaper, *keporkak;* le narval, *tugalik;* le cachalot, *nigutilik ;* le bielouga, *kakortak;* le marsouin, *nesa ;* l'orque, *nesarnek;* enfin les phoques. Ceux-ci sont compris sous le nom générique de *veau marin*, et plus correctement de *phoque*. Les Groënlandais en connaissent cinq ou six espèces. La première se trouve toute l'année à Bals-Fiord. La peau des jeunes sert à faire de belles vestes; et quand un Groënlandais porte une de ces fourrures, noires sur le dos et blanches sous le ventre, il s'estime autant qu'un homme habillé de velours. La peau d'un vieil animal est ordinairement tigrée, et fait des housses et des ornemens de cheval. Cette espèce s'appelle kassigiak (*phoca vitulina*).

La seconde espèce, *phoca groenlandica*,

change de nom comme de couleur jusqu'au dernier période de son accroissement. Le fœtus, qui est tout blanc et couvert de laine, se nomme *iblau*. La première année il devient couleur de crème, et s'appelle *attarak ;* la seconde, il est gris, et porte le nom d'*atteitsiak ;* la troisième, sa couleur est diversifiée, on l'appelle *aglektok;* la quatrième, il est tacheté, ce qui le fait appeler *milektok ;* et la cinquième année, il prend le nom générique d'*attarsoak.* Alors c'est un animal fait, de couleur de gris-blanc, et la nature lui dessine sur le dos deux croissans noirs, dont les cornes se regardent. Sa peau raide et forte s'emploie à couvrir des malles, ou même des tentes, et quelquefois on en fait des habits ; mais on a soin d'ôter le poil à ces peaux, et d'y laisser un peu de graisse quand on en veut doubler les bateaux. L'*attarsoak* abonde en graisse, et l'on en tire une huile qui, pour le goût, l'odeur ou la couleur, n'a rien de plus fort que la vieille huile d'olive. Avec un baril de graisse on fait, dit-on, un baril d'huile et deux pintes au delà.

La quatrième espèce est le neitsersoak (*phoca leonina*), remarquable par de la laine noire qu'il a sous son poil blanc, ce qui lui donne un gris assez beau : mais une chose assez singulière est une sorte de peau épaisse et velue qu'il a sur le front; l'animal l'abat sur ses yeux dans un temps d'orage, pour les garantir des tourbillons de sable, de neige ou de pluie, que le vent fouette au loin.

Après les différentes espèces de phoques qui abondent le plus dans la mer du Groënland, Crantz place le morse, *auvek*. Cet animal n'ayant, avec ses deux longues défenses, comme l'observe Crantz, que des dents molaires et pas de dents incisives, ne peut guère attraper ni manger du poisson à cause de ses défenses, qui semblent plus faites pour repousser les ours sur la terre ou les glaces que pour attaquer les habitans de la mer. Cependant il s'en sert à tirer les moules du sable et des cavernes, et quelquefois à grimper lui-même; car il s'attache et se suspend aux glaces et aux rochers par ces mêmes défenses, élevant ainsi son corps massif et lourd. Il y a des gens qui pensent que le morse vit non-seulement de moules et d'algue, mais encore de chair, parce qu'on le voit prendre à terre des pièces de baleine qu'il emporte sous l'eau; cependant on ne peut rien conclure de ce fait, car les Groënlandais assurent que ce monstre emporte de même des poules d'eau, mais pour jouer en les faisant sauter en l'air, et les recevant dans sa gueule, sans les manger. La défense gauche que j'ai vue, poursuit Crantz, avait un pouce de moins que la droite, et celle-ci en avait vingt-sept de longueur, dont sept pouces étaient cachés dans la racine qui est au crâne, et qui peut avoir huit pouces de circonférence. Une de ces dents pesait quatre livres et demie, et le crâne entier vingt-quatre livres. On tuait autrefois beaucoup de morses pour en avoir les dents; mais depuis qu'ils ont éprouvé

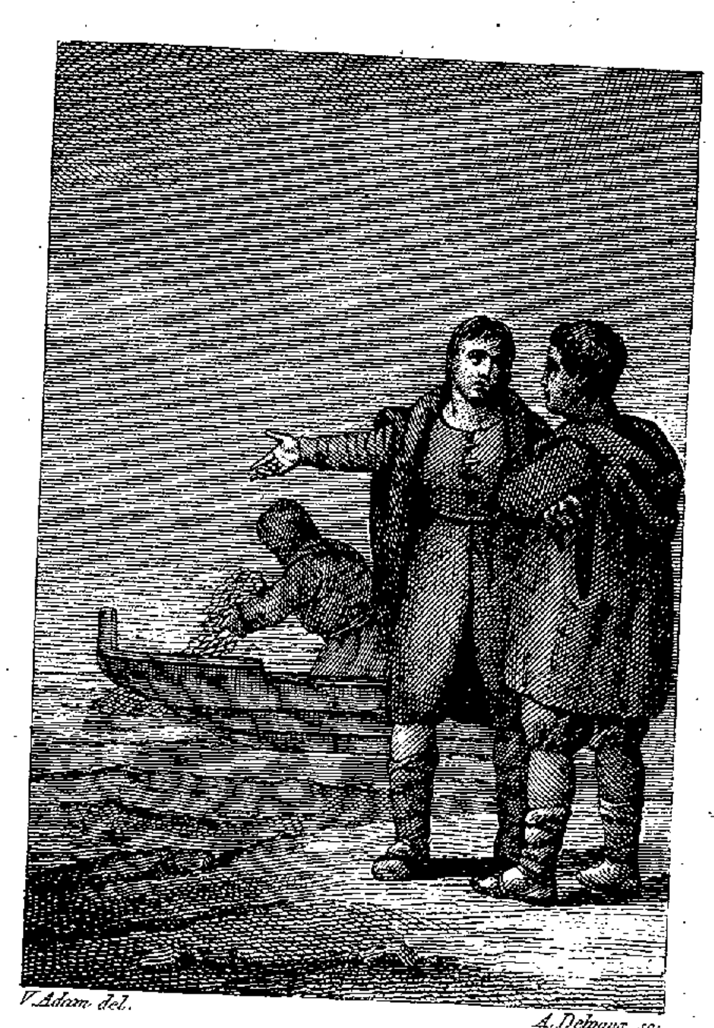
que l'homme est le plus dangereux ennemi de tous les animaux, ils sont devenus plus difficiles à prendre, soit en mettant toujours en avant un espion qui veille pour la sûreté de la troupe, soit en défendant tous en corps celui qui est attaqué. Il est dangereux, mais il est beau de les voir, quand ils sont blessés, s'efforcer, en plongeant, de renverser de leur corps un bateau de pêcheurs, ou de le couler à fond en y faisant un trou avec leurs défenses. Mais la société, mère des arts qui conservent ou qui détruisent, donne toujours à l'homme une supériorité constante sur tous les êtres, soit isolés, soit réunis, qui sont restés dans l'état de nature; et les animaux, armés de toutes leurs forces, ne peuvent résister aux progrès de notre industrie. Le sauvage fera son arc et ses flèches des arêtes du poisson que sa faim a dévoré, et se servira des dépouilles mêmes de l'individu pour désoler toute l'espèce.

Pour revenir des morses aux phoques, on en trouve dans le détroit de Davis une grande quantité des deux premières espèces déjà désignées; mais les Groënlandais n'en attrapent presque point qui ne soient jeunes et peu faits à la guerre. Quant aux deux dernières espèces, il s'en fait deux émigrations chaque année. Une colonie part en juillet de ce fameux détroit pour y revenir en septembre. Ce détachement va chercher de la nourriture dans des mers et des pays ouverts par la belle saison. La

seconde émigration est de la troupe entière, qui sort au mois de mars pour faire ses petits, et revient au mois de juin en famille nombreuse comme un troupeau de brebis, mais en mauvais état et fort maigre, au lieu que ceux de l'autre voyage se sont engraissés. Dans la seconde excursion, ces animaux ont un temps et une route fixes pour s'en retourner comme les oiseaux de passage, et l'on peut les suivre à la piste. On sait qu'ils reviennent d'abord du midi; que, vingt jours après leur départ, ils sont à quatre-vingts ou cent lieues plus au nord. On s'attend à les voir sur la fin de mai à Fredrics-Haab; au commencement de juin, à Bonne-Espérance, et ainsi du reste, avançant toujours vers le nord avec le soleil. Arrivés au détroit de Davis, on les voit durant plusieurs jours; les uns restent, les autres vont encore plus loin: mais où? c'est ce qu'on ne peut déterminer avec la même certitude. Ils ne disparaissent pas sous les eaux, car ils ont besoin de respirer l'air: ils ne vont point en Amérique, puisque ce serait tourner à l'ouest, et que les navigateurs ne les ont jamais vus dans cette saison sur la mer libre. D'un autre côté, ils ne peuvent s'établir dans les glaces, ni faire leurs petits parmi les rochers inhabités; car c'est toujours du sud et jamais du nord qu'on voit arriver les jeunes phoques. Il faut donc qu'ils trouvent un passage par quelque détroit ignoré, tel que le canal qu'on suppose ouvert, de la baie de Disko à la côte orientale du Groënland, où il est certain qu'ils

passent; mais est-ce par ce canal, au 69e. degré, ou par le détroit de Smith au 68e., ou bien font-ils le tour du Groënland par une mer ouverte au nord sous le pôle? Quel que soit leur chemin, ils passent devant l'Islande, et reviennent, par le cap des États, à la baie d'où ils étaient partis.

Il n'y a point de peuple à qui les phoques soient d'une aussi grande nécessité qu'aux Groënlandais, puisque la mer est leur champ, et la pêche leur moisson : ils ont plus besoin de ces troupeaux marins que l'Européen de moutons, et l'Indien de cocotiers; car ces animaux leur fournissent, outre la nourriture et le vêtement, de quoi couvrir des tentes pour se loger et des canots pour naviguer. Joignez à ces avantages que la graisse du phoque donne de l'huile pour les lampes, et peut entretenir le feu de la cuisine et des chambres; que cette huile sert à conserver le poisson sec, et qu'enfin le phoque est l'objet et la matière d'un commerce d'échange avec toutes les denrées qui manquent au Groënland. De plus, les fibres de cet animal valent mieux pour coudre que le fil et la soie; la peau de ses boyaux tient lieu de vitres aux fenêtres, de rideaux, de portes, et même de chemises, tandis que les vessies servent de bouteilles ou d'outres pour l'huile. Les os de ce monstre suppléaient jadis au fer pour les outils et les instrumens. Son sang même n'est pas inutile; on en fait une sorte de bouillon pour la soupe. En un mot, avec les phoques, le



V. Adam del. A. Delvaux sc.

Groënlandais. Groënlandaise.
Groënlandais dans son Kaiak.

peuple du Groënland peut se passer de tout le reste, et sans cette ressource il manquerait de toutes les autres. Aussi distingue-t-on un vrai Groënlandais à la pêche des phoques comme on reconnaissait un Romain à la guerre. Cette pêche fait toute la gloire et la fortune de la nation. On y combat pour ses foyers; c'est l'art suprême où se forme et s'exerce la jeunesse; art pénible et hasardeux, qui n'assure leur subsistance qu'au risque de leur vie: mais c'est aussi de là que dépend le salut du peuple.

CHAPITRE III.

Habitans du Groënland.

Les Groënlandais, qui s'appellent eux-mêmes *innuit*, c'est-à-dire hommes, pour se distinguer des autres nations dont ils ne connaissent souvent que les vices, reçoivent des Islandais le nom de *Skraellinger*, par mépris pour la petitesse de leur taille, qui reste presque toujours au-dessous de cinq pieds de hauteur. Cependant elle est bien conformée, et dans les justes proportions d'un bel ensemble. Du reste, ils ont un visage large et plat, des joues rondes et potelées, mais dont les os s'élèvent en avant; des yeux petits et noirs, mais sans feu, sans étincelle d'esprit ou d'âme; un nez qui, sans être plat, n'est point assez grand

ni saillant; une bouche communément petite et ronde; la lèvre inférieure un peu plus grosse que celle d'en haut. Leur couleur en général est olivâtre; leur teint est brun, mais animé d'un rouge vif; ce qui prouve qu'ils ne sont pas naturellement bruns (car leurs enfans naissent assez blancs), mais que cette couleur sombre leur vient de la malpropreté où ils vivent; toujours dans la graisse ou dans l'huile, assis à la fumée de leurs lampes, et se lavant très-rarement. Que si le climat contribue à leur donner à la longue cette couleur d'olive, peut-être sera-ce un effet de la brusque alternative de froid et de chaud qu'ils éprouvent, passant tous les ans d'un hiver excessivement long et rigoureux aux chaleurs brûlantes d'un soleil qui reste près de deux mois sur l'horizon. Mais il est probable qu'ils doivent le fond brun de leur teint à leur nourriture onctueuse, épaisse et grasse, qui s'incorpore et s'insinue si bien dans leurs veines, que leur sueur en contracte une odeur d'huile et de poisson, et que leurs mains sentent le lard de phoque qu'ils mangent et touchent perpétuellement. Cependant il y a des Groënlandais passablement blancs qui ont les joues rouges, et le visage d'une rondeur point trop marquée; en sorte que, dans certaines montagnes de la Suisse, ils ne passeraient pas pour étrangers.

Le Groënlandais a les cheveux noirs, épais, forts et longs, mais rarement de la barbe, parce qu'il se l'arrache ou l'épile. Il a les mains pe-

tites et charnues, les pieds de même; la tête et les membres assez gros; la poitrine haute, les épaules larges, surtout les femmes, qui sont accoutumées dès leur jeunesse à porter de lourds fardeaux. Ils ont le corps fourni de chair, communément gras et très-sanguin; avec ce préservatif naturel, et des fourrures bien épaisses, ils s'exposent au froid la tête et le cou nus; et dans leurs maisons ils ne se couvrent que depuis la ceinture jusqu'aux genoux; mais la vapeur chaude qui sort de leurs corps en cet état n'est pas supportable aux Européens. Un missionnaire a de la peine à y résister dans l'église, même en hiver; car les Groënlandais exhalent tant de chaleur, qu'il y sue à grosses gouttes, et ne peut respirer par l'épaisseur des émanations de son auditoire.

Les Groënlandais ont le pied leste et la main adroite. On voit chez eux peu de malades, d'infirmes, d'avortons, ou d'enfans contrefaits. D'ailleurs peu propres à ce qu'ils n'ont jamais fait, ils sont habiles dans les choses d'habitude. Ils montrent en général beaucoup de courage; et ce n'est pas cette ardeur passagère et momentanée qui naît de la vivacité de l'imagination, mais plutôt cette constance qui vient de la force du corps. Un homme qui n'aura rien mangé depuis trois jours, ou qui ne sera repu que d'algue ou d'herbe marine, luttera hardiment avec son canot contre la tempête et la fureur des vagues. Les femmes porteront jusqu'à quatre lieues sur leurs épaules un renne tout entier,

une pièce de bois, ou un quartier de pierre, qui pèseront le double de ce qu'un Européen pourrait soulever.

Le caractère de la nation groënlandaise n'a rien d'assez tranchant ni d'assez marqué pour être bien défini. La disposition flegmatique et tranquille de leur humeur les porte à une sorte de mélancolie ou de morne stupidité ; l'abondance du sang rend leur colère furieuse quand elle est provoquée par de rudes assauts ; mais il en faut de très-violens pour agiter et remuer des âmes qui ne sont ni vives ni fort sensibles. Ils n'ont ni de la gaieté jusqu'à la joie, ni de la joie jusqu'à la folie ; ils sont au reste d'une humeur assez paisible pour une société sûre. Contens du présent, ils ne se souviennent guère du passé, ni ne s'inquiètent de l'avenir ; aussi donnent-ils plus volontiers qu'ils n'amassent. Assez ignorans et grossiers pour s'estimer beaucoup, ils mettent tout leur esprit à se moquer des Européens : cependant ils conviennent que ces étrangers ont plus d'intelligence qu'eux ; mais ils ne jugent pas que cet avantage soit d'un grand prix. Y a-t-il rien de meilleur que la chasse du phoque ? et quand on a ce qu'il faut pour vivre, à quoi sert le reste ? C'est là toute la logique de ce peuple simple sans bêtise, et sensé sans raisonnement. Il se croit, avec ce peu d'idées, mieux policé que les étrangers, parce qu'il les voit tomber dans des excès qui lui sont inconnus. S'il s'en trouve un seul qui soit d'un caractère doux et modéré, C'est dom-

mage, disent les gens du pays, qu'il ne soit pas né parmi nous : mais il se fera, ce sera bientôt un homme; et cela veut dire un Groënlandais. Pour l'ordinaire, ils aiment mieux céder que disputer; aussi, quand leur patience est poussée à bout, ce sont des lions qui ne craignent plus rien. Ils supportent quelquefois les injures des hommes, comme celles de la fortune, ou comme les maux de la nature, avec une indifférence qui passe le stoïcisme, moins par art et par réflexion que par insensibilité de caractère : mais s'ils prennent du chagrin et de l'animosité pour quelque offense, les y voilà plongés jusqu'au moment de la vengeance; d'autant plus terribles dans leur ressentiment qu'ils s'y livrent avec plus de peine et l'ont nourri plus long-temps.

Quoique les peuples sauvages, ainsi que l'homme en général et tous les animaux, soient portés à la paresse et à l'oisiveté, la rigueur et la stérilité du climat ne permettent guère au Groënlandais d'être long-temps sans rien faire. Cependant ils ont cette inconstance naturelle aux enfans, qui leur fait entreprendre cent choses et les abandonner; curieux et bientôt dégoûtés de tout ce qu'ils ignorent. Dans les longs jours du Groënland, on ne dort que cinq ou six heures, et dans les longues nuits, que huit heures au plus; mais si l'on travaille ou si l'on veille toute la nuit, on dormira volontiers tout le jour. Dès le matin un Groënlandais monte sur quelque éminence, et d'un air pen-

sif regarde le ciel et la mer; quel temps il aura; la peine et le danger que le jour lui prépare; et son front prend l'aspect nébuleux ou serein de l'horizon. Mais quand il n'y a point de travail pour la journée, ou qu'on revient le soir d'une heureuse pêche, c'est alors qu'on est de belle humeur, qu'on parle et qu'on s'égaie dans le calme et la prospérité. Tel est l'homme sur toute la face de la terre; plus ou moins semblable ou contraire à lui-même, en raison de la variété de ses besoins et de ses goûts, mais toujours abruti par la peine ou tourmenté par le travail.

On a demandé plus d'une fois comment s'est répandu chez l'espèce humaine l'usage de la chair et du sang des animaux. Interrogez les Groënlandais : leur situation vous répondra pour eux. Ils naissent tous chasseurs ou pêcheurs. De quoi vivraient-ils, de quoi s'habilleraient-ils sans les rennes, les oiseaux de mer et les phoques? Dans les climats de l'Inde et de l'Asie, où des prés toujours fleuris entretiennent sans interruption le lait des troupeaux; où les arbres continuellement verts ne manquent jamais de fruits; où les buissons mêmes nourrissent l'habitant qui se repose sous de vastes ombrages; où le soleil non-seulement dispense de l'invention des vêtemens, mais en interdit le fardeau, sans doute ce fut offenser la nature que d'égorger les animaux : encore peut-être fallait-il exterminer toutes les espèces avec qui l'on ne pouvait vivre en paix ni en société. De la fécondité de

ces heureux pays dévaient éclore dans le cerveau des beaux génies l'allégorie de l'âge d'or et le système du régime pythagorique. Mais le siècle de fer et l'usage du sang sont naturels au Groënland, et la guerre y est née avec l'homme, que la terre y force de vivre de carnage ou de mourir de faim. On a déjà vu qu'elle n'y donne rien dans l'été que l'hiver ne reprenne à l'instant, c'est-à-dire, quelques herbes qui servent plutôt de remède que d'aliment, à peine écloses au soleil, et bientôt couvertes par la glace. Les Groënlandais se trouvent donc obligés de courir après les rennes; mais cette espèce, rare en des pays d'un froid trop excessif, est consommée à la chasse même, et l'on n'en peut faire de provision. D'ailleurs les Groënlandais ne mangent guère de chair tout-à-fait crue ou sanglante, comme on le croit, et comme le font réellement bien des peuples chasseurs. Il est vrai que, dès qu'ils ont tué quelque animal, ils dévorent sur-le-champ un morceau de sa chair ou de sa graisse, et qu'ils boivent de son sang tout chaud; mais peut-être est-ce un effet de la superstition, et non pas de la faim et de la voracité : car s'il n'y a point quelque mystère dans cette coutume, pourquoi verrait-on une femme, quand elle dépouille un phoque, en donner un ou deux morceaux de graisse à toutes les personnes de son sexe qui se trouvent autour d'elle, et point aux hommes, qui rougiraient même d'en recevoir?

Au défaut des plantes et des végétaux, et

dans la disette des animaux terrestres, ce peuple pêcheur vit de poisson, ou plutôt de cette espèce amphibie qui tient le plus à la terre par sa conformation et ses besoins; c'est encore une fois le phoque. On en garde la tête et les pieds en été sous le gazon, et tout le corps en hiver sous la neige. Les Groënlandais mangent une pièce de phoque, moitié gelée ou moitié pourie, avec autant d'appétit et de plaisir que les peuples délicats en trouvent dans le gibier. On fait dessécher à l'air certaines parties de l'animal, telles que les côtes, pour les servir ainsi sans autre préparation; il en est de même du saumon, du lodde et du flétan, qu'on découpe en longues tranches. Pour les oiseaux et la plupart des poissons, on les mange bouillis ou étuvés, mais sans autre sel qu'un peu d'eau de la mer. Quand on a pris un phoque, le premier soin est de fermer la plaie mortelle dont il est abattu, pour retenir le sang dans ses veines jusqu'à ce qu'on puisse le transvaser dans des pots, où on le conserve pour en faire la soupe. On mange les entrailles des petits animaux, sans autre précaution que de presser les boyaux avec les doigts pour en faire sortir les ordures. La matière contenue dans le ventre d'un renne est si précieuse et si exquise au goût des Groënlandais, qu'ils en font des présens à leurs meilleurs amis. Ce ventre de renne et la fiente de la perdrix, préparés dans l'huile fraîche de baleine, sont pour ce peuple ce que sont parmi nous la bécassine et le coq de

bruyère. Cette nation a ses ragoûts et ses sauces comme une autre.

Par exemple, on prend des œufs frais qu'on mêle avec des baies de ronce et avec de l'angélique; on jette le tout dans une outre de phoque remplie d'huile : c'est un excellent cordial pour l'hiver. On arrache avec les dents la graisse qui tient à la peau des eiders; et quand on prépare les peaux de phoque, on racle avec un couteau la graisse qui était restée de l'animal écorché : de ce mélange il se fait une espèce d'omelette, qui est le mets délicieux et favori des Groënlandais. Ils ne boivent point l'huile de baleine, comme on l'a débité, la réservant pour les lampes ou pour leur trafic; mais ils mangent volontiers des loddes secs dans la graisse de phoque, dont ils se servent aussi pour frire le poisson, ayant l'attention de la bien mâcher avant de la cracher dans la poêle. Leur boisson est de l'eau claire qu'ils tiennent chez eux dans des fontaines ou vases de cuivre, ou dans des auges de bois qu'ils font eux-mêmes très-proprement, et qu'ils ornent d'anneaux et d'os, ou d'arêtes de poisson artistement travaillés. Ils ont soin d'entretenir cette provision par un supplément d'eau fraîche qu'ils vont chercher chaque jour avec une cruche; c'est une peau de phoque bien cousue, et qui sent le cuir à demi-tanné. Pour rafraîchir leur eau, qui s'échauffe promptement dans leurs cabanes, ils y jettent un morceau de glace ou de neige.

Ce peuple est très-malpropre à table comme partout ailleurs. Rarement ils nettoient leurs chaudières; mais les chiens leur en épargnent la peine avec la langue. Cependant ils ont soin de leur vaisselle de pierre ollaire. Ils mettent leurs viandes bouillies dans des plats de bois, après avoir bu le bouillon ou mangé la soupe avec des cuillères d'os ou de bois. Mais leurs viandes sèches sont étalées par terre ou sur un vieux cuir; c'est là leur nappe : ils prennent le poisson dans le plat avec les mains, et le dépècent avec les dents; pour la viande, c'est avec les dents qu'ils la happent, comme ferait une meute. A la fin du repas, leur couteau leur tient lieu de serviette; ils s'en raclent les dents et la bouche, lèchent la lame, puis leurs doigts, et l'on sort de table. De même, quand ils sont couverts de sueur, ils la ramassent et la portent à la bouche pour n'en rien perdre. Lorsqu'ils veulent traiter un Européen avec toute la politesse de leur pays, ils lèchent d'abord le morceau qu'il doit manger, pour nettoyer le sang et l'écume qui s'y étaient attachés dans la chaudière; et si l'on refusait une offre si friande, ce serait manquer de civilité que de ne pas accepter la leur. Ce sont à cet égard les mœurs de tous les sauvages.

Ceux du Groënland mangent quand ils ont faim. Mais leur principal repas se fait le soir, au retour de la pêche; alors on invite les voisins qui n'ont rien pris, sinon on leur envoie une portion du butin. Les hommes mangent à part,

mais les femmes n'y perdent rien ; car, tout devant passer par leurs mains, elles se régalent entre elles en l'absence et aux dépens de leurs maris. C'est leur grand plaisir alors de voir leurs enfans se remplir la panse, puis se rouler sur le plancher afin de presser leurs intestins, et d'y faire encore de la place à la bonne chère.

Ce peuple est-il heureux ou malheureux ? Il ne songe point au lendemain. Lorsqu'il est dans l'abondance, il ne quitte la table qu'à la fin de ses provisions, pour danser et se réjouir, dans l'espérance que la mer fournira chaque jour à ses besoins renaissans. Mais quand les mauvais temps arrivent, que les phoques disparaissent au printemps pour deux ou trois mois, que la rigueur des saisons ou quelque surcroît de calamités amènent la disette, alors on voit les tristes Groënlandais passer des jours entiers sans manger, si ce n'est le peu de moules et d'algue qu'ils trouvent par hasard : réduits par degrés au cuir de leurs souliers, et même aux peaux de leurs tentes, qu'ils font bouillir dans l'huile destinée à leurs lampes, ils prolongent ainsi de misérables jours qui doivent bientôt s'éteindre par la famine.

Ils aiment extrêmement certaines denrées étrangères, comme le pain, le gruau d'avoine, les pois et la morue sèche, et plusieurs ne s'y sont déjà que trop vite accoutumés ; mais ils ont la plus forte aversion pour la viande de cochon, parce que cet animal mange toutes sor-

tes d'ordures. Il est également singulier que la chair de cochon ait de tout temps déplu aux peuples les plus sales, et qu'elle soit encore recherchée des plus raffinés en propreté.

Les Groënlandais abhorraient autrefois les liqueurs fortes, qu'ils appelaient de *mauvaise eau.* Mais ceux qui commercent avec les Européens en boivent très-volontiers, surtout quand elles ne leur coûtent rien. Ils feindront quelquefois de se trouver mal pour qu'on leur donne du brande-vin, et c'est en effet leur vie et leur salut dans les indigestions.

Ils aimeraient aussi le tabac à fumer, s'ils en avaient à discrétion ; mais il leur manque souvent, d'autant plus qu'ils en font sécher les feuilles sur un plat chaud, et les pilent ensuite dans un mortier de bois pour en prendre par le nez. Ils sont même tellement accoutumés à cet usage dès l'enfance, qu'ils ne peuvent en quitter l'habitude, et ce serait peut-être un mal pour eux d'y renoncer, à cause de l'abondance des humeurs que la fumée des cabanes leur fait couler des yeux, qu'ils ont naturellement affaiblis par la neige.

Les Groënlandais sont à proportion mieux traités de la nature pour le vêtement que pour la nourriture ; et la peau des animaux leur manque moins que la chair : ils ont des fourrures de toute espèce. Leur vêtement de dessus est une sorte de robe longue, cousue de tous les côtés, faite de façon à la passer comme une chemise par-dessus la tête, en y fourrant

en même temps les deux bras. A cet habit long tient un capuchon, dont on se couvre dans les temps froids ou humides. Cet habillement, chez les hommes, ne vient qu'à mi-cuisse, et ne serre pas de bien près; mais comme il est fermé par-devant, il garantit assez du froid. Ils ont pour chemise une fourrure d'eider avec la plume en dedans, ou plus souvent encore des peaux de renne; cependant ils gardaient autrefois les plus fines de cette espèce pour en faire des vestes; mais elles sont devenues si rares, qu'il n'y a plus que les femmes les plus riches qui puissent prétendre à cette parure. Les Groënlandais s'habillent communément des peaux de phoques, dont ils tournent en dehors le côté le plus rude. Ces habits sont bordés et garnis sur les coutures de cuir rouge ou blanc du même animal : ce sont là leurs galons d'or et d'argent. Ils ont pourtant aujourd'hui des chemises de drap et même de toile, soit de coton, soit de lin, mais toujours faites à la façon et sur la coupe du pays. Leurs culottes sont de phoque ou d'une peau de renne, mais très-courtes, tant de la ceinture que de la cuisse. Leurs bas sont faits avec la peau de jeunes phoques trouvés dans le sein de la mère, et leurs souliers d'un cuir noir, doux et préparé. Cette chaussure est attachée aux pieds avec des courroies, qui passent par-dessous la plante. Les semelles débordent de deux doigts, tant devant que derrière, un peu recourbées en dehors; elles sont faites avec beau-

coup de propreté, mais sans talons. Les gens à qui le trafic donne une sorte de richesses portent maintenant des capes, des culottes et des bas de laine.

Mais en mer tous prennent par-dessus l'habit ordinaire un manteau noir, de cuir de phoque le plus uni, pour se garantir de l'eau; et par-dessus la veste, une chemise faite des boyaux de cet animal, pour conserver leur chaleur naturelle et ne point contracter d'humidité. « La casaque de mer est une espèce de jaquette où l'habit, la culotte, les bas et les souliers ne forment qu'une pièce : elle est faite de peau de phoque, unie et sans poil, et si bien cousue, que l'eau ne saurait y pénétrer. Il y a devant la poitrine un petit trou par lequel ils soufflent autant d'air qu'ils jugent à propos pour se soutenir sans aller au fond, et ils le bouchent ensuite avec une cheville. A mesure qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent l'air en dedans de cet habit, ils descendent et remontent comme bon leur semble : ce sont de vrais ballons qui courent sur l'eau sans s'y enfoncer. »

L'habillement des femmes diffère très-peu de celui des hommes. Leurs jaquettes ont les épaules et le capuchon plus haut, et ne sont pas taillées horizontalement vers le bout; mais en s'arrondissant depuis la cuisse jusqu'en bas, elles forment devant et derrière deux longues oreilles, dont la pointe ourlée de fil rouge descend au-dessous du genou. Elles portent aussi la culotte avec des caleçons par-dessous:

elles aiment à faire leurs culottes et leurs souliers de cuir rouge ou blanc, avec une couture sur le devant, façonnée et travaillée très-proprement. Les mères et les nourrices ont une sorte d'habillement assez ample par-derrière pour y porter un enfant; ce vêtement chaud et commode tient lieu de berceau et de lange au nouveau-né, qu'on y enveloppe tout nu. Pour l'empêcher de tomber, les femmes relèvent et rattachent cette robe autour de leur jaquette avec un ceinturon de cuir arrêté sur le devant par un bouton ou une boucle. Les habits de tous les jours sont dégoûtans de graisse et couverts de poux, vermine que les Groënlandais n'ont pas honte de croquer avec les dents : cependant ils tiennent assez propres leurs habits de parure.

Les hommes portent les cheveux courts. Quelques-uns les coupent ras du front pour qu'ils ne leur tombent pas sur les yeux et ne les empêchent pas de vaquer à leurs travaux. Mais ce serait un déshonneur pour une femme de se raser la tête, à moins que ce ne fût dans le deuil ou pour renoncer au mariage. Elles relèvent tous leurs cheveux en deux boucles au sommet de la tête: l'une y forme une large touffe, et l'autre, plus petite, s'élève au-dessous de la première; le tout est noué galamment, et brillant de grains de verre : ce sont là les perles dont les Groënlandaises font des colliers, des pendans, des bracelets, et qui leur servent à décorer leurs habits et leurs souliers. Elles

commencent à changer quelque chose dans leur parure, et les plus riches ceignent leur front d'un ruban de fil ou de soie, mais de façon que les touffes de cheveux qui font leur plus bel ornement ne soient pas couvertes ou cachées. Celles qui aspirent à la suprême beauté doivent porter sur le visage une broderie faite avec un fil norci de fumée; on leur passe ce fil entre cuir et chair sous le menton, le long des joues, autour des pieds et des mains. Quand il est retiré de dessous l'épiderme, il y laisse une marque noire qui ressemble à de la barbe. Les mères font cette pénible opération à leurs filles dès la tendre enfance, afin qu'elles ne risquent pas de manquer de mari. Crantz dit que les Groënlandaises baptisées ont abandonné cette vanité mondaine comme un sujet de tentation au péché. Peut-être qu'ailleurs les femmes devraient prendre cette mode comme un préservatif contre les tentations. Enfin telle est la propreté du Groënland: les hommes ne se lavent jamais; cependant, quand ils reviennent de la mer, ils se lèchent les doigts et se les passent, comme les chats, sur les yeux, pour adoucir ou corriger par leur salive l'âcreté des sels de la mer. Les femmes se lavent, mais avec leur urine, soit pour faire croître leurs cheveux, soit pour avoir une odeur plus suave, ou moins forte sans doute que celle de poisson: c'est leur eau de senteur favorite. Quand une jeune fille s'en est parfumée, on dit d'elle, *ni-*

viarsiarsuarnerks, elle sent la demoiselle.

Les Groënlandais ont des tentes pour l'été, et des maisons pour l'hiver. Celles-ci, larges de deux brasses, s'étendent depuis quatre jusqu'à douze brasses de longueur, et n'ont que la hauteur d'un homme. Ils ne bâtissent pas sous terre, comme on le croit communément, mais sur des endroits élevés, et préférablement sur un rocher escarpé, afin d'être moins incommodés, ou plutôt délivrés de la neige dans les dégels. C'est au voisinage de la mer que leurs maisons sont situées, à portée de la pêche, toujours ouvertes sur la côte qui leur fournit la subsistance. Ils font les murs de l'épaisseur d'une brasse, avec des pierres entassées l'une sur l'autre, cimentées ensemble de terre ou de gazon. Sur ces murailles ils placent une poutre de la longueur du logement; ou, si elle est trop courte, ils en joignent jusqu'à trois ou quatre liées ensemble avec des bandes de cuir, et soutenues de poteaux. Ils mettent des solives en travers sur ces poutres, et des lattes minces entre les solives. Ils couvrent le tout de broussailles, puis de tourbe; et par-dessus d'une terre fine, légère, qui fait le toit.

Tant qu'il gèle, ces édifices se soutiennent assez bien; mais les pluies et les fontes de l'été ruinent tout l'ouvrage; et, dès l'automne suivant, il faut réparer le toit et les murailles. Leurs maisons n'ont ni porte ni cheminée; mais, pour en tenir la place, ils pratiquent une entrée au milieu, de deux ou trois brasses de

large. C'est une voûte faite de pierres et de terre, qui sert à purifier et à renouveler l'air intérieur, sans être ouverte au vent ni au froid, car elle forme une espèce d'équerre ou tambour, dont l'entrée est de côté parallèlement au devant de la maison : et de plus, cette voûte est si basse, qu'il ne suffit pas de se courber, mais qu'il faut marcher à quatre pates pour entrer ou pour sortir. Les murailles sont tapissées ou garnies en dedans de vieilles peaux, qui ont servi à couvrir des tentes et des bâteaux, et qu'on attache avec des clous faits des côtes de phoque. Ces peaux garantissent de l'humidité; il y en a de pareilles sur le toit pour la même maison. Depuis le milieu de la maison jusqu'au mur du fond, il y règne dans toute la longueur un plancher élevé d'un pied au-dessus de terre. Ce plancher est divisé en plusieurs pièces par le moyen des peaux étendues le long des poteaux qui soutiennent le toit : ces divisions forment autant de chambres qui ressemblent à des écuries. Chaque famille a sa chambre, et chaque maison contient depuis trois jusqu'à dix familles. Elles dorment sur ces planchers couverts de fourrures; on y reste assis toute la journée, les hommes les jambes pendantes, et les femmes les jambes croisées à la manière des Turcs; ceux-là font des meubles ou des outils pour la pêche et le ménage; celles-ci s'occupent à la cuisine ou à la couture. Sur le devant de la maison sont des fenêtres carrées de deux pieds, avec des

panneaux d'intestins de poissons, si transparens et si bien cousus, qu'ils laissent entrer la lumière, sans donner passage au vent ni à la neige. Sous ces fenêtres, on trouve en dedans, le long de la muraille, un banc où l'on fait asseoir et dormir les étrangers.

Chaque ménage a son feu ; voici comment : on place d'abord contre le poteau de séparation un billot à terre, sur cette souche une pierre plate, et sur cette pierre un trépied qui soutient une lampe de pierre ollaire, large d'un pied, et faite en demi-lune; elle est comme enchâssée dans un vase de bois en ovale, fait pour recevoir l'huile qui dégoutte de la lampe. Celle-ci n'a pour toute mèche qu'une mousse fine, mais qui brûle si bien, que la maison est éclairée et même échauffée par la lumière de toutes ces lampes. C'est là pourtant leur moindre utilité; car au-dessus de chaque lampe est une chaudière de pierre ollaire, suspendue au toit par quatre cordes. Cette chaudière, longue d'un pied, est large de six pouces; c'est là qu'on fait bouillir le dîner ou le souper de chaque famille. Le feu de la lampe sert encore à sécher les habits et les bottes, qu'on étend sur une espèce de râtelier ou de claie attachée au plafond. Ces lampes, toujours allumées, donnent une chaleur moins vive, mais plus égale que celle des poêles d'Allemagne, avec moins d'exhalaisons nuisibles, presque point de fumée, et jamais aucun danger d'incendie. D'un autre côté, l'o-

deur forte des lampes, des poissons et des viandes de la chaudière, des pelleteries qui servent de tentures et de vêtemens, et par-dessus tout de l'urine qu'on laisse croupir dans ces maisons, en fait un domicile très-incommode pour des étrangers. Cependant, comme les odeurs les plus désagréables ne sont pas toujours malsaines, on s'y habitue à la longue. Les Groënlandais vivent même assez long-temps dans ces cabanes étroites, où ils ont su renfermer tous leurs désirs, et satisfaire à tous leurs besoins avec un ordre et une tranquillité admirables, contens d'une pauvreté dans laquelle ils se croient plus riches et sont réellement plus heureux que nous avec nos palais, nos mets, nos vins et nos parfums exquis.

Au-dehors de l'appartement, ils ont une espèce d'office où ils mettent, pour les besoins du jour, soit de la viande, soit du poisson séché, tandis que leurs grandes provisions se conservent sous la neige. Près de là se voient leurs canots renversés et suspendus à ces mêmes poteaux où sont attachés leurs ustensiles et leurs armes pour la chasse et la pêche. C'est dans ces maisons qu'on se retire à la fin de septembre, jusqu'au mois d'avril et de mai, temps où la fonte des neiges, qui menace le toit et les fondemens de ces édifices, oblige les habitans à aller camper sous des tentes. Voici le plan de la construction de ces logemens d'été.

Les Groënlandais en pavent d'abord le sol ou l'emplacement de pierres plates, sur un carré oblong. Entre ces pierres ils fichent depuis dix jusqu'à quarante pieux ou longues perches qu'ils appuient à la hauteur d'un homme contre une espèce de châssis, auquel on les attache en forme de baldaquin, dont le sommet se termine en pyramide. Ils enveloppent cette palissade d'une double couverture de cuir de phoque ; et les gens riches tapissent l'intérieur de leurs tentes de belles peaux de rennes, dont le poil fait la décoration. Les pelleteries de la couverture, qui descendent jusqu'à terre, y sont fixées avec de la mousse surchargée de pierres, afin que le vent ne renverse point la tente. Ils attachent à l'entrée, au lieu de porte, une courtine. Ce rideau, fait de boyaux les plus minces et diaphanes, proprement cousus, est bordé de fil rouge ou bleu, et suspendu par des anneaux de cuir blanc. Il sert à donner du jour et à garantir de l'air. Cette entrée donne dans une espèce de vestibule fermé par une tenture de peau, et dans lequel se trouvent les provisions de bouche et les baquets d'urine. La cuisine ne se fait point sous les tentes, mais en plein air, dans des chaudières de cuivre, qu'on fait bouillir à force de bois. La maîtresse de la maison a sa garde-robe et sa toilette dans un coin de la tente, où elle attache tous ses habits, son miroir, sa pelote et ses rubans, sous un grand rideau de

cuir blanc, orné de figures brodées à l'aiguille.

Chaque famille a sa tente; mais les plus aisés logent quelquefois une ou deux familles des plus pauvres ou de leur parenté; de sorte que chaque tente peut contenir vingt personnes. Le foyer et le dortoir y sont situés comme dans les maisons d'hiver; mais il règne beaucoup plus d'aisance et de propreté dans les tentes. On n'y respire pas cette chaleur étouffée et cette puanteur qui rebute les Européens. Il faut bien que l'été dédommage un peu les Groënlandais des rigueurs de l'hiver, et que chaque climat ait, sinon ses délices, du moins ses douceurs. Peut-être ne souffre-t-on pas autant dans ces antres du nord, je ne dirai pas que sur les rochers brûlans de la Libye, mais que dans les beaux climats de l'Asie. Si, d'un côté, les entrailles de la terre, endurcies par une glace éternelle, n'engendrent pas une nombreuse population, de l'autre, la chaleur moissonne par la peste la moitié des habitans qu'elle enfante. Là, peu de ces plaisirs dont l'ivresse même est douloureuse; ici, beaucoup moins de jouissance que de satiété; là, des travaux inspirés par le besoin pressant, et payés d'un prompt salaire qui l'apaise; ici, des arts d'imagination qui ne satisfont jamais les passions et les désirs qu'ils excitent. Enfin les Groënlandais ont peu de chose, mais tous en jouissent; et nous, dans l'abondance de tous les biens, nous périssons les uns d'une faim

réelle, et les autres de voracité. S'il n'est aucun de nos efféminés qui voulût être transporté dans les neiges du Groënland, combien de nos ouvriers, de nos soldats et de nos paysans qui devraient peut-être souhaiter d'y être nés !

Ce sont les besoins de se nourrir, de se vêtir et de se loger, qui ont inventé les premiers arts ; et ceux-ci restent dans l'enfance, ou font des progrès à proportion des facilités ou des obstacles qu'ils trouvent dans la nature. Trop féconde, elle abandonne l'homme à l'instinct de sa paresse ; trop avare, elle retarde et captive son industrie. C'est par une raison prise dans les extrémités du climat, c'est par un même effet des deux excès contraires de la chaleur et du froid que les Africains et les Groënlandais sont bornés aux plus grossiers élémens de l'invention ; les uns n'ont pas assez besoin de travailler, et les autres ont trop de peine pour sortir de leur ignorance et de l'imperfection de leur état social. Il n'est donc pas étonnant que les arts les plus simples soient encore dans leur enfance au Groënland. Le premier instrument que la main de l'homme y ait fabriqué, c'est sans doute l'arc. D'abord cette arme fut un sapin courbé à force de bras ; ensuite on revêtit ce bois, pour rendre l'arc plus raide et plus fort, de tout ce qu'il y avait de plus élastique dans la dépouille des animaux. La baleine fournit le nerf de sa queue pour le ressort de l'arc ; ses barbes pour la corde, et

ses côtes pour donner une pointe plus tranchante aux flèches de bois, qui volèrent avec les ailes ou les plumes du corbeau. Mais depuis que les Européens ont vendu des fusils aux Groënlandais, ils ont méprisé l'arc et les flèches à la chasse.

Ce peuple a cinq sortes d'armes ou d'instrumens pour la pêche. Le premier est le grand harpon, que les Groënlandais appellent *erneinek*. Il y a d'abord un fût long de six pieds sur un pouce et demi de grosseur. A la pointe du fût est une pièce amovible de baleine d'un empan de longueur. Cette pièce est armée d'un dard d'os de baleine, terminé par une pointe de fer large d'un pouce. Le dard a, vers la moitié de sa longueur, des barbes disposées en angles, pour l'empêcher de sortir de la blessure qu'il a faite. Au gros bout du fût sont deux pièces plates de côte de baleine, longues d'un empan, larges de deux doigts, en forme de navette, et terminées comme les ailes ou plumes d'une flèche, pour rendre le coup plus sûr et plus droit. Entre ces deux pièces de baleine, on emboîte un manche long de deux pieds, et dont la largeur va toujours en diminuant de haut en bas depuis quatre pouces jusqu'à un. On fait au gros bout du manche deux coches ou échancrures de côté et d'autre, pour le saisir plus ferme avec le pouce et l'index; de sorte que l'instrument porte sur la paume de la main tournée en haut horizontalement. On attache forte-

ment vers la pointe du harpon une corde d'environ huit brasses, qui passe et coule dans un anneau de baleine, fixé par une cheville au milieu du fût. Cette corde est roulée en cercle sur le tillac du canot de pêcheur, et par un des bouts, attaché à une vessie ou poche boursouflée. Le harpon, très-difficile à décrire, dit Crantz, ne doit pas être d'une seule pièce, parce que les phoques le briseraient aisément; il faut que la flèche ou le dard puisse se séparer du fût qui doit flotter sur l'eau, tandis que l'animal blessé plonge avec le harpon dans les flancs. La vessie qui surnage sert à marquer l'endroit où le phoque fuit sous l'eau en se débattant. Le manche, qui contribue à augmenter la force du coup, doit rester entre les mains du pêcheur qui a lancé le harpon.

La seconde espèce d'arme est l'angovikak, ou la grande lance, faite à peu près comme le harpon, si ce n'est que la pièce de baleine amovible où tient la pique de fer n'a point de barbes, afin qu'on puisse la retirer de la peau de l'animal.

Le troisième instrument est le kapot, petite lance armée par le bout d'une longue pointe d'épée.

L'aglikak, ou le quatrième instrument, est la flèche volante, d'un pied et demi de long, armée d'une pointe de fer oblongue d'un pied, épaisse d'un doigt. Cette pointe, au lieu de barbes, a des coches taillées en deux endroits.

Elle est amovible; mais, en se détachant, elle reste suspendue au bâton par une corde.

Les vessies portent un petit tuyau fait d'un os creux, au moyen duquel on peut les enfler ou les laisser vides en le bouchant ou le débouchant.

Pour la chasse aux oiseaux aquatiques, on a des piques ou javelines de six pieds, dont le bois est armé d'un fer long de douze pouces, arrondi vers la pointe avec une seule barbe. Mais comme l'oiseau peut esquiver le coup, soit en plongeant, soit en volant, on attache au milieu du fût de la pique, dont il faut observer que les pièces ne se séparent point de leur ensemble, trois ou quatre os courbés et façonnés comme les pointes d'une ancre, avec deux ou trois crochets chacun. Il est rare que la proie échappe à tous ces dards réunis dans une seule arme. Quelques chasseurs ont des bâtons pour lancer ces javelines avec plus de force.

Passons maintenant à la description des bateaux qui servent également à la pêche et à la chasse des Groënlandais.

Les grands bateaux, qu'ils appellent *umiak*, ont environ quarante pieds de longueur sur quatre ou cinq de large, et trois de profondeur, effilés ou pointus devant et derrière, avec le fond plat. Ce fond est composé de trois pièces qui vont se réunir aux deux bouts du bateau. Ces trois madriers sont traversés, de distance en distance, de solives qui s'y enchâssent par des mortaises : on emboîte ensuite sur les deux

madriers des côtés de courts poteaux sur lesquels on élève le plat-bord. Mais comme ces poteaux seraient poussés en dehors par les bancs des rameurs, qu'on appuie jusqu'au nombre de dix ou douze, sur les deux madriers des côtés, on les retient par deux autres grandes pièces qui servent en même temps à affermir le plat-bord. Cette carcasse, formée de cinq grosses pièces qui se joignent aux deux extrémités du bateau, se garnit de lattes minces, larges de trois doigts, avec des côtes de baleine. Toute cette charpente est revêtue, en dedans et en dehors, de cuirs tannés de phoque. Mais au lieu de clous de fer, qui pourraient se rouiller et faire des trous dans les peaux de la couverture, on emploie des chevilles de bois et des courroies de baleine. Les Groënlandais construisent ces bateaux avec beaucoup d'adresse et de justesse, sans équerre, ni règle, ni compas. Leur mesure de proportions est dans la main et le coup d'œil. Tous leurs outils consistent dans une scie, un ciseau qui sert de hache quand on l'emmanche, une petite vrille, un couteau de poche bien pointu. Lorsque le constructeur a fait la charpente de son bateau, sa femme le revêt de cuirs fraîchement préparés et ramollis, dont elle calfate les coutures avec de la vieille graisse. Ainsi ces bateaux font bien moins eau que s'ils étaient entièrement de bois, parce que leurs jointures s'enflent et se serrent davantage. S'il venait à s'y faire un trou contre la pointe d'un rocher, une pièce y

est bientôt cousue. D'ailleurs on les radoube et on les recouvre à neuf tous les ans. Ces bateaux sont conduits par des femmes qui rament au nombre de quatre, avec une cinquième à la poupe, tenant un aviron pour gouvernail. Ce serait un scandale qu'un homme se mêlât de mener ces bateaux, à moins qu'un danger évident n'exigeât le secours de sa main. Les rames sont courtes et larges en façon de pelle, mais plus longues, attachées et fixées à leur place sur le plat-bord, avec une bande de cuir. Vers la proue, on dresse un pieu pour mât qu'on charge d'une voile faite de boyaux cousus ensemble; elle est d'une brasse de hauteur, sur une et demie de large. Les gens riches ont des voiles de lin blanches à raies rouges; mais les Groënlandais ne naviguent que le vent en poupe, et ne peuvent suivre un canot européen à la voile; en revanche, dans un vent contraire, ou dans un temps calme, ils vont à la rame bien plus vite que nous. Avec ces bateaux, ils font des voyages de trois ou quatre cents lieues le long des côtes, allant d'un port à l'autre, au nord et au sud, dix ou vingt personnes ensemble, avec leurs tentes, leur bagage et leurs provisions de bouche. Ces voyages sont de douze lieues par jour. La nuit ils débarquent, plantent leurs tentes, tirent leurs bateaux à terre, la quille renversée et chargée de grosses pierres devant et derrière, de peur que le vent n'emporte le canot. Si la côte n'est pas tenable, six ou huit personnes

prennent le bateau sur leur tête, et le transportent par terre dans quelque meilleur parage.

Les petits bateaux ou bateaux d'hommes, appelés *kaiak*, n'ont que dix-huit pieds dans toute leur longueur, qui finit en pointe aux deux bouts comme une navette de tisserand, avec un pied tout au plus de profondeur, et dix-huit pouces dans la plus grande largeur. La quille est construite de longues lattes traversées de cerceaux oblongs, qu'on lie avec de la baleine. Le tout est revêtu de peaux, de même que l'umiak, avec cette différence que le kaiak en est enveloppé dessus et dessous comme s'il était dans un sac de cuir. La poupe et la proue sont renforcées d'un rebord de baleine relevé en bosse, pour mieux parer les coups que le bateau se donne contre les pierres et les rochers. Au milieu du kaiak, on ménage dans la quille un trou rond bordé d'un cerceau de bois ou de baleine large de deux doigts. C'est là que le pêcheur met ses pieds, et qu'il s'enfonce jusqu'aux genoux, assis sur une planche couverte de cuir. Ensuite il retrousse sur le bord de ce tambour son habit de pêche autour de ses cuisses, avec la précaution d'avoir le visage et les épaules bien enveloppés de sa cape et de son capuchon, qu'il a soin de boutonner. A ses côtés il a sa lance arrêtée par des courroies le long du bateau; devant lui son faisceau de cordes roulées autour d'une roue faite exprès, et derrière lui la vessie qui doit servir de bouée. Sa rame est également large et plate aux deux

bouts; il la prend des deux mains, et fend l'eau à droite et à gauche avec un mouvement aussi régulier que s'il battait la mesure. C'est un plaisir de voir un Groënlandais avec son habit de pêche, de couleur grise, garni de boutons blancs, voguer sur un frêle esquif à la merci des flots et des tempêtes que brave son courage, et fendre les ondes avec une légèreté à faire vingt-quatre lieues par jour, quand il s'agit de porter quelques lettres d'une colonie à l'autre. Tant que la fureur des vents permet à un navire européen de tenir une voile dehors, le Groënlandais, loin de redouter les grandes lames, les affronte et vole comme un trait sur leur cime roulante. Quand même les vagues viendraient fondre et se briser sur lui, il n'en reste pas moins immobile à sa place. Si les flots l'attaquent de front, prêts à le submerger, il ramasse ses forces, et lutte avec sa rame contre toute leur impétuosité. Tant qu'il a son aviron à la main, fût-il renversé la tête sous l'eau, d'un coup de rame il remonte et se relève tout droit. Mais s'il perd cette arme, c'en est fait de sa vie, à moins qu'une main secourable ne vienne le sauver. Il n'y a point d'Européen qui osât se hasarder sur un kaiak au moindre souffle de vent. Aussi ne peut-on qu'admirer avec une sorte de frayeur l'audace et la dextérité de ces intrépides Groënlandais qui domptent la mer et ses monstres. Mais comme ils ne sauraient arriver à ce degré de courage et d'habileté que par des épreuves constantes et réitérées, on ne

sera pas fâché de voir par quelle suite et quelle variété d'exercices ils s'accoutument dès l'enfance à surmonter tant de périls et d'obstacles que la nature semble avoir entassés et multipliés autour d'eux sur le plus redoutable des élémens.

Les enfans apprennent d'abord à nager, tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, avec une rame à la main, qui leur sert de balancier, et les aide à se relever sur l'eau, pour peu que leur corps y enfonce. Ensuite ils plongent d'eux-mêmes la tête en bas, et d'un coup d'aviron se redressent sur le côté qu'ils veulent. Ces premiers exercices les aguerrissent aux dangers qui sont les plus ordinaires dans le gros temps; mais il peut arriver à la pêche des phoques que la rame se trouve engagée dans les courroies, ou que l'homme vienne à la perdre, ou qu'il soit lui-même embarrassé dans les cordes de sa ligne.

Pour se prémunir contre ces accidens, les enfans s'amusent, en jouant sur l'eau, à dégager, par de certains mouvemens adroits, la rame qu'ils ont laissée exprès arrêtée au bateau; tantôt ils en prennent un bout entre les dents, et de l'autre bout qu'ils tiennent dans les mains ils poussent l'eau en avant ou en arrière, pour surnager tout droits ou renversés sur le ventre; tantôt ils passent la rame derrière le dos ou le cou, et l'agitent si bien des deux mains, à droite et à gauche, qu'ils remontent sur l'eau; tantôt, la mettant sur une épaule, et la pre-

nant d'une main par-devant, et de l'autre parderrière, ils se relèvent du fond des eaux comme avec un balancier, dont ils font monter le centre de gravité.

Mais pour prévenir les cas où la rame leur échapperait au moment que le canot viendrait à pirouetter, ils la laissent exprès aller sous le kaiak, et tâchent de la rattraper avec les deux mains, et de s'y suspendre en l'agitant de côté et d'autre pour remonter avec cet aviron, qui leur sert de planche dans le naufrage. D'autres fois ils jettent leur rame, s'élancent hors du bateau pour la reprendre, la saisissent et l'entraînent avec tant de force au fond de la mer, qu'en frappant perpendiculairement contre le sable ou le roc, elle rebondit et revient sur l'eau avec eux. Mais s'ils ne peuvent l'attraper, ils prennent le manche du harpon pour ramer, sinon ils se servent de la paume de la main pour battre l'eau et regagner le dessus; mais c'est à quoi ils ont rarement le bonheur de réussir.

La jeunesse s'exerce aussi parmi les écueils cachés sous les flots, dans les endroits où les vagues sont le plus agitées, et où l'homme, nageant entre deux courans opposés, peut être submer par l'un ou ballotté des deux à la fois, et érir dans cette lutte. Toute la ressource consiste alors à se tenir en équilibre, en balançant soi-même le bateau sur les vagues, de façon à seconder le mouvement et à gagner ainsi peu à peu le rivage par le secours de la tempête.

Mais quand ils ne peuvent plus s'aider eux-mêmes, ils apprennent à sortir la tête de dessous le kaiak renversé, et à crier au secours; et s'ils ne voient personne qui puisse les assister, ils s'attachent et se lient pour ainsi dire au kaiak, afin que, si l'on trouve leur corps, il ne soit pas privé de la sépulture.

Lorsque les Groënlandais sont parvenus à l'âge d'endosser le harnais ou l'habit de mer, c'est-à-dire quand ils ont assez de force, d'adresse et d'habileté pour commencer le métier de toute leur vie, ils vont à la pêche du phoque, qui se fait de trois façons, ou dans le kaiak d'un homme seul, ou à la battue en campagne, ou l'hiver sur la glace. La première façon est la meilleure et la plus commune. Aussitôt qu'un pêcheur, embarqué avec tout son attirail, aperçoit un phoque, il tente de le surprendre à l'improviste, pendant que l'animal, allant contre le vent et le soleil, ne peut entendre ni voir l'homme qui l'attaque par-devant. Celui-ci se cache même derrière une grosse lame, et s'avance vite et sans bruit jusqu'à la portée de cinq ou six brasses, tenant son harpon, sa corde et sa vessie tout prêts à lancer. Il prend sa rame de la main gauche, et le harpon de la droite par le manche. Si le harpon frappe droit au but et s'enfonce dans les flancs de l'animal jusqu'au bout des barbes de l'os de baleine où le fer est enchâssé, il se détache du fût qui reste flottant sur les eaux. Dès que le coup a porté, le pêcheur jette la vessie dans la mer,

du côté où la proie a plongé, puis il recueille et remet dans son bateau le fût de son harpon; et l'animal tire à lui la vessie, et l'entraîne souvent sous l'eau; mais c'est avec peine, parce qu'elle est fort grosse; aussi ne tarde-t-elle pas à reparaître suivie du phoque qui vient reprendre haleine. Le Groënlandais observe la place où la vessie se montre pour attendre l'animal et le percer avec la grande lance qu'on a déjà décrite. Toutes les fois que le phoque revient, on lui enfonce ce dard jusqu'à ce que ses forces soient épuisées; alors on va droit à lui la petite lance à la main, et l'on achève de le tuer. Dès qu'il est mort, on a soin de boucher ses blessures et d'arrêter la perte du sang; ensuite on le souffle pour l'enfler et le faire surnager plus aisément, attaché par une corde à la gauche du kaiak.

Cette façon de pêcher est la plus dangereuse, quoique la plus usitée, et les Groënlandais l'appellent *kamavok*, pêche à extinction, parce qu'il y va quelquefois de la vie de l'homme; car la corde peut se nouer d'elle-même en filant, ou s'embarrasser autour du kaiak, et l'entraîner, dans ces deux cas, au fond de la mer: elle peut dans le développement de ses replis, accrocher la rame ou même le pêcheur, en s'entortillant autour de sa main et de son cou, ce qui arrive quand la mer est grosse au point que ses lames fondent sur le pilote avec les brasses de corde dont elles l'enveloppent. Le phoque peut lui-même, revenant sur le kaiak,

s'engager dans la ligne, et traîner le canot au fond avec le pêcheur occupé à la lâcher. Si par malheur l'homme se trouve pris, il n'a que les ressources dont on a parlé pour se débarrasser de ses propres filets; quelquefois, au moment de s'en dégager, il se sent mordre à la main ou au visage par l'animal furieux que la vengeance pousse à attaquer son ennemi quand il ne peut plus se défendre lui-même, car cette espèce a appris de la nature à vendre cher sa vie. Cet instinct de vengeance est surtout la passion des femelles, qui courent à l'agresseur; et quand elles ne peuvent lui faire d'autre mal, elles assouvissent leur rage en vomissant de grosses lames de mer contre le bateau pour noyer le pêcheur.

Aussi, dans cette pêche, où l'homme est seul aux prises avec le monstre, ne peut-il attraper que l'espèce de phoque la plus stupide. Pour chasser les autres sortes, ou pour prendre plusieurs phoques à la fois, il faut être en troupe. On va les attendre en automne au détroit de Nepiset, dans le Bals-Fiord, entre le continent et l'île de Kanghek. Les Groëlandais les forcent à sortir de leur retraite en les effrayant avec de grands cris et des pierres qu'ils lancent dans l'eau. Quand ces bêtes paraissent, on les poursuit jusqu'à les mettre hors d'haleine et les obliger à rester long-temps sur l'eau pour respirer l'air. Alors ils les environnent et les tuent avec les petits dards de la quatrième espèce, Rien n'est plus curieux à voir que cette chasse,

où les Groënlandais font la même manœuvre que les hussards à la guerre. Dès que l'animal se montre, tous les pêcheurs fondent sur lui comme s'ils avaient des ailes, faisant un bruit affreux; le phoque plonge, les hommes se dispersent sur ses traces, attentifs à observer l'endroit où ils imaginent qu'il reviendra sur l'eau; c'est pour l'ordinaire à près d'un mille du lieu de sa première apparition. Si la bête avait une enceinte à parcourir de trois ou quatre lieues, elle occuperait ses ennemis l'espace de deux heures avant d'être rendue. Quand l'animal effaré cherche la terre pour refuge, il y est accueilli à coups de pierres et de bâtons par les femmes et les enfans qui l'attaquent de front, et percé de dards et de lances par les hommes qui sont à ses trousses. Cette chasse est d'autant plus attrayante et récréative pour les Groënlandais, que chacun y prend souvent huit ou dix phoques pour sa part.

La chasse d'hiver se fait à la baie de Disko. Comme les phoques pratiquent alors des trous dans la glace pour y venir respirer l'air, un Groënlandais vient s'asseoir à côté sur une petite sellette, mettant ses pieds sur une autre pour les garantir du froid; dès que l'animal avance le museau, l'homme le perce d'un harpon, rompt aussitôt la glace tout autour, tire la bête accrochée, et la tue à coups redoublés. Quelquefois un homme s'étend ventre à terre sur une espèce de traîneau, le long des trous par où les phoques montent sur la glace pour

se chauffer au soleil. Près d'un de ces grands trous on en fait un petit, par lequel un Groënlandais passe un harpon qui est au bout d'un grand bâton. Celui qui veille au bord du grand trou, voyant l'animal passer sous le harpon, fait signe à son camarade; et celui-ci enfonce le fer dans l'amphibie, de toutes ses forces. Si le chasseur aperçoit un phoque sur la glace, il imitera quelquefois son grognement, de façon que l'animal, le prenant pour un être de son espèce, le laisse approcher jusqu'à la portée du harpon, et se trouve surpris et tué sans avoir le temps de fuir.

C'est ici le lieu de rendre compte de l'usage que font les Groënlandais des peaux des animaux qu'ils prennent, ou plutôt de leur manière de préparer ces peaux pour en faire des habits, des souliers et des bottes, ouvrages réservés aux femmes.

La peau de phoque est d'abord ratissée pour en ôter le poil, puis trempée vingt-quatre heures dans l'urine, afin d'en détacher l'huile ou la graisse, ensuite fortement tendue avec des chevilles sur le gazon, où on la fait sécher; enfin, pour la mettre en œuvre, on l'arrose d'urine, on la frotte avec la pierre ponce, et on l'assouplit en la roulant entre les mains.

Le cuir de semelle est d'abord mis dans l'urine deux ou trois jours; on le retire pour en arracher le poil avec un couteau ou avec les dents, puis on le remet trois jours dans l'eau fraîche, et on le fait sécher bien tendu.

On prépare à peu près de la même façon le cuir destiné pour la jambe des bottes, et pour le dessus ou l'empeigne des souliers, si ce n'est qu'on en racle d'abord le poil pour rendre le cuir plus souple. On en fait enfin les casaques de mer qui garantissent de l'humidité. Cependant ce cuir s'imbibe à l'eau de mer et de pluie; mais il préserve les habits de dessous, et c'est pour cela que les navigateurs européens en font usage.

C'est la même méthode pour le cuir dont on fait des pelisses molles qui se portent sur terre, excepté qu'on le frotte entre les mains, car il n'est pas si raide que les autres cuirs, mais aussi ne préserve-t-il guère de l'eau.

Les cuirs de bateau sont pris de la peau des phoques les plus monstrueux, dont la graisse n'est pas tout-à-fait détachée. On les roule, on s'assied dessus; on les laisse au soleil, couverts de gazon durant quelques semaines, jusqu'à ce que le poil en soit tombé; alors on les met tremper dans l'eau de mer quelques jours pour les assouplir; ensuite on tire fortement les bords de ces peaux avec les dents, on les coud ensemble, on enduit les coutures et les points avec de la vieille graisse de phoque au lieu de poix, de peur que l'eau ne vienne à pénétrer les cuirs; mais on a grand soin de ne pas endommager le grain de la peau, car l'eau de mer, naturellement corrosive, ne manquerait pas d'user bientôt le cuir.

Les restes de toutes ces espèces de peaux

sont ratissés de près, étendus sur la neige et suspendus à l'air pour devenir blancs; et si on veut les teindre en rouge, on mâche le cuir avec les dents en y mêlant l'écorce des racines de pin, qu'on ramasse de ces débris de bois qui flottent sur la mer.

Quant à la peau des eiders, on l'enlève presque entière, à la réserve de celle de la tête, qu'on néglige. On en racle la graisse avec une coquille de moule; ensuite on présente ces peaux aux hommes et surtout aux étrangers, pour les mâcher avec de la farine; c'est même une politesse. Au sortir de la bouche, on les macère dans l'urine, puis on les sèche à l'air, et pour la perfection, on les polit finement avec les dents.

« Nous n'avons jamais vu (c'est Crantz qui parle), nous n'avons vu, dit-il, aucune action indécente, ni entendu aucune parole déshonnête chez les Groënlandais. Rarement les femmes produisent, encore moins cachent-elles des enfans illégitimes. C'est ce qui ne peut arriver qu'à une femme répudiée ou à quelque jeune veuve; et cette personne, quoique méprisée, tâche de réparer le tort et la honte attachés à ses enfans en les vendant à un homme qui n'en aurait point, ou du moins en se faisant adopter avec eux dans la famille d'un homme qui ne voudrait pas l'épouser. Dans un pays où le climat n'invite pas au libertinage, telle est pourtant la retenue du sexe faible, qu'une femme n'a jamais de conversation par-

ticulière avec un homme, et qu'une jeune personne regarderait comme un affront l'offre d'une prise de tabac que lui ferait un garçon. » Quand un jeune homme veut se marier, et ce n'est jamais avant sa vingtième année, il prend une fille de son âge, et déclare à sa famille quel est l'objet de son choix, sans craindre qu'on lui donne une épouse qu'il n'aimerait pas. Il n'attend ni ne cherche une grosse dot, et n'ayant rien à porter lui-même en mariage, que ses habits, son couteau, sa lampe, et tout au plus une marmite de pierre, il n'exige de sa femme que le talent de tenir en ordre ce petit ménage : elle, de son côté, ne regarde dans l'homme que le mérite d'un bon chasseur. Les parens réciproques des deux époux consentent à ce que leurs enfans veulent; car ils n'ont jamais ni l'intérêt ni l'envie de les gêner. Deux vieilles femmes sont chargées de négocier le mariage auprès des parens de la fille, et c'est par l'éloge du jeune homme qui la recherche qu'elles entament indirectement la négociation. Au nom de mariage, la fille se retire, n'y voulant point entendre, et met en pièces l'anneau de ses cheveux; car c'est toujours le rôle de son sexe de rougir et de résister par une bienséance d'usage, même lorsqu'un homme est assuré d'avance qu'on se rendra. Cependant ce n'est pas toujours une feinte que ces refus, mais l'effet d'une répugnance qui pousse quelquefois une fille à des excès si violens, qu'elle tombe en pâmoison, se sauve dans les monta-

gnes désertes, ou se coupe les cheveux; dernier acte de désespoir, après lequel il n'est plus permis de la solliciter au mariage. Peut-être cette aversion vient-elle de la répudiation dont les exemples sont assez fréquens au Groënland, ou de la liberté que les hommes se sont réservée d'introduire une seconde femme dans leur lit. Quelle que soit la cause de cet éloignement pour le mariage, les parens ne donnent point leur consentement malgré la fille; mais ils la laissent faire. Alors les deux femmes qui sont dans les intérêts du garçon vont chercher celle qu'il aime, et l'entraînent chez lui de gré ou de force. Après quelques jours qu'elle passe dans l'abattement, les cheveux épars, sans vouloir rien prendre, si elle résiste encore aux semonces de la persuasion, on emploie la violence, et même les coups, dès qu'il le faut, pour la soumettre au joug du mariage. S'échappe-t-elle une seconde fois, on la ramène, et c'est pour l'attacher par des nœuds qu'elle ne voudra plus rompre. En effet, quoique rien ne paraisse plus bizarre ni plus injuste, et plus contraire à l'amour, que ces voies de contrainte dans l'action la plus libre et la plus volontaire par sa nature, il n'est peut-être point de violence et d'injustice plus excusable, et qui ne soit plus tôt pardonnée, car on ne voit guère de Groënlandaise fuir le lit nuptial après qu'elle y est entrée.

Quelquefois les parens préviennent entre eux, par un accord mutuel, l'inclination de

leurs enfans, mais sans les forcer; et ceux-ci, dès que les gages sont donnés réciproquement, ratifient cette espèce de contrat de mariage sans autre cérémonie que la cohabitation.

Rarement voit-on un mariage entre cousins, ou même entre des personnes qui ont été élevées ensemble, soit que la nature ou l'adoption ait cimenté leur parenté. Cependant, quelquefois un homme épouse les deux sœurs en même temps, ou la mère et sa fille; mais ces exemples sont extraordinaires, et même odieux.

La polygamie, quoique tolérée au Groënland, n'y est point commune; sur vingt maris, il n'y a guère qu'un polygame. Cependant l'usage de plusieurs femmes, loin d'être un crime, fait honneur au mari qui peut en entretenir plus d'une. Comme il serait honteux à un homme de n'avoir point d'enfans, et surtout point de garçon pour être le soutien de sa vieillesse, quiconque est assez riche pour en nourrir un grand nombre a droit à la pluralité des femmes; mais la critique ne l'épargnerait pas, s'il accordait à l'incontinence une liberté restreinte au simple désir d'une postérité. C'est pourquoi l'on regarde comme un abus de la polygamie qu'un homme ait trois ou quatre femmes, et qu'une femme ait deux maris. « Avant l'arrivée des missionnaires, dit Égède, les femmes ne connaissaient point la jalousie; elles vivaient ensemble en paix : mais depuis qu'elles savent que le christianisme défend la polygamie, elles ne souffrent plus si

patiemment cette infidélité de leurs maris. » Du reste, la fidélité conjugale essuie peu de brèches, ou du moins de scandales chez ce peuple simple et patient; rarement des querelles bruyantes dans le ménage, ou de ces éclats fâcheux qui vont jusqu'aux coups, non que les mœurs autorisent le dérangement des femmes, mais la répudiation. Le mariage n'y connaît point de serment, surtout irrévocable. Quand un mari n'a point d'enfans, ou qu'il n'est pas content de sa femme, il lui jette un coup d'œil sinistre, sort de sa maison, et n'y reparaît point durant quelques jours. La femme entend ce que cela veut dire, fait un paquet de ses habits, et se retire chez des amis, menant une conduite sage et circonspecte pour rejeter l'odieux de son traitement sur le mari qui l'a chassée.

Quelquefois une femme rompt d'elle-même la société conjugale, quand elle ne peut point s'accorder avec les autres femmes de la maison où elle est entrée; ce qui arrive d'autant plus aisément, que les belles-mères se prévalent de leur supériorité pour traiter leurs brus comme des servantes. Mais, en cas de séparation, les enfans mâles suivent leur mère, et même après sa mort ne retournent plus chez leur père pour l'aider dans ses vieux jours; admirable police, qui donne à chacun des époux les meilleurs motifs de vivre toujours bien ensemble! aussi voit-on peu de divorces. Souvent le mari désespéré n'a pas plus tôt quitté sa femme, qu'il

s'enfonce dans un désert pour fuir la société des hommes, retiré sous le toit d'une caverne, et vivant de sa chasse, ou réduit à piller et voler les passans. Mais ces sauvages fugitifs sont pour l'ordinaire des jeunes gens qui, mariés sans prévoyance, se repentent bientôt d'un choix précipité. Plus l'union conjugale vieillit, et plus les époux s'aiment.

Dès qu'un homme est veuf, il cherche à réparer sa perte, et, peu de jours après la mort de sa femme, il étale tout ce qu'il a de plus beau; sa personne, ses enfans, sa maison, son équipage de pêche et de chasse; loin d'annoncer le deuil, tout chez lui semble inviter à de secondes noces. Cependant il n'y passe qu'après un an de veuvage, à moins qu'il n'ait de petits enfans, et personne dans la famille pour en avoir soin. Si le mari veuf est polygame, sa seconde femme remplace la première; mais avec toutes les apparences d'une affliction qui ne peut être sincère. C'est elle qui mène le cortége des funérailles de sa rivale, et qui verse des larmes avec d'autant plus d'affectation qu'elle a moins sujet de pleurer. Elle caresse les premiers enfans de son mari plus que les siens propres, en les plaignant de ce qu'ils ont été négligés de leur mère, et leur promettant bien plus de soins et de douceurs qu'ils n'en ont encore éprouvé: on n'imaginerait pas jusqu'où va l'artifice de ces femmes sauvages, si l'on ne savait qu'il se trouve dans la nature même du sexe le plus faible.

Les Groënlandais n'ont pas un sang très-prolifique. Une femme n'a guère que trois ou quatre enfans, et tout au plus six, mettant un intervalle de deux ou trois ans entre chaque grossesse. Lorsque les femmes entendent parler de la fécondité de celles des autres pays, elles les comparent, avec mépris, à leurs chiennes. Rarement elles ont deux jumeaux; encore moins les voit-on mourir en couches. Elles travaillent le moment d'avant et d'après; se délivrer d'un enfant n'est pour elles que l'action de la journée. On donne au nouveau-né le nom de son grand-père ou de sa grand'mère, ou du parent dernier mort, et ce nom est ordinairement emprunté des bêtes, des instrumens de chasse, ou de certaines parties du corps humain; en sorte qu'ils auraient quelquefois des noms déshonnêtes, si leur langue ou leurs mœurs simples pouvaient attacher une idée de mal à ce que la nature a fait pour le bien. Quand ils donnent aux enfans le nom d'un parent mort, c'est pour perpétuer sa mémoire; mais si sa mort venait d'un accident funeste, on laisserait son nom dans l'oubli, de peur de réveiller la douleur de sa perte. Aussi, quand un homme porte par hasard le nom d'un de ses amis qui vient de mourir, on lui donne un autre nom pendant quelque temps, pour ménager son affliction. Les Groënlandais peuvent donc avoir plusieurs noms, l'un à titre de mérite pour quelque belle action, et l'autre de raillerie pour quelque défaut; en sorte qu'on les voit

quelquefois embarrassés de dire aux étrangers les noms qu'ils portent, obligés d'en rougir, soit de modestie ou de honte.

Ils aiment passionnément leurs enfans. Les mères les portent partout où elles vont, et quelque chose qu'elles fassent. Elles chargent ce doux fardeau entre leurs épaules, de la manière la moins gênante pour la mère et l'enfant. On tète, au Groënland, jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, parce que ce pays ne fournit point de nourriture propre au premier âge. Un enfant risque de périr quand on est obligé de le sevrer trop jeune, afin de donner le lait à un plus petit, ou si sa mère meurt avant qu'il soit assez fort pour supporter les alimens durs et grossiers de la vie commune.

Les enfans sont élevés sans violence ni châtiment. La sévérité n'est point nécessaire avec eux, parce qu'ils sont doux et paisibles comme des agneaux; elle leur serait d'ailleurs inutile: on les tuerait avant de leur faire entendre ou vouloir par force ce que la raison et les caresses n'ont pu leur persuader. Les nourrices groënlandaises n'ont guère à souffrir des cris ou des inquiétudes du bas âge qu'après la première année et jusqu'à la fin de la seconde; mais si, par impatience ou dureté, les mères battaient leurs enfans, elles s'exposeraient à tout le ressentiment du père, surtout s'il s'agissait de son fils, qu'il prétend faire respecter dès sa naissance comme l'est chez les peuples policés l'héritier d'un royaume. A mesure que

les enfans approchent de l'âge de la raison, et que la leur est plus développée par des occupations utiles et sérieuses, ils deviennent plus faciles à gouverner. On remarque en eux peu de mauvais naturel, de penchans vicieux, et surtout de fausseté; mais ils aiment à obéir par inclination, et que leurs parens les traitent en amis : s'ils n'ont pas envie de faire ce qu'on leur demande, ils diront sans compliment, *je ne veux pas.* Les parens oublient ce refus jusqu'à ce que les enfans reconnaissent d'eux-mêmes leur tort. En récompense de tant de douceur, un père n'éprouve jamais dans sa vieillesse l'ingratitude de ses enfans : les mœurs de ce peuple sont à cet égard la censure, ou du moins le contraste des nôtres.

Chez les Groënlandais, aussitôt qu'un enfant peut faire usage de ses mains et de ses pieds, son père lui donne un arc et des flèches pour qu'il s'exerce à tirer au blanc. Il lui apprend à lancer des pierres contre un but planté sur le bord de la mer; il lui fait présent d'un couteau, qui sert d'abord à son amusement. A l'âge de dix ans, il le pourvoit d'un kaiak, où il se divertit à ramer, à chasser et à pêcher, à tenter enfin les travaux et les périls de la mer. A quinze ou seize ans, l'enfant suit son père à la pêche du phoque. Le premier monstre qu'il a pris doit servir à régaler toute sa famille et le voisinage. Durant ce festin, le jeune homme raconte son exploit, et comment il s'est rendu maître de sa proie. Tout le monde ad-

mire et loue sa dextérité, vante le goût délicieux de la bête qu'il a tuée; et dès ce jour de gloire et de triomphe, les femmes songent à trouver une compagne au vainqueur du monstre. Mais si le jeune homme n'avait rien pris, ou n'avait donné aucune preuve de talent, il serait méprisé des hommes, et réduit à subsister de la pêche propre aux femmes, c'est-à-dire de moules, de coquillages, ou de poisson sec. Il y a des jeunes gens qui ne parviennent jamais au mérite de la grande pêche, et ceux-là sont obligés quelquefois de faire chez les autres l'office de servante. A vingt ans, un Groënlandais fait son kaiak et son équipage, et vogue de ses propres rames. Il ne tarde pas alors à se marier; mais il reste toujours avec ses parens, et sa mère garde le timon du ménage.

Les filles, jusqu'à l'âge de quatorze ans, ne font que babiller, chanter et danser, à moins qu'elles ne servent à puiser de l'eau. A quinze ans, il faut qu'elles sachent soigner quelque enfant, faire la cuisine, préparer les peaux, et même, à mesure qu'elles avancent en âge, ramer sur les bateaux et bâtir les maisons.

Dans le ménage, le mari va sur mer à la chasse, à la pêche; et dès qu'il est à terre, il ne s'embarrasse plus de rien, croyant même au-dessous de sa dignité de tirer à bord l'animal qu'il a pris. Les femmes font tout le reste, depuis le métier de bouchères jusqu'à celui de cordonnières. Elles n'ont pour toutes sortes

d'ouvrages qu'un couteau fait en demi-lune, comme nos hachoirs de cuisine, une polissoire d'os ou d'ivoire, un dé à coudre, deux ou trois aiguilles. Dans la construction des cabanes, elles font tout l'ouvrage de la maçonnerie, et les hommes celui de la charpente. Du reste, ceux-ci regardent froidement passer les femmes avec de grosses pierres sur le dos. En revanche, ils les laissent maîtresses de tout ce qu'ils prennent ou qu'ils acquièrent, excepté l'huile de baleine, que les hommes se chargent de vendre. Quand il n'y a plus rien dans la maison, et que les provisions sont épuisées, on prend patience de bon accord entre mari et femme, et l'on meurt de faim ensemble, ou l'on mange ses vieux souliers, s'il en reste. Il n'y a que les souffrances de leurs enfans qui leur soient bien sensibles. Lorsqu'une famille n'a point d'enfans, le mari adopte un ou deux orphelins, la femme une fille sans père ni mère, ou une veuve. Ces personnes adoptées doivent servir dans la maison où elles entrent, mais avec une liberté qui leur permet de se retirer quand elles veulent. Un maître ne frappe jamais ses domestiques, surtout les mâles; et s'il battait une fille, ce serait un déshonneur pour lui.

En général, les femmes du Groënland ne sont point heureuses, si ce n'est dans leur première enfance, et tant qu'elles restent dans la maison paternelle, où elles sont traitées avec assez de douceur. Mais depuis l'âge de vingt

ans jusqu'à leur mort, ce n'est qu'un enchaînement de peines, d'indigence et de misère. Si leur père meurt, les voilà sans ressources, obligées d'aller servir pour vivre; elles ne manqueront pas de subsistances chez un maître, tant qu'il y en aura, mais n'y gagneront pas de quoi s'habiller. N'ont-elles point d'agrément dans la figure, ou d'adresse à l'ouvrage, elles restent seules. Se marient-elles, c'est rarement à leur gré ; toute la première année, elles craignent d'être répudiées s'il ne leur vient point d'enfans. Sont-elles congédiées pour cause de stérilité, c'en est fait de leur réputation, elles n'ont plus qu'à servir ou se prostituer pour gagner leur vie. Si leur mari les garde, il leur faut souffrir et prendre en bonne part sa mauvaise humeur et les querelles d'une belle-mère. S'il vient à mourir, sa veuve n'a d'autre douaire que les hardes qu'elle avait apportées dans la maison, et quand il lui reste des enfans qu'il faut nourrir, elle doit chercher à se mettre en service, à moins qu'elle n'ait un fils; car alors sa condition de veuve vaudrait mieux que celle d'épouse. Une femme avance-t-elle en âge sans enfans qui puissent lui attirer de la considération, toute sa ressource est le métier de sorcière, dont elle tire quelquefois profit, mais non sans risque d'être lapidée, ou précipitée dans la mer, ou poignardée et mise en pièces sur le moindre soupçon d'avoir ensorcelé quelqu'un. Échappe-t-elle à ces dangers, comme elle n'est qu'un

fardeau pour elle et pour les autres, on l'ensevelit toute vive, ou bien on la noiera par compassion. Quel plaisir reste-t-il donc aux hommes dont les femmes ont si peu de bonheur?

Cependant, malgré toutes ces peines attachées à leur condition, elles vivent communément plus long-temps que les hommes. Ceux-ci passent la plus grande partie de leurs jours sur mer, au milieu des eaux et des glaces, entre la neige et la pluie, toujours dans les travaux et les dangers, poussés des extrémités de la faim à des excès d'intempérance, ne mangeant qu'une fois par jour, mais avec une voracité pire que la diète; aussi ne parviennent-ils que rarement à cinquante ans, et sont-ils bien moins nombreux que les femmes; ce qui sans doute occasione, et peut-être autorise le plus l'usage de la polygamie. Celles-ci vont de soixante-dix à quatre-vingts ans, et au delà; mais ce surplus de vie est bien chèrement acheté par les folles et hideuses pratiques de la superstition dont elles se font un art lucratif; car, chez tous les peuples grossiers, les vieilles femmes sont toujours en possession de faire peur aux enfans; et l'ignorance n'est-elle pas une enfance de tous les âges?

Le genre de vie des Groënlandais n'a certainement rien de séduisant pour un Européen. Cependant, quand on est ballotté par la tempête, une misérable cabane est un port assez doux; et dans un pays où tous les élémens semblent conjurés contre l'espèce humaine,

après bien des jours passés dans les horreurs de la faim, le plus chétif repas de ces pauvres sauvages devient un régal. C'est alors qu'on ne laisse pas d'admirer le bon ordre qui règne dans leurs maisons, et même une sorte de propreté qui leur est particulière; car avec des mains toujours crasseuses, un visage huileux, une odeur de poisson très-forte, ils tiennent leurs habits de fête soigneusement pliés dans une espèce de porte-manteau de cuir brodé à l'aiguille. Quoiqu'ils aient des seaux de cuir qui ne sentent pas bon, toute l'eau qu'ils puisent est conservée dans des fontaines de bois fort nettes et garnies de cuivre et d'os très-luisans. Enfin, si l'on ne peut attendre d'un peuple qui nage toujours dans l'huile, ou dans le sang des phoques et des baleines, un extérieur aussi supportable même que celui du commun de nos ouvriers et de nos paysans, du moins il règne au Groënland plus de concorde et de tranquillité dans une cabane qui contiendra plusieurs familles de différentes races qu'on n'en trouve dans une de nos maisons composée de quelques personnes du même sang. Quand un Groënlandais ne se croit pas vu d'un bon œil par les gens de la cabane qu'il habite, il s'en va chercher une autre maison sans murmurer ni se plaindre. Toujours prêt à s'assister mutuellement, personne ne repose sa paresse sur le travail d'un autre. Ils sont si fort empressés à offrir de leur pêche, qu'on ne s'avise pas même d'en demander, et dans ce

pays pauvre l'hospitalité prévient la mendicité. Sans cette générosité réciproque, comme on est obligé d'aller chercher sa subsistance à plusieurs lieues de chez soi, l'on risquerait souvent de mourir de faim dans la route.

Le physique du climat et du sol a tant d'influence sur les mœurs et le caractère des nations en général, et surtout des peuples sauvages, qu'un philosophe devrait, pour ainsi dire, deviner tout ce qu'ils font ou ce qu'ils disent, en conjecturant leurs actions et leurs discours d'après les besoins et les ressources que leur a donnés la nature du pays qu'ils habitent. Les occupations des hommes s'exercent sur les productions de leur territoire, toutes leurs relations de commerce et de société roulent sur leurs occupations. On vit de ce qu'on recueille, on parle de ce qu'on voit; il n'est donc pas difficile, sur le tableau qu'on vient de faire du Groënland, de juger de la vie sociale de ses habitans, de leur manière de commercer et de traiter ensemble, des visites, des repas, des conversations, des fêtes, des jeux, et de tous les plaisirs qui les lient. Mais comme l'Histoire des Voyages n'est pas uniquement faite pour des philosophes, quoique ce soient ceux qui y trouvent le plus à profiter, on ne peut refuser à la curiosité du plus grand nombre des lecteurs quelques détails sur des objets qui, paraissant frivoles ou légers au bel esprit, deviennent importans pour les plus graves observateurs. Écoutons

encore une fois Crantz, cet historien naïf et fidèle d'un peuple qui est malheureux sans être méchant.

« Les Groënlandais, dit-il, sont moins jaloux entre eux de briller et de se faire valoir que soigneux d'éviter tout ce qui peut leur donner du ridicule ou une mauvaise réputation : ils n'ont point l'art des complimens ni des révérences, et ne peuvent s'empêcher de rire en voyant un Européen qui se tient debout et la tête découverte devant celui qu'il appelle son supérieur, ils ne savent pourquoi, s'indignant surtout quand cette supériorité va jusqu'au point qu'un homme en peut frapper impunément un autre. Ils sont moins attentifs à plaire qu'à ne pas déplaire, exigeant plutôt de la tolérance que de la complaisance, et plus disposés à ne pas s'offenser qu'à se venger. Ils seraient d'autant plus embarrassés à s'insulter et à se quereller, qu'ils n'ont guère de termes injurieux dans leur langue, ou du moins de ces imprécations et de ces juremens si familiers parmi nous. Ils ne rougissent point de ce qui n'a rien de criminel ou d'offensant en soi-même, et se permettent certaines libertés que la nature leur demande comme un effet du travail de la digestion, ne se scandalisant point des sons que la politesse a déclarés sales et malhonnêtes : cependant telle est à cet égard leur circonspection, qu'ils s'interdisent ces familiarités devant les Européens qu'ils en voient rebutés ou choqués. »

Tous ces détails paraîtront puérils aux lecteurs d'un certain rang; mais le gentilhomme Montaigne n'aurait pas dédaigné de les recueillir. Cependant ce philosophe, dès qu'il aurait vu sur la carte la latitude et la situation du Groënland, avec la perspective des montagnes et des eaux qui coupent ce pays glacial, aurait d'abord su, sans le lire, qu'il doit être aride, point cultivé, peu habité; que les hommes y sont endurcis et froids comme la terre; que, ne vivant que de poissons huileux qu'ils pêchent, écorchent et préparent eux-mêmes, ils ne peuvent qu'être sales et dégoûtans; qu'ayant peu de matériaux de bois et d'instrumens de fer, faute de mines et de forêts, ils sont mal logés, très à l'étroit, toujours ensemble et pacifiques; qu'étant occupés la moitié de l'année, soit pour la chasse ou la pêche, à disputer leur vie avec les tempêtes de l'Océan, les montagnes de flots glacés et les monstres marins, ils n'ont pas le loisir de perfectionner les arts de première nécessité, ni d'en inventer de luxe et d'agrément; que, par conséquent, leur vie est misérable, leur caractère triste et sérieux, taciturne, et que toute leur société doit se ressentir de ces ténèbres humides et de cet horizon sombre qui laissent à peine au soleil quelques mois de règne dans la longue nuit dont les Groënlandais sont enveloppés. Quoique ce philosophe eût prévu tous ces résultats, il en aurait lu volontiers la preuve et le développement dans les

faits qui vont les confirmer. L'histoire d'un peuple qui n'a fait encore aucun mal au monde aurait intéressé l'apologiste des mœurs des Cannibales. Elle aura sans doute les mêmes attraits pour ceux qui ne peuvent lire sans douleur l'histoire des peuples du midi, conquérans ou conquis. Qu'ils détournent leurs yeux de ces pays de sang pour les porter sur un tableau de mœurs grossières, mais innocentes.

Quand les Groënlandais se font des visites pour remplir le vide de leurs hivers, elles sont accompagnées de présens; aussi sont-ils reçus avec des chants de joie : on s'empresse de décharger leurs canots et de les tirer à terre. Ces présens consistent en friandises comestibles, ou en parures de pelleterie, c'est-à-dire toujours de la chair et du cuir de phoque. A ce prix, chacun s'étudie, pour attirer du monde chez soi, à le bien recevoir. Mais de part et d'autre on garde d'abord le silence. Enfin le maître de la maison invite l'étranger à quitter sa casaque de mer, et la met sécher près de la lampe. Il lui offre des habits et des peaux à changer, et le prie de s'asseoir sur le banc; c'est la place honorable, que les Européens évitent ordinairement, sans doute comme la moins commode, car presque toujours les honneurs sont faits aux dépens des plaisirs. On parle ensuite gravement du temps, de la saison de la pêche et de la chasse; et c'est tout l'entretien des hommes rassemblés

à part dans le plus bel endroit de la chambre qui compose tout l'appartement, et sert, pour ainsi dire, à tous les besoins et les commodités de la vie. Les femmes, dans leur coin, parlent entre elles de leur parens morts, mais avec des hurlemens lamentables, qui sont assez souvent suivis d'historiettes pour rire. Bientôt la tabatière fait la ronde, et chacun y renifle du tabac avec le nez; usage moins sale peut-être pour des Groënlandais que celui d'en prendre avec des doigts poissés et puans de graisse ou d'huile forte. La tabatière est de corne de cerf, enrichie ou doublée d'étain ou de cuivre. Cependant on prépare et l'on sert le repas; les étrangers se laissent presser plus d'une fois par leur hôte, gardant un air indifférent, de peur de passer pour pauvres ou pour des affamés. La table est ordinairement couverte de trois ou quatre plats; et, dans les grandes fêtes, d'un plus grand nombre. Un facteur des colonies danoises, dans un festin qu'il fit avec quelques Groënlandais de la plus haute classe, compta jusqu'à dix plats dans cet ordre : des harengs saurets, du phoque séché; un plat de phoque bouilli; du *mimiak*, c'est de la chair de phoque demi-pourie, et qu'on appelle *venée*; des *alques* bouillies; une pièce de queue de baleine d'un fumet très-avancé : c'est le mets friand, le plat d'invitation; du saumon sec, du renne séché; un dessert de mûres de ronce avec une sauce faite du chyle de renne: or ce chyle n'est point du tout blanc, et l'on

devine aisément ce que c'est ; un autre plat du même fruit nageant dans l'huile de baleine, pour achever et couronner le dernier service. Le repas se prolonge pour le plaisir de la conversation, c'est-à-dire pour parler de la pêche du phoque. Chacun pousse ses histoires prolixes sur cette matière jusqu'à ce que ses auditeurs bâillent et s'endorment ; car ce repas est un souper.

Ce peuple froid est gesticulateur, parce que le geste est le premier langage de l'homme, et que ce langage d'action domine d'autant plus dans la communication des idées, qu'il est moins suppléé par une langue stérile, comme le sont celles des peuples sauvages. D'ailleurs, il est très-naturel aux hommes qui agissent plus qu'ils ne parlent, de représenter leurs propres actions qu'ils racontent par des gestes imitatifs, qu'ils ont bien plus à la main que la parole ; aussi, quand un Groënlandais conte ses histoires de la soirée aux voisins attroupés autour de sa lampe, et qu'il veut entretenir l'assemblée de la prise d'un phoque, il représente le monstre avec sa main gauche, et le vainqueur, ou lui-même, de sa main droite. Le phoque paraît, c'est le bras gauche ; l'homme s'avance, c'est le bras droit ; il saisit le harpon, il le soulève, il l'incline, il le dirige, il le lance et le pousse avec toute la raideur imaginable ; l'animal (c'est la main gauche) saute et bondit sur le dard, plonge, revient sur l'eau, voit le pêcheur (c'est la main droite qui recule de peur) ; le

monstre nage vers le kaiak pour le renverser, et le bras droit de tourner, de pirouetter, enfin de surnager; il se relève et se secoue; il prend une lance, et frappe à coups redoublés dans le corps du monstre. C'est un plaisir de voir le Groënlandais mettre ainsi ses deux mains aux prises l'une contre l'autre; de sorte qu'elles s'attaquent, se repoussent se terrassent tour à tour, jusqu'à ce que la victoire se décide enfin pour la droite : mais rien n'est si curieux que d'observer l'attention des enfans à ce récit, qui les agite perpétuellement des transes de la crainte, ou des transports d'une joie béante, et retrace alternativement dans leurs yeux et sur leur visage tous les mouvemens de l'orateur, aussi lourd et pesant que la baleine ou le monstre dont il peint les combats et la défaite.

Quand un étranger parle aux Groënlandais des productions ou des usages de l'Europe, il doit prendre leur langage, c'est-à-dire leur expliquer des choses qui leur sont inconnues en les comparant avec des objets qui leur sont familiers, les similitudes étant, pour ainsi dire, dans le commerce des idées ce que sont les mesures et les poids dans le commerce des denrées. S'il s'agit d'une ville fort peuplée, on exprime aux Groënlandais le nombre de ses habitans en leur disant combien il faudrait de baleines pour nourrir tous les gens de la ville un seul jour. « Mais comme ils n'ont pas de baleines (c'est l'Européen qui parle), il faut

qu'ils mangent du blé, espèce d'herbe qui croît sur la terre, et la chair de divers animaux, dont quelques-uns ont des cornes. Ces gens-là, poursuit-on, se font porter d'un endroit à l'autre sur le dos de grands animaux extrêmement forts, ou bien dans des machines roulantes que ces bêtes traînent. » Alors les Groënlandais appellent notre blé du gazon, nos bœufs des rennes, et les chevaux de grands chiens. Ils admirent tout ce qu'on leur raconte de l'Europe, et témoignent d'abord un grand désir de vivre dans un pays si fertile et si bien policé; mais quand on leur dit que le tonnerre y tombe quelquefois avec de grands ravages, et qu'on n'y trouve point de phoques, ils n'ont plus d'envie de venir en ces contrées maudites du ciel et de la mer. Ils entendent parler volontiers de la Divinité, pourvu qu'on ne leur en dise pas des choses qui soient contraires à leur superstition; et doit-on s'étonner que ce peuple, qui n'a, pour ainsi dire, que ses préjugés à lui, soit aussi jaloux de les conserver que tant d'autres nations peuvent l'être d'étendre et de propager les leurs?

Le commerce des Groënlandais est très-simple; c'est un trafic de leur superflu pour ce qui leur manque. Mais à cet égard ils sont souvent aussi capricieux que des enfans, parce qu'ils ne connaissent guère mieux le prix des choses. Curieux de tout ce qu'ils voient de nouveau, ils feront vingt trocs, et perdront toujours sur

chacun des effets qu'ils trafiquent, donnant un meuble utile pour un jouet qui les amuse, préférant un colifichet à des outils, et ce qui leur plaît à ce qui peut leur servir.

Le trafic du Groënland se fait dans une espèce de foire, où est le rendez-vous général de la nation. C'est en hiver qu'elle se tient tous les ans à la fête du soleil; on la fera connaître. Les Groënlandais vont à cette foire comme en pèlerinage; ils y exposent leurs marchandises, et demandent celles qu'ils veulent en retour. Les habitans du sud n'ont point de baleines, ceux du nord point de bois. Il part des bateaux de la côte méridionale, et même de l'est du Groënland, qui font jusqu'à trois ou quatre cents lieues pour se rendre à la baie de Disko; c'est là qu'ils échangent du bois et de la vaisselle de pierre ollaire pour des cornes et des dents de poisson, des barbes, des côtes, des os de queues de baleines; ainsi ce commerce se fait presque tout entre les gens de la nation.

Dans ces voyages, ou pèlerinages maritimes, ils emportent avec eux toute leur famille et leur fortune. Soit inconstance ou curiosité, soit indifférence pour des lieux également inhabitables et peu commodes, ils s'accoutument tellement à mener une vie errante, que, s'ils ne sont pas promptement expédiés dans un endroit, ils vont porter leurs marchandises dans un autre. Souvent il se passe des années avant qu'ils retournent dans leur pays natal; car si l'hiver les surprend quelque part, ils s'y ar-

rêtent, et bâtissent une cabane pour hiverner, mais préférablement dans le voisinage de quelque colonie danoise. La terre et la mer sont partout à eux; et comme ces familles errantes séjournent tantôt ici, tantôt là, elles sont sûres de trouver partout des amis et des connaissances.

Le commerce en peaux de renards et de phoques, mais surtout le commerce d'huile d'animaux marins, se fait entre les nationaux et les étrangers; et c'est pour cet objet que les Européens ont établi des comptoirs. Les Groënlandais ne reçoivent jamais d'argent en paiement, car la monnaie n'a point de valeur chez eux, ni sa matière point de prix: et peu leur importe d'avoir un collier d'or ou de laiton, des pendans de verre ou de diamans. Ils n'estiment les bijouteries de l'Europe que parce qu'elles brillent, et ne regardent pas de si près à la solidité de cet éclat. Plus d'une fois ils ont donné une guinée ou une piastre d'Espagne, qu'ils avaient dérobée à quelques navigateurs étrangers, pour deux charges de poudre à fusil, ou pour une once de tabac. Moins curieux de l'or qu'avides de fer, ils cherchent en matière d'échange d'abord des lames de harpon, des couteaux, des ciseaux, des scies, des vrilles et des aiguilles; en second lieu, des toiles de lin ou de coton, de gros draps, des capes et des bas de laine; des mouchoirs, des boîtes, des écuelles de bois, des plats d'étain, des chaudières de cuivre, des miroirs, des

peignes, des rubans et des jouets d'enfans : voilà leur luxe. Ils acquièrent aussi volontiers des fusils, de la poudre et du plomb ; mais c'est un objet d'échange qui ne leur sert pas à grand'chose et sur lequel ils perdent beaucoup. Le tabac en poudre leur tient lieu de petite monnaie, c'est-à-dire qu'ils font et donnent beaucoup de choses pour quelques prises de tabac. Les tailleurs et les cordonniers se contenteront de cette monnaie : on vous apportera des poignées d'édredon, des œufs et des oiseaux, un plat de poisson pour un peu de tabac ; souvent un Groënlandais se dépouillera de ses habits et mourra de faim avec sa famille plutôt que de refuser à son nez de cette fatale poussière, qui est aussi funeste, aussi chère aux peuples sauvages que la poudre d'or l'est aux Européens : elle fait presque autant de mal au Groënland que l'eau-de-vie ailleurs ; heureusement les liqueurs fortes coûtent trop dans un climat si pauvre pour y nuire beaucoup à ses habitans.

Les tristes Groënlandais ont pourtant des danses ; ils ont aussi leurs fêtes. Celle du soleil se fait au solstice d'hiver, pour célébrer le retour de cet astre qui ramène, quoiqu'à pas lents, la saison de la chasse et de la pêche. Il est même singulier qu'on fête le soleil dans le temps où les nuits sont les plus longues et le froid le plus rigoureux ; lorsqu'on ne voit pas, pour ainsi dire, le moindre rayon du jour ; lorsqu'enfin la nature n'offre de toutes parts

que le deuil, la tristesse, le silence et l'engourdissement de la mort. Cependant c'est alors, c'est au sein des ténèbres et de ce néant qu'une sorte de joie se réveille dans la plupart des contrées de la terre où les hommes n'ont plus que de faibles lueurs de lumière et d'espérance. On observe que tous les peuples ont eu et ont encore des fêtes à la fin, ou plutôt au renouvellement de l'année, et que ces fêtes désignent communément une naissance. Chez les Orientaux, c'était la naissance du soleil qui remonte sur l'hémisphère. En Perse, à Rome, le solstice d'hiver était principalement célébré. Il faudrait savoir si les Hottentots, les peuples du Chili, si tous les habitans de la zone tempérée australe ont de semblables fêtes au temps de notre solstice d'été. On verrait alors que le soleil a fait partout les mêmes impressions sur l'esprit des hommes. Mais si les fêtes des Groënlandais au retour de cet astre ne sont pas un reste d'antiques superstitions qui auront voyagé vers les pôles, ne doivent-elles pas être un effet naturel de l'inaction où se trouvent les humains durant le repos de l'année? Quand le froid et la nuit les rassemblent autour de leurs foyers, au défaut des travaux qui doivent entretenir la chaleur et le mouvement, ne sont-ils pas obligés d'imaginer des jeux et des exercices, des festins et des danses, des moyens, en un mot, de faire circuler le sang dans leurs veines jusqu'aux extrémités du corps? C'est sans doute par une suite de ce

besoin que les Groënlandais s'assemblent et s'invitent de toutes parts à manger ce qu'ils ont de meilleur, allant tour à tour de cabane en cabane chercher la bonne chère en attendant la peine. S'ils n'ont pas comme nous le barbare et sot plaisir de s'enivrer, en revanche ils mangent d'autant plus qu'ils ne boivent que de l'eau.

Quand ils se sont gorgés à crever, ils se lèvent de table pour danser au bruit du tambour. Cet instrument est fait d'un cerceau de baleine ou de bois, large de deux doigts, courbé en ovale, où l'on a tendu un vélin très-fort, quoique assez mince. Ce vélin est tiré de la peau d'une langue de baleine, et l'ellipse qu'il forme sur le tambour n'a guère qu'un pied et demi de longueur. Ce tambour, fait en forme de raquette, se tient, par un manche, de la main gauche tandis qu'on le frappe de la droite avec une baguette. A chaque coup, celui qui bat le tambour fait un saut, sans sortir de sa place, avec des mouvemens de tête et de tout le corps. La mesure est juste, et les temps sont marqués à deux coups pour la valeur d'une croche. Le ménétrier accompagne sa musique et sa danse d'une chanson sur la pêche aux phoques, sur les exploits maritimes de la nation, les hauts faits de ses ancêtres, et sur le retour du soleil à l'horizon du Groënland. L'assemblée répond au chantre par des sauts et des cris de joie, entrecoupant les couplets de sa chanson de

*.

ce refrain qu'on répète en chœur : *Amna aiah, aiah-ah-ah!*

Quand ce chantre a joué de cette façon à peu près un acte, ou plutôt une scène, qui dure un quart d'heure, il se retire tout hors d'haleine, baigné de sueur et presque épuisé du chant, des cris, des sauts, des contorsions et des grimaces dont il a diverti l'assemblée. Un autre prend aussitôt sa place et son rôle. Le jeu dure ainsi toute la nuit ; on dort le lendemain jusqu'au soir, où la fête recommence par le souper suivi du bal. Plusieurs jours se passent de même, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de provisions de bouche au théâtre, ou que les acteurs aient entièrement perdu les forces et la voix.

Ils ont aussi leur jeu de balle, qui se fait au clair de la lune. On se sépare en deux bandes ; un des joueurs jette la balle à un homme de son parti, et c'est à ceux de l'autre bande à tâcher de l'attraper pour se la renvoyer et la ballotter entre eux ; ou bien on pousse la balle jusqu'à un certain but fort éloigné, et c'est au plus leste de la troupe à l'atteindre.

Parmi les espèces de luttes qui servent à les endurcir à l'état de peine où la nature les a condamnés, ils en ont une qui consiste à se donner de grands coups de poing sur le dos ; celui des deux lutteurs qui soutient le mieux cet assaut est le vainqueur, et doit en aller défier d'autres jusqu'à ce qu'il soit content des coups qu'il a reçus et se retire en brave. Ils

s'exercent également à différens tours de danseurs de corde, et n'y paraissent pas maladroits.

Mais dans ces assemblées, qui se renouvellent plusieurs fois l'année, pendant qu'on abonde en provisions de bouche, et que la saison, ne permettant point de tenter la mer, invite à trafiquer, il y a des défis où l'on vide ses querelles par des danses ou des chants, et ces jeux s'appellent *la joute des chantres*. Un Groënlandais qui se croit insulté par un autre n'en témoigne ni colère ni sensibilité, mais garde sa vengeance, et verse tout son fiel dans une satire qu'il répète en dansant et chantant devant sa famille, et surtout en présence des femmes, jusqu'à ce qu'il la sache bien. Alors il donne un duel à son antagoniste pour le combattre, non à l'épée, mais de la voix; celui-ci se rend à l'appel, et se présente dans une espèce de cirque sur un théâtre qui n'est qu'un banc. L'agresseur commence à entonner ses couplets au son du tambour; et ceux de son parti, après chaque vers qu'ils répètent en chœur, ne manquent pas de chanter l'*amna aiah;* tandis que l'assemblée applaudit par de grands éclats de rire à tous les traits malins que l'accusateur décoche contre son adversaire. Celui-ci paraît à son tour sur la scène, et répond à la satire par des railleries mordantes, soutenues des applaudissemens de sa bande, et les rieurs passent souvent de son côté. L'auteur du défi revient à la charge, et

repousse le ridicule sur son ennemi : ce combat dure ainsi quelque temps, et la victoire est à celui qui porte le dernier assaut. Il a gagné son procès; les spectateurs, devenus juges, prononcent la sentence, et donnent la palme à celui qui garde le champ de bataille : ces duels finissent toujours par la réconciliation et l'amitié des combattans. Il est rare qu'il arrive du bruit, du scandale ou des éclats fâcheux dans ces assemblées, à moins qu'un homme, secondé de ses parens ou de ses amis, n'y enlève par force une femme qu'il a dessein d'épouser. Ces sortes de rapts ressemblent à l'enlèvement des Sabines, et peuvent devenir aussi pardonnables. Mais loin d'autoriser les violences et les excès contraires à l'ordre social, on profite du temps de ces assemblées pour inculquer la bonne morale; et la satire des particuliers devient une instruction pour le public. On y apprend à rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger, à éviter le mensonge et la médisance; on y censure la fraude et l'injustice, surtout l'adultère, qui renferme l'un et l'autre; on y diffame les vices et les crimes les plus nuisibles à la société, et la crainte de la diffamation est le plus grand frein qui retienne les Groënlandais. Cette espèce de vindicte publique prévient la vengeance particulière, les trahisons et les meurtres. Cependant on peut dire en général que ces sortes de jeux et de combats satiriques sont plus propres à exercer la langue et la malignité des censeurs qu'à

corriger les mœurs des gens vicieux. Les assemblées de bal chez les Groënlandais leur servent en même temps de jeux olympiques, d'aréopage, de théâtre, d'académie, de foire, de cour de justice et de barreau. Toutes les affaires se traitent au milieu des plaisirs, qui laissent moins d'accès à la fourberie et à la méchanceté. Si les querelles y sont promptes, elles en sont plus tôt étouffées, et jamais préméditées : c'est le rendez-vous de l'égalité et de la liberté; chaque père y a de l'autorité sur sa famille, mais personne sur l'assemblée entière. L'esprit public qui règne dans ces marchés se compose de l'esprit particulier qui gouverne l'intérieur des maisons. Chacune de celles-ci renferme plusieurs ménages, mais tous indépendans les uns des autres : aucun chef n'y domine; aucun n'y prend d'ascendant que par la considération attachée à l'âge, au bon sens, à l'expérience, à la réputation acquise dans la pêche, à la connaissance des temps et des lieux propres à cette occupation. Un homme qui a ce mérite reçoit, sans l'exiger ni le rechercher, l'hommage volontaire de toute la maison, ou du cercle qui lui assigne un logement au nord de la cabane, sans doute parce qu'elle n'est point ouverte de ce côté le plus froid; on lui défère l'inspection sur le bon ordre et la propreté de l'habitation. Si quelqu'un ne veut pas suivre ses avis, l'inspecteur n'a point d'ordre à donner, ni de peines à décerner : mais toute la cabane arrête et décide en

commun de ne point habiter l'hiver suivant avec le réfractaire, et qu'il sera fait mention de son indocilité dans les chansons de la première assemblée, si sa faute mérite cette censure publique.

Les Groënlandais n'ont que des mœurs et point de lois. Voici le précis de leurs mœurs, ou plutôt de leurs usages civils, tel que Crantz nous le donne d'après la relation de Dalager, facteur des colonies danoises au Groënland. Chacun va où il veut, et vit comme il lui plaît. S'il trouve des habitans dans l'endroit où il cherchait à s'établir, il ne s'y fixe pas, à moins qu'il n'y soit invité. La pêcherie et la chasse sont libres : on prend ce qu'on trouve, même une pièce de gibier ou de poisson qui serait dans les filets d'autrui, pourvu qu'il y en ait abondamment, et qu'on ne trouble point la piste et la voie des animaux et des chasseurs : point de réserves, point de lieux exclusifs, même pour les étrangers; mais si ceux-ci voulaient former des prétentions inusitées, et s'arroger des droits et des priviléges à la façon de l'Europe commerçante, les naturels du pays leur céderaient la terre et la mer plutôt que d'avoir avec eux des altercations et des démêlés, et ils laisseraient, comme font les sauvages du Canada, des nations étrangères se disputer et baigner de leur sang un sol qui n'appartient à personne, et qui ne vaut jamais les injustices et les cruautés dont on l'achète. Quiconque a trouvé du bois flottant sur la

côte, ou les dépouilles et les débris d'un naufrage, s'en empare comme de son bien, quoiqu'il ne soit pas habitant de ces bords; mais il tire à terre cette prise et met une pierre sur le monceau qu'il en a fait : c'est là le signe et le sceau de sa propriété, personne n'y touche. Si quelque proie échappe à un pêcheur avec le dard qu'il lui a plongé dans le dos, et qu'un autre homme vienne à tuer le monstre fugitif et blessé, la prise appartient de droit au premier coup, et non au dernier. Mais si le phoque rompt la corde et la ligne où est attaché le harpon qu'il a dans les flancs, celui qui a mis le harpon sur la bête perd son droit, et celui qui la prend encore vivante, ou la trouve morte, s'en empare en restituant le harpon au pêcheur qui l'a jeté. Quand on tire un de ces monstres pour le dépecer, celui qui le premier y enfonce le couteau doit en emporter la tête et la queue, et chacun enlève ce qu'il peut du reste. Quant au corps de la baleine, le spectateur y a le même droit que le harponneur; et comme c'est à qui pourra le plus en prendre, on ne voit guère des centaines de personnes se jeter, le couteau à la main, sur le corps d'une baleine sans qu'il n'en arrive bien des accidens, et que les coups de couteau ne portent à droite et à gauche sur les doigts de tant de gens acharnés à la curée; mais à cela point de malice, point d'offense : personne ne s'en plaint. Si plusieurs flèches à la fois pleuvent sur un renne, il appartient à la main qui

l'a percé au plus près du cœur, pourvu qu'il reste à tous les chasseurs une part de la proie. Mais depuis que les Groënlandais ont eu des fusils, comme personne ne saurait reconnaître sa balle, il y a souvent des démêlés entre les chasseurs pour le droit et le partage du butin; et ce ne sera pas sans doute le moindre tort que les armes à feu pourront causer à ce peuple sauvage. Si quelqu'un fait une trappe pour prendre les renards, et néglige de la tendre, celui qui l'aura tendue, après un certain temps, emporte l'animal qu'il trouve pris au piége. Quand un homme prête son canot, ou quelque outil, s'il s'y fait quelque dommage, le propriétaire n'a pas droit d'en exiger la réparation : aussi n'aiment-ils point à prêter ce qui s'use. Celui qui fait un troc, s'il n'est pas content de l'effet qu'on lui donne en échange, peut rompre le marché et reprendre ce qu'il a livré. L'acheteur qui ne paie pas sur-le-champ peut prendre à crédit; mais s'il meurt avant d'avoir acquitté sa dette, le créancier du mort n'ira pas ajouter à l'affliction des parens qui le pleurent en réclamant ses droits. Cependant, après un certain temps, il peut en parler à la famille du débiteur, et reprendre son effet, s'il n'a pas été perdu parmi le trouble et le pillage qui se font toujours dans la maison où meurt un Groënlandais. Bien plus, quand un homme perd ou brise une chose prise à crédit, personne n'en peut exiger la valeur et le paiement.

C'est la police d'une société bien imparfaite sans doute; mais il se commet encore moins d'injustices que dans les états les mieux civilisés, parce qu'il ne se trouve pas tant d'occasions ni de tentations de crime. Au reste, quand on parle aux Groënlandais de ce qu'il peut y avoir de vicieux et de déraisonnable dans leurs usages, ils répondent comme les gens du monde le plus poli: C'est la coutume.

Peut-on dire qu'un peuple qui n'a ni religion, ni gouvernement, ni lois divines, ni lois humaines, ait proprement des vertus ? C'est la question que se fait Crantz. Mais il semble la décider en nous annonçant dans le caractère des Groënlandais des qualités assez louables pour faire rougir même des chrétiens. « Je sais, dit-il, qu'on a reproché des vices abominables à ce peuple stupide, et que bien des voyageurs en ont fait le portrait le plus hideux ; mais comme chaque objet a deux faces, j'ai eu le bonheur d'être plus frappé de l'aspect avantageux des mœurs de cette nation que de leur côté le plus défavorable. Cependant j'en rapporterai le bien et le mal avec la fidélité qui convient à tout peintre qui ne veut que rendre ses tableaux ressemblans : et tel est le but et le devoir d'un homme qui raconte ses voyages au public. »

On dit que les Groënlandais sont un peuple sauvage ; mais ce serait se faire une fausse idée de ce terme que d'y attacher celles de l'extravagance et de la cruauté. Ils ne sont à

notre égard que ce qu'étaient pour les Grecs et les Romains les nations qu'ils appelaient barbares, quoique souvent il y en eût de ce nombre dont les mœurs et les coutumes valaient peut-être, du moins pour le bonheur, les lois grecques et romaines ; car les mœurs sont les alimens de la société, dont la plupart des lois ne sont que les remèdes. Les navigateurs ont toujours nommé sauvages les peuples qui, n'ayant point une demeure fixe, errent dispersés dans les bois, mais en troupes, comme certaines espèces d'animaux. Ainsi l'on a donné le nom de *païens* aux idolâtres qui avaient des temples, non dans les cités, mais dans les villages. Les Groënlandais, dit Crantz, loin d'être un peuple féroce, barbare, intraitable, sont plutôt doux, paisibles, d'un naturel accommodant, et très-propres à tous les arts civils qui ne demandent qu'un corps robuste et de la patience. Ils vivent dans l'état de nature, ou du moins ils jouissent de la liberté qui en résulte : ils ne sont point en communauté, mais en société; réunis par la rigueur du climat qui les rapproche et les rassemble, sans être liés par les conventions qui naissent de la propriété des terres, ils doivent à la stérilité même d'un pays qu'ils parcourent plutôt qu'ils ne l'habitent, la singularité de vivre, depuis plus de mille ans peut-être, en peuplade libre et volontaire, sans avoir eu besoin de ces constitutions qu'Athènes et Sparte dûrent imaginer pour secouer le joug de leurs pro-

pres tyrans ou des peuples voisins. En un mot, les Groënlandais n'ont point de maîtres et n'en ont guère à craindre, trop maltraités sans doute par la nature pour que personne soit tenté de les arracher à ce joug, et de leur en imposer un plus dur, sous prétexte d'adoucir leur vie.

Il est certain qu'ils vivent dans la plus étroite pauvreté, si ce mot ne convient pas plutôt à la classe des malheureux qui manquent du nécessaire dans les états riches et policés, qu'à un peuple entier, dont tous les individus jouissent également et sans distinction des biens communs qui satisfont aux besoins pressans de la vie. Rien ne leur apprend ou ne leur rappelle leur indigence, pas même la faim qu'ils éprouvent, parce qu'on s'accoutume à trouver juste ou nécessaire tout ce qui vient de la nature. L'indépendance et la sécurité réciproque font toute la félicité des Groënlandais; ils n'en connaissent et n'en imaginent pas d'autres sur la terre. A l'abri de la violence particulière ou de l'oppression publique, de la chicane, et surtout de la guerre, qui renferme elle seule tous les maux de la nature réunis à ceux de la société, ils dorment, dit Crantz, aussi tranquillement sous leurs tentes portatives qu'un roi dans son palais fortifié. Mais comme ce sont des couleurs locales et des traits bruts et grossiers que l'on demande dans l'histoire physique des peuples sauvages, on glissera sur les portraits étudiés que nous en font les voyageurs

européens pour ne recueillir que le peu de faits importans à savoir, laissant aux moralistes et aux physiciens le soin d'en tirer les résultats propres au but particulier qu'ils se proposent. On doit se souvenir que cette collection de voyages est un magasin pour les connaissances de toute espèce, ouvert à toute sorte de lecteurs, et qu'on n'y peut satisfaire l'avidité de quelques-uns sans tromper la curiosité de tous les autres. Un écrivain est obligé lui-même de sacrifier son goût à cet intérêt général qui ramène chaque homme à ce qui lui convient. Ainsi, quand on aura dit que les Groënlandais n'ont point de terre en propriété, ni de ces biens qui assurent une subsistance permanente, ni de ces mets ou de ces boissons qui provoquent à l'intempérance, ni aucun des arts ingénieux qui font naître et croître la vanité, ni ce sang échauffé par les ardeurs de la zone torride, qui allume l'amour, la jalousie, la violence et la vengeance; on verra dès lors que ce peuple, engourdi comme le climat qu'il habite, doit être peu sujet au viol, à l'adultère, au ressentiment et à la colère; rarement capable de tromper ou d'insulter; sans envie et sans avarice, n'ayant rien à garder et à convoiter; moins susceptible d'aversion que d'indifférence pour les hommes et les choses; point enclin aux querelles, et jamais aux combats, quoiqu'il ne vive que de chasse ou de monstres marins. Aussi sont-ils surpris de certains vices difformes et scandaleux qu'ils observent dans le petit

nombre d'Européens qui vivent au milieu d'eux; et quand ils les voient s'abandonner à certains excès, comme les injures et les coups, ils attribuent tous ces désordres aux liqueurs fortes: « Ces pauvres gens, disent-ils, ont perdu l'esprit; c'est la mauvaise eau qui les a rendus fous. » Tels sont le sang-froid et la décence des Groënlandais, que, dans toutes leurs assemblées, même de divertissement, sans le bruit du tambour et les contorsions des danseurs, on les croirait réunis dans un temple pour le culte divin, tandis qu'ils pourraient prendre les temples et les solennités religieuses de certains peuples de l'Europe pour des théâtres de décoration et de musique.

Ils ne disent guère une fausseté reconnue; c'est-à-dire que leur ignorance et la simplicité de leurs mœurs les rendent d'autant moins enclins au mensonge qu'ils sont plus sujets à l'erreur. Jamais ils ne tromperont un voyageur qui leur demande la route d'un endroit; ils feront plutôt une partie du chemin avec lui que de l'exposer à s'égarer. Mais, d'un autre côté, quand on les accuse de quelque chose de honteux, on ne peut guère savoir d'eux s'ils en sont coupables, tant ils craignent l'infamie. Ce sont des enfans; il faudrait qu'ils crussent le mensonge plus flétrissant que le crime pour qu'ils détestassent autant l'un que l'autre. Ce serait les tromper que de leur donner cette idée. Le mensonge est plus pernicieux que la violence par la facilité de s'y livrer impuné-

ment; mais il est moins odieux en lui-même, et l'utilité que la cour et le monde croient en retirer permet à peu de gens de s'abstenir d'un vice dont on a fait une vertu de société et un art de gouvernement. On se sert du mensonge comme de l'épée; les grands et les méchans emploient l'un et l'autre à s'élever et à s'avancer aux dépens d'autrui; les gens modérés et prudens à se défendre contre les forts et les ambitieux: mais les hommes éclairés et vertueux devraient renoncer à ces deux armes de l'injustice ou de la faiblesse.

Les Groënlandais ont pour maxime de sauver les apparences et d'éviter le scandale. C'est beaucoup pour une nation qui n'est pas civilisée. Crantz, en bon missionnaire, leur reproche cette morale des sages du monde, et finit les éloges qu'il fait de ce peuple sans culture et sans culte en ne lui donnant pour vertus que l'exemption des vices. Tout est, dit-il, dicté chez eux par un amour-propre naturel à l'homme: s'ils exercent l'hospitalité, c'est pour la retrouver chez les autres: s'ils prennent une fille orpheline, c'est pour en faire une servante; ils n'ont guère de compassion pour un homme qui meurt de froid et de faim: sans doute trop malheureux eux-mêmes pour verser sur autrui cette pitié qui est la surabondance des sentimens et des secours qu'on se doit à soi-même; mais surabondance inconnue dans un état de nature pauvre, où l'individu peut à peine suffire au soin de sa conservation. Crantz rapporte ici des

choses qui paraissent incompatibles en elles-mêmes et contradictoires à ses propres récits. Si les Groënlandais, dit-il, voient en mer un kaiak rouler dans les flots avec le pilote qui s'y attache et se débat contre la mort, à moins que cet homme ne soit de leur famille ou de leur petite flotte, ils le laisseront noyer plutôt que de se déranger de leur pêche pour le secourir. Si dans la pêche même les femmes ou les enfans les troublaient de leurs cris, ils les jetteraient dans la mer. Mais quand ils vont en compagnie, alors il règne entre eux un commerce de travaux, de besoins et d'utilités réciproque, qui va jusqu'à la commisération mutuelle. Les enfans, dit-il encore, n'ont pas de pitié pour les oiseaux, ni les hommes pour les femmes; et toute espèce douce et tendre n'a point de droits ni d'empire sur ces cœurs endurcis et glacés par les horreurs de la nature.

D'un autre côté, le même missionnaire nous assure que l'amour entre les parens et les enfans est plus fort chez ce peuple que parmi les autres nations. Une mère ne peut perdre son fils de vue; et s'il se noie, elle se noie. Mais, pour rabattre de cet éloge, on dit qu'il n'y a rien dans cette affection que les animaux n'égalent ou ne surpassent; d'où l'on conclut que les Groënlandais sont entraînés par cet instinct et ce sentiment que la nature a rendus communs à l'homme ainsi qu'aux bêtes, et qu'ils ne se conduisent guère par les lumières réfléchies de la raison. Ce sont des êtres inconsi-

dérés qui consument ce qu'ils ont sans songer à ce qui pourra leur manquer. Tout ce qu'ils voient de nouveau leur plaît avant qu'ils sachent l'usage qu'ils en peuvent faire. Enfin on les peint ingrats envers les Européens, et surtout fort obstinés ; ce qui cause, dit-on, beaucoup de peine aux missionnaires, qui ne peuvent leur persuader rien par le raisonnement et les voies douces, ni prendre le moindre ascendant sur leur esprit et leur volonté.

Cependant on avoue que ces qualités, qui forment le caractère national des Groënlandais, ne sont pas sans exception, et que tous les individus n'y participent pas également. Mais dans ces exceptions on cite plus d'exemples du mal que du bien ; soit que le vice et la misère abondent partout beaucoup plus que le bonheur et la vertu; soit que la nature abandonne au crime ceux qu'elle expose à mourir de faim ; car un désordre physique entraîne presque toujours un désordre moral. Les veuves et les orphelins y éprouvent tous les malheurs attachés à la faiblesse du sexe et de l'âge. Quand un homme meurt, son fils aîné doit hériter de tous les biens paternels, dont le fonds consiste dans une tente et un bateau ; mais il est chargé de soutenir sa mère et les autres enfans, qui partagent entre eux les meubles et les habits. S'il ne survit point de fils d'un certain âge, le plus proche parent du père devient son héritier, à la charge de nourrir la veuve et les enfans; mais s'il avait lui-même un

état, c'est-à-dire, la tente et le bateau, qui font le patrimoine d'un Groënlandais, il devrait transporter celui du mort à un étranger, avec les charges, parce que personne ne peut posséder deux bateaux et deux tentes. Quand les enfans sont devenus grands, ils n'ont pas droit de réclamer leur patrimoine, à moins que l'étranger qui les a adoptés ne meure lui-même sans enfans, ou ne laisse de jeunes orphelins; car, en ce dernier cas, les adoptifs prennent l'héritage des véritables enfans avec la tutelle ou le soin de les nourrir. Jusque-là tout est dans l'ordre: mais voici, dit-on, le vice de la coutume au défaut de législation. Aussitôt que les enfans sont grands et reçus au rangs des pêcheurs, la veuve qui les a nourris peut disposer à son gré de tout ce qu'ils gagnent; et cependant, si elle avait abandonné ces enfans sans secours, on n'aurait pu la forcer à les élever; aussi beaucoup d'enfans et de veuves sont exposés à mourir de faim quand leur situation n'offre pas un intérêt actuel ou prochain à l'attention de ceux qui pourraient en prendre soin.

Tandis qu'une pauvre veuve, sans parens, pleure la perte de son époux, couchée par terre avec ses enfans, ceux qui viennent pour la consoler ne manquent guère d'enlever furtivement les meubles du mari: toute sa ressource alors est de gagner le consolateur qui a la plus grande part au pillage; celui-ci la gardera quelque temps, et puis il faudra qu'elle recherche encore

la faveur d'un autre homme. Mais à la fin elle est abandonnée avec ses enfans à son cruel sort, c'est-à-dire, obligée d'aller vivre d'herbes et de moules, jusqu'à ce que le froid et la faim la délivrent d'une si triste destinée. « C'est là sans doute, dit Crantz, la principale raison qui fait diminuer la nation des Groënlandais d'année en année, surtout depuis un certain temps qu'ils semblent avoir augmenté leurs besoins au delà de leurs moyens. »

Point de crimes qui soient punis de mort, si ce n'est l'assassinat et le sortilége, dont l'art est quelquefois homicide. Un homme qui porte envie à l'adresse et au bonheur d'un autre pêcheur plus riche que lui, sans toucher à son bien, ira l'attaquer sur mer, renverser son kaiak pour le noyer, ou lui lancer un harpon dans le dos, et le laisser périr à la merci des flots. Les amis du mort dissimuleront jusqu'au moment favorable à la vengeance, dussent-ils la couver durant trente ans. Mais s'ils rencontrent par hasard à terre le meurtrier, qui se tient ordinairement sur ses gardes, ils l'attraperont, lui rappelleront en peu de mots son crime, et le lapideront ou le précipiteront d'une montagne, et de là dans la mer; ou si la fureur les anime jusqu'à l'excès, ils le mettront en pièces, et lui mangeront le cœur ou le foie, pour ôter, disent-ils, le courage à ses parens de venger sa mort sur eux; car ces vengeances sont constamment héréditaires, et se perpétuent entre les familles, et même entre voisins, à moins

que le premier auteur du crime qu'on poursuit ne fût un scélérat désavoué de sa famille.

Avec les prétendus sorciers, les formalités sont encore plus abrégées. Quand une femme, qui n'a d'ailleurs que de la charlatanerie et de la ruse, a passé pour sorcière, quoiqu'elle s'en défende, si un homme a perdu son fils, ou n'a rien pris à la chasse, le jongleur qu'on va consulter en rejette la faute sur cette pauvre femme; et si elle n'a point quelque brave homme dans sa famille qui prenne son parti, tout le canton se réunit pour la lapider, la jeter dans la mer, ou la hacher en pièces. La crainte et l'horreur des sorciers sont quelquefois si furieuses, qu'un homme poignardera sa mère ou sa sœur, s'il les croit adonnées aux maléfices, et personne ne lui reprochera cet horrible attentat. Mais les malheureuses victimes de leur supercherie ne pouvant plus éviter la mort, vont souvent d'elles-mêmes se plonger dans l'Océan, afin de se dérober aux lances qui les poursuivent, et pour ne pas devenir la proie des corbeaux affamés.

Après avoir ainsi présenté le tableau moral des peuples du Groënland sous les points de vue où leurs qualités sont le mieux balancées, Crantz avoue que ces païens méritent à plusieurs égards la préférence sur les chrétiens corrompus, qui font cependant le plus grand nombre des Européens. « Il est vrai, dit-il, que, s'il y a beaucoup de vices qu'ils n'ont pas, c'est uniquement par le défaut d'occasion ou

d'exemple, ou parce que le respect humain les retient : mais il est toujours honteux pour nous, ajoute ce pieux moraliste, de voir que les hommes sauvages obéissent mieux à la lumière incertaine d'une raison à peine ébauchée, et se conduisent plus sagement que des chrétiens éclairés du flambeau de l'Évangile. La nature leur suffit pour avoir des vertus dignes de l'homme, et pour fuir certains vices scandaleux et déshonorans. » Mais, disons mieux, c'est la nature elle-même qui fait leurs vertus et leurs vices par le genre de vie laborieux et misérable où elle les a condamnés ; ou du moins leurs vices et leurs vertus ne sont guère de leur choix, faute d'objets sur lesquels ils puissent exercer leurs passions et leur liberté.

Un peuple ignorant, et qui ne pense point, libre dans toutes ses actions et ses opinions, doit croire toutes sortes d'erreurs en fait de religion, ou ne rien croire. Tels sont les Groënlandais, qui n'ont ni dogme ni culte d'aucune espèce. Des voyageurs ignorans ont imaginé qu'ils adoraient le soleil, et faisaient des sacrifices au diable. Mais cette méprise vient de ce qu'ils les voyaient dès le matin observer le soleil et l'horizon sur des hauteurs pour juger du temps, et de ce qu'on a pris pour des traces d'autels et de sacrifices des places carrées, couvertes de pierres, de restes de charbon et d'ossemens, tandis que ce n'était que l'emplacement des tentes où ce peuple campe l'été pour y dormir et faire sa cuisine. Loin d'avoir

des cérémonies et des pratiques religieuses l'idée de Dieu semblait fort loin de leur esprit quand les premiers missionnaires danois sont allés leur parler de l'Être suprême. Le nom de la Divinité n'était pas même dans leur langue. Leur demandait-on qui a fait le ciel et la terre, ils répondaient, Nous n'en savons rien; ou, Nous ne le connaissons pas; ou, Ce sera sans doute un être habile et puissant. Ou bien ils disaient : « Les choses ont toujours été ce » qu'elles sont, et demeureront dans le même » état. » Cependant les missionnaires pensent que ce peuple avait au fond de l'âme une notion obscure de la Divinité; notion fausse, erronée et ridicule, mais qui prouve toujours, disent-ils, qu'il doit y en avoir une vraie.

« Quant à l'âme, dit Crantz, il y a des Groënlandais qui ne croient pas que dans l'homme elle soit autre chose que dans les animaux, ni qu'elle survive à notre corps. Mais, ajoute-t-il, ceux qui pensent ainsi sont des gens brutaux et stupides, dont le reste de la nation se moque, ou des libertins de mauvaise foi, qui cherchent à tirer du profit de leur doctrine. » Cependant on ne voit pas ce qu'ils peuvent y gagner chez un peuple qui n'a ni riches, ni grands, ni de ces tyrans intéressés à mépriser les remords. D'autres croient que l'âme est un second principe dans l'homme, mais matériel comme le corps, divisible, capable d'acquérir, de perdre et de recouvrer. Ils imaginent même qu'elle quitte le corps, et vit à part; et cette

idée leur vient sans doute de ce qu'ils pensent à leur pays natal quand ils en sont éloignés ; car alors, selon eux, leur âme doit être aux lieux dont elle s'occupe, et le corps dans ceux qu'il habite. D'autres matérialistes donnent à l'homme deux âmes : c'est l'ombre et le souffle de chaque individu. Pendant la nuit l'âme s'envole du corps, et va chasser, danser et se réjouir. Ils regardent donc les songes comme une absence de l'âme fugitive qui va où il lui plaît, soit durant le sommeil, ou durant les maladies. Cette opinion est entretenue par les devins ou enchanteurs, qui s'attribuent le pouvoir de rappeler une âme que la fièvre ou la folie tient absente de son corps, et de changer l'âme d'un homme malade avec celle d'un lièvre, d'un renne, d'un oiseau, d'un enfant. C'est ainsi qu'ils réparent les pertes ou les maladies des âmes, par des échanges ou par la transmigration; car les Groënlandais ont aussi le dogme de la métempsycose. Que cette opinion soit ancienne ou nouvelle chez eux, on a remarqué qu'elle était utile aux malheureux. Les pauvres veuves s'en servent pour attirer des secours à leurs enfans abandonnés. Quand un père a perdu son fils, une veuve lui persuadera que l'âme de ce fils vient de passer à l'un de ses enfans, qu'elle a eu sans doute après la mort de celui qu'il s'agit de remplacer ; et dès lors le père affligé se fait un devoir d'adopter cet étranger, et prend dans sa maison l'enfant et la mère dont il se croit parent par la transmi-

gration. De tous les dogmes inventés par les hommes il n'en est point de plus ingénieux, de plus consolant, ni même de plus favorable à la société que celui de la métempsycose. Heureux encore les peuples qui, n'ayant point vu la lumière de la révélation, ont confiance à cette douce erreur!

Les Groënlandais les plus sensés, dit-on, mais qui ne font pas, à beaucoup près, le plus grand nombre, croient à une âme spirituelle, qui ne se nourrit point des mêmes alimens que le corps, qui survit à la corruption de ce moule fragile, mais se soutient on ne sait comment. De cette idée d'immortalité naît la croyance d'une vie à venir, qui ne finira jamais; et c'est sur ce genre de vie éternelle que s'exercent la bizarrerie et la liberté des opinions.

Comme les Groënlandais tirent de la mer la meilleure partie de leur subsistance, ils placent leur Élysée au fond de l'Océan, ou dans les entrailles de la terre, sous ces rochers qui servent de digues et de soutiens aux eaux. Là, disent-ils, règne un été perpétuel (car ils ne connaissent pas de printemps), le soleil n'y laisse pas entrer la nuit; les eaux y sont toujours claires; tous les biens y abondent; c'est-à-dire les rennes, les eiders, les poissons; mais surtout les phoques s'y pêchent sans aucune peine, et tombent tout vivans dans les chaudières toujours bouillantes. Mais, pour arriver à ces demeures fortunées, il faut l'avoir mérité par l'adresse et

la constance au travail : c'est la première vertu des Groënlandais ; il faut s'être signalé par des exploits à la pêche, avoir dompté les baleines et les monstres marins, avoir souffert de grands maux, avoir péri dans la mer (car c'est le champ d'honneur), ou en travail d'enfans. Les âmes n'abordent pas en dansant à cet Élysée, mais doivent y glisser pendant cinq jours le long d'un rocher escarpé, tout hérissé de pointes et couvert de sang. On doute si cette opinion n'est pas restée aux Groënlandais de quelque idée du purgatoire que les Européens y apportèrent il y a neuf ou dix siècles. Les âmes qui doivent acheter l'Élysée par un si rude voyage dans le cœur de l'hiver, portées sur les ailes de la tempête qui les précipite, courent le risque d'éprouver en route une seconde mort qui serait suivie de l'anéantissement : c'est ce que les Groënlandais craignent le plus. Aussi la commisération pour ces âmes souffrantes fait que les parens d'un mort sont pendant cinq jours obligés de s'abstenir de certains alimens (sans doute par une espèce de jeûne), et de tout travail bruyant, si ce n'est celui qu'exige absolument la pêche, de peur de troubler, de fatiguer ou même de faire périr l'âme qui est en route pour l'Élysée.

D'autres placent leur paradis dans les cieux, au-dessus des nuages. Il est si facile à l'âme de voler aux astres, que, dès le premier soir de son voyage, elle arrive à la lune, où elle danse et joue aux boules avec les autres âmes ; car

les aurores boréales ne sont à l'imagination des Groënlandais que la danse des âmes. Elles ont leurs tentes autour d'un grand lac où foisonnent le poisson et les eiders. Quand ce lac déborde, la terre a des pluies; et s'il rompait ses digues, elle éprouverait un déluge universel. On voit que tous les peuples ignorans et sauvages sont prêts à imaginer les mêmes rêveries sur la cause des grandes catastrophes du monde. Cependant, Crantz est porté à croire que ces fables ne sont qu'un reste défiguré de la religion juive, que la tradition a fait circuler et voyager jusqu'aux pôles.

Les partisans de l'Élysée souterrain disent que le paradis céleste est fait pour les paresseux et pour les sorciers, dont les âmes maigriront ou mourront de faim dans les espaces vides de l'air, ou qu'elles y seront perpétuellement infestées et harcelées par des corbeaux, ou qu'elles n'y auront ni paix ni trêve, emportées dans les cieux comme par les ailes d'un moulin. Les partisans du paradis prétendent qu'ils n'y manqueront jamais de nourriture, parce qu'on y mange des têtes de *phoques*, qui renaissent sans doute de la digestion, car elles ne se consument point. Les sages du Groënland se moquent des deux sectes, et se contentent de dire qu'ils ne savent point quelle sera la nourriture ni l'occupation des âmes après cette vie, mais qu'elles habiteront certainement une demeure de paix.

Ceux d'entre eux qui croient un enfer le placent dans les régions obscures de la terre, où la lumière et la chaleur n'entrent jamais; séjour livré aux remords et aux inquiétudes. Ceux-là, retenus par la crainte de ces peines, mènent une vie régulière et irréprochable.

Ce sont à peu près les idées de religion qu'on retrouve chez les peuples de l'Amérique et les Tartares de l'Asie. Les Groënlandais leur ressemblent par les mœurs, les usages et les opinions; ce qui prouverait que ce peuple sort anciennement de quelque horde ou troupe errante des deux autres nations. Mais on observe que plus on approche du nord, et plus les opinions, ainsi que les traits du visage, se défigurent ou s'éloignent de leur origine primitive. On croit aussi reconnaître quelques traces de la religion des Européens dans les opinions des Groënlandais sur la création et la fin du monde, et sur le déluge. Il est probable qu'ils le tiennent des Norwégiens. Le premier homme, disent-ils, sortit de la terre; la première femme, du pouce de l'homme; et de ces deux êtres tout le genre humain. L'homme introduisit toutes les autres choses dans le monde, et la femme y fit entrer la mort en disant de tous ses enfans : « Il faut » bien qu'ils meurent pour faire place à leur » postérité. » Un Groënlandais prit des copeaux d'un arbre, les jeta par-dessous la jambe dans la mer, et les poissons remplirent l'Océan.

Dans la suite des temps le monde fut noyé par le déluge; un seul homme sauvé des eaux

frappa la terre de son bâton ; il en sortit une femme, et le monde fut repeuplé. Une des preuves existantes du déluge universel, ce sont, disent les Groënlandais, les débris de coquillages et de poissons qu'on trouve bien en avant dans la terre à une profondeur où l'homme n'habita jamais, et des os de baleine qui couvrent les montagnes les plus élevées. Si Crantz ne prête pas ici ses propres idées aux Groënlandais, ce peuple, qui ne voit pour ainsi dire que la mer, qui ne vit que sur cet élément et des productions de l'Océan, qui n'a jamais connu d'autre terre que la sienne, dont il aperçoit aisément les bornes, un tel peuple doit croire que la mer a couvert toute la terre.

Après une longe révolution de siècles entassés, le genre humain disparaîtra de la face du monde; le globe terrestre sera dissous et mis en pièces; mais enfin il sera purifié du sang des morts par une vaste inondation : un vent séchera cette poussière bien lavée, la ramassera dans les airs, et la remettra dans une forme plus belle qu'auparavant. Dès lors on ne verra plus de rochers nus et décharnés, et toute la terre ne sera qu'une plaine riante, toujours couverte de verdure et de délices. Les animaux renaîtront pour peupler ces campagnes. Quant aux hommes, l'être d'en-haut soufflera sur eux, et ils revivront. Quel est cet être d'en-haut? Les Groënlandais n'en savent rien; mais ce peuple, qui se croit le premier-né de la terre, dit que les Européens sont issus de petits chiens

dont une Groënlandaise accoucha, et qu'elle mit à la merci des flots dans un soulier. « Si l'on écoute ce peuple ignorant, dit Égède, c'est pour cela que nous aimons tant la navigation, et que nous donnons à nos vaisseaux la forme d'un soulier. »

Quoique les fables des nations soient en général fort absurdes, et ne prouvent pour la plupart que la folie ou la sottise de l'esprit humain, il est utile cependant de rapporter ces erreurs dans l'histoire de l'homme, qui serait fort courte, si l'on en retranchait la liste de ses extravagances. Les rêveries de la superstition, qui paraissent ridicules, ou même ennuyeuses, à ceux qui les considèrent éparses et isolées, deviennent une source d'instructions pour l'homme éclairé. Car, en les comparant et les rapprochant, il y trouve une ressemblance et des rapports si frappans, qu'il ne peut manquer d'en découvrir l'origine, et de voir mille erreurs naître d'une seule, qui prend toutes les modifications que les variétés du climat et la succession des temps et des événemens doivent y apporter.

Les Groënlandais imaginent des esprits supérieurs et inférieurs, qui ressemblent aux dieux de la première et de la seconde classe qu'adoraient les peuples savans de l'antiquité. Parmi les esprits d'en-haut il en est deux qui dominent dans le monde, l'un bon, l'autre méchant : le bon principe s'appelle *Torngarsuk*. C'est lui que les angekoks, ou devins du Groënland vont consulter, disent-ils, dans son empy-

rée souterrain sur la température des saisons à venir. Sa figure est un problème : les uns disent qu'il n'a point de forme; d'autres, qu'il est comme un grand ours; quelques-uns le font de la taille haute d'un homme, avec un seul bras; quelques autres, aussi petit que le doigt. Il est immortel; mais il peut être tué, si quelqu'un lâche un vent dans la maison où le magicien l'évoque: cela veut dire qu'il suffit de se moquer des sorciers pour chasser les esprits. Le mauvais principe est un esprit femelle, mais anonyme. C'est, disent les Groënlandais du nord, la fille d'un puissant angekok, qui sépara l'île de Disko du continent, où elle était jointe près de Bals-Fiord, et la poussa deux cents lieues plus loin vers le pôle. Cette Proserpine habite sous la mer, dans un vaste palais, où sa puissance magique enchaîne tous les animaux de l'Océan. Dans la cuve d'huile qui entretient sa lampe nagent tous les oiseaux aquatiques. Les portes de son palais sont gardées par de terribles phoques qui rampent à l'entrée; mais le seuil en est encore défendu par une espèce de Cerbère qui ne dort que le temps d'un clin d'œil, et ne peut être surpris. Quand les Groënlandais éprouvent la famine sur mer, ils députent et paient un angekok pour aller apaiser la malignité femelle. Son esprit familier le guide à travers le sein des mers et de la terre. Il passe par la région des âmes heureuses qui vivent dans la gloire et les plaisirs; ensuite il arrive aux bords du vaste abîme, à l'entrée duquel une petite roue,

unie comme la glace, tourne avec une incroyable vitesse. Alors l'esprit familier prend le prophète par la main, et glisse avec lui le long d'une corde suspendue dans l'abîme; c'est ainsi qu'ils passent au milieu des phoques dans le palais de la furie. Dès qu'elle voit ces intrus, elle s'agite, écume et frémit de colère; elle met le feu aux ailes de quelques eiders. L'odeur de la fumée suffoque l'angekok et son guide, qui se rend prisonnier de la divinité. Mais bientôt ces héros la saisissent avant qu'elle ait vomi tous les poisons de sa rage, la tiennent par les cheveux, et lui arrachent tous les caractères magiques dont le pouvoir caché retenait les habitans de la mer au fond de ses abîmes. Dès que ce charme est rompu, les captifs remontent à la surface de l'Océan, et le champion retourne sans peine et sans danger vers la flotte des pêcheurs qui l'avaient député.

Les Groënlandais n'aiment point l'esprit femelle, parce qu'il leur fait plutôt du mal que du bien; ils ne le craignent point, parce qu'ils ne le croient pas assez méchant pour se faire un plaisir de tourmenter les hommes : mais, disent-ils, il se plaît à garder la solitude dans son palais de délices, et l'environne de dangers pour empêcher qu'on ne vienne l'y troubler. Cet esprit femelle n'est qu'un esprit mélancolique qui fuit les hommes, au lieu que l'esprit méchant les poursuit. Le bon principe ne les défend pas toujours : cependant les Groënlandais aiment le leur; et quand les Européens leur

parlent de Dieu, ces sauvages croient que c'est de leur Torngarsuk, quoiqu'ils n'attribuent pas à celui-ci la création et l'empire de toutes choses. Du reste ils ne lui adressent ni culte, ni prière, pensant qu'il est trop bon pour attendre des vœux et des offrandes : mais, par une inconséquence que Crantz n'explique pas, ils ont la coutume, dans leur chasse ou leur pêche, de mettre auprès d'une grande pierre un morceau de la graisse ou de la peau de l'animal qu'ils prennent, et surtout de la chair du premier renne qu'ils auront tué; et quand on leur demande la raison de cet usage, ils répondent qu'ils le tiennent de leurs pères, qui le pratiquaient pour être heureux dans leurs entreprises.

Les Groënlandais, entraînés par cette faiblesse qui semble être naturelle à l'homme de multiplier les êtres invisibles, ont peuplé d'esprits tous les élémens. Ils en ont dans l'air qui attendent les âmes au passage pour leur arracher les entrailles et les dévorer : mais ces esprits sont maigres, tristes, noirs et ténébreux comme le Saturne des Grecs. Ils en ont dans l'Océan qui tuent et mangent les renards, quand ils viennent pour attraper du poisson sur les bords de l'eau ; ils ont des esprits ignés qu'ils voient voler dans les phosphores ou feux follets. Ces esprits habitaient la terre avant le déluge, et quand elle fut submergée, ils se métamorphosèrent en flamme, et se retirèrent dans le creux des rochers. On les accuse de dérouter

et d'égarer les hommes qui vont rejoindre leurs camarades; mais pourtant ces esprits ne sont point malfaisans. Il y a des génies pour les montagnes; les uns sont des géans de douze pieds de taille, les autres des pygmées qui n'ont qu'un pied de haut, mais très-ingénieux, dit-on, au Groënland; car ils ont appris aux Européens tous les arts qu'ils possèdent. Il y a des esprits d'eau douce : ainsi, quand les Groënlandais rencontrent une source ou fontaine inconnue, un angekok, ou, en son absence, le plus ancien de la troupe doit boire le premier de cette eau nouvelle pour la délivrer des esprits malins. Cette engeance est répandue partout : si les femmes qui ont de petits enfans, ou qui sont dans le deuil, tombent malades après avoir mangé de certains mets, elles s'en prennent aux esprits des substances comestibles, qui les ont poussées à passer les bornes et les règles de l'abstinence. Les Groënlandais reconnaissent une sorte de Mars. Il a pour cortége les esprits de la guerre, qui sont ennemis du genre humain, et qui habitent, disent-ils, à l'orient de leur pays; c'est de là que les Norwégiens abordèrent à la côte orientale du Groënland. Ce pays a son Éole qui préside aux glaces et commande au beau temps. Le soleil et la lune ont aussi leurs esprits tutélaires, qui furent autrefois des hommes, si l'on en croit la vanité du peuple groënlandais, ou plutôt la charlatanerie de ses devins. Ceux-ci font mille contes de spectres et de fantômes, qui semblent

forgés pour nuire aux hommes en épouvantant les oiseaux et les poissons. Il n'y a que les angekoks qui les voient, et, pour les mieux voir, ils vont à la chasse les yeux bandés, prennent ces spectres, les mettent en pièces, ou les mangent. C'est ainsi que s'élève un empire fantastique dans la timide imagination des hommes pour y créer et détruire des êtres au gré de l'intérêt, père des crimes et des mensonges.

Les magiciens du Groënland se disposent par des épreuves à l'initiation; c'est-à-dire, à converser avec des esprits qui habitent les élémens; car il faut en avoir nécessairement un à sa disposition pour être un angekok, ou réputé magicien. Ils se retirent donc loin du commerce des hommes, dans quelque ermitage ou solitude, occupés à de profondes méditations, et demandant à Torngarsuk de leur envoyer un de ces esprits subalternes. Enfin, à force de jeûnes, de maigreur et de contemplation, l'aspirant parvient à se troubler l'esprit jusqu'à voir des fantômes et des monstres bizarres qui lui apparaissent. Il croit que ses rêveries sont les esprits qu'il cherche, et, dans l'effervescence de son imagination, son corps s'ébranle et s'excite à des convulsions qu'il chérit et qu'il travaille à fomenter de plus en plus. Ceux qui s'adonnent dès leur jeunesse à l'art des convulsions, sous la direction de quelque maître consommé dans ce métier lucratif, sont initiés à peu de frais et sans peines. Quand on veut invoquer Torngarsuk, il faut s'asseoir sur

une pierre et lui adresser sa prière. A son apparition, l'adepte effrayé tombe mort, et reste trois jours dans cet état. Ensuite le grand esprit le ressuscite, et lui donne un génie familier, qui, l'instruisant de la science et de la sagesse utile à sa profession, le conduit dans les cieux et les enfers en très-peu de temps.

Mais ce voyage ne peut se faire avant l'automne : c'est la saison la plus favorable pour voyager au ciel, parce qu'on y peut monter alors par la commodité des arcs-en-ciel. D'un autre côté, les nuits de l'hiver et ses longues ténèbres sembleraient bien propres à ce pèlerinage, d'autant plus que la région des nuages qu'on compte pour le premier ciel est alors fort voisine de la terre. Quoi qu'il en soit, le nouvel angekok commence par battre du tambour, faisant toutes sortes de contorsions et grimaces pour arriver à l'enthousiasme par l'épuisement de ses forces. Ensuite il s'approche de la maison, prie quelqu'un de lui lier la tête entre les jambes, et les mains derrière le dos avec une corde, ordonnant que toutes les lampes de la maison soient éteintes et les fenêtres fermées; car l'œil de l'homme ne doit pas être témoin de son entrevue avec l'esprit : personne ne doit se remuer, ni même se gratter la tête, de peur que l'esprit n'en soit troublé, c'est-à-dire, que la friponnerie ne soit découverte. Après que l'inspiré a commencé à chanter, accompagné des voix de l'assemblée en chœur, il soupire, souffle, écume avec un grand bruit

et des gémissemens, conjurant son esprit de descendre ou de monter à lui. Si l'esprit est sourd à ses cris, et ne vient point, l'âme de l'inspiré va le chercher. Pendant qu'elle s'envole, l'homme est tranquille quelque temps; puis il s'anime et s'exalte insensiblement jusqu'aux éclats de joie, qu'il accompagne pour l'ordinaire d'un certain sifflement, qui, dit Crantz, d'après un témoin oculaire, est semblable au gazouillement des oiseaux qui voleraient en troupes sur un toit, et de là dans la maison. Mais si l'esprit se rend aux vœux de l'inspiré, il s'arrête au seuil de la porte. L'angekok s'entretient avec lui de tout ce que les Groënlandais veulent savoir. On entend distinctement les deux voix des interlocuteurs, l'une en dehors et l'autre en dedans de la maison. La réponse de l'esprit est toujours obscure. Les auditeurs tâchent de l'interpréter; et s'ils n'en peuvent venir à bout, ils prient l'esprit d'en donner à son inspiré une explication plus claire. Quelquefois un autre esprit s'en mêle pour embrouiller l'oracle; de façon que ni l'angekok ni son auditoire n'y comprennent rien. Mais la solution, ou le sens de l'énigme, est alors si équivoque, que l'honneur de l'inspiré reste toujours à couvert si la prédiction n'est pas accomplie.

Que si la mission est d'une certaine importance, il s'envole avec son esprit au royaume des âmes, où il est admis à conférer avec un des sages fameux, pour savoir quelle sera la

destinée du malade qui l'envoie chercher une nouvelle âme ou la santé. Quelquefois l'inspiré descend vers la divinité des enfers, où il met en liberté les animaux enchantés par la magie de cette Circé. Mais bientôt il remonte avec des cris terribles, et battant du tambour; car il a trouvé le moyen de se dégager de ses liens: c'est alors que, prenant l'air d'un homme fatigué de son voyage, il débite une longne histoire de tout ce qu'il y a vu et entendu; puis finissant par une chanson, il fait le tour de l'assemblée, et donne sa bénédiction avec un aspersoir. C'est la fin du mystère; on allume les lampes, et l'on voit l'angekok couché par terre, et si harassé, qu'il ne peut plus parler.

Au reste, tous les Groënlandais ne réussissent pas à cet art divin des inspirations : quand un homme a appelé dix fois son esprit, au son du tambour, sans aucun succès, il doit renoncer au métier de prophète. S'il réussit un certain temps de suite, il peut aspirer au premier rang de cette espèce de sacerdoce : alors il lui suffit de prophétiser dans une chambre noire, sans se faire lier le cou ni les pieds. Il adresse ses vœux à l'esprit par des chants et des coups de tambour : si l'esprit le juge digne d'être exaucé, ce qui n'arrive pas toujours, un ours blanc vient traîner l'inspiré par les pieds dans la mer, où ce bienheureux est dévoré par un autre ours et un phoque. Mais, peu de temps après, ces monstres le vomissent dans sa chambre obscure, et l'esprit

monte du sein de la terre pour ressusciter le corps de l'inspiré. Cet homme est alors archimagicien.

Un artifice aussi grossier se trahit de lui-même : les missionnaires chrétiens voient la fraude trop à découvert pour soupçonner que le diable y puisse avoir quelque part. Ces devins ne sont pas non plus de purs charlatans; ce sont ou des gens d'une certaine habileté, ou des enthousiastes dupes de leur imagination, ou des imposteurs effrontés. Parmi ces angekoks il y a des espèces de sages qui ont quelques connaissances de la nature, soit qu'ils les tiennent des leçons de leurs prédécesseurs, ou de leurs propres réflexions : ils jugent assez sûrement du temps favorable ou contraire à la pêche, et savent prédire d'avance au peuple le bonheur ou le malheur qui peut venir des circonstances locales et momentanées de ses entreprises. Avec les malades ils ont une routine assez sûre, ou bien l'art de les flatter et de les amuser par de vaines paroles, ou par des remèdes dont un peu de charlatanerie est le premier ingrédient. Tant qu'ils espèrent les guérir, ils y procèdent par un régime ou une diète qui n'est pas absolument ridicule. Quand le raisonnement et la pratique ont donné un certain crédit, on suit aveuglément leurs conseils. En un mot, les angekoks sont les gens d'esprit, les médecins, les casuistes, les philosophes et les théologiens du Groënland, titres

assez incompatibles en bien d'autres pays.

Quand un Européen entre sérieusement en conférence avec ces sortes de devins, ils avouent qu'ils n'ont point eu d'apparitions ni de conversation avec les esprits, et ne se vantent point de faire des miracles; mais ils allèguent en faveur de leur profession la tradition de leurs pères, qui certainement, disent-ils, ont eu des révélations, ont opéré des guérisons extraordinaires, et fait des choses prodigieuses. Pour nous, ajoutent-ils, nous devons recourir aux visions et aux convulsions pour donner du poids à nos discours, et de la vogue à nos opérations parmi le peuple simple et grossier.

Il y a cependant de ces devins qui, même après avoir embrassé le christianisme, ont assuré qu'ils étaient tombés de bonne foi dans cette profession d'imposture, séduits par de fausses visions que la chaleur du sang et du cerveau leur présentait pour des révélations, et dont ils sortaient avec l'esprit frappé comme d'un songe violent. On sait que la force de l'imagination peut produire de semblables prestiges, et que les peuples ignorans s'affectent vivement des songes auxquels ils sont d'ailleurs très-sujets : car la superstition enfante les songes, qui nourrissent leur mère. Les Groënlandais nouvellement baptisés, à qui l'on enseigne que le diable étend et exerce sa puissance jusque sur la terre, disent à la vérité qu'il peut se mêler des opérations de leurs devins; mais

qu'en général il y entre bien plus de supercherie que de sortilége.

Ces prétendus magiciens ne manquent pas de faire accroire qu'ils peuvent ôter ou laisser des maladies, enchanter et désenchanter les flèches des chasseurs, évoquer les esprits bienfaisans et chasser les spectres. C'est ainsi qu'ils se font craindre, respecter, et payer pour le bien ou pour le mal qu'ils se prétendent capables d'attirer sur les hommes. Quand ils approchent d'un malade, s'il a la patience de les écouter, ils lui marmottent des paroles, ou lui soufflent au visage pour le guérir ou lui donner une âme en santé. Pour savoir s'il doit se remettre ou mourir de sa maladie, ils lui attachent autour de la tête une corde à travers laquelle ils passent un bâton, puis ils lui soulèvent la tête et la laissent retomber : s'ils la trouvent légère, le malade guérira ; pesante, il mourra. Veulent-ils deviner si un homme embarqué qui n'est pas revenu dans sa maison au temps où l'on s'attendait à l'y revoir est mort ou vivant, ils soulèvent de la même façon la tête de son plus proche parent ; et mettant un vase d'eau sous lui, ils regardent dans un miroir, et devinent si l'homme absent est submergé avec son kaiak, ou s'il y rame tranquillement assis et sans danger. De même ils citent l'âme d'un homme qu'ils veulent tourmenter d'un maléfice à comparaître devant eux dans une chambre noire ; ils la percent d'une pique, et l'homme doit périr d'une mort lente. Mais ces sortiléges mal-

faisans appartiennent de préférence aux vieilles femmes, qui n'ont pas d'autre moyen de vivre. Une branche de leur art mensonger est de prétendre désenfler et guérir ceux qu'elles ont ensorcelés, en tirant de leurs jambes enflées des morceaux de chair ou de cuir qn'elles ont soin de cacher dans leur bouche avant de sucer la plaie ou l'enflure.

Ces mauvais jongleurs ont enfin décrédité leur profession, surtout depuis que les missionnaires en ont dévoilé le grossier artifice; et quelques Groënlandais eux-mêmes en sont désabusés au point qu'un d'entre eux prit une fois un angekok durant son prétendu voyage aux enfers, et l'emporta dans sa maison comme un chat dérobé. Malgré cela le peuple, qui croit avoir observé l'accomplissement de plusieurs prophéties et la guérison de beaucoup de malades par l'entremise des angekoks, s'obstine toujours à croire leur art divin et surnaturel. Mais ce qui l'endurcit le plus dans ce fol entêtement, c'est le courage de ces devins, qui, plutôt que de s'avouer dupes ou trompeurs, ont mieux aimé mourir martyrs, disaient-ils, de l'inspiration et des vérités célestes. D'ailleurs ceux des Groënlandais qui rient de la confiance du peuple en ces illusions ne laissent pas de suivre les ordonnances ridicules de ces sorciers médecins, sous prétexte que, si elles ne font aucun bien, elles ne peuvent faire du mal; raison de crédulité qui de tout temps donna du crédit aux plus folles erreurs.

Ces ordonnances ne consistent qu'en des régimes indifférens, ou bien en des amulettes. Le régime se prescrit aux gens en santé comme aux malades. Quand un homme meurt, ceux qui se portent bien doivent s'abstenir de certains alimens et de certains travaux. S'ils ont touché le cadavre du mort, il faut qu'ils jettent les habits qu'ils avaient alors. Les femmes en couche, si l'on en croit les devins, ne doivent pas manger au grand air; personne ne peut boire dans leur coupe, ni allumer la mèche de leur lampe, ni elles-mêmes ne doivent rien faire cuire. Elles mangeront d'abord du poisson, puis de la viande; mais toujours de la chasse ou de la pêche de leur mari. Celui-ci ne doit travailler ni rien faire durant quelques semaines, si ce n'est pour le besoin extrême, de peur que l'enfant ne meure. On prétend que ces ordonnances sont d'utiles précautions pour la santé de la mère ou de l'enfant; mais les mœurs et le tempérament des Groënlandais ne permettent guère d'imaginer tous ces ménagemens, à moins qu'on ne les ait jugés nécessaires pour favoriser ou conserver la population trop peu secondée par le climat.

Quant aux amulettes, elles sont en si grand nombre, que chacun se moque de celles d'un autre. C'est ordinairement un morceau de bois, de pierre ou d'os, un bec ou un ongle d'oiseau qu'on se pend au cou, ou bien quelques pièces de cuir qu'on s'attache autour du front, du bras, ou sur la poitrine. Ces reliques sont faites

pour préserver des esprits, des maladies ou de la mort, ou pour garantir les enfans de la peur, mal qui, s'ils ne l'avaient pas, leur viendrait du remède. Les Groënlandais prétendent encore que ces amulettes portent bonheur; et lorsqu'ils veulent attirer sur leurs enfans des talens et de l'industrie, ils prient un Européen de souffler sur eux l'esprit de son pays, ou de permettre qu'ils attachent à ces petites créatures un morceau de ses habits ou de ses vieux souliers. Quand on s'embarque pour la pêche de la baleine, non-seulement il faut éteindre toutes les lampes dans les tentes, de peur de blesser l'odorat fin et délicat de la baleine, mais les kaiaks sont aussi chargés d'amulettes, comme les pêcheurs, pour être préservés du naufrage. Cependant ils n'y sont que plus exposés par la folle confiance et la témérité que ces vaines sauvegardes inspirent aux hommes.

On n'attend pas sans doute un article sur les sciences dans l'histoire d'un peuple qui doit être le plus ignorant de notre hémisphère. Le mot *savoir* suppose des études, des spéculations, des méthodes, en un mot, des connaissances raisonnées. Si, dans nos états les plus policés de l'Europe la plupart des hommes qui ont reçu quelque éducation, disons même des grands, et quelquefois des ministres et des princes, restent dans une sorte d'ignorance sur toutes les choses qu'on leur a enseignées, mais dont ils ne peuvent se rendre compte à

eux-mêmes, comment oserait-on parler des sciences d'un peuple qui n'a seulement pas l'usage ni l'idée de l'écriture? Toute sa science est une langue qu'il parle sans étude et sans réflexion, comme elle a été faite, et comme l'ont été toutes les langues avant d'avoir des écrivains, des poëtes et des orateurs qui les polissent en les maniant. Mais cette langue, tout imparfaite et sauvage qu'elle est, mérite l'attention de la plus habile classe des lecteurs : ils y trouveront peut-être quelques idées propres à confirmer ou à développer les principes généraux de la grammaire. Cette matière est si bien discutée aujourd'hui, que tout ce qui s'y rapporte reçoit et réfléchit une nouvelle clarté dans le cercle des connaissances humaines.

La langue groënlandaise n'a, dit-on, aucune affinité avec les autres langues du nord, soit de l'Asie centrale, ou de l'Amérique; si vous en exceptez celle des Esquimaux, qui semblent être de la même race que les Groënlandais. Cette langue est presque toute composée de polysyllabes; ce qui la rend embarrassante à prononcer; de sorte que celui qui saurait la lire n'en aurait l'usage qu'à moitié : comme elle est encore moins écrite que parlée, c'est n'en rien savoir que de se borner à l'entendre dans les livres, telle que des Européens peuvent l'écrire avec des caractères qui lui sont étrangers; car on imagine bien qu'un peuple qui n'a jamais lu ne fait pas des livres. Les

Groënlandais ont une richesse de langage qui montre la disette des idées : ils emploient un mot non-seulement pour chaque objet, mais pour chaque modification du même objet. Aussi n'ont-ils pas de termes pour exprimer toutes les idées abstraites ou morales de religion, de science ou de société. S'ils avaient autant d'idées que nous, on sent combien une langue qui rendrait ces idées par autant d'expressions différentes nuirait aux progrès de l'esprit humain, en chargeant la mémoire aux dépens des autres facultés de l'entendement. Mais ce qui prouve, d'un autre côté, la pénurie des termes dans la langue des Groënlandais, c'est qu'on prétend qu'ils expriment beaucoup de choses en peu de mots, ce qui ne se peut faire qu'en supprimant les signes de certaines idées intermédiaires d'un discours. Les peuples sauvages sont d'autant plus accoutumés à cette espèce d'abréviation, que les gestes chez eux font la moitié des frais du langage, et que d'ailleurs ils n'ont guère à peindre que des rapports et des circonstances sensibles dans les idées qu'ils se communiquent. Ainsi, quand on dit qu'ils représentent toutes les modifications d'un objet par autant de mots, on ne parle sans doute que des objets physiques et de leurs propriétés les plus frappantes et les plus fixes. En effet, il est bien difficile de créer une langue riche dans un pays pauvre, et de varier les couleurs et les traits d'une perspective uniforme. Du reste, comme il est peut-être douteux si les

individus et les sociétés, dans l'enfance du langage, ne singularisent pas tous les objets divers par des mots différens, ou ne confondent pas dans un même mot tous les êtres qui se ressemblent, on ne peut conclure ni qu'une langue sauvage soit riche quand elle a beaucoup de mots pour exprimer peu de choses, ni qu'elle soit énergique et concise parce qu'elle exprime beaucoup de choses avec très-peu de mots.

L'usage de joindre plusieurs mots ensemble, ou d'en composer un de plusieurs, cet usage qui quelquefois enrichit les langues savantes, et donne en certains cas plus d'expression au discours, peut ne faire qu'un embarras dans une langue naissante et sauvage, en compliquant les idées qu'il faudrait avoir séparées avant de les rejoindre; car ces combinaisons de mots qu'un peuple grossier a faites par hasard et par ignorance pour composer une langue quelconque ne doivent pas ressembler à cet esprit d'analyse et d'harmonie qui guide les peuples éloquens et les oreilles délicates dans l'embellissement et la perfection d'une langue déjà formée. La preuve en est que le langage des Groënlandais devient si difficile à prononcer par la multiplication des polysyllabes, que les étrangers passent bien des années avant de l'entendre, et ne peuvent jamais parvenir à le parler couramment. Il est vrai qu'ils n'ont peut-être pas les organes assez durs, ni cette voix de fer que la nature a donnée à des hommes nés entre les rochers et les glaces. Cependant, par

une singularité bizarre, mais très-ordinaire, ces peuples du Nord, ainsi que ceux de l'Asie, n'ont pas la lettre la plus rude qui semble caractériser les langues douces et polies, c'est-à-dire, l'*R*, cette lettre qu'on appelle canine, sans doute parce qu'elle rend à l'oreille le bruit d'un chien qui gronde et montre les dents pour mordre. Cet élément, ou ce son qui paraît nécessaire pour exprimer toutes les idées de froissement, de déchirement et de destruction accompagnés d'un bruit qui racle ou écorche les organes; ce son qui distingue et prononce fortement les syllabes qu'il sépare; ce son qui, chez nous, marque d'une manière frappante le rebroussement de l'air refoulé par les dents, chez les Groënlandais, non-seulement part du gosier, mais s'arrête et se perd dans la gorge. Leur langage est presque tout guttural; aussi n'y trouve-t-on guère les consonnes labiales et dentales, ou du moins jamais ils ne commencent un mot par les lettres *B*, *D*, *F*, *G*, *L*, *R*, *Z*. Ils n'ont que peu de diphthongues et de consonnes composées, au moins au commencement des syllabes; c'est pourquoi ils suppriment les diphthongues, et divisent les consonnes composées en prononçant les mots étrangers; ainsi ils disent *Eppetah*, au lieu de *Iephtha*; et de même ils appuient, à la façon des enfans, chaque consonne sur une voyelle, et prononcent *Peterusse* pour *Petrus*, ne pouvant s'accoutumer à joindre plusieurs consonnes de suite. Ils altèrent souvent les sons pour

l'euphonie; et les femmes surtout ont une grâce particulière à adoucir le son nasal du *ng* qui se trouve dans plusieurs mots de leur langue. Elles ont encore l'art d'indiquer le sens des mots, et de donner à la langue l'expression significative qui lui manque, par l'accent, le ton, les mines et le clin d'œil. Il faut voir parler un Groënlandais, et non pas l'entendre, car il parle bien plus aux yeux qu'à l'oreille, et ses gestes sont plus éloquens que sa langue. Pour exprimer le consentement et l'approbation, ils aspirent l'air au fond du gosier avec un certain bruit : pour marquer la désapprobation et la négative, ils rident le nez, accompagnant cette grimace d'un reniflement assez fort.

Ils ont peu d'adjectifs, encore ne sont-ce la plupart que des participes, toujours placés après les substantifs qui commencent ordinairement la phrase. Ils n'ont ni genres ni articles. Leurs noms, ainsi que leurs verbes, outre les nombres singulier et pluriel, ont le duel ; distinction que les Grecs ont conservée de l'enfance des langues; mais qui peut-être charge plus le langage qu'elle ne l'aide et ne l'embellit.

Dans les déclinaisons ils n'ont de particulier que le génitif désigné par l'addition d'un *b* à la fin d'un mot, ou d'un *m* quand ce mot doit être suivi d'un autre qui commence par une voyelle. Tous les autres cas sont distingués chacun par une préposition. Tous les noms ont leurs diminutifs et leurs augmentatifs, auxquels

on ajoute quelquefois des syllabes différentes pour exprimer le bien et le mal des objets que ces noms représentent. *Yglo* signifie maison; *yglupiluk*, une mauvaise maison; *yglopilursoak*, une grande vilaine maison.

La langue groënlandaise n'a que cinq ou six prépositions: *mik*, avec et par; *mit*, de; *mut*, à; *me*, dans ou sur; *kut* et *agut*, par et autour. Ces prépositions ne sont pas mises avant, mais après les noms. En général, les noms se combinent avec les prépositions et même avec les pronoms, de façon à ne faire qu'un mot composé de trois choses modifiées et altérées les unes par les autres. Ainsi, *nuna*, signifie terre; *aga* signifie ma; *nunaga*, ma terre; et *nunaumit* signifie de ma terre. « Les pronoms possessifs, dit Égède, sont attachés à leurs substances comme les suffixes de Hébreux, et les Groënlandais n'ont pas seulement des suffixes de noms, mais encore des suffixes de verbes. » Ils aiment mieux adapter ainsi des mots accessoires au principal, et en fondre plusieurs en un seul, que d'allonger la langue par une suite de mots entiers et séparés. C'est pour cela qu'ils insèrent la négative *ng*, dans les corps des noms et des verbes où ils ont besoin de l'exprimer. *Ermik* signifie laver; *ermikpok*, il se lave; *ermingilak*, il ne se lave pas. Cette terminaison *ngilak* doit entrer dans tous les temps et les modes du verbe où l'on voudra mettre la négative. C'est par la variété des inflexions et des terminaisons qu'on peut exprimer différen-

tes idées avec un seul mot. Chaque verbe, pour exprimer différens rapports, soit de temps ou de personnes, lesquels concourent à le modifier, aura jusqu'à cent quatre-vingts inflexions. Dans un seul mot, on exprime à la fois le verbe, le pronom personnel qui lui sert de nominatif, celui qui sert de cas avec la préposition qui désigne ce cas, le nombre singulier, duel, ou pluriel du nominatif et du cas; le temps qui précède, accompagne, ou suit l'action désignée par le verbe.

Ceux qui ont étudié la langue groënlandaise avec le plus de soin ont découvert cent façons de combiner un mot avec deux, trois, quatre, cinq ou six autres qui n'en feront qu'un seul. On va donner un exemple de ces combinaisons, plutôt pour la curiosité des lecteurs que pour l'instruction des savans.

Aglek-pok, il écrit.

Aglek-iartor-pok, il va écrire incessamment.

Aglek-iartor-asuar-pok, il va se mettre vite à écrire.

Aglek-kig-iartor-asuar-pok, il va se mettre encore promptement à écrire.

Aglek-kig-iartor-asuar-niar-pok, il va se mettre de nouveau promptement, et il est déjà à écrire.

Les Groënlandais coupent et façonnent leurs mots comme on taille la pierre brute; mais les matériaux de leur langue sont si durs et si raboteux, que l'édifice qu'ils en construisent est toujours informe et mal cimenté. Ainsi leurs

discours ressemblent à leurs cabanes, et là comme ailleurs, la langue est l'image des mœurs; ce peuple n'a rien d'élégant. La syntaxe des Groënlandais est simple et naturelle. Le mot qui désigne l'objet principal est à la tête de la phrase, et les autres mots se placent à la suite, chacun selon le degré d'importance qu'il a dans l'ordre des idées. Quoique les leurs ne soient pas bien élevées ni abstraites, leur manière de construire un mot de pièces de rapport doit mettre quelquefois de la confusion dans leurs phrases: mais ils croient suppléer à la clarté des idées par la répétition des paroles. Leur style n'a point d'hyperbole ni d'emphase comme celui des Orientaux, et même des peuples septentrionaux de l'Amérique. Cependant ils aiment les similitudes et les allégories, surtout depuis qu'ils connaissent l'Évangile. Ils ont aussi des tours figurés, des proverbes; mais ce langage n'est familier qu'aux devins, qui emploient quelquefois des expressions dans un sens contraire à l'acception reçue; cet art leur donne l'air savant, et leur sert à expliquer des oracles.

Leur poésie n'a ni rime ni mesure; elle est pourtant composée de courtes périodes ou phrases qui peuvent se chanter en cadence.

Leur arithmétique est très-bornée: car, quoiqu'ils puissent compter jusqu'à vingt par le nombre des doigts de leurs mains et de leurs pieds, leur langue ne leur fournit de noms de calcul que jusqu'au nombre de cinq; de sorte qu'ils répètent quatre fois cette nomenclature

pour arriver au nombre de vingt ; cependant ils ont des mots particuliers pour exprimer six, onze et seize. Mais comme ils savent que chaque homme a vingt doigts, quand ils veulent exprimer le nombre cent, ils disent cinq hommes. En général, toute quantité au-dessus de vingt est innombrable pour un Groënlandais qui ne se piquera pas d'être arithméticien.

Ce qu'ils possèdent le mieux, c'est leur généalogie; ils peuvent compter jusqu'à dix de leurs ancêtres en ligne directe, avec les branches collatérales : ils ne négligent pas cette science, parce qu'elle leur est utile. Un Groënlandais pauvre ne manquera point du nécessaire, s'il peut prouver qu'il est parent d'un homme aisé; car chez ce peuple personne ne rougit d'avoir des parens dans la pauvrete, ni ne refuse de les en tirer quand il le peut.

La sublime vertu parmi les Groënlandais, c'est l'art et le soin de faire fortune, c'est-à-dire, de pourvoir aux premiers besoins de la nature. C'est là leur noblesse qu'ils croient héréditaire, et non sans fondement; le fils d'un célèbre pêcheur succède ordinairement au talent et à la réputation de son père, même quand il l'aurait perdu dans l'enfance, et qu'il n'aurait pas été guidé par la main paternelle.

Ils avaient si peu d'idée de l'écriture, qu'au commencement de leur commerce avec les Européens, ils étaient effrayés de voir, disaient-ils, le papier parler : ils n'osaient porter une lettre d'un homme à un autre, ni toucher un

livre, s'imaginant qu'il y avait du sortilége à peindre les pensées et les paroles de quelqu'un avec des caractères noirs sur du papier blanc. Quand un ministre luthérien leur lisait les Commandemens de Dieu, ils croyaient sérieusement qu'il devait y avoir une voix hors du livre qui les lui soufflait. Mais aujourd'hui ils se chargent volontiers des lettres qu'on leur donne pour les colonies danoises, parce qu'ils sont bien payés de leurs peines : il y a même de l'honneur, à leur avis, à porter ainsi la voix d'un homme à plusieurs lieues de distance. Quelques-uns d'entre eux ont poussé l'art d'écrire jusqu'à envoyer leurs demandes et leurs promesses aux facteurs étrangers tracées avec du charbon sur une pièce de cuir ou de parchemin, marquant la quantité de marchandises qu'ils veulent, celles qu'ils rendront en échange, et le nombre des jours qui doivent s'écouler jusqu'au paiement, par autant de barres ou de lignes. Mais ce qui les étonne, c'est que les Européens, qui sont si savans, ne puissent pas entendre les hiéroglyphes du Groënland aussi aisément que les caractères bien plus difficiles de notre écriture.

Leur chronologie est si peu de chose, qu'ils ne savent pas même leur âge. Ils comptent les années par hivers, et les jours par nuits, parce qu'en effet la nuit embrasse les deux tiers de leur vie. Quand ils ont dit qu'une personne a vécu vingt hivers, ils sont au bout de leur calcul. Cependant depuis un certain temps ils se

sont fait des époques, comme l'établissement d'une colonie, ou l'arrivée d'un missionnaire. C'est de ces grands événemens que chacun date l'histoire de sa vie. Ils ont leur manière de diviser l'année en saisons: ce n'est point par les équinoxes, qu'ils n'ont pas encore appris à fixer; mais ils devinent le solstice d'hiver quelques jours d'avance, du moins vers le midi du Groënland, par un reste des rayons du soleil qu'ils voient briller un moment sur la cime des rochers, et c'est alors qu'ils célèbrent le renouvellement de l'année. De cette époque, ils comptent trois mois jusqu'au printemps, où ils s'apprêtent à changer leurs cabanes en tentes. Le quatrième mois, c'est-à-dire, celui d'avril, leur est annoncé par l'apparition de petits oiseaux, et par la ponte des corbeaux. Au cinquième, ils reçoivent la première visite des phoques, qui viennent avec toute la jeunesse d'une nouvelle race enrichir et réjouir leurs côtes. Le mois de juin est marqué par la naissance des eiders; mais alors ils perdent de vue la lune, dont le soleil absorbe la lumière dans l'éclat permanent de quelques jours sans nuit. Au défaut de lunaisons, les Groënlandais se guident en été par la marche des ombres des rochers, dont le sommet leur sert de cadran ou de style, non pour marquer les heures, mais les jours. Sans doute que dans le temps où le soleil ne quitte pas leur horizon, ils comptent chaque jour renaissant au point de la plus grande projection des ombres

qui tombent des rochers exposés à l'orient. C'est par la direction et la progression de ces ombres qu'ils prévoient le retour des phoques, l'arrivée ou le départ de certaines troupes de poissons ou d'oiseaux; enfin le temps de plier leurs tentes et de rebâtir des maisons.

Ils divisent le jour par le flux et le reflux de la mer, dont ils subordonnent les périodes aux phases de la lune, tant qu'ils aperçoivent cet astre. La nuit est encore plus facile à diviser pour eux par le lever et le coucher de certaines étoiles.

C'est là tout ce qu'ils savent de la connaissance des temps. Quant à celle du monde en général, ils pensent que la terre est immobile sur ses gonds, mais que ses pivots sont tellement usés de vieillesse, qu'ils se brisent souvent, et que le globe serait en pièces depuis long-temps, si les angekoks n'étaient continuellement occupés à réparer ses ruines. Ces imposteurs les entretiennent dans cette illusion grossière en apportant quelquefois au peuple des morceaux de bois rompus, qu'il prend pour les débris de la grande machine. Le ciel ou le firmament a son axe appuyé, disent les Groënlandais, sur le sommet d'une grande montagne, placée au nord, et fait ses révolutions autour de son centre. Leur astronomie ne contient que des fables. Ils vous diront que tous les corps célestes sont des Groënlandais, ou des animaux qui, par une fatalité singulière, ont été transportés au firmament; et qu'en consé-

quence de leur ancienne nourriture, les astres, dont ils ont pris la forme, sont pâles ou rouges. Les planètes en conjonction sont deux femmes qui se visitent ou se querellent. Les étoiles tombantes sont des âmes qui vont faire un tour aux enfers pour voir ce qui s'y passe. La constellation de la grande ourse, ils l'appellent *la renne;* les sept étoiles de cette constellation sont autant de chiens de chasse aux trousses d'un ours; et ces étoiles servent aux Groënlandais pour connaître le retour de la nuit dans l'hiver. Les gémeaux sont pour eux *la poitrine du ciel;* et le baudrier d'Orion leur représente *des hommes égarés* qui, ne sachant plus retrouver leur chemin au retour de la pêche des phoques, furent transportés aux cieux.

Le soleil et la lune étaient frère et sœur. Ils jouaient un jour avec d'autres enfans dans les ténèbres, lorsque Malina, ennuyée des poursuites de son frère Anninga, frotta ses mains à la suie des lampes, et barbouilla le visage de celui qui la poursuivait, afin de le reconnaître au grand jour; et de là viennent les taches de la lune. Malina voulut s'échapper; mais son frère la poursuivit jusqu'à ce que, prenant son vol dans les cieux, elle y fut changée en soleil; et son frère, restant en chemin, fut la lune, qui poursuit encore le soleil, et tourne autour de lui comme pour l'attraper. Lorsqu'il est harassé de fatigue et de faim (c'est au dernier quartier), il met son équipage de chasse et de pêche sur un traîneau tiré par quatre grands chiens, et reste

quelques jours à se refaire et à s'engraisser, ce qui produit la pleine lune. Cet astre se réjouit de la mort des femmes, et le soleil de celle des hommes : ainsi les uns ferment leurs portes aux éclipses de soleil, et les autres aux éclipses de lune; car Anninga rôde alors autour des maisons pour piller les viandes et les peaux, et pour tuer ceux qui n'ont pas observé fidèlement l'abstinence, ou la diète religieuse que les devins ont prescrite sans doute. Aussi cache-t-on alors ces provisions, et les hommes, portant leurs effets et leurs chaudières sur le toit de la maison, parlent tous ensemble en frappant sur ces meubles pour effrayer la lune et l'obliger de retourner à sa place. Aux éclipses de soleil, les femmes prennent les chiens par les oreilles; s'ils crient, c'est un signe certain que la fin du monde n'est pas encore prochaine; car les chiens, qui existaient avant les hommes, doivent avoir un plus sûr pressentiment de l'avenir; mais s'ils ne crient pas, malheur qu'on a soin de prévenir par le mal qu'on leur fait, tout serait perdu, l'univers croulerait, il n'y aurait plus de Groënlandais.

Lorsqu'il tonne par hasard, ce sont deux vieilles femmes qui habitent une petite maison dans l'air et s'y battent pour une peau de phoque bien tendue. Dans la dispute, la maison s'écroule, les lampes sont brisées, et le feu se disperse dans les airs. Voilà la cause du tonnerre et des éclairs. C'est avec de pareilles fables que les habitans du Groënland amusent

les enfans, les gens crédules et les étrangers qui veulent les écouter. Du reste, s'ils ont peu d'astronomie, ils sont exempts d'astrologie et ne se tourmentent pas à chercher dans le ciel, ni dans le vol ou le chant des oiseaux, ce qui doit arriver sur la terre; contens d'étudier et de prévoir les changemens des temps dans la température de l'air, et dans l'aspect de l'horizon nébuleux ou serein.

La médecine n'a guère fait plus de progrès au Groënland que les autres sciences. Voici en peu de mots l'histoire des maladies et des remèdes connus en ce pays.

Aux mois de mai et de juin, les Groënlandais ont les yeux rouges et larmoyans, ce qui vient des grands vents et de la réverbération des rayons du soleil réfléchis par les neiges et les glaces qui fondent. Ils tâchent de se garantir de cet éclat éblouissant avec une espèce de garde-vue; c'est un morceau de bois mince et large de trois doigts, qu'ils s'attachent au front. D'autres portent devant les yeux une pièce de bois, où ils pratiquent des fentes pour voir à travers sans être blessés par l'éclat de la neige. Si le mal aux yeux continue, ils se font une incision au front, pour que l'humeur s'écoule par cette issue. Quand ils ont des cataractes, une bonne femme les leur cerne tout autour avec une aiguille crochue, et les enlève avec un couteau, si proprement qu'il est rare qu'elle échoue dans cette opération; mais depuis que les Groënlandais ont l'usage du tabac, ils sont moins sujets

au mal d'yeux ; ce qui prouve que cette poudre leur est peut-être plus utile qu'à beaucoup d'autres pays, où elle est devenue une nouvelle source de besoins, de dépenses, de vexations, de crimes et de peines.

Les Groënlandais saignent fréquemment au nez, par la trop grande abondance de sang que l'huile, la graisse et la chair de poisson leur occasionent. Quand ces pertes vont trop loin, ils prient quelqu'un de les sucer à la nuque du cou, ou bien ils se lient fortement les deux doigts annulaires ; ou, prenant un morceau de glace dans leur bouche, ils respirent de l'eau de mer par le nez, et le saignement cesse.

Ils éprouvent aussi des maux de tête et de dents, des vertiges, des pâmoisons, des paralysies, des hydropisies, des épilepsies, et des attaques de folie ; mais ces maladies sont assez rares pour qu'ils n'y fassent aucun remède ; ce qui ne contribue pas à les multiplier.

Ils sont sujets à deux sortes d'éruptions cutanées : l'une est une espèce de gale ou de rogne, accompagnée de petits boutons qui leur couvrent tout le corps, à l'exception des mains ; mais cette maladie de peau n'est pas de durée, ni contagieuse. L'autre est comme une lèpre qui, leur infectant tout le corps d'une teigne putride, suit le malade jusqu'au tombeau, et se communique. Mais aussi ces sortes de lépreux vivent à l'écart, et n'ont pour soulagement que la facilité de se racler et de faire tomber avec des plumes de faucon ces écailles

et ces croûtes qui leur viennent, dit-on, de la quantité de poisson dont ils se nourrissent, comme si la chair des animaux ne pouvait se convertir en notre substance sans qu'il nous faille leur ressembler par quelque endroit. La petite-vérole était une peste inconnue aux Groënlandais, lorsqu'en 1733 un jeune garçon, la leur apportant de Copenhague, leur causa tout à coup une perte de trois mille habitans, qui moururent de cet horrible fléau.

Ce peuple, dur et calleux, est quelquefois tourmenté de clous ou d'ulcères qui s'étendent de la largeur d'une de leurs assiettes, dont la matière, dit-on, contribue à leur donner de ces sortes de maux. Mais ils s'en guérissent par une large incision au travers de la plaie, qu'ils bandent ensuite avec un paquet de foin, ou quelque morceau de bois mince, pour que le frottement des habits n'envenime pas les chairs; et ils se mettent à l'ouvrage, sans discontinuer.

Quand ils se blessent soit le pied, soit la main, ils les plongent dans l'urine, pour étancher le sang. Ensuite ils y appliquent de la graisse de poisson, ou de cette mousse qui leur sert de mèche, bien imbibée d'huile, et ils lient la plaie avec une pièce et des courroies de cuir. Mais si la blessure est large, ils la cousent avant de la panser.

Se cassent-ils un bras ou une jambe, ils tiennent le membre où est la fracture étendu jusqu'à ce qu'il se replace de lui-même, après

l'avoir cependant entouré d'un bandage de cuir de semelle fort épais. On est étonné de voir en combien peu de temps les os rompus se rejoignent, quand même il y aurait eu des esquilles dans la fracture.

Les Groënlandais n'ont guère de remèdes que pour les maux extérieurs, et ils guérissent promptement; mais ils n'en ont point pour les maladies internes, dont ils abandonnent le soin à la nature. Ce sont, pour l'ordinaire, des consomptions et des crachemens de sang, qu'ils tâchent pourtant d'arrêter en mangeant d'une espèce de mousse noire qui croît sur les montagnes. Ils ont encore des diarrhées et des flux de sang qui leur prennent surtout au printemps, occasionés par l'usage du poisson, et surtout par les mûres de ronce qu'ils mangent toutes vertes. Ce peuple est aussi sujet à des langueurs et à des maladies de poitrine qui finissent par des fluxions, dont ils sont étouffés.

Ils ne connaissent point les fièvres; mais s'ils sont attaqués d'un point de côté, maladie qui leur vient de flegmes arrêtés, ils en sont avertis par des frissons, suivis d'un peu de chaleur qui se soutient avec de violentes convulsions de poitrine. C'est la maladie la plus commune, la plus fréquente, et la plus tôt guérie par les remèdes ou la mort. Leur unique recours est à la pierre d'amiante, qu'ils mettent sur l'endroit où ils sentent la douleur; elle attire ou fond sans doute l'humeur, comme elle dissipe les enflures. Depuis l'arrivée des Européens, ils se

font saigner pour ces sortes d'attaques, et quelquefois aussi par précaution, ce qui leur épargne bien des accidens et des maladies.

La plupart de ces maux leur viennent du genre de vie irrégulier que la nature avare les force de mener; car, en hiver, un homme entre dans une étuve transi de froid, au point de ne sentir ni ses mains ni son visage. Ensuite, lorsqu'il sue, il passera de son poêle à la bise glacée, presque demi-nu. S'il n'a rien à manger, il reste deux ou trois jours à jeun; et quand les provisions abondent au logis, son ventre ne désemplit jamais. S'il a chaud et soif, l'eau ne sera point assez froide pour lui qu'il ne la mette à la glace; et comme il ne boit que lorsqu'il est extrêmement altéré, il s'étouffe à force d'eau. Aussi la plupart des maladies, et surtout les points de côté, ne les attaquent guère qu'au cœur de l'hiver, quand ils sont dépourvus de vivres. D'ailleurs on ne peut jamais leur persuader de suer dans ces sortes de fluxions; au contraire, ils s'efforcent de se rafraîchir en buvant à la glace; aussi le mal les a promptement emportés.

Crantz place les funérailles après la médecine; si ce n'est pas l'ordre des matières, c'est du moins l'ordre des choses. Dès qu'un Groënlandais, dit-il, est à l'agonie, on l'arrange dans ses beaux habits et ses bottes, et on lui attache les jambes contre les hanches, sans doute afin que son tombeau soit plus court. Aussitôt qu'il est mort, on jette ce qui touchait à sa personne,

*...

de peur d'en contracter une contagion de malheur. Tous les gens de la même maison doivent aussi mettre dehors tous leurs effets jusqu'au soir, où l'odeur du cadavre sera évaporée. Ensuite on pleure le mort en silence pendant une heure, et l'on prépare sa sépulture. On ne sort jamais le corps par la porte de la maison, mais par la fenêtre; et si c'est dans une tente, on l'enlève par une ouverture qu'on fait par-derrière, en tirant une des peaux qui ferment l'enceinte de la tente. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, disant *pikserrukpok*, c'est-à-dire, il n'y a plus rien à faire ici pour toi. Cependant le tombeau qui, pour l'ordinaire, est de pierre, se prépare au loin et dans un endroit élevé. On met un peu de mousse sur la terre, au fond de la fosse, et par-dessus la mousse on étend une peau. Le corps, enveloppé et cousu dans la plus belle pelisse du mort, est porté par son plus proche parent, qui le charge sur son dos, ou le traîne par terre. On le descend dans la tombe, puis on le couvre d'une peau avec un peu de gazon vert, et par-dessus on entasse de grosses pierres larges, pour garantir le corps des oiseaux et des renards. On met à côté de son tombeau son kaiak, ses flèches et ses outils; ou si c'est une femme, on lui laisse son couteau et ses aiguilles, car les morts auraient beaucoup de chagrin d'être privés de ces attirails, et le chagrin ne fait pas de bien à leur âme. D'ailleurs bien des gens pensent qu'on a besoin de ces

ressources pour vivre dans l'autre monde. Ces gens-là mettent la tête d'un chien sur le tombeau d'un enfant; car l'âme d'un chien, disent-ils, sait trouver son chemin partout, et ne manquera pas de montrer au pauvre enfant, qui ne sait rien, le chemin des âmes. Mais depuis qu'on s'est aperçu que les effets qu'on mettait sur les tombeaux avaient été volés, sans crainte de la vengeance des spectres, ou des mânes des morts, quelques Groënlandais ont supprimé ces sortes de présens ou d'offrandes. Cependant ils ne se servent point de ces effets, mais ils les vendent à d'autres, qui n'ont aucun scrupule de ce marché.

Un enfant à la mamelle, qui ne peut encore digérer que le lait, ni trouver une nourrice, est enterré vif avec sa mère morte, ou peu de temps après elle, quand le père n'a pas le moyen de le conserver, ni le cœur de le voir souffrir plus long-temps. Quel tourment et quel horrible office pour un père d'enterrer ainsi son propre fils tout vivant! Mais il faut avoir eu un fils, il faut l'avoir perdu pour sentir cette affreuse situation. Une veuve qui sera déjà vieille, affligée et malade, sans enfans ni parens qui soient en état de la soutenir, est ensevelie dès son vivant, et l'on vous dit encore que c'est un acte de pitié que d'épargner ainsi à cette malheureuse créature la peine de languir dans un lit de douleur, d'où elle n'a point d'espérance de se relever; que c'est soulager sa famille d'un fardeau trop onéreux à la

tendresse même. Mais, dit Crantz, c'est plutôt avarice, insensibilité; car on n'enterre pas de même un vieillard inutile, à moins qu'il n'ait point de parens; encore aime-t-on mieux le conduire dans quelque île déserte, où on l'abandonne à sa cruelle destinée. Triste et malheureuse condition de la vie sauvage, où la nature force la pitié même à devenir féroce!

Après l'enterrement, ceux qui ont accompagné le convoi retournent à la maison du deuil. Les hommes y sont assis dans un morne silence, les coudes appuyés sur leurs genoux, et la tête sur leurs mains: les femmes, prosternées la face contre terre, pleurent et sanglotent à petit bruit. Le plus proche parent du mort prononce son élogè funèbre, ou une élégie qui contient les bonnes qualités de celui qu'on regrette. A chaque période ou strophe de sa chanson, l'assemblée l'interrompt par des pleurs et des lamentations éclatantes qui redoublent à la fin de l'éloge. Le gémissement des femmes surtout est d'un ton vraiment lugubre et touchant. Une pleureuse mène ce concert funèbre, qu'elle entrecoupe de temps en temps par quelques mots échappés à la douleur; mais les hommes ne se font entendre que par des sanglots. Enfin le reste des provisions comestibles que le défunt a laissées est étalé sur le plancher, et les gens du deuil s'en régalent. Ils répètent leurs visites de condoléance durant une semaine ou quinze jours, tant qu'il y a des vivres chez le mort. Sa veuve doit toujours porter ses habits

les plus vieux, déchirés et sales; jamais elle ne se lave; elle se coupe les cheveux ou ne paraît qu'échevelée; et quand elle sort, elle a toujours une coiffure de deuil. La maîtresse de la maison qui reçoit les visites dit à tous ceux qui entrent : « Celui que vous cherchez n'y est plus, hélas ! » il est allé trop loin ; » et les pleurs recommencent : ces lamentations se renouvellent pour une demi-heure chaque jour, durant des semaines et quelquefois un an entier, selon l'âge qu'avait le défunt ou l'importance dont il était à sa famille. Quelquefois on va le pleurer sur sa tombe; et surtout les femmes aiment à lui réitérer ces tristes devoirs. Les hommes, moins sensibles, ne portent guère d'autres marques de deuil que les cicatrices des blessures qu'ils se font quelquefois dans les premiers transports de la douleur, comme une preuve d'une affliction profonde qui pénètre l'âme et le corps tout à la fois.

Rien ne convient mieux à la fin de cet article des funérailles qu'une chanson funèbre rapportée par Delager, et prononcée par un père qui pleurait la mort de son fils. Heureux encore les pères qui peuvent parler de ces sortes d'afflictions!

« Malheur à moi, qui vois ta place accoutumée, et qui la trouve vide ! Elles sont donc perdues les peines de ta mère pour sécher tes vêtemens ! Hélas ! ma joie est tombée en tristesse; elle est tombée dans les cavernes des montagnes. Autrefois, lorsque je revenais le soir, je rentrais content; j'ouvrais

mes faibles yeux pour te voir, j'attendais ton retour. Ah! quand tu partais, tu voguais, tu ramais avec une vigueur qui défiait les jeunes et les vieux. Jamais tu ne revenais de la mer les mains vides, et ton kaiak rapportait toujours sa charge d'eiders ou de phoques. Ta mère allumait le feu, pressait la chaudière, et faisait bouillir la pêche de tes mains. Ta mère étalait ton butin à tous les conviés du voisinage, et j'en prenais aussi ma portion. Tu voyais de loin le pavillon d'écarlate de la chaloupe, et tu criais de joie, Voilà le marchand qui vient. Tu sautais aussitôt à son bord, et ta main s'emparait du gouvernail de sa chaloupe. Tu montrais ta pêche, et ta mère en séparait la graisse. Tu recevais des chemises de lin et des lames de fer pour le prix du fruit de tes harpons et de tes flèches. Mais à présent, hélas! tout est perdu. Ah! quand je pense à toi, mes entrailles s'émeuvent audedans de moi. Oh! si je pouvais pleurer comme les autres, du moins je soulagerais ma peine. Eh! qu'ai-je à souhaiter désormais en ce monde? La mort est ce qu'il y a de plus désirable pour moi. Mais si je mourais, qui prendrait soin de ma femme et de nos autres enfans? Je vivrai donc encore un peu de temps, mais privé de tout ce qui réjouit et console l'homme sur la terre. »

CHAPITRE IV.

Annales, ou histoire civile du Groënland.

Que peut-on savoir de l'histoire d'un pays où l'on ne trouve aucune tradition, soit orale, soit écrite, ni le moindre monument qui nous atteste les événemens qui s'y sont passés? Quand

même un peuple aussi sauvage que le sont les Groënlandais aurait conservé quelque mémoire des temps reculés, devrait-on s'y fier après les fables et les erreurs grossières qui cachent l'origine et décèlent l'enfance des nations les plus policées? Mais si les habitans d'un pays ignorent eux-mêmes leur propre histoire, peut-on écouter ce qu'en débitent des étrangers qui s'y sont établis par la conquête, et qui certainement, dans des siècles de ténèbres et de guerre, n'ont eu ni le loisir ni la pensée de recueillir des faits pour la postérité? Lorsque l'Europe, mais surtout la Norwége, n'a que du faux merveilleux à nous offrir sur ses commencemens, en sera-t-elle plus croyable quand elle parlera d'un temps et d'un pays encore plus fait pour l'oubli? Cependant, comme il est certain qu'on trouve au Groënland des ruines et des vestiges d'anciennes habitations, dont l'établissement et la chute n'ont point d'époques fixes dans l'histoire, et qu'il est nécessaire de donner à ces monumens quelque origine, il faut toujours en admettre une additionnelle avant de découvrir la véritable. Ainsi l'on peut suivre pour l'histoire du Groënland ce qu'en rapporte Mallet dans son *Introduction à l'histoire du Danemarck.* C'est un écrivain judicieux après lequel on ne doit pas rougir de marcher dans l'incertitude, jusqu'à ce que le temps ait fourni des moyens d'éclaircir ce qu'il nous a transmis sur la foi des meilleurs guides dans les antiquités du Nord.

« Environ un siècle après la découverte de l'Islande, un seigneur norwégien nommé Torvald, étant exilé de son pays pour avoir tué quelqu'un en duel, se retira en Islande avec son fils Éric, surnommé le Roux. Torvald étant mort dans cette île, son fils ne tarda guère à se voir obligé d'en sortir pour une raison semblable à celle qui avait fait bannir son père en Norwége. Ne sachant donc où se réfugier, la nécessité le détermina à tenter la découverte d'une côte qu'un autre navigateur norwégien avait aperçue au nord de l'Islande. Cette tentative fut heureuse; il découvrit bientôt le pays qu'il cherchait, et y aborda en 982. Il s'établit dans une petite île que formait un détroit qu'il appela de son nom *Eric-sund*, et il y passa l'hiver. Au printemps il alla reconnaître la terre ferme, et l'ayant trouvée couverte d'une agréable verdure, il lui donna le nom de *Groënland* ou *Terre verte*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Après un séjour de quelques années, il repassa en Islande, où il persuada à plusieurs personnes d'aller s'établir dans le pays qu'il avait découvert. Il leur en parla comme d'une terre abondante en excellens pâturages, en côtes poissonneuses, en pelleteries et en gibier. De retour avec ses Islandais, il s'appliqua à faire fleurir cette colonie encore faible et naissante.

» Quelques années après, Leif, fils d'Éric, ayant fait un voyage en Norwége, y fut reçu favorablement du roi Olaüs Trygveson, à qui

il peignit le Groënland des couleurs les plus avantageuses. Olaüs venait de se faire chrétien, et était animé du zèle le plus ardent pour répandre dans le nord la religion qu'il avait embrassée. Il retint Leif à sa cour pendant l'hiver, et fit si bien, qu'il lui persuada de se faire baptiser. Au printemps, il le renvoya au Groënland, accompagné d'un prêtre qui devait l'affermir dans la foi, et tâcher de la faire recevoir à la nouvelle nation. Éric fut d'abord très-offensé de ce que son fils avait abjuré le culte de ses pères; mais il s'apaisa enfin; et le missionnaire, aidé de Leif, ne tarda pas même à l'amener avec toute la colonie à la connaissance du vrai Dieu. Avant la fin du dixième siècle, il y eut déjà des églises au Groënland; on érigea même un évêché dans la nouvelle ville de Garde, la principale du pays, et où les Norwégiens allèrent long-temps commercer. Peu de temps après, les Groënlandais se multipliant, on fonda une autre petite ville nommée *Albe*, et un cloître en l'honneur de saint Thomas. Les Groënlandais reconnaissaient les rois de Norwége pour leurs souverains, et leur payaient un tribut annuel, dont ils voulurent inutilement s'affranchir en 1261. Cette colonie subsista dans cet état jusque vers l'an 1348, époque d'une contagion furieuse, connue sous le nom de *mort noire*, qui fit de grands ravages dans tout le Nord. Depuis ce temps-là la colonie de Garde, celle d'Albe, et tous les établissemens formés par les Norwégiens sur la

côte orientale du Groënland, ont été si fort oubliés ou négligés, qu'on en ignore entièrement le sort actuel. Tous les efforts qu'on a faits pour les retrouver n'ont abouti qu'à la découverte de la côte de l'ouest, où les Danois ont établi dans ce siècle quatre nouvelles colonies. Les chroniques islandaises témoignent unanimement que les anciens Norwégiens avaient aussi formé des établissemens sur cette côte de l'ouest; mais, comme on ne les retrouvait point, leur autorité paraissait suspecte à bien des gens. Enfin il a fallu leur rendre toute la confiance qu'on voulait leur ôter, et convenir de la bonne foi et de l'exactitude de leurs auteurs. Il n'y a pas long-temps que les missionnaires danois ont retrouvé le long de cette côte des ruines de grandes maisons de pierre, d'églises bâties en forme de croix, de morceaux de cloches cassées; ils ont découvert que les sauvages du pays avaient conservé un souvenir très-distinct de ces anciens Norwégiens, des lieux qu'ils habitaient, de leurs coutumes, des démêlés de leurs ancêtres avec eux, de la guerre qu'ils leur firent, qui ne finit que par la destruction de ces étrangers. »

Comme Mallet renvoie ici à la relation d'Égède, la plus authentique que nous ayons sur le Groënland, il est juste de reprendre les traces de ce guide, pour reconnaître les monumens de la découverte et de l'établissement des Norwégiens. « Peu de temps après leur arrivée, nous dit ce missionnaire, ils rencontrèrent

dans la partie occidentale du Groënland un peuple sauvage qui devait tirer son origine des Américains, comme on le conjecture par le caractère, la manière de vivre, et l'habillement des peuples situés au nord de la baie d'Hudson. On suppose que ceux-ci, qui ne diffèrent en rien des Groënlandais, auront avancé du nord au sud, où ils ont dû rencontrer les Norwégiens. Ainsi le Groënland aurait été peuplé successivement par les Américains et les Européens. Quoi qu'il en soit, on ignore les causes de la ruine des colonies de Norwége. On veut que la navigation ait été interrompue entre la Norwége et le Groënland par les périls et les obstacles dont la mer a couvert l'espace qui sépare ces terres. On ajoute que Marguerite, qui fut à la fois reine de Danemarck et de Norwège, vers l'an 1380, gêna d'abord le commerce du Groënland; que n'ayant pas reçu les tributs qu'elle en attendait, elle en arrêta la navigation par des peines rigoureuses contre ceux qui l'entreprendraient sans sa permission; et qu'enfin tous les voyages en cette terre, proscrite à tant de titres, cessèrent insensiblement par les guerres qui s'élevèrent entre le Danemarck et la Suède à la fin du quatorzième siècle. Dans le quinzième siècle, les *Skrœllingers*, ou sauvages du Groënland, désolèrent la colonie occidentale des Norwégiens, qui contenait, dit-on, quatre églises, et près de cent villages ou habitations. Quand ceux de la colonie orientale vinrent pour repousser les sauvages, ils ne trouvèrent dans le

pays dépeuplé que du bétail, c'est-à-dire des bœufs et des brebis errant dans les campagnes, s'il est vrai que ces animaux aient pu vivre en un climat si froid, où l'on n'ose pas en transporter aujourd'hui. Mais qu'est devenue cette colonie orientale, où l'on comptait jusqu'à douze églises paroissiales et cent quatre-vingt-dix habitations ou villages? Peut-être la mer aura-t-elle submergé tout à coup ces édifices et ces plantations; ou bien, détournant vers cette côte le cours des glaces qui passent entre le Spitzberg et le Groënland, aura-t-elle rendu ce pays inabordable par l'orient. Il est probable que la nature y a fait elle-même une révolution qui aura rompu tous les liens et les moyens politiques de communication entre ces colonies et leur métropole. Voici tout ce qu'on rapporte au sujet de cette colonie orientale.

Un évêque d'Islande, vers le milieu du seizième siècle, poussé par la tempête à l'est du Groënland, vit, dit-il, sur le rivage, les habitans conduire leurs brebis et leurs agneaux. Mais comme c'était le soir, et que le vent le ramena tout à coup vers son île, on ne peut guère compter sur ce témoignage. Un négociant de Hambourg, qui, pour avoir été jeté trois fois sur les côtes du Groënland, fut surnommé le *Groënlandais*, dit qu'une fois ayant ancré dans une île déserte à la côte orientale de ce pays, il avait vu de là plusieurs îles habitées; et que, s'étant approché d'une habitation, il y avait trouvé l'attirail d'un bateau et le cadavre d'un homme

étendu la face contre terre, enveloppé dans ses habillemens, partie de drap et partie de cuir, avec un vieux couteau à ses côtés, que le Hambourgeois emporta en Islande par curiosité. »

Ajoutons à ces notices ce que Crantz a recueilli dans les meilleurs auteurs qui aient parlé du Groënland. L'un des plus consultés est Torfœus, historiographe du roi de Danemarck. C'est un Islandais, auteur d'un ouvrage intitulé *l'ancien Groënland, Groënlendia antiqua*. Quoiqu'il ne rapporte que des choses incertaines sur la côte orientale du Groënland, on doit les conserver, en attendant qu'elles soient démenties ou vérifiées par l'observation et par des mémoires plus authentiques des voyageurs. Cet historien a suivi, pour la description de cette côte inconnue, *Yvar-Bioern*, qui fut grand justicier de l'évêque du Groënland dans le quatorzième siècle. Cet auteur divise le vieux Groënland par le promontoire de Heriolfs, qui sépare cette côte orientale en deux parties. Ce géographe place ce cap au 63e. degré, et la carte de Crantz au 65e. Thorlak, évêque d'Islande au dix-septième siéle, dit que, sous ce promontoire, on trouve au nord le Skaga-Fiord, baie dont l'entrée est comme fermée par un banc de sable, mais qui laisse passage aux vaisseaux, et même aux baleines dans les hautes marées. Plus au nord-est, on place la baie appelée *Ollom-Lengri*, si longue, qu'on n'en connaît pas la fin : en sorte qu'on soupçonne que ce peut être un détroit qui rend à la baie de Disko. Celle d'Ol-

*.

lom-Lengri est parsemée de petites îles ou de marais, et de plaines couvertes de verdure. Torfœus dit qu'elle est située au 66e. degré. Au delà sont des déserts qu'on appelle *Obydger*, précédés au sud par la baie de Funkabuder. Derrière celle-ci s'élèvent à l'ouest dans les terres deux montagnes, dont l'une s'appelle *Blaaserken*, c'est-à-dire, *chemise bleue*, à cause de la couleur de ses glaces; et l'autre, *Hvitserken*, *chemise blanche*, parce que la glace en paraît moins foncée et plus claire, soit que cette différence vienne de la réflexion de la lumière, ou de ce qu'une de ces montagnes est couverte de glace, et l'autre de neige. Mais il faut bien constater leur existence avant de discuter leurs propriétés accidentelles. Quand un vaisseau se trouve à moitié chemin, entre le cap Snœfels, sur la côte occidentale de l'Islande, et le promontoire de Heriolfs, sur la côte orientale du Groënland, séparés par une distance de cent vingt lieues, on peut voir en même temps les montagnes de glace de ces deux régions.

En descendant du cap de Heriolfs à celui des États, on rencontre beaucoup d'îles, dont la plus considérable est celle de *Kétil*, remarquable autrefois, dit-on, par un couvent de moines de saint Augustin, et par deux paroisses. Ensuite vient l'*île des Corbeaux*, où étaient les religieuses de saint Olaüs. Plus bas au sud, on passe devant l'île de Rinsey, où se trouvent quantité de rennes et de la pierre ollaire

dont les Groënlandais font des vases ou cuves qui contiennent jusqu'à dix ou douze tonnes : celles-ci sont d'une mesure ou grandeur qu'on ne définit pas. De cette description géographique, informe, incertaine, et fort contestée entre les écrivains qui traitent de l'ancien Groënland, il résulte que les habitations ou colonies des Norwégiens s'étendaient jusqu'au 65e. degré de latitude, soit à l'orient, soit à l'occident.

Torfœus dit, d'après un ancien livre islandais du douzième siècle, que le froid n'est pas aussi vif au Groënland, du moins sur la côte orientale, qu'en Islande et en Norwége ; mais que les orages y sont plus violens, quoique assez rares et peu dangereux. Cependant La Peyrère, qui fut secrétaire d'un ambassadeur de France dans les cours du Nord, et qui adressa, en 1645, à La Motte-le-Vayer une relation du Groënland, rapporte, d'après des annales danoises, qu'en 1308 il y eut au Groënland un orage dans lequel une église fut brûlée par le feu du ciel; et que ce tonnerre fut suivi d'une tempête qui renversa les sommets de plusieurs rochers, d'où elle fit voler au loin comme une pluie de cendres. A cet événement succéda l'hiver le plus froid qu'on eût encore vu; de sorte que la glace ne dégela point de toute l'année.

Du reste, il n'y a point d'accord dans les descriptions qu'on nous donne des productions et de la fécondité du vieux Groënland, ni

de liaison et de suite dans les faits qui composent l'histoire des colonies de la Norwége établies en ce pays. On y voit que la religion chrétienne y eut un évêque dès le douzième siècle, et cet évêque des droits temporels qui occasionèrent le meurtre d'un seigneur tué par un autre dans un cimetière : voici le fait en abrégé. Un Norwégien de considération, qui s'appelait Arnbiœrn, accompagnant le premier évêque envoyé de la Norwége au Groënland, fut jeté par la tempête, avec deux vaisseaux, fort loin de cette terre, et ne reparut plus. Quelque temps après on trouva sur la côte un vaisseau qui avait fait naufrage. L'évêque en donna la cargaison à celui qui l'avait découvert, et le vaisseau à l'église. Dans la suite, Ausur, neveu d'Arnbiœrn, vint au Groënland redemander les effets et le vaisseau de son oncle. Einard, arrière-petit-fils de Leif, fils de cet Éric qui avait découvert le Groënland, Einar, qui avait juré de protéger le patrimoine de l'église, refusa à Ausur l'héritage d'Arnbiœrn. Le neveu se vengea de ce refus en faisant périr le vaisseau qu'il redemandait. Einar, provoqué par les reproches que lui faisait l'évêque d'avoir trahi son serment en laissant violer les droits de l'église, un jour qu'il sortait de l'office divin avec Ausur, qui ne se défiait de rien, l'assassina d'un coup de hache. Le meurtrier fut tué par les vengeurs d'Ausur. Guerre entre deux partis soulevés par la haine de deux familles ; beaucoup de sang versé de part et d'au-

tre, mais surtout du côté de la faction d'Ausur. Enfin la paix fut faite, à condition que Sok, père d'Einar, paierait en argent le surplus des hommes tués dans la faction opposée à son fils.

Torfœus, qui rapporte ce fait, donne ensuite une liste de dix évêques du Groënland qui se succédèrent depuis l'an 1121 jusqu'à l'année 1343. Le baron de Holberg, dans son *Histoire du Danemarck*, en ajoute sept autres depuis cette dernière époque jusqu'à l'an 1408.

Crantz abandonne ici les ramas informes des historiens du Groënland pour chercher l'origine des habitans actuels de cette région. Il va d'abord dans la Vinlande, qui fut découverte par les Norwégiens, à peu près dans le même temps que le Groënland; et cette Vinlande, dit-il, ne peut être que la côte de Labrador ou l'île de Terre-Neuve en Amérique. C'est de là, vraisemblablement, ou du Canada, que les *Skrœlings*, ou la race des sauvages actuels, entrèrent dans le Groënland vers le quatorzième siècle; car ces sauvages ne pouvaient venir de l'Europe, à moins que ce ne fût par la Nouvelle-Zemble ou par le Spitzberg. Mais, depuis les découvertes qu'on a faites sur la mer Glaciale, on sait que ces terres ne sont point contiguës avec le Groënland. Il aurait donc fallu, pour passer de la Zemble ou du Spitzberg à la côte orientale du Groënland, traverser un grand espace de la mer Glaciale sur de petits canots, ou faire à pied ce long chemin de glace. D'ailleurs il n'y a pas autant de ressemblance

entre la nation groënlandaise et les Samoïèdes ou les Ostiaques, qui habitent sur les côtes du nord et du nord-est de la mer Glaciale, qu'on en trouve entre ce même peuple et les Kalmouks, les Tongouses et les Kamtchadales situés au nord-est de la Tartarie. C'est vraisemblablement de ces derniers que les peuples de qui descendent les Groënlandais seront entrés dans l'Amérique, poussés les uns par les autres; car l'Amérique est si voisine de l'Asie boréale, que, vers le 66e. degré, l'on n'a qu'un très-petit détroit à franchir de l'une à l'autre. En Amérique, ces Tartares auront couru d'île en île jusqu'au détroit de Davis, d'où le hasard les aura portés au Groënland. Crantz cite à l'appui de cette conjecture le témoignage d'un missionnaire de la congrégation des frères Moraves. Cet homme, très-instruit de la langue groënlandaise, fit en 1764 un voyage à la terre de Labrador, sous la protection de Hugues Palliser, gouverneur de Terre-Neuve. Il rencontra, le 4 septembre, environ deux cents sauvages, dont un le reçut d'abord assez mal. Mais quand il se fut aperçu que le missionnaire avait l'habillement du pays, et qu'il en parlait la langue, il appela les autres sauvages, en leur disant : « C'est un de nos amis. » Ils le conduisirent dans leurs cabanes, et le comblèrent d'amitiés, quoique les Européens l'eussent averti qu'il y aurait du risque pour sa vie à s'exposer seul parmi les sauvages. L'année suivante, ce missionnaire retourna chez eux

avec Drachart, l'un de ses confrères, qui possédait encore mieux que lui la langue du Groënland. Ces deux Européens vérifièrent que ce langage ne différait pas plus de celui des Américains que les dialectes groënlandais du sud et du nord ne diffèrent l'un de l'autre; or, ce n'est pas une différence aussi grande qu'entre le haut et le bas allemand.

Crantz ne dissimule pas qu'il y a de fortes objections à faire contre l'hypothèse qui suppose que les Norwégiens auront été chassés du Groënland par les sauvages *Skrœlings*, comme si cette petite nation faible et timide, après avoir fui de l'Amérique devant tous ses ennemis, avait pu vaincre les Norwégiens, ces braves enfans des conquérans de l'Europe entière. Mais il répond que les colonies de la Norwége, établies au Groënland, auront moins été dépeuplées par l'incursion des sauvages du nord que par cette terrible peste noire qui ravagea toute l'Europe en 1350, et que les Norwégiens eux-mêmes portèrent à leur colonie du Groënland. Cette épidémie attaqua dit-on, non-seulement les hommes et les animaux, mais jusqu'à la racine des plantes. Cependant prenons garde qu'on ne confonde ici le ravage de cette peste avec le rude hiver de 1309, dont nous avons parlé plus haut, d'après la relation de La Peyrère, et qui dut faire périr tous les arbres. Quoi qu'il en soit des suites de ces deux fléaux séparés ou confondus, la mortalité diminua considérablement la population des colonies

norwégiennes, et les affaiblit sans doute au point que le peu de monde qui leur restait fut obligé de céder le terrain aux sauvages, et de se retirer des côtes de l'ouest à celles de l'orient; car Yvar-Bioern, cet homme de loi, qui écrivait au quatorzième siècle, terminait sa relation du Groënland par ces mots : « Toute la » côte occidentale est maintenant occupée par » les Skœrlings.» Ainsi les colonies norwégiennes, d'ailleurs abandonnées de leur métropole, furent détruites par la famine et les sauvages, ou réduites à s'incorporer avec des nationaux issus ou venus de l'Amérique. Peut-être aussi se réfugièrent-elles dans des montagnes et des îles, pour y repasser de l'état social des peuples civilisés, à la misère et à l'indépendance d'une vie sauvage.

L'histoire ne peut suivre les traces de ces colonies perdues ou dispersées qu'à la faible lumière qu'on tire avec peine des courses et des récits des sauvages eux-mêmes. Crantz a recueilli quelques-unes de leurs relations, qui peuvent exercer l'esprit de conjecture au défaut de matériaux plus authentiques.

Un Groënlandais, appelé Koiake, qui habitait à soixante lieues du cap des États, sur la côte orientale, vint en 1752 voir quelques-uns de ses parens établis à Neu-Herrnhut, maison des frères Moraves, située à Bals-Fiord. Cet homme raconta qu'il avait logé chez lui l'hiver précédent deux Groënlandais, qui avaient fait avec un troisième une excursion ou un voyage

de trois ans sur cette côte orientale. Ils s'étaient avancés jusqu'à un horizon que le soleil ne quittait point aux grands jours de l'été, éclairant même à minuit le sommet des montagnes; ce qui désigne les 66°. de latitude. En route, ils avaient été souvent obligés de mettre leur tente et leur canot sur un traîneau qu'ils faisaient tirer par des chiens; ils côtoyaient toujours la terre, où la glace, moins forte que sur mer, fondait plus vite au soleil, et allait former sur les eaux une barrière impénétrable. Les habitans de ces bords sont plus gros que ceux de l'ouest: du reste, ils ont les cheveux noirs, la barbe longue, et le teint à peu près comme les Groënlandais, dont ils parlent la langue, en l'articulant d'un ton voisin du chant. Ce peuple est nombreux, et paraît doux. Mais les voyageurs dont on rapporte le récit n'osèrent pas entrer dans une baie assez belle, par la crainte des anthropophages qui l'habitaient. De tout temps les Groënlandais ont imaginé qu'il y avait de ces sortes d'hommes sur la côte inconnue de leur pays. « Au commencement, dit Koiake, ils mangèrent de la chair humaine dans une famine extraordinaire occasionée par un hiver excessivement rigoureux. Quand ils en eurent goûté, bientôt ils s'en firent une habitude; en sorte qu'ils gardent de cette chair coupée en morceaux dans leurs provisions, et qu'ils la mangent comme la chair de phoque, c'est-à-dire, crue, et souvent corrompue par la gelée. Mais ils ont l'attention de ne tuer pour

leur nourriture que des vieillards et de jeunes orphelins, parce qu'ils sont inutiles, épargnant préférablement leurs chiens, dont ils tirent de grands services. Ils sont vêtus de peaux, mais grossièrement jointes, faute d'aiguilles, car ils n'ont pas de fer ; aussi sont-ils bien contens quand ils trouvent quelques clous dans les planches et les bois flottans que le naufrage ou les courans jettent sur leurs rivages. Jamais ils n'ont vu de vaisseaux, et leurs bateaux ne vont point à la voile. »

Un facteur des colonies danoises m'a fait, dit Crantz, le récit suivant au sujet des habitans de la côte orientale. En 1757, un Groënlandais du sud nous rapporta qu'il tenait de quelques personnes du pays qui avaient voyagé vers l'orient qu'on y trouvait dans une baie, entre des montagnes, un peuple qui tous les printemps venait sur la côte. Il est si nombreux, et d'ailleurs si cruel, qu'à son approche tous les Groënlandais fuient dans des îles sur leurs canots. Ce peuple, qui ne peut les suivre faute de bateaux, leur décoche une grêle de flèches (car il marche toujours le carquois sur le dos), et ruinant leurs habitations, il emporte dans ses montagnes tout ce qu'il a pillé.

Si l'on pouvait ajouter quelque confiance à ces récits, qui sont évidemment exagérés par les frayeurs populaires si naturelles à l'esprit humain, il y aurait lieu de conjecturer que tous ces peuples sauvages, qu'on prétend avoir trouvés sur la côte orientale du Groënland,

descendent des restes et des débris des colonies norwégiennes, qui ont conservé une haine héréditaire contre les indigènes.

Un autre facteur, très-curieux d'interroger les Groënlandais sur la nature de leur pays, et capable de réduire aux justes bornes de la vraisemblance toutes les descriptions fabuleuses et contradictoires, m'a raconté, dit encore Crantz, les particularités qu'on va lire.

Les Groënlandais occidentaux qui doublent le cap des États sont arrêtés au bout de quelques jours de navigation par un golfe si rempli de glaces, que, jointes au courant qui les entraîne dans la mer, elles empêchent les bateaux d'aller plus avant. « J'ai des raisons de croire (c'est le facteur qui parle) que ce golfe rend dans le détroit de Frobisher, qui, après avoir été jadis navigable, s'est trouvé depuis un temps immémorial entièrement fermé par les glaces. Ce détroit peut avoir environ cent ou cent vingt lieues de longueur. » Au-dessus est le vieux Groënland, ce pays perdu, qui ne vaut peut-être pas la peine d'être retrouvé. En 1751, deux Groënlandais passèrent le golfe des Glaces, et le repassèrent. Pendant les annés 1756, 58, 60 et 61, quelques habitans de la côte orientale vinrent jusqu'au cap des États pour trafiquer avec ceux de l'ouest. Ils sont trois mois à venir, et s'en retournent peu de jours après, pourvus de ce qui leur manquait. Les Groënlandais du Statenboek disent que ce peuple doit venir de bien loin, et il l'appellent *Nort-landais*, ou

septentrional, pour le distinguer d'eux-mêmes qui se nomment *Sud-landais*, ou méridionaux. Ce sont des sauvages sans culture ni morale, auprès desquels les Groënlandais de l'ouest se regardent comme un peuple policé; mais ils n'ont jamais entendu parler des Norwégiens, ni de leurs églises, ni de leurs colonies : c'est qu'ils n'habitent que des îles où ils sont bloqués par les glaces. Cependant ils n'ont point vu de glaces flottantes depuis trois ou quatre ans. Ils en sont plus étonnés que nous, qui n'en avons point eu depuis 1756 jusqu'en 1762; mais la mer leur a charrié beaucoup plus de bois flottant qu'à l'ordinaire. Ce peuple ne demande que du fer et des os. C'est pour en avoir qu'ils entreprennent depuis dix ans des voyages très-périlleux. Ils apportent des peaux de renard, de phoque, des cuirs, des chaudières de pierre ollaire, qu'ils donnent sans compter, comme ils prennent ce qu'on leur rend en échange, regardant avec curiosité le linge, les étoffes de laine ou d'autres marchandises étrangères, mais sans paraître s'en soucier.

Voilà tout ce qu'on a pu recueillir de plus certain ou de moins fabuleux sur la côte orientale du Groënland. Que n'a-t-on pas fait pour la retrouver! Frédéric II, roi de Danemarck, après un siècle d'interruption de toute espèce de commerce ou de voyage au Groënland, y envoya en 1578 le fameux navigateur Heinson, qui découvrit à la vérité ce pays, mais de loin, et sans y aborder, quoique la saison fût belle

et le vent favorable. Un rocher magnétique, dit-il, caché sous les eaux, d'autres disent le rémora, arrêta son vaisseau tout à coup, et l'empêcha d'aller plus avant. Mais le véritable rémora, ce fut la crainte des glaces, ou la force du courant qui le repoussèrent; et le désir de revoir sa patrie fut sans doute l'aimant qui l'attira en arrière.

Martin Frobisher, qui retourna pour la seconde fois au Groënland en 1578, n'y put, dit-on, retrouver le détroit qu'il y avait découvert deux ans auparavant, et qui portait son nom; cependant il en fut dédommagé par la découverte d'un autre. Mais ce nouveau détroit est plutôt à l'entrée de la baie d'Hudson. On ne peut déterminer rien de bien précis par la carte de sa route où les latitudes sont très-confusément marquées. Ses relations d'ailleurs présentent des faits si peu compatibles et si mal liés, qu'elles jettent à tout moment le lecteur bien loin du Groënland, où elles prétendent l'attacher.

On a tenté, sous le règne de Christian IV, roi de Danemarck, jusqu'à cinq voyages au Groënland. En 1605, l'amiral danois Lindenau, ayant fait voile vers cette terre perdue, ancra d'abord à la côte orientale, d'où il enleva six habitans sur son bord. Jean Knight, navigateur anglais, parti sur un vaisseau danois, monta jusqu'au détroit de Davis, où il trouva des hommes plus sauvages que ceux de l'orient. Il en fit prendre quatre des mieux faits. L'un de ces malheureux

devint si enragé de se voir pris, dit La Peyrère, que les Danois, ne pouvant le traîner, l'assommèrent à coups de crosse de mousquet; ce qui fit peur aux trois autres, qui se laissèrent emmener. L'année suivante, Lindenau retourna du Danemarck au détroit de Davis, avec les sauvages qu'avait pris Jean Knight. Dans le premier endroit où il aborda, les habitans n'osèrent pas s'aboucher avec les gens de son vaisseau. Dans un second mouillage, les sauvages se mirent en posture de défense. Il prit encore terre en un troisième endroit de la même côte, et l'un de ses gens ayant tenté de descendre pour attirer les sauvages par des présens, ils le tuèrent et le mirent en pièces à coups de couteau, pour se venger de la mort d'un des quatre qu'on avait enlevés l'année précédente.

Les Groënlandais amenés à Copenhague sur les deux vaisseaux expédiés en 1605 eurent le sort le plus déplorable : deux y périrent de chagrin, après avoir tenté de s'enfuir sur des canots dans leur pays, vers lequel ils tournaient sans cesse des regards tristes et languissans, avec de profonds soupirs. Deux autres prirent aussi la fuite; on en rattrapa un qui fut ramené à Copenhague. On remarqua qu'il pleurait amèrement toutes les fois qu'il voyait un enfant dans les bras de sa mère; d'où l'on augura qu'il devait avoir lui-même une femme et des enfans quand il fut enlevé de son pays. Deux de ces sauvages vécurent dix ou douze ans avec les Danois, qui les employèrent à la

pêché des perles dans le Jutland. L'un mourut de froid dans cet exercice, et l'autre de chagrin d'avoir perdu son compagnon.

En 1636, une compagnie de marchands de Copenhague équipa deux vaisseaux pour le Groënland : ils y enlevèrent encore deux sauvages. Quand on fut en pleine mer pour s'en retourner, on voulut les laisser aller sur le tillac : ces malheureux se jetèrent dans l'eau, et probablement se noyèrent en voulant regagner les bords de leur terre natale. Ces mêmes vaisseaux revinrent chargés d'un sable qu'on avait pris pour de l'or à la couleur et au poids : mais ce sable, mis au creuset par les orfévres de Copenhague, n'étant trouvé bon à rien, fut jeté dans la mer : et le capitaine qui en avait fait charger les vaisseaux tomba dans la disgrâce du grand-maître du royaume, qui était à la tête de l'entreprise, et il mourut de chagrin. Après neuf ou dix voyages faits depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'en 1674 pour découvrir le Groënland en tout ou en partie, et pour y former des établissemens, les Danois se dégoûtèrent de ces tentatives inutiles, et ne pensèrent plus à cette terre ingrate qui semblait se dérober à leurs poursuites.

Enfin Égède, pasteur de Vogen, en Norwége, poussé par un zèle de religion plus fort et plus puissant que la cupidité, ramena les vues du ministère de Danemarck vers ce pays, qui présentait à la couronne une branche de

commerce à établir, et au missionnaire des âmes à conquérir. Il faut entendre parler ce religieux pasteur pour mieux juger du mérite de son entreprise, par les motifs, les obstacles et les moyens qui servirent à en rehausser le prix et l'importance.

CHAPITRE V.

Premiers établissemens danois dans le Groënland.

« J'écrivis en 1709, dit Égède, à un de mes parens de Bergen, qui avait navigué dans le Groënland, pour lui demander des éclaircissemens sur ce pays. Il me répondit que dans le Groënland qu'on appelait méridional, et qui était connu depuis le 60e. degré de latitude jusqu'au 74e., on voyait des hommes sauvages; et que, pour la partie orientale, où s'étaient anciennement établies des colonies norwégiennes, on ne pouvait plus en avoir connaissance, à cause des glaces flottantes qui défendaient l'approche des côtes.

» Cette réponse me toucha. D'un côté, je voyais des sauvages à éclairer, des Norwégiens à conserver soit au christianisme, soit à la patrie; et de l'autre j'étais chargé non-seulement du soin d'une paroisse, mais d'une femme et d'un enfant. Je ne savais à quoi me résoudre, incertain et flottant entre le bien de la religion

qui m'appelait au loin, et les cris de la nature qui me retenaient au sein de ma famille. Je restai dans cette perplexité jusqu'en 1710, où je me déterminai à dresser un plan pour la conversion et l'instruction des Groënlandais. Je l'envoyai dans un mémoire à l'évêque de Bergen, parce que c'était le port de Norwége d'où partaient les navires destinés pour le commerce du Groënland.

» Ce prélat octogénaire me répondit qu'il avait envoyé mon mémoire à la cour. Du reste, en louant mon projet, il me disait : Comme vous voulez quitter votre cure pour aller vous-même instruire dans la religion chrétienne les peuples du Groënland, je ne vois pas comment la chose pourrait réussir, puisque ces barbares ont une langue particulière que nous n'entendons point, et qu'ils n'entendent point la nôtre. Jésus-Christ n'envoya ses apôtres dans tout le monde pour instruire les peuples qu'après leur avoir communiqué le don des langues.

» L'évêque de Drontheim, à qui j'avais aussi communiqué mon plan, parce que j'étais son diocésain, me répondit en 1711 : « Il y a eu » autrefois des évêques dans le Groënland qui » ont été sacrés à Drontheim, dont ils étaient » suffragans. Si quelque homme de Dieu voulait aller examiner la qualité du pays et le » naturel des habitans, il n'y a pas de doute » que le roi, qui depuis quelques mois a destiné les revenus des postes à des œuvres pies » (*ad pias causas*), ne favorisât un projet aussi

» chrétien que le vôtre, surtout si le commerce
» pouvait fleurir par ce moyen. Le Groënland
» est, on n'en saurait douter, une partie de l'A-
» mérique, et il ne doit pas être fort éloigné de
» Cuba et d'Hispaniola, où se trouve une grande
» abondance d'or. Mais personne n'est plus pro-
» pre à aller chercher ces trésors que les navi-
» gateurs de Bergen. Le seul que je sache qui
» ait parcouru ces pays-là, c'est Louis Henne-
» pin, missionnaire français, religieux récol-
» let, qui a voyagé long-temps dans des pays
» qui ne peuvent être que le vieux Groënland,
» et qu'il nomme, dans sa carte, *Nova Dania*.»

On voit dans cette réponse que le bon évêque de Drontheim ne connaissait pas trop la situation du Groënland; et son erreur paraît d'autant plus excusable que ce pays n'était pas encore découvert. Mais si Égède était encouragé par les prélats, il avait à combattre ses parens et ses amis, qui tous blâmaient sa résolution. Les prières et les pleurs de sa femme surtout lui firent tant d'impression, que, son projet lui paraissant une folie, il promit de rester dans sa cure. Il était tranquille, comme s'il eût été délivré d'une sorte de tentation; « mais ce calme, dit-il, ne fut pas long. J'avais toujours dans l'esprit ces paroles de l'Évangile : « Celui qui
» aime père ou mère, femme, enfans, frères et
» sœurs plus que moi, n'est pas digne de moi.»
Je ne pus réfléchir à cet oracle sans trembler; j'y voyais ma condamnation, et mon âme en était dans un trouble continuel. Ma femme, à

qui je ne pouvais cacher mon inquiétude, après avoir tout fait pour me tranquilliser, me dit un jour : « Je suis bien malheureuse d'avoir donné » mon cœur et ma personne à un homme qui » veut nous jeter, lui et moi, dans les plus » grands malheurs. »

» Ces discours me désespéraient, et si cet état avait duré, je crois que j'en serais mort. Enfin le temps, et quelques chagrins qui me furent suscités par la haine et la calomnie, déterminèrent ma femme à quitter avec moi un séjour qui nous était désagréable pour aller dans le Groënland. Dès que je fus assuré de sa résignation, je redoublai mes efforts et mes instances auprès de ceux qui pouvaient appuyer ou seconder mon projet. Mais à l'opposition de mes amis, qui continuaient à m'en détourner, se joignit celle de mes ennemis, qui me prêtaient des vues trop inhumaines pour ne pas m'arrêter dans mes poursuites. Je publiai donc une apologie en 1715, où je répondis à toutes les objections qu'on me faisait. Elles consistaient dans la rigueur du climat, dans les difficultés et les périls de la navigation, dans le danger évident auquel j'exposais une femme et des enfans dont je devais répondre devant Dieu, dans l'espèce de folie qu'il y avait à quitter une cure pour une chose aussi incertaine que l'était le fruit d'une mission au Groënland; on y ajoutait enfin quelques raisons de mécontentement et l'ambition de me faire un nom, comme autant de motifs secrets qui se mêlaient à mon

zèle.» Égède rapporte les objections, et non pas les réponses, qui sont, dit-il, trop étendues. Mais sa bonne foi et ses succès le dispensent de toute autre justification.

» Pendant que je travaillais, poursuit-il, à surmonter tous ces obstacles, un bruit se répandit qu'un navire marchand de Bergen ayant péri dans les glaces voisines du Groënland, les gens de l'équipage qui s'étaient sauvés sur la côte avaient été tués et mangés par les habitans. Mais la fausseté de cette nouvelle se découvrit bientôt, et dissipa la terreur passagère qui s'était emparée de ma famille. Cependant le temps s'écoulait, et la guerre durait en Danemarck. Personne ne pensait plus au Groënland; j'étais le seul qui ne pouvais l'oublier. J'écrivis donc, en 1717, à l'évêque de Drontheim, et lui remis ma cure, dans laquelle il ne tarda pas à me nommer un successeur. Ce fut alors que je sentis la plus forte douleur de quitter mes paroissiens et mes amis; la raison, la chair et le sang, tout semblait m'attacher plus que jamais au séjour de mes pères, et redoubler à mes yeux les horreurs du pays auquel je sacrifiais l'amour de la patrie. Mais, dans cet état critique, mon épouse, me rendant mes forces, me représenta qu'il était trop tard pour me repentir. « Vous avez formé, vous avez poursuivi » votre entreprise au nom de Dieu, me dit-elle; » pourquoi perdez-vous courage au moment » de l'exécuter? » J'accomplis donc ce que j'avais commencé. Après des adieux tendres et

douloureux que je fis à mes chers paroissiens, à ma mère, à ma sœur et à mes amis, je me mis en route au mois de juin 1718, avec ma femme et quatre enfans, dont le dernier n'avait pas encore un an, et nous arrivâmes à Bergen.

» Là, dès qu'on fut informé du motif de mon voyage, chacun en parla diversement : les uns me traitaient de visionnaire, les autres de fou ; quelques-uns applaudissaient à mon zèle, dont les fruits pouvaient devenir utiles à l'état.

» Mon premier soin fut de chercher des gens capables d'entreprendre le commerce et la navigation du Groënland. J'en trouvai qui, après avoir envoyé des vaisseaux, dégoûtés de ce commerce par la prépondérance de celui des Hollandais, qui augmentait en ce pays-là d'une année à l'autre. Cependant quelques-uns promirent que, si la paix se faisait, et que le roi voulût les protéger et les aider, ils tenteraient d'équiper encore un vaisseau pour le Groënland. J'attendis donc la fin de la guerre, que la mort de Charles XII, roi de Suède, éteignit tout à coup en 1719. Dès le printemps de cette année, je me rendis à Copenhague, où je restai jusqu'au retour du roi, qui était encore en Norwége. A son arrivée, on lui présenta mon mémoire, et j'eus l'honneur d'être admis à son audience. Il approuva mon dessein, et me parut dans les meilleures intentions sur les moyens de porter l'Évangile aux Groënlandais. J'appris bientôt après qu'il envoyait un ordre aux magistrats de Bergen de proposer aux marchands de cette

ville l'entreprise du commerce et de la navigation du Groënland, avec des privilèges et sous la protection du gouvernement. Je retournai donc à Bergen. Tous les maîtres de navires et les pilotes qui avaient déjà fait le voyage du Groënland furent appelés à l'hôtel de ville afin d'y donner leur avis sur la nature du pays et l'espèce de commerce qu'on pouvait y faire. Mais ces gens de mer, craignant qu'on ne les forçât d'aller au Groënland, ou même d'y demeurer, répondirent que c'était le pays le plus mauvais de la terre, et le moins abordable par les dangers de la navigation. J'aurais passé pour un imposteur, si je n'avais justifié l'exposé du mémoire que j'avais présenté sur ce sujet par une lettre d'un de ces marins qui parlait assez avantageusement du commerce du Groënland. Mais cette démarche de la cour ne produisit aucun effet, non plus que les instances que je fis auprès d'un grand nombre de marchands de la ville pour seconder les avances de la protection du roi. Je passai tout l'hiver de 1720 sans espérance de secours ni de succès, exposé même aux railleries de bien des gens qui conseillaient à ma femme de me faire renoncer à mon entreprise. Mais, comme elle ne montrait pas moins de résolution que j'en avais, on nous dit nettement que nous étions des fous.

» Enfin, à force de sollicitations, j'obtins de quelques marchands qu'ils s'assembleraient avec moi pour délibérer sur les moyens de former une compagnie de commerce et une

entreprise de navigation pour ce pays si redouté. Ils prirent mon dessein à cœur, et s'engagèrent à m'assister, pourvu qu'on trouvât un assez grand nombre d'intéressés dans cette affaire. Nous ouvrîmes une souscription. Je m'y engageai pour trois cents rixdales, et quelques autres pour de moindres sommes. J'allai avec l'original de la souscription chez l'évêque et les principaux du clergé de la ville qui voulurent concourir à l'œuvre du ciel : bientôt des marchands souscrivirent à l'exemple des pasteurs, et je fus assuré d'un fonds de dix mille rixdales.

» Quoique cette somme ne fût pas suffisante pour achever l'entreprise, on commença par acheter un vaisseau nommé *l'Espérance*, qui devait nous transporter au Groënland, et même y passer l'hiver. La Compagnie fréta deux autres bâtimens, l'un pour la pêche de la baleine, et l'autre pour nous suivre et rapporter à Bergen des nouvelles de notre arrivée.

» Dans ce même temps, on m'écrivit de Copenhague, le 15 mars 1721, que le roi m'allait nommer son missionnaire pour le Groënland, avec une pension de trois cents rixdales, sans compter deux cents autres pour les préparatifs de mon voyage. Tout étant disposé pour le départ, l'équipage se rendit le 2 mai suivant à bord du vaisseau *l'Espérance*, et dès le lendemain nous mîmes à la voile au nombre de quarante-six personnes, en y comprenant ma famille. A peine fûmes-nous sortis du port, qu'un

vent contraire nous força de mouiller jusqu'au 12 du mois, que nous eûmes un temps favorable : il se soutint jusqu'au 4 juin, où nous aperçûmes le Statenhoek ou cap des États. Le pays était encore couvert de glace et de neige. La tempête et les glaces qui flottaient jusqu'à dix ou douze milles loin des côtes nous repoussaient toujours des rives du sud où nous voulions aborder. Quand le vent et la mer le permettaient, nous avancions à la voile le long des glaces, cherchant quelque passage pour gagner la terre; mais elles étaient si fort pressées, et comme attachées les unes contre les autres, que nous essayâmes, pour nous en éloigner, de tirer vers l'ouest en pleine mer. Tout nous rejetait contre ces écueils flottans que nous voulions éviter. Alors les maîtres de navire parlèrent de retourner à Bergen, comme s'il n'y eût point eu d'espérance d'aborder au Groënland. J'insistai contre ce parti, dicté par le découragement.

» Cependant nous courûmes le plus grand danger. Un jour que nous étions entièrement renfermés dans les glaces, entre lesquelles il n'y avait pas un espace libre au delà de deux portées de fusil, l'alarme s'empara de l'équipage : elle redoubla bientôt quand on vit, par un signal que faisait la galiote qui nous avait toujours suivis depuis Bergen, qu'elle avait donné contre la glace qui l'avait percée. Cependant le dommage fut réparé; mais le capitaine de notre navire vint dire à ma femme et à mes enfans

qu'il fallait se préparer à la mort. Le péril était grand, le vent violent; un brouillard épais couvrit l'air jusqu'à minuit; mais nous nous trouvâmes insensiblement plus au large; le vent tomba, le brouillard disparut, et nous vîmes que nous étions entièrement dégagés des glaces. Le reste de la route se fit gaiement, et le 3 juillet nous abordâmes enfin la terre après laquelle nous avions tant soupiré. »

C'est à Bals-Fiord que débarqua Égède, dit Crantz, qui continue ou répète l'histoire de ce zélé missionnaire, d'après le journal que celui-ci donna lui-même de ses travaux; journal qui contient l'espace de quinze ans, et qui fut imprimé en 1738.

Aussitôt que le vaisseau fut arrivé, l'équipage se bâtit une maison de pierre et de terre, revêtue de planches. Ce fut dans une île qu'on appela *l'île de l'Espérance*, du nom du vaisseau. La maison fut occupée dès le dernier jour du mois d'août.

Les Groënlandais virent d'abord leurs nouveaux hôtes d'assez bon œil, quoique avec une sorte d'inquiétude de ce qu'ils étaient venus avec des femmes et des enfans. L'étonnement fit place à la frayeur quand ils comprirent, en leur voyant bâtir un logement, que ce n'était pas pour un trafic de quelques mois, mais pour s'établir dans ce pays, et dès lors ils ne voulurent plus recevoir ces étrangers dans les tentes ou les cabanes. Cependant on vint à bout, par des présens et des prévenances, de rendre les

sauvages moins inaccessibles; et ils se laissèrent voir, non pas d'abord chez eux, mais dans une maison isolée qu'ils vidèrent exprès, et où ils mirent un espion pour veiller toute la nuit. A la fin, ils se familiarisèrent jusqu'à recevoir les visites des Européens, et à les leur rendre dans toutes les maisons.

Égède ne perdit pas une occasion d'apprendre leur langue; et dès qu'il sut que leur mot *kina* signifiait *qu'est-ce*, il s'en servit pour leur demander le nom de tout ce qui frappait ses sens, et il écrivit tous ces mots à mesure qu'on les lui prononçait. S'étant aperçu qu'un Groënlandais, qui s'appelait *Arok*, avait pris pour un Européen nommé *Aaron* cette affection que la seule ressemblance des noms peut inspirer à des gens qui n'ont que ce rapport entre eux, il engagea celui-ci à s'insinuer chez ce peuple, pour tâcher de savoir la langue et les particularités du pays. Quelque temps après il affecta de le laisser parmi eux; et comme ils vinrent aussitôt lui faire entendre qu'il avait oublié un des siens, il feignit de ne pas les comprendre; mais ils ne tardèrent pas à revenir dire qu'Aaron était chez eux, et qu'il fallait le rappeler, parce que les Groënlandais n'aiment pas à demeurer avec un étranger.

On dissipa leur méfiance par de nouveaux présens, et ils consentirent à garder Aaron tout l'hiver. Il n'y trouvait pas grand avantage; on le tourmentait, on lui volait tantôt une chose et tantôt l'autre; de sorte qu'un jour, dans un

emportement de colère, en étant venu aux mains, il fut battu jusqu'au sang : cependant, après lui avoir pris son fusil, de peur qu'il ne se vengeât, les sauvages tâchèrent de l'apaiser par de bons traitemens, en le priant de ne pas se plaindre au ministre, qui pourrait les punir. Égède fit semblant d'ignorer leur conduite à l'égard d'Aaron, et lorsqu'il alla les voir, il leur laissa encore un autre de ses gens.

Cependant les Groënlandais redoutaient si fort ce pasteur, qu'ils chargèrent leurs *angekoks* de le conjurer lui et son peuple, comme un fléau dont la nation ne pouvait trop tôt être délivrée. Ces devins, voyant aisément qu'ils n'y réussiraient pas, persuadèrent aux sauvages qu'il était lui-même un puissant angekok, mais de la bonne espèce, ou de ceux qui ne faisaient point de mal. La crainte se changea donc en vénération pour un personnage qu'on voyait si respecté de sa nation. Égède, qui brûlait du désir de faire connaître aux Groënlandais les mystères qu'il prêchait aux Danois, mit sous les yeux des sauvages quelques tableaux des principaux événemens de la Bible dessinés ou peints par son fils aîné. Ces tableaux leur donnant occasion de lui faire des questions, il apprenait insensiblement leur langage, et les préparait en même temps aux dogmes dont il voulait les instruire. A propos de la résurrection d'un mort qu'on leur présenta parmi les images ou les tableaux des miracles du Christ, les Groënlandais prièrent Égède, en qualité

d'ambassadeur de son Dieu, de souffler sur leurs malades, afin de les guérir, comme faisaient les angekoks. Le pasteur danois fut obligé, pour gagner le cœur de ce peuple, de condescendre à ces demandes. Mais il ne se vanta point d'avoir exaucé tous leurs vœux, ni mérité leur confiance par des guérisons, en cela plus modeste que la plupart des missionnaires.

Le commerce ne fit pas dans les commencemens beaucoup plus de progrès que la religion. Les Groënlandais étaient pauvres, et le peu de superflu qui leur restait à la fin de l'hiver, ils le réservaient pour les Allemands, accoutumés depuis bien des années à trafiquer avec ce peuple. Ainsi, dès le printemps de 1722, les Danois virent avec peine une petite flotte de vaisseaux allemands aborder au Groënland, et acheter en une demi-heure plus de marchandises qu'ils n'en avaient eux-mêmes pu avoir dans tout l'hiver.

Déjà les provisions menaçaient de leur manquer: car, s'étant figuré la pêche et la chasse beaucoup plus abondantes au Groënland qu'elles ne l'étaient réellement, ils avaient embarqué très-peu de viande et de poisson. Comme ils ne connaissaient pas le pays, que les rennes et les lièvres y étaient rares, et que la pêche au filet ne leur rendait presque rien, la disette se fit sentir avant la fin de l'année, et plusieurs d'entre eux furent attaqués du scorbut. Alors on commença à murmurer contre le ministre qui

était l'auteur ou la cause de ce malheureux voyage; et comme la galiote de munition était plus lente à revenir qu'on ne l'avait espéré, l'équipage résolut de repartir avec le vaisseau qui avait hiverné au Groënland. Égède était dans la plus grande perplexité, ne voulant ni quitter sa mission, ni rester seul avec sa femme et quatre enfans pour les voir périr de misère. Il obtint qu'on attendrait jusqu'au mois de juin le retour de la galiote, à condition que, si elle n'était pas revenue avant la fin de ce mois, on se rembarquerait en lui laissant quelques provisions. Il avait même engagé six hommes à rester avec lui; mais quand ils virent que le peu de provisions qu'on leur offrait ne suffirait qu'à peine pour six mois, ils lui dirent qu'en cas de disette ou de besoin, ils passeraient sur quelques vaisseaux allemands pour retourner en Europe. Le pasteur résolut donc de suivre le troupeau et de s'embarquer avec l'équipage. Mais sa femme, lui reprochant sa faiblesse, dit à ceux qui commençaient déjà à démolir l'habitation qu'il ne fallait pas se défier ainsi de la Providence, et qu'elle avait une certitude que la galiote était en route pour arriver incessamment. En effet, tandis qu'on se moquait de la prophétesse, on vit dès le 27 juin le vaisseau qu'on attendait. Égède reçut en même temps les nouvelles les plus encourageantes de la part des marchands de Bergen, qui lui promettaient de continuer le commerce du Groënland, quelque désavantageux qu'il

fût en commençant. Il apprit, d'un autre côté, que le roi, voulant soutenir la mission de tout son pouvoir, avait déjà établi une loterie en faveur de cet objet, et que comme ce moyen ne réussissait pas, il avait mis une légère contribution sur ses royaumes de Danemarck et de Norwège, sous le nom de *la cotisation du Groënland*.

Le missionnaire, redoublant d'espérance et d'ardeur, fit de nouveaux efforts. Il prit avec lui deux de ses enfans pour aller passer l'hiver chez les Groënlandais, résolu de s'instruire lui-même de l'état du pays tandis que ses enfans en apprendraient la langue en se mêlant avec des nationaux de leur âge. C'est peut-être un des meilleurs moyens d'établir des colonies et des missions chez les sauvages, mais le seul que le gouvernement et le zèle religieux aient négligé dans les états catholiques.

Il engagea de plus, par des caresses et des présens, deux petits orphelins abandonnés à venir vivre avec lui. Cet exemple de bienfaisance enhardit une famille de six personnes à le prier de les recevoir dans sa maison; mais il s'aperçut bien que ce n'était que faute de subsistance et pour vivre à ses dépens; car, dès que le printemps eut ouvert la mer aux pêcheurs, tout ce monde qu'il avait logé et nourri durant l'hiver prit congé du pasteur sans rien dire; et même les deux enfans qu'il croyait s'être attachés pour toujours s'échappèrent l'un après l'autre. Il avait d'abord obtenu d'eux qu'ils re-

nonceraient à cette vie errante, et qu'ils apprendraient à lire et à écrire; mais il se vit obligé de les laisser aller à la mer, ou voir les sauvages toutes les fois qu'il leur en prenait envie. Quant à leur instruction, les commencemens lui réussirent tant qu'il eut un hameçon ou quelque outil à leur donner pour chaque lettre qu'ils apprenaient à connaître : mais ils furent bientôt rebutés de ce travail, et lui dirent qu'ils ne voyaient pas à quoi cela était bon de s'occuper toute une journée à regarder un papier, et crier A, B, C; que le facteur et lui n'étaient que des paresseux, dont toute la vie se passait à tenir les yeux sur un livre et à gâter du papier avec une plume, tandis que les Groënlandais allaient pêcher des phoques et tuer des oiseaux : exercice de gens braves et laborieux, qui trouvaient du profit dans leur amusement. Il voulut leur faire entendre l'utilité de savoir lire et écrire, pour apprendre les pensées d'un ami absent, et pour connaître la volonté de Dieu dans son livre; mais en convenant de ces avantages, ils trouvaient que l'art qui leur donnait à vivre était plus important, et que, quand on possédait bien cette science, on n'avait guère besoin d'autres connaissances.

Dans l'année 1723, Égède alla deux fois à la baie d'Amaralik ou Bals-Fiord, pour y voir un monument des anciennes colonies des Norwégiens. Il trouva dans un beau vallon les restes d'un édifice carré de pierre plate, environ de dix-huit pieds de long sur autant de largeur,

et de douze pieds de hauteur, avec la place d'une porte. Il crut que ce devait être la tour ou le clocher d'une église; d'autant plus qu'il aperçut non loin de là des ruines d'environ quatre-vingt-seize pieds de longueur et soixante-douze de large, mais qui n'étaient plus qu'à deux pieds au-dessus de terre; d'ailleurs cet ouvrage ne ressemble en rien à l'architecture ou maçonnerie des Groënlandais.

Dans la même année, il arriva trois vaisseaux de la compagnie danoise pour le Groënland. Le premier apportait des provisions à la colonie. Le second était destiné à la pêche de la baleine; il retourna l'année suivante à Bergen avec cent vingt barils d'huile de baleine, et une cargaison qui valait environ cinq mille écus. Le troisième vaisseau devait aller découvrir ou sonder les détroits. Égède reçut ordre à cette occasion de choisir des marins du pays qui fussent à toute épreuve, et de les envoyer à la découverte des côtes orientales du Groënland. Pour s'assurer de la fidélité qu'on devait apporter dans cette commission, il voulut la faire lui-même, et s'embarqua avec deux chaloupes, quoique l'été fût déjà bien avancé, dans l'espérance de s'ouvrir, par le détroit de Frobisher, le chemin le plus court des terres que l'on cherchait. Après s'être avancé quatre lieues dans le détroit, se voyant tout à coup investi des glaces que les vents du nord y poussaient, il crut devoir attendre qu'elles eussent débouché dans la mer pour lui laisser un passage libre; mais

les Groënlandais lui ayant fait entendre qu'au lieu de venir de l'orient par le détroit, c'était la mer Occidentale qui les poussait dans les terres, il désespéra de trouver une communication des deux mers à travers le Groënland. Il voulait se rendre à la côté orientale par le détroit du cap Farewell, lorsque les Groënlandais lui représentèrent que le chemin était long, le passage orageux, le courant très-fort, et surtout qu'il n'y avait rien de si cruel que les habitans de ces bords où il prétendait les mener. D'ailleurs il n'avait point fait de provisions pour l'hiver; il fut donc obligé de s'en retourner, et de refaire en dix-neuf jours un voyage de cent lieues qu'il avait fait en quinze jours. Mais son temps ne fut pas perdu : car on lui fit remarquer en passant beaucoup d'îles où les Norwégiens avaient laissé des traces et des monumens de leur séjour. Dans un endroit surtout appelé *Kokoktok*, entre le 60e. et le 61e. degré de latitude, il observa les ruines d'une église qui avait cinquante pieds de long sur vingt de largeur, entre des murailles épaisses de six pieds, avec des portes au midi et une plus grande à l'ouest. On voyait une seule fenêtre au nord, et quatre autres étaient ouvertes au midi. Les murailles étaient assez bien travaillées pour l'architecture, mais sans aucune peinture ni sorte d'ornemens. Les murs du cimetière étaient encore sur pied. On voyait tout auprès une grande maison et beaucoup de petites. Égède enleva un morceau des décombres de l'église, dans

l'espérance d'y trouver quelque antiquité des Norwégiens. Les Groënlandais ne voulaient pas d'abord y consentir, de crainte que les âmes des étrangers qu'on y avait ensevelis ne se vengeassent sur ceux qui venaient troubler les cendres des morts. Mais ce fut uniquement le manque d'outils qui fit que le pasteur danois ne put emporter que des charbons, des ossemens et des fragmens d'urnes de terre.

Il arriva cette même année au Groënland deux vaisseaux de la Norwége : l'un était allé jusqu'à la baie de Disko pour y trafiquer, mais n'avait mouillé qu'en deux endroits et sans beaucoup de profit, parce qu'il avait été devancé par des vaisseaux allemands ; l'autre devait sonder les côtes de l'Amérique entre le 66e et le 67e. degré, où le détroit de Davis avait le moins de largeur, et de là revenir chargé de bois pour établir une seconde colonie au Groënland : mais il retourna dès le mois de juillet, sans avoir pu prendre terre à cause des glaces. A son retour, il embarqua vingt personnes avec un missionnaire et un enfant groënlandais, et des matériaux qu'il transporta à Népisének ; ce fut là le second établissement de la compagnie de Bergen.

Si l'on voit Égède à la tête de toutes les entreprises que formait ou tentait dans le Groënland ce corps de marchands, il faut observer que ce missionnaire avait accepté la direction des affaires de la compagnie, avant de partir de Bergen. Car il n'avait pu intéresser des com-

merçans au bien de la religion, qui était son unique motif, sans entrer dans leurs vues temporelles, soit que les chrétiens du Nord aient en général moins de prosélytisme que ceux du Midi, soit que, dans les pays protestans, le clergé n'ait ni autant d'accès ni autant de crédit dans les cours qu'en ont eu jusqu'à présent les missionnaires catholiques du Portugal et de l'Espagne. Mais il faut avouer que si ceux-ci ont montré plus de désintéressement dans les premiers temps de leur vocation, ils ont bien profité du succès de leur zèle en Amérique pour l'avancement de leur pouvoir dans le monde entier; au lieu qu'Égède n'avait si fort à cœur les progrès du commerce de sa nation au Groënland que pour y mieux assurer ceux de sa religion.

Aussi, quand il eut apprivoisé les Groënlandais à l'appât du gain, il crut devoir, à l'exemple des apôtres, les prendre dans ses filets, et les familiariser avec la prédication de l'Évangile. Ils l'écoutèrent d'abord patiemment; mais lorsqu'il y revenait trop souvent, et qu'il leur faisait perdre au chant des hymnes le temps de la pêche, ils ne voulaient plus l'entendre surtout dès qu'un angekok se présentait avec ses enchantemens, on voyait déserter l'auditoire du missionnaire; et s'il continuait à prêcher, on s'en moquait, et l'on contrefaisait les gestes du prédicateur par des grimaces. On allait même jusqu'à le traiter de menteur, parce que les angekoks, qui avaient été dans les

cieux, n'y avaient point vu ce fils de Dieu dont il parlait, et dont le firmament était assez fragile pour devoir écrouler et tomber en poudre à cette fin du monde dont il les menaçait. Enfin les Groënlandais poussaient la raillerie et l'insolence à tel point, que les Danois furent obligés de leur faire entendre qu'ils viendraient avec des fusils tuer leurs angekoks pour leur imposer silence.

Cependant, moitié par caresses et moitié par menaces, on vint à bout d'engager les sauvages d'abord à laisser parler le missionnaire sans se moquer de lui ni l'interrompre avec le bruit du tambour, ensuite à l'écouter quelquefois patiemment, puis ne pas s'enfuir quand il allait dans les assemblées, pourvu qu'il n'y troublât pas les divertissemens; enfin à l'entendre avec une sorte de curiosité et de satisfaction. Insensiblement il prit de l'ascendant et de l'empire sur les esprits. Un angekok vint lui dire un jour de prier Dieu pour son fils malade. Le missionnaire, après lui avoir reproché son métier d'imposteur, lui dit que son enfant mourrait, car il était à l'agonie; mais que, si l'on voulait le laisser baptiser, il irait au ciel. Le père y consentit, l'enfant reçut le baptême et mourut. La famille du mort, après les gémissemens ordinaires, vint dire au pasteur que c'était à lui d'ensevelir le corps; et, persuadée que l'âme était heureuse, elle demanda avec instance d'être baptisée. Mais le missionnaire irrita ces pieux désirs par un sage refus, disant

que les adultes devaient se faire instruire de la religion avant d'y être initiés.

Parmi les dogmes dont Égède cherchait à prévenir les esprits en faveur du christianisme, celui de la résurrection des morts faisait le plus d'impression sur les Groënlandais. Ils semblaient courir au-devant de la persuasion qu'il pouvait y avoir un état où le corps ne serait plus sujet à la peine ni aux maladies, et où les amis et les parens se retrouveraient pour ne plus se quitter. Mais malgré la pente naturelle de l'esprit humain, qui se livre plus à la crainte qu'à l'espérance, ils ne voulaient point entendre parler de peines éternelles. « S'il y avait » tant de feu dans l'enfer, disait un Groënlan- » dais, n'y a-t-il pas assez d'eau dans la mer » pour l'éteindre ? Ou bien si c'est un lieu si » chaud, nous y serons dédommagés du froid » que nous éprouvons sur la terre. D'ailleurs » les angekoks, qui vont partout, auraient bien » vu cet enfer. » Quand Égède leur répondait que leurs angekoks étaient des imposteurs, qui n'avaient rien vu de ce qu'ils leur débitaient; « Et vous, lui répliquaient ils, avez-vous » vu le Dieu dont vous nous parlez tant ? »

« Il est extrêmement difficile (dit Crantz, après Égède lui-même) de détromper ce peuple de ses préjugés, et d'empêcher qu'il ne fasse un mauvais usage de chaque vérité qu'il entend : il ne veut pas croire, par exemple, que Dieu soit présent partout, ni tout-puissant, ni bon et bienfaisant, jusqu'à prendre plaisir à secou-

rir ceux qui l'invoquent dans leurs peines et leurs besoins. » Ils semblent plutôt disposés à lui attribuer la cause de leurs disgrâces; car s'ils avaient du mauvais temps à la pêche et qu'elle ne fût point heureuse, ils s'en prenaient aux prières et aux sermons du missionnaire, disant que l'air était irrité de la folle confiance qu'ils avaient en cet étranger au préjudice de celle qu'ils devaient à leurs angekoks; que, s'il voulait l'emporter sur ces devins dans l'esprit des Groënlandais, il n'avait qu'à leur procurer plus de poissons, d'oiseaux et de beaux jours. Quand Égède leur disait de prier, leur réponse était : « Nous prions, mais cela n'aboutit à rien. » S'il ajoutait qu'ils ne devaient demander à Dieu que les biens spirituels et le bonheur d'une vie à venir, ils répliquaient : « Nous ne la comprenons ni ne la désirons; » nous n'avons besoin que de la santé du corps » et de phoques pour manger. »

Ces détails prouvent combien les peuples sauvages sont difficiles à convertir : Égède s'en plaint très-fréquemment dans sa relation. Il dit bien que, s'il avait voulu loger et nourrir gratuitement des familles de Groënlandais, marier et doter des filles, ou faire des présens de noces; il n'aurait pas manqué de gens à baptiser; mais qu'il en avait été dissuadé par l'expérience qu'il avait faite que le cœur de ces nouveaux convertis n'était point changé par le baptême, et qu'ils restaient dans l'endurcissement et l'insensibilité qui leur sont naturels.

Il avait envoyé deux enfans sauvages à Copenhague, afin qu'à leur retour ils pussent donner à leurs compatriotes une haute opinion du Danemarck, et par-là sans doute prévenir les esprits en faveur de la religion qu'on y professait. En 1725, un de ces enfans, nommé *Poëh*, revint seul au Groënland, l'autre étant mort à Bergen. Il montra les présens qu'il avait reçus, et qu'on lui avait donnés, vraisemblablement pour inspirer à plusieurs de ses compatriotes l'envie de faire le voyage du Danemarck. Il leur parla de la splendeur de ce royaume, de la magnificence de la cour où il avait été présenté, des beaux édifices de la capitale, et surtout des églises. Ce peuple ne se lassait point de lui faire des questions, et d'admirer ce qu'il disait au sujet de la puissance militaire du roi, qu'ils croyaient n'être qu'un seigneur un peu plus riche que les autres hommes, parce qu'il prenait plus de phoques. Égède saisit cette occasion pour dire que Dieu était le roi de ces rois, puisqu'ils lui obéissaient, et que, pour savoir et faire sa volonté, ils écoutaient la voix des pasteurs qui n'étaient pourtant que leurs sujets. Alors les sauvages conçurent une idée de Dieu très-grande, mais effrayante par l'appareil des armes qu'ils joignaient sans cesse à la représentation de la majesté royale, qu'on leur peignait comme une faible image de la toute-puissance divine.

Cependant malgré cet éclat, et les caresses et les présens de la cour, Poëh n'était pas si

fort enchanté de l'Europe qu'il ne voulût reprendre la vie sauvage et se retirer vers les côtes méridionales du Groënland avec une femme de la colonie danoise. Enfin on lui fit épouser une Groënlandaise, après bien des difficultés de la part de cette fille, pour se marier avec un homme qui s'était dégradé par un genre de vie étranger aux mœurs de son pays.

Tels étaient les obstacles qu'Égède rencontrait dans sa mission, et les moyens qu'il employait à planter la foi chez les Groënlandais. Après avoir pris beaucoup de peine à s'instruire de leur langue, il était obligé de chercher à nouveaux frais le sens des mots qu'il croyait mal à propos avoir bien entendus une semaine auparavant. Heureusement ses enfans suppléèrent à son défaut, et ils apprirent si bien le langage et la prononciation du pays, qu'ils l'aidèrent à commencer une grammaire groënlandaise, et à traduire quelques Évangiles du dimanche, avec des questions et des explications.

L'année 1725 apporta de bonnes nouvelles à la colonie : deux vaisseaux venus de Bergen répandirent la joie en apprenant que la *cotisation* avait déjà produit une somme de quatre-vingt mille écus pour les nouveaux établissemens du Groënland. Mais ce plaisir fut troublé bientôt après quand on vit revenir au mois de juin un de ces vaisseaux avec tous les colons de Népisének qu'il avait été obligé de prendre sur son bord, parce qu'ils n'avaient pas assez de

vivres pour attendre une année entière le retour d'un autre vaisseau d'approvisionnement. Ils avaient donc abandonné des maisons bâties avec beaucoup de peine ; et l'on apprit peu de temps après qu'elles avaient été brûlées par des navigateurs étrangers.

Ce ne fut pas là l'unique disgrâce : un angekok, craignant sans doute que la mission ne fît tort à son ministère, voulut employer la magie pour se défaire du facteur de la colonie et de sa troupe. Le Danois fut assez imprudent pour frapper l'angekok au visage pendant qu'il faisait ses enchantemens. Le sauvage courut à son arc, le Danois à son fusil : heureusement les Groënlandais effrayés empêchèrent le devin de tirer sa flèche. C'était un prêtre du démon; il cacha son ressentiment, mais jusqu'au moment de la vengeance. Peu de temps après, l'angekok dit à ses Groënlandais que les habitans des côtes du sud avaient comploté d'assassiner le commis du facteur lorsqu'il viendrait faire le commerce dans leur contrée : le facteur lui-même, ajouta-t-il, est au nord avec la plupart de ses Européens pour son trafic : c'est le temps de tomber sur le ministre et le peu de monde qui l'environne; quand le facteur reviendra, nous le tuerons, et nous partagerons entre nous toutes les marchandises de la colonie. Ce complot fut rapporté à Égède par un enfant groënlandais qui, après s'être enfui de chez le pasteur, y était revenu dans la crainte d'être châtié, s'il était rattrapé.

Le missionnaire fit bonne garde en attendant le facteur : à son arrivée, il marche aux conjurés, et fait saisir l'auteur de la conspiration ; mais, content de l'avoir intimidé pour l'avenir, il lui fit grâce à la sollicitation de tous les Groënlandais.

Cette alarme fut suivie d'un danger qui jeta la colonie dans la plus grande consternation. On était au commencement de juin 1726, lorsqu'une montagne de glace, poussée par les courans vers la côte, fit périr un vaisseau à la vue de la colonie. On ne douta point que ce ne fût celui qu'on attendait de la Norwége pour les provisions de l'année. Égède, pour remédier à la disette dont on se voyait menacé, résolut d'aller avec deux chaloupes vers les baies du sud, où se rendaient les pêcheurs de baleine allemands, et d'acheter de cette nation les vivres qui manquaient à la colonie danoise. Il avait cent lieues à faire ; et comme il craignait d'arriver trop tard, il alla jour et nuit, et dans cinq jours il arriva; mais on ne voulut lui céder que peu de provisions, parce que les vaisseaux, avant de retourner en Allemagne, devaient aller sur la côte de l'Amérique à la pêche de la baleine. Cependant il obtint qu'un de ces navires recevrait sur son bord le facteur et neuf hommes, pour décharger d'autant la colonie. Celui qui le montait promit qu'à son retour de la pêche il passerait à la colonie pour y prendre des marchandises. En l'attendant, le missionnaire y ménagea les vivres avec

la plus grande économie; car il n'avait pour nourrir vingt-une personnes durant un an, que trois barils de pois, autant de gruau d'avoine, onze sacs de drèche, et dix-sept cents biscuits de bord, y compris ce qu'il avait acheté des Allemands. On ne pouvait chasser faute de poudre et de plomb, et la pêche ne réussissait point. On tenta d'avoir du phoque des Groënlandais, pour le manger avec du *spermaceti*, au défaut de beurre; mais plus on était dans le besoin, et plus ils se montraient difficiles à vendre de leurs provisions. On fut donc réduit à partager la ration d'un homme entre huit personnes. La détresse redoubla au récit que les Groënlandais vinrent faire d'un naufrage où ils disaient avoir vu périr un vaisseau sous les glaces, ajoutant que les gens de l'équipage, dans l'eau jusqu'aux genoux, après avoir répété à grands cris le nom du missionnaire, comme pour lui demander d'envoyer des canots à leur secours, avaient été emportés par les flots. Cette nouvelle inquiétait d'autant plus, que le vaisseau allemand ne revenait point des côtes de l'Amérique au temps où l'on devait l'attendre. Pour surcroît d'alarme, on vit le facteur et ses gens qui s'y étaient embarqués arriver seuls dans un canot. Mais quelle consolation ne fut-ce pas d'apprendre d'eux-mêmes qu'ils avaient rencontré sur leur route l'approvisionnateur de Norwége, et qu'ayant passé sur ce navire, ils l'avaient laissé à vingt lieues de la colonie, arrêté par les glaces! Heureusement

quatre jours après il entra dans le port, et délivra Égède et son troupeau des extrémités d'une famine prochaine, mais non pas de toute crainte. On apprit en même temps que l'autre vaisseau d'approvisionnement, parti dès le printemps, avait fait naufrage; et celui qui venait d'arriver, ne pouvant se remettre en mer au mois d'août à cause des glaces, devait passer l'hiver à la colonie, ce qui ne manquerait pas de décourager la compagnie de Bergen.

En effet, les deux vaisseaux qui vinrent en 1727 apportèrent pour nouvelle que cette société s'était entièrement dissoute, et ne voulait plus courir les risques d'un commerce qui n'apportait aucun profit, quoique le roi, par zèle pour les missions, le soutînt toujours, et même se fût engagé, pour ainsi dire, à s'en charger seul malgré le peu de succès de ses commencemens. Égède, de son côté, ne voulant point abandonner ses projets de conversion, travaillait de toutes ses forces à seconder les bonnes intentions du monarque en cherchant les moyens de suppléer à la stérilité de ce commerce ingrat. Il nous dit lui-même que, dans cette vue, il avait fait divers essais de chimie, mais qui ne lui réussirent pas. Le chimiste et le missionnaire cherchaient des choses trop opposées pour les rencontrer sur la même route. Égède abandonna donc au temps et aux hommes les intérêts de la terre, et se contenta de poursuivre une entreprise dont le succès ne devait appartenir qu'au ciel: c'était la conversion

des Groënlandais. Il y travailla cinq ans entiers, avec ce peu de fruit qui rend la constance plus méritoire, et qui, lassant le courage des âmes faibles, réserve toute la gloire à la persévérance des hommes intrépides.

Enfin l'année 1728 dut lui promettre quelque récompense de ses travaux passés. Le Groënland vit arriver cinq vaisseaux du Danemarck, dont l'un était armé en guerre. Ils portaient des matériaux, du canon et des munitions pour établir un fort dans une nouvelle colonie, avec une garnison sous un gouverneur et un commandant qui devaient protéger le commerce des Danois et défendre les Groënlandais contre les incursions de certains écumeurs qui leur volaient l'huile et les côtes de baleine. On envoyait de Copenhague, pour former, peupler et cultiver la colonie, beaucoup de gens mariés, hommes et femmes, des maçons, charpentiers, artisans et ouvriers de toute espèce, les uns volontaires, et les autres tirés des prisons; on avait même embarqué des chevaux pour aller sur les montagnes à la découverte des terres inconnues ou des pays perdus. Enfin l'un des vaisseaux avait ordre de prendre terre, s'il était possible, sur la côte orientale.

Mais tous ces préparatifs furent à moitié ruinés par une contagion qui se mit parmi ces nouveaux colons, comme il arrive presque toujours dans ces sortes de transplantations. Égède attribue cette épidémie, qu'il croyait différente du scorbut, au nouveau genre de vie que menaient

ces gens expatriés, et au manque d'exercice; car il observa que les matelots et les premiers colons qui travaillaient toujours n'en furent guère infectés. Cependant les artisans et les gens les plus utiles en moururent; de même, tous les chevaux périrent faute des soins et de la nourriture qui conviennent à leur espèce. Ce n'est pas qu'ils eussent été d'aucune utilité pour voyager sur les montagnes comme ils y étaient destinés, mais on en aurait tiré de grands services pour la culture des terres. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que tous les gens, la plupart de mauvaise vie, dès qu'ils virent que le Groënland n'était pas une terre de promission, et qu'ils n'y trouveraient point les délices ou la fortune dont on avait peut-être flatté leur espérance, firent éclater les plaintes et les murmures. Le mécontentement produisit parmi les soldats une sédition si violente, que la vie des officiers fut en danger, mais surtout celle des missionnaires, sur lesquels cette troupe de mutins rejetait la faute de leur exportation et de la misère où ils se voyaient réduits. Chacun fut obligé de se tenir sur ses gardes, et Égède lui-même, qui aurait pu, dit-il, dormir en sûreté parmi les sauvages, était forcé d'avoir des armes auprès de son lit pour se défendre des chrétiens de son pays.

La perte de ces séditieux moissonnés par la contagion fut donc un gain pour les Danois et les Groënlandais, qui se virent ainsi délivrés d'une populace dont les mœurs et le caractère

ne pouvaient que troubler toute espèce de société, sauvage ou policée. Mais ce ne fut pas moins une grande faute du gouvernement d'avoir si mal pris ses mesures, et sacrifié tant de victimes à la funeste ambition d'avoir des colonies; espèce de manie politique, dont il ne paraît pas que l'Europe soit guérie par la dépopulation que le changement de climat ne manque jamais d'occasioner, sans parler de l'altération sensible que produit dans l'espèce humaine le mélange des races que la nature semblait avoir voulu séparer par des barrières insurmontables.

Cette mortalité des Danois au Groënland dura jusqu'au printemps de 1729, où le reste des malades alla vivre avec les habitans du pays, qui en sauvèrent quelques-uns par l'usage du cochléaria qui commençait à reverdir à travers la neige. Cependant ce peuple ne voyait pas avec plaisir aborder tant d'étrangers sur ses côtes, et surtout ces gens armés lui faisaient ombrage. Quoiqu'on attribuât la contagion qui les avait dévorés à la colère des esprits aériens du climat, quand on vit survivre encore de ces hôtes dangereux, entre autres le missionnaire, qu'on regardait comme le maître de l'angekok des Européens, les Groënlandais s'éloignèrent insensiblement vers le nord jusqu'à la baie de Disko. Ce fut là le premier fruit des forteresses et de l'envoi des troupes, qui ne hâtèrent pas le succès des missions ni du commerce.

Égède s'apercevant qu'il ne gagnait rien sur l'esprit des adultes, et que l'instruction à la suite des présens n'en faisait tout au plus que des hypocrites assez grossiers pour ne pas en imposer par un christianisme dont ils ne savaient pas même porter le masque, ce missionnaire eut une conférence avec deux de ses collègues nouvellement arrivés, et leur proposa s'il ne serait pas convenable de baptiser les enfans, avec les précautions les plus propres à les attacher à la religion dont on leur ouvrirait la porte par le baptême. Son plan fut envoyé au collége des missions établi à Copenhague. Cette société l'approuva à des conditions que le pasteur du Groënland avait déjà prévues: elles portaient qu'on donnerait le baptême aux enfans, du consentement des parens, pourvu que ceux-ci ne regardassent pas ce remède de l'âme comme un préservatif contre la mort; qu'on s'assurât que les baptisés se feraient instruire à l'âge convenable; et qu'on n'engageât personne au baptême par les moyens de séduction, encore moins par les voies de la force. La cour et le clergé du Danemarck ne pensaient pas comme ce roi qui fit baptiser tous les Danois sous peine de mort; ni comme les premiers conquérans du Mexique, qui, pour en convertir les habitans, allumèrent des bûchers qu'on ne pouvait éteindre qu'avec l'eau du baptême. L'esprit de tolérance chrétienne n'a pu être étouffé dans le cœur des pasteurs luthériens par le dogme cruel de la prédestination : ils

ne croient pas devoir enchaîner au joug de la religion ceux que leur grâce victorieuse n'y a point appelés.

Égède, en conséquence de ces principes conformes aux décisions des pasteurs ses collègues, dès le mois de février 1729 baptisa seize enfans, dont les parens demandaient cette faveur pour eux-mêmes; et il y prépara les adultes par des instructions qu'il chargea Poëh, baptisé sous le nom de Frédéric Christian, de répandre dans les îles et les habitations du Groënland.

Mais le ciel ne forçait point la nature qui maîtrisait les hommes. La pêche de la baleine ne réussissait point aux Danois; ils ne tiraient presque rien des Groënlandais, qui cachaient leurs marchandises pour les vendre plus cher à d'autres nations de l'Allemagne. Les vaisseaux d'approvisionnement n'arrivaient à la colonie que bien avant dans l'été, et ne pouvaient retourner à Bergen qu'après l'hiver suivant; de sorte que chaque voyage était d'un an, et le même vaisseau ne reparaissait à la colonie que tous les deux ans. Rien n'y prospérait quand Frédéric IV mourut, et tout fut détruit. Christian VI, son successeur, ne voyant point rentrer dans l'épargne le remboursement des avances considérables qu'avait déjà coûtées l'établissement du Groënland, et sachant que le christianisme, depuis près de dix ans, n'y avait pas fait plus de progrès que le commerce, envoya des ordres, en 1731, d'abandonner ces

colonies et de ramener les colons. On laissait le choix à Égède de s'en revenir avec eux, ou de rester dans le pays avec ceux qui ne voudraient pas le quitter; et, dans ce cas, il pouvait prendre des vivres et des provisions pour un an, mais être bien assuré de ne plus recevoir aucune sorte de secours du Danemarck.

On juge aisément qu'il ne trouva pas beaucoup de monde qui ne préférât de partir. Les soldats qu'on offrait de lui laisser ne lui pouvaient être qu'à charge, et les matelots ne se souciaient point de rester avec eux. Quel chagrin pour cet homme si zélé de quitter, après tant de peines et de travaux, un établissement qu'il avait pour ainsi dire créé, et d'abandonner sans instruction et sans religion environ cent cinquante enfans baptisés de sa main! Mais heureusement le vaisseau qui devait transporter les deux colonies se trouva trop petit pour embarquer tous les colons avec leur bagage. Comme les maisons et les effets allaient être la proie des nationaux ou des navigateurs étrangers, Égède obtint par grâce, à force d'instances, qu'on lui laissât dix matelots, avec des provisions pour les nourrir durant un an. Il resta seul de la mission, et ses deux autres collègues partirent avec le gouverneur, les officiers, les soldats, la plupart des colons, et six Groënlandais qui voulurent les suivre.

Au milieu de ce cruel abandon, il apprit que la colonie de Népisének avait été démolie une seconde fois par les navigateurs étrangers, et

qu'ils en avaient brûlé tous les matériaux et les effets. Après avoir tout entrepris pour la religion, avec quelle douleur la vit-il ainsi perdue, en naissant, dans un pays où la pauvreté des habitans semblait annoncer les mœurs des premiers siècles du christianisme! Mais il est peut-être plus difficile de faire adopter un culte à ceux qui n'en ont point que d'en voir changer ceux qui sont une fois imbus de quelques dogmes religieux. Aussi Égède, dégoûté des obstacles insurmontables dont le concours s'opposait à la conversion des Groënlandais, discontinua de baptiser leurs enfans, dans la crainte de laisser périr au fond de leurs âmes le germe de la grâce. D'ailleurs il s'aperçut bientôt du discrédit où le départ des Danois avait fait tomber sa mission dans l'esprit des habitans. Ceux-ci ne comprenaient pas comment un monarque aussi riche qu'on leur avait représenté le roi de Danemarck avait pu laisser manquer ses sujets de subsistance dans un pays éloigné. Ainsi, malgré tout ce qu'on pouvait répondre à leurs objections, ils n'avaient plus de foi au missionnaire; et quand il venait chez eux, ils cachaient leurs enfans pour les dérober à ses instructions, dont ils ne faisaient aucun cas. Égède, excédé par le travail, le chagrin et les amertumes qu'il avait essuyés, en contracta un mal de poitrine qui l'empêchait de voyager. Il fut donc obligé de laisser à son fils le soin de la mission ou de l'instruction.

Quoiqu'on n'eût promis aucune assistance à

la colonie, cependant le roi, touché des représentations du missionnaire, envoya quelques secours encore l'année suivante, mais toujours avec l'assurance que ce serait le dernier. Heureusement la pêche et le commerce de la baleine avaient été moins infructueux cette année que les autres. Le produit aurait même abondamment défrayé des avances, si l'on n'avait pas perdu par un gros temps deux des plus grands bateaux au moment où le trafic était dans toute son activité; ce qui fit qu'au lieu de porter les marchandises aux rendez-vous ordinaires de la colonie, on fut obligé de les vendre aux vaisseaux étrangers.

Après avoir été ballotté deux ans entre la crainte et l'espérance, Égède reprit enfin courage, et sentit revivre sa joie en voyant arriver, le 20 mai 1733, un vaisseau du Danemarck, avec la nouvelle qu'on allait suivre avec plus de constance que jamais l'objet du commerce et des missions du Groënland, et que le roi voulait bien assigner pour le maintien de cet établissement un don gratuit de trois mille cinq cents écus chaque année.

Égède reçut par ce même navire un renfort de trois missionnaires. C'étaient des membres de la congrégation des *frères Moraves*, instituée par le comte de Zinzendorf. Crantz interrompt à cette époque l'histoire du commerce et des missions des Danois au Groënland pour s'attacher uniquement à l'établissement et aux progrès de la mission des *Herrnhuters*, ou

frères Moraves. Mais comme l'histoire des voyages n'est pas proprement celle des missions étrangères, il faut abandonner Crantz au penchant de son zèle dans la description des travaux apostoliques des missionnaires, pour recueillir dans tous les voyageurs les particularités les plus intéressantes qui peuvent manquer à la parfaite connaissance du Groënland.

Avant d'aller plus loin, le lecteur doit reprendre ici la suite des tentatives qui ont été faites pour la découverte de la côte orientale de ce pays et de tous les anciens monumens des colonies norwégiennes. C'est encore Égède qui va les rapporter en peu de mots.

Le détroit de Frobisher ne conduisant point à la partie orientale du Groënland, ou du moins ce passage, s'il est en effet le plus court chemin de l'ouest à l'est de ce pays, étant impraticable, on voulut, en 1723, doubler le cap de Farewell pour aller du couchant à l'orient; mais on s'y prit trop tard, et la violence des vents qui ramène l'hiver m'obligea, dit le pasteur, de retourner sur mes pas à la fin de septembre.

En 1724, les directeurs de la compagnie de Bergen firent partir, par ordre du roi de Danemarck, un vaisseau tout exprès pour reconnaître la côte orientale. Il prit l'ancienne route du Groënland par l'Islande; mais les glaces qui flottaient entre ces deux terres empêchèrent d'aborder au terme du voyage, et l'on s'en retourna sans avoir rien exécuté.

En 1728, parmi les dépenses extraordinaires que le roi fit pour la colonie du Groënland, les chevaux qu'il y envoya devaient servir à pénétrer par terre à la côte orientale; mais rien n'était plus mal concerté que ce projet, parce que le Groënland est un pays hérissé de rochers d'une hauteur insurmontable, et couvert de neiges et de glaces, où les chevaux ne pourraient avoir le pied sûr.

En 1729, Richard, lieutenant du vaisseau qui avait passé l'hiver à la colonie, reçut ordre de tenter à son retour d'aborder à la côte du Groënland qui fait face à l'Islande; mais les glaces et les dangers lui rendirent impraticable l'exécution de cet ordre.

Le moyen ou le chemin le plus sûr pour arriver à ces bords si désirés et si souvent recherchés sans aucun succès, ce serait de côtoyer le Statenhoek. Ce projet s'accorde avec les récits des Groënlandais, qui par cette voie se sont avancés assez loin du côté de l'orient. Quoique les glaces qui débordent du Spitzberg gagnent le long de cette côte jusqu'à doubler le Statenhoek et fermer le passage aux vaisseaux de façon à les empêcher d'aborder aux endroits où était la principale partie des colonies norwégiennes, on trouve cependant entre ces glaces flottantes et la côte des ouvertures où les barques pourraient naviguer en sûreté; car les courans repoussent les glaces loin des golfes vers le sud-ouest, et les tiennent à quelque distance des terres, où les Groënlandais

vont et viennent sans crainte avec leurs umiaks ou grands bateaux.

Les Hollandais qui naviguent au Groënland m'ont raconté, poursuit Égède, comme une vérité constante et reconnue, que leurs vaisseaux ont quelquefois trouvé cette côte orientale entièrement libre et dégarnie de glaces jusque sous le 62e. degré; qu'ils y ont mouillé dans les baies avancées, et fait un commerce considérable avec les sauvages.

Je m'en rapporterai à leur relation d'autant plus volontiers que moi-même, en 1736, à mon retour du Groënland en Danemarck, après avoir doublé le Statenhoek et le cap Farewell, je ne vis pas la moindre glace, quoique je fusse fort près des terres. Mais comme je crois que c'est un hasard auquel on ne peut se fier, il est plus sage et moins dangereux de tenter cet abord avec des bateaux que sur des vaisseaux. Il faudrait donc établir une loge ou un comptoir sur la côte occidentale, entre le 60e. et le 61e. degré, et, s'il se pouvait, en bâtir un autre à la même hauteur sur la côte orientale, pour diminuer le danger avec la longueur du trajet.

Si l'on en croit les relations des plus anciens auteurs qui parlent du Groënland, il ne devait y avoir que douze milles (mesure de Norwége) de terres inhabitées entre la colonie de l'orient et celle de l'occident, ou tout au plus, selon d'autres, un voyage de six jours par bateau. Mais, pour s'assurer de la communication que

la nature a laissée entre ces deux côtes opposées du Groënland, il n'y a pas de plus court moyen que de bâtir un comptoir à la pointe méridionale qui lie ces terres, et de multiplier ces postes de correspondance sur la côte orientale, quand on l'aura découverte, en sorte qu'ils soient assez voisins pour se prêter une mutuelle assistance, au cas que les vaisseaux ne puissent pas aborder tous les ans à l'est du Groënland.

FIN DU VINGTIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE. — VOYAGES AU POLE BORÉAL.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

GROENLAND.

FIN DE LA TABLE.

12...